STANISLAV ANDRESKI

LES SCIENCES SOCIALES

SORCELLERIE DES TEMPS MODERNES?

SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI

puf

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LES SCIENCES SOCIALES

sorcellerie des temps modernes ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI

Collection dirigée par Georges Balandier

LES SCIENCES SOCIALES

sorcellerie

des temps modernes ?

PAR STANISLAV ANDRESKI

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

PAR ANNE ET CLAUDE RIVIÈRE

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cet ouvrage est la traduction française de

SOCIAL SCIENCES AS SORCERY

par Stanislav ANDRESKI

(Londres, André Deutsch, 1972)

Dépôt légal. — 1re édition : 1er trimestre 1975

© 1975, Presses Universitaires de France

Tous droits réservés

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sommaire

Avant-propos

I. — Pourquoi souiller son propre nid ?

II. — Le dilemme du guérisseur

III. — La manipulation par la description

IV. — La censure à travers la production de masse

V. — Sur les traces de M. Pangloss et du Dr Bowdler

VI. — Le verre fumé du jargon

VII. — Les usages de l'absurdité

VIII. — Les distorsions sous couvert d'objectivité

IX. — Le refuge de la méthodologie

X. — Le camouflage sous couvert de quantification

XI. — Les détours du crypto-conservatisme

XII. — L'idéologie sous-jacente à la terminologie

XIII. — Le techno-totémisme et le crypto-totalitarisme servile

XIV. — La loi d'émergence des poids légers

XV. — La combinaison des lois de Gresham et de Parkinson

XVI. — Les tours d'ivoire ou la routine bureaucratique

XVII. — L'assaut barbare contre les citadelles corrompues du savoir

XVIII. — Conclusion : l'éthique et le progrès du savoir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quatre obstacles principaux empêchent l'homme, aussi érudit soit-il, d'accéder à la vérité, de sorte qu'il est presque impossible à quiconque d'acquérir un droit incontesté au savoir ; ce sont : la soumission à une autorité imparfaite et méprisable, le poids de la coutume, les préjugés populaires et la dissimulation de sa propre ignorance sous un pompeux étalage de savoir.

Roger BACON.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour prévenir tout malentendu, il me faut d'emblée affirmer avec force que je n'accuse, ni même ne soupçonne, aucun des auteurs nommément cités dans cet ouvrage de se livrer délibérément à des élucubrations, de répandre sciemment des mensonges, d'être inspiré par le désir d'un gain malhonnête ou d'une promotion obtenue par la corruption. Il faudrait à un auteur de renom un caractère extraordinaire (en fait, il faudrait en un sens qu'il soit un surhomme) pour être capable de rédiger de nombreux ouvrages tout en les sachant pertinemment dépourvus de valeur et sans ignorer qu'il n'est qu'un charlatan dont la réputation totalement imméritée ne repose que sur la stupidité et la crédulité de ses admirateurs. Même si, à un certain stade de sa carrière, il lui arrivait de nourrir des doutes quant à la justesse de son approche, le succès et les flatteries auraient tôt fait de le persuader de son propre génie et de la valeur historique de ses élucubrations. Lorsque, arrivé à une position d'où il contrôle la répartition des fonds, les nominations et les promotions, il se voit entouré de sycophantes qui briguent ses faveurs, il est peu probable qu'il perce leurs motivations. Comme tous les riches et les puissants du monde, il tend à prendre les flatteries au pied de la lettre et à les accepter comme un hommage sincère, et donc comme une confirmation de sa valeur.

Ce n'est pas tant parmi les auteurs éminents que l'on trouve les charlatans cyniques, que parmi les manipulateurs qui écrivent rarement ou pas du tout, de sorte que leurs noms ne sont liés à aucune notion ou approche particulière, et que, par conséquent, ils ne se soucient pas de l'astuce qu'ils utilisent pour « traire » les organismes dispensateurs de fonds. Bien que je connaisse une ou deux personnes de ce genre, je n'en mentionne aucune nommément : une telle citation non seulement comporterait des imputations de motivations impossibles à prouver, mais serait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hors de propos, car ma tâche est ici de combattre les idées fausses... non de dresser une liste des universitaires véreux. En outre, même ces gens-là sont incapables de conserver sans faille leur cynisme, et habituellement ils finissent par se persuader de la valeur de leur entreprise, quelle qu'elle soit, car nul n'aime s'avouer qu'il gagne sa vie par des moyens malhonnêtes. De toute façon, les agents les plus redoutables des maux de notre culture ne sont pas les cyniques audacieux mais les sectaires enclins à s'illusionner et les hommes d'organisation timorés qui craignent de manquer le coche et qui, sans aucun doute, confondent la popularité et le succès mondain avec le mérite personnel.

Comme le présent ouvrage traite de phénomènes qui doivent être considérés comme indésirables du point de vue du progrès intellectuel, les références à des textes sont en général peu louangeuses. Ceci ne signifie pas que je suis persuadé que tout ce qui a été produit ne vaut rien, mais on ne peut parler de tout à la fois, et cet ouvrage est un tract plutôt qu'un traité. Dans mes précédentes publications, j'ai cité de nombreuses contributions positives au savoir, et j'en mentionnerai beaucoup d'autres dans les ouvrages que je prépare actuellement, notamment si je vis assez longtemps pour rédiger un traité. Dans les pages qui suivent, j'affirme qu'une part importante de ce qui est considéré comme une étude scientifique du comportement humain, se réduit pratiquement à de la sorcellerie, mais, par bonheur, il existe autre chose.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pourquoi souiller son propre nid ?

Si l'on se place d'un point de vue quantitatif, les sciences sociales connaissent actuellement un progrès sans précédent : les congrès et les conférences se multiplient, les publications s'amoncellent et le nombre des professionnels s'accroît à un rythme tel que, s'il n'était freiné, il dépasserait la population du globe d'ici quelques centaines d'années. La plupart des praticiens exultent devant cette prolifération et ajoutent, à ce déferlement, des études enthousiastes sur ce qu'est aujourd'hui leur spécialité, qualifiant volontiers de « révolution » toute sorte de pas en avant... ou en arrière, aussi insignifiant soit-il. Parfois, ils vont même jusqu'à prétendre avoir franchi le seuil qui sépare leur domaine et les sciences exactes.

Ce qui est particulièrement effarant, c'est non seulement que le flot des publications allie la pompe du bluff à une indigence d'idées nouvelles, mais que même les précieuses intuitions héritées de nos illustres ancêtres se trouvent noyées dans le torrent d'un verbiage insipide et de détails techniques inutiles. La prolixité à la fois prétentieuse et fumeuse, la répétition sans fin de platitudes et la propagande déguisée sont à l'ordre du jour, tandis qu'au moins 95 % de la recherche n'est en fait que la quête de choses découvertes il y a longtemps et redécouvertes à maintes reprises depuis lors. Dans nombre de domaines, la qualité moyenne des publications (mises à part celles qui traitent de problèmes techniques) marque un déclin par rapport à celles d'il y a un demi-siècle.

Un jugement si péremptoire exige évidemment des preuves et une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

large part de cet ouvrage est consacrée à en fournir. Mais peut-être est-il plus intéressant d'expliquer que de prouver, et c'est là la seconde tâche à laquelle s'applique ce livre, la troisième étant de proposer quelques indications sur la manière dont on peut sinon remédier à cette situation lamentable, du moins l'améliorer. J'essaierai, entre autres choses, de montrer comment la tendance à la stérilité et à la supercherie dans l'étude des affaires humaines résulte des orientations générales culturelles, politiques et économiques de notre époque ; de sorte que le présent travail peut être classé sous la vague rubrique de sociologie du savoir bien que l'expression « sociologie du non-savoir » décrive plus exactement l'ensemble de son contenu.

Comme une tentative de ce genre soulève inéluctablement le problème des intérêts acquis et risque de laisser croire à de basses motivations, je me hâte d'ajouter une précision. Je n'ignore pas que logiquement un argument ad hominem ne prouve rien ; néanmoins, dans un domaine ou l'incertitude prévaut et où l'information est acceptée de confiance surtout, on a le droit d'essayer d'inciter le public des lecteurs à plus de vigilance critique en montrant que, dans l'étude des affaires humaines le subterfuge et la duperie sont en règle générale beaucoup plus profitables que la révélation de la vérité.

Pour reprendre ce qui a été dit dans l'avant-propos, je ne pense pas que l'argument ad hominem en ce qui concerne les intérêts acquis, s'applique aux motivations des fabricants de marottes qui, au vrai, sont davantage des doctrinaires et des visionnaires si bien enclos dans le cocon de leur imagination qu'ils ne peuvent voir le monde tel qu'il est. Après tout, dans toutes les sociétés très cultivées, il existe des gens pour écrire tout ce que l'on peut imaginer en matière de non-sens. La plupart d'entre eux ne parviennent jamais jusqu'à l'imprimeur, et parmi ceux qui franchissent cet obstacle un grand nombre demeurent ignorés, négligés, ou sont rapidement oubliés tandis que les autres bénéficient d'une vaste publicité, se voient acclamés et idolâtrés.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est au niveau du processus de la sélection sociale, qui préside à la propagation des idées, que le problème de leur assujettissement à des intérêts acquis se pose plus directement.

Le problème général de la relation entre les idées et les intérêts est l'un des plus difficiles et des plus fondamentaux. Marx a basé toutes ses analyses politiques sur l'hypothèse que les classes sociales soutiennent les idéologies qui servent leurs intérêts, théorie qui semblait contredite par le fait qu'aucun croyant n'admettra qu'il a choisi ses opinions en raison de leur valeur comme instruments dans la lutte pour la richesse et le pouvoir. Cependant, le concept freudien de l'inconscient implique ce qui pourrait être appelé la ruse inconsciente — idée qui a été développée sous une forme particulièrement applicable à la politique par Alfred Adler. Si de tels mécanismes de l'esprit peuvent engendrer des stratégies et des subterfuges inconscients dans le comportement des individus, il n'y a aucune raison pour qu'ils n'opèrent pas au niveau de la masse. Mais par quelle sorte de preuve pouvons-nous appuyer des imputations de ce genre ? Pareto rend le problème encore plus compliqué lorsqu'il soutient de manière convaincante que les classes dirigeantes embrassent souvent des doctrines qui les conduisent sur la voie d'une mort collective. Les mécanismes de la sélection (mis en relief par Spencer) qui éliminent les modèles d'organisation « inadaptés » assurent normalement que seuls demeurent les groupes sociaux qui nourrissent des croyances soutenant leur structure et leur mode d'existence. Mais, puisque la désintégration et la destruction des collectivités de toutes espèces et de toutes dimensions sont tout aussi manifestes que leur survivance continue, la conception de Pareto (ou son modèle, si vous préférez) s'applique tout aussi bien que celle de Marx. Une théorie satisfaisante devra faire la synthèse de ces intuitions valables mais partielles, et les transcender. Je ne compte pas ici entreprendre un travail de ce genre. Dans le présent essai, je ne peux dépasser le niveau des assertions se fondant sur des preuves par présomption de congruence entre des systèmes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'idées et des intérêts collectifs, et dont le degré de plausibilité (ou de vulnérabilité) est approximativement identique à celui des assertions courantes chez les marxistes quant aux rapports entre les contenus d'une idéologie et les intérêts de classe. Le principal défaut intellectuel des marxistes à cet égard est que, premièrement, ils limitent sans raison l'applicabilité du concept clé de leur maître aux seuls groupements (c'est-à-dire aux seules classes sociales) qu'il a lui-même distingués, et, deuxièmement, (comme il est assez naturel) ils n'appliquent ni à eux-mêmes et ni à leurs propres croyances ce schème d'interprétation.

Toute profession, toute activité — qu'elle soit louche ou tout à fait criminelle —, obéit au principe selon lequel « les loups ne se mangent pas entre eux ». Les anciennes professions très fermées — telles le droit et la médecine — mettent cette règle en valeur au point de l'auréoler en se couvrant par un canon fondamental de la morale. Les professeurs aussi frappent d'ostracisme ceux qui critiquent ouvertement leurs collègues et sapent leur prestige auprès des élèves.

Comme en ce qui concerne tous les autres arrangements humains, cette coutume a ses bons et ses mauvais côtés. Sans quelque aménagement de ce type, il serait difficile de maintenir les relations amicales nécessaires à une coopération fructueuse, que ce soit dans un atelier, sur une scène de théâtre ou dans une salle de conseil. En se livrant à des attaques successives les uns contre les autres et en donnant libre cours à leurs récriminations mutuelles, les gens peuvent non seulement transformer leur vie en supplice mais aussi condamner leur travail à l'échec. Dès lors que la tranquillité d'esprit d'un patient et ses chances de guérison dépendent pour une part considérable de sa confiance dans le médecin — qui à son tour dépend de la réputation personnelle de ce dernier en même temps que du statut de la profession — l'efficacité des soins médicaux serait gravement compromise si les praticiens prenaient l'habitude de se dénigrer entre eux. De même, les professeurs qui sapent mutuellement leur prestige

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

auprès des élèves finiront par ne plus pouvoir enseigner du tout, étant donné que les adolescents sont normalement enclins au désordre et que le nombre de ceux qui possèdent un désir spontané d'apprendre demeure toujours faible.

Cependant, sous un autre angle, il n'est guère douteux que le recours au principe selon lequel « les loups ne se mangent pas entre eux » tire sa force moins d'un souci altruiste de fécondité dans le travail — sauf en ce qu'il rend la vie plus facile — que de la recherche d'un avantage collectif qu'il soit pécuniaire ou honorifique. En préservant fermement la solidarité professionnelle, le corps médical a non seulement atteint une opulence qui dans la plupart des pays est absolument sans proportion avec son niveau relatif de qualification — sans parler de l'énorme avantage de son immunité vis-à-vis des sanctions pour incompétence et négligence — mais a également, d'un point de vue psychique, pu assurer à ses membres un gain considérable en les plaçant dans une situation où ils peuvent jouer les dieux, quelles que soient leurs lacunes, combien fréquentes, en matière de savoir et d'intelligence. Il est vrai que les membres du corps médical jouissent d'une position particulièrement favorable puisqu'ils s'occupent des gens à leurs moments de plus grande faiblesse : quand ils sont effrayés et qu'ils ont besoin d'être réconfortés ; quand ils sont réduits à l'état de patients — terme très révélateur qui explique dans une certaine mesure pourquoi, dans tant d'hôpitaux publics (au moins en Grande-Bretagne), l'entrée principale est réservée aux pourvoyeurs de services, tandis que les clients doivent se glisser par la porte de derrière. Les juristes s'arrangent aussi pour servir leur prestige et leur revenu en rédigeant les documents dans un langage inutilement abstrus que le profane comprend difficilement, ce qui l'oblige à recourir aux conseils coûteux d'un professionnel.

Parmi les pourvoyeurs de services qui sont directement utiles aux consommateurs, la coutume qui consiste à s'abstenir de toute critique mutuelle ne sert qu'à masquer la responsabilité de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

certaines négligences et à assurer le monopole de certains gains ; mais lorsqu'il s'agit d'une profession qui justifie son existence en prétendant se consacrer à la poursuite de vérités générales, une adhésion au principe selon lequel « les loups ne se mangent pas entre eux », équivaut inévitablement à une collusion des parasites et des charlatans.

Les hommes d'affaires qui ne se font pas scrupule d'admettre que leur but principal est de s'enrichir, et dont l'éthique professionnelle consiste en un petit nombre d'interdictions morales, ont bien moins besoin de dissimuler que ceux qui gagnent leur vie en s'adonnant à une profession ostensiblement consacrée au développement d'idéaux supérieurs. Plus ceux-ci sont élevés, plus il est difficile de vivre en accord avec eux et plus est grande la tentation (et la liberté) de céder à l'hypocrisie. L'honnêteté est la meilleure politique pour le fournisseur lorsque le client sait ce qu'il veut, qu'il est en mesure de juger de la qualité de ce qu'on lui offre et qu'il paie de ses propres deniers. La plupart des gens peuvent juger de la qualité des chaussures ou des ciseaux, et donc personne n'a fait fortune en fabriquant des chaussures qui ne tiennent pas ou des ciseaux qui ne coupent pas. Dans la construction des maisons, d'autre part, les imperfections du travail ou des matériaux peuvent rester dissimulées beaucoup plus longtemps et par conséquent, dans ce genre de travail, la mauvaise qualité est souvent source de profit. Les mérites d'une thérapie, pour prendre un autre exemple, ne peuvent être évalués facilement, et c'est pourquoi la pratique médicale a été, pendant des siècles, encombrée d'un charlatanisme dont elle n'est pas complètement libérée, même aujourd'hui. Néanmoins, aussi difficile qu'il soit d'évaluer les services d'un médecin ou d'un juriste, il est clair que ses services répondent à des besoins concrets. Mais quel type de services rend un philosophe ou un sociologue, et à qui ? Qui se soucie de savoir si ces services sont ou non valables ? Ceux qui s'en soucient sont-ils en mesure de juger de leur mérite ? Et si oui, ont-ils à décider de leur prix ou à en supporter le coût ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est rare que les praticiens entretiennent des doutes quant à la valeur de leurs services ; et si jamais ces doutes surgissent, ils sont rapidement écartés au nom des normes de la profession et du pouvoir qu'on leur prête de garantir l'intégrité et le progrès. Cependant, à considérer les choses de manière réaliste, il est peu de raisons qui incitent à supposer que les professions par elles-mêmes cherchent honnêtement à procurer un service plutôt qu'à opérer une exploitation monopoliste ou à vivre en parasites. En fait, tout dépend du type de comportement qui détermine la richesse et le statut (ou, pour poser le problème d'une autre manière, du lien entre le vrai mérite et la récompense). L'analyse, à partir de ce point de vue, de divers types de travail, offrirait à la sociologie des professions un programme utile qui lui permettrait de s'élever au-delà de son niveau actuel de banal catalogue. Considérées sous cet angle, les sciences sociales apparaissent comme une activité sans aucun mécanisme de sanction où n'importe qui peut réussir avec n'importe quoi.

Critiquer les tendances en vogue et les personnages éminents peut être d'un certain profit si l'on a l'appui d'un puissant groupe de pression, par exemple d'une cinquième colonne subventionnée par l'étranger. Mais malheureusement, les contours de la vérité ne coïncident jamais avec les frontières entre les partis et les clans en conflit. Aussi, un penseur libre peut s'estimer heureux si le milieu dans lequel il vit se contente de lui manifester de la froideur plutôt que de l'emprisonner et de le traiter d'animal qui souille son nid, pour reprendre l'expression colorée appliquée à Boris Pasternak par le chef de la police soviétique, Semitchastny.

On peut émettre de sérieux doutes quant à l'efficacité des exhortations, car, en dépit de siècles d'invectives contre le vol et l'escroquerie, ces méfaits n'apparaissent pas moins courants aujourd'hui qu'à l'époque de Jésus-Christ. D'autre part, cependant, il est difficile d'envisager comment des normes peuvent survivre si quelques personnes ne se donnent à elles-mêmes pour tâche de les soutenir et de prêcher contre le vice.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comme on pourrait employer une vie entière et remplir une encyclopédie en essayant d'exposer toutes les bouffonneries absurdes qui passent pour des études scientifiques de conduite humaine, je me suis limité à quelques exemples particulièrement influents. En tout cas, il est relativement facile de démolir les idoles de la pseudo-science, et la tâche la plus intéressante et la plus importante est d'expliquer pourquoi elles ont joui et continuent de jouir d'un aussi large crédit.

Je n'imagine pas que cette sonnerie de ma trompette fera tomber les murs de la pseudo-science, qui sont armés de trop de puissants défenseurs : esclaves de la routine qui (selon l'expression de Bertrand Russell) « aimeraient mieux mourir que de penser », arrivistes mercenaires, employés dociles de l'éducation qui jugent les idées en fonction du statut de leurs auteurs, âmes perdues à l'esprit moutonnier qui soupirent après des Gourous. Néanmoins, en dépit du stade avancé de crétinisation atteint par notre civilisation sous l'impact des mass media, il existe encore des gens qui aiment à utiliser leurs cerveaux en dehors d'une visée de gain matériel ; et c'est à eux que ce livre est destiné. Mais s'ils ne sont qu'une minorité, comment alors la vérité peut-elle prévaloir ? La réponse (qui donne quelque motif d'espoir) est que les gens qui s'intéressent aux idées, qui sont prêts à les exploiter à fond et à les exprimer sans souci des inconvénients personnels qui peuvent en résulter pour eux, ont toujours été peu nombreux ; et si le savoir ne pouvait progresser sans que la majorité soit de son côté, il n'y aurait jamais eu de progrès — parce qu'il a toujours été plus facile d'atteindre une position éminente, de même que de gagner de l'argent, en se faisant charlatan, doctrinaire, sycophante, et en déployant une éloquence flagorneuse ou émouvante, qu'en se livrant à une réflexion logique et courageuse. Non, la raison pour laquelle la compréhension humaine a pu progresser dans le passé et peut continuer à le faire dans l'avenir, est que les véritables intuitions sont cumulatives et conservent leur valeur en dépit de ce qui arrive à ceux qui les révèlent. Tandis que les lubies

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et les élucubrations tapageuses peuvent entraîner un profit immédiat pour leurs impresarios, elles ne mènent à rien à longue échéance, elles s'annulent mutuellement et sont oubliées aussitôt que leurs metteurs en scène ne sont plus présents (ou ont perdu de leur pouvoir) pour diriger le spectacle. Bref, ne désespérons pas.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le dilemme du guérisseur

La plupart des difficultés intellectuelles auxquelles se heurte l'étude de la société (qu'il nous faut distinguer des obstacles nés des passions et des intérêts acquis) résultent de la disparité, des points de vue dimension, longévité et pouvoir, entre l'objet et le chercheur. Il est vrai que les géologues et les astronomes étudient des objets qui sont plus vastes, plus durables et d'un accès encore plus difficile en ce qui concerne l'expérimentation ; mais au moins ces objets sont-ils plus simples puisqu'il n'est rien dans le cosmos connu dont la complexité égale celle du cerveau humain. On décrit parfois la compréhension comme la construction, dans le cerveau, de modèles auxquels répond une réalité externe. Peut-être ne faudrait-il pas prendre cette affirmation trop à la lettre ; mais si nous acceptons l'idée selon laquelle la compréhension conceptuelle a quelque contrepartie physiologique, et si nous nous souvenons que le nombre de configurations des neurones et des synapses est limité, bien que de grandeur astronomique, il en découle que tandis que l'esprit peut être en mesure de fabriquer des modèles parfaits de choses plus simples que lui-même, sa capacité à élaborer des modèles d'objets aussi complexes ou plus complexes que lui-même doit être sérieusement limitée. Il semble donc impossible que notre compréhension des autres esprits et de leurs groupements puisse jamais atteindre le degré de justesse que permettent, pour la physique et la chimie, la simplicité et l'invariance de leurs objets.

En raisonnant de cette manière, nous pourrions aussi inférer qu'il est logiquement impossible à quiconque d'acquérir jamais une compréhension de son propre esprit qui lui permettrait de faire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des prédictions exactes sur ses états futurs, parce que, sans parler du problème de la connaissance des impacts futurs de l'environnement, l'esprit devrait contenir un modèle aussi complexe que lui-même en même temps qu'une agence qui en tirerait des conséquences. En d'autres termes, cette faculté exigerait une partie qui soit aussi large que le tout, tout en ne demeurant que partie.

Une autre source d'énorme difficulté lorsque l'on souhaite parvenir à des généralisations sur les systèmes de relations humaines (groupes, sociétés, états, économies, etc.), vient de leurs changements et de l'impossibilité de les situer avec exactitude. Dans l'ABC de la relativité, Bertrand Russell discute de la relation entre la constance des phénomènes et la possibilité d'une théorisation scientifique :

« À la surface du globe, compte tenu de nombreuses raisons plus ou moins contingentes, les choses se passent de manière à nous donner des idées qui se révèlent inexactes, tout en s'imposant à notre esprit comme des évidences. L'illusion la plus grave vient du fait que, pour un terrien, les objets, dans l'ensemble, sont à peu près immuables et sensiblement immobiles. S'il en allait autrement, la seule idée de voyage deviendrait passablement imprécise. Lorsque vous voulez vous rendre à Marseille, vous êtes sûr de trouver la gare de Lyon à sa place habituelle, vous savez que la ligne de chemin de fer n'a pas bougé depuis votre dernier voyage et que la gare Saint-Charles à Marseille ne sera pas allée se promener du côté de la Bonne-Mère. En foi de quoi vous dites (et vous y pensez) que vous êtes allé à Marseille, et non pas que Marseille est venu à vous, ce qui, en vérité, ne serait pas moins exact. Le bon sens, en l'occurrence, ne doit sa fortune qu'à un concours de circonstances parfaitement fortuit. Et si tous les immeubles parisiens s'affolaient subitement comme un essaim d'abeilles ? Et si la voie de chemin de fer faisait boule de neige ? Et si tous les objets, enfin, se faisaient et se défaisaient sans cesse comme les nuages du ciel ? Il n'y a là rien d'impossible.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais, cela va de soi, dans ce monde-là, un voyage à Marseille n'aurait plus de sens. Pour commencer, vous ne manqueriez pas d'interroger le chauffeur de taxi : « Où se trouve la gare de Lyon, ce matin ? » Une fois là, il faudrait vous enquérir de la position de Marseille en achetant votre billet. « Quel quartier, monsieur ? » vous répondrait-on. « La Canebière est partie à Toulon, la Bonne-Mère s'est installée dans les Alpes et la gare Saint-Charles est noyée sous l'étang de Berre. » Au cours du trajet, les gares agitées fuiraient tantôt vers le Nord, tantôt dans le Midi, ou bien vers l'Est, à moins que ce ne soit de l'autre côté, et parfois plus vite que votre train. Dans ces conditions, à aucun moment vous ne pourriez savoir où vous êtes. Et pour tout dire, l'impression de se trouver « quelque part » est due au fait qu'à la surface de la terre tous les objets quelque peu massifs veulent bien se tenir tranquilles. La notion de « lieu » est une grossière approximation empirique : logiquement, elle n'a rien de nécessaire, et elle ne recouvre rien de précis.

Si nous avions la taille d'un électron, nous n'aurions pas cette impression de stabilité, due seulement à l'imperfection de nos sens. La gare de Lyon que nous trouvons massive, serait si vaste que seuls quelques rares esprits mathématiques très avancés pourraient s'en faire une idée. Que verrions-nous ? D'infimes particules de matière, qui s'éviteraient perpétuellement en tournant comme des folles les unes autour des autres, en une sorte de danse frénétique. Le monde où nous serions plongés ne serait pas moins fantastique que celui où nous imaginons les quartiers de Marseille en promenade de tous les côtés. Si, pour prendre l'exemple inverse, vous aviez l'âge et les dimensions du Soleil, et partant, des perceptions très lentes, vous ne verriez encore dans l'univers que tumulte et caprice. Vous verriez les étoiles, les planètes, surgir et disparaître comme la buée du matin, parmi les fluctuations d'un monde où rien ne saurait demeurer. Ainsi l'idée de stabilité relative, dont nous nous sommes communément persuadés, est imputable à nos dimensions d'homme et à la température modérée qui nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

baigne sur la Terre. S'il en était autrement, notre esprit n'aurait jamais cru un seul mot de la physique prérelativiste ; bien plus, on n'eût jamais rien inventé de pareil. De deux choses l'une : ou bien nous aurions, sans coup férir, imaginé une physique relativiste, ou bien nous aurions toujours vécu dans l'ignorance des lois scientifiques. Félicitons-nous de n'avoir pas eu à choisir, car il est difficile de concevoir qu'un seul eût pu faire ce qu'ont fait ensemble Euclide, Galilée, Newton et Einstein. Et pourtant il n'en faut pas douter : sans cet inconcevable génie, il eût été impossible à la physique de voir le jour, dans un monde où l'universel mouvement aurait été reconnu par tous, même par le vulgaire »[1].

Le passage qui précède évoque à merveille les problèmes que nous pose l'étude de la société et de la culture : il en dégage les difficultés purement intellectuelles et montre combien il est plus aisé d'étudier la physique, la chimie et même la biologie. Mais ce n'est pas tout. En effet, imaginez quel sort misérable serait celui du spécialiste des sciences naturelles si les objets de sa recherche avaient l'habitude de réagir aux propos qu'il tient à leur égard, si les substances pouvaient lire ou entendre ce que le chimiste écrit ou déclare à leur sujet et étaient susceptibles de jaillir de leurs flacons et de le brûler quand elles n'apprécieraient pas ce qu'elles verraient sur le tableau ou sur son carnet de notes. Imaginez encore la difficulté de tester la justesse des formules chimiques si, à force de répétitions suffisamment longues et persuasives, le chimiste pouvait amener les substances à se comporter conformément à ces formules — avec cependant le risque qu'elles puissent décider de le contrarier en faisant exactement l'inverse. En l'occurrence, non seulement notre chimiste devrait faire face à de difficiles problèmes en essayant de découvrir des régularités immuables dans le comportement de ses objets, mais il devrait également se montrer très circonspect dans ses propos, de crainte que les substances s'en offensent et ne l'attaquent. Sa tâche deviendrait encore plus désespérée si les produits chimiques pouvaient percer le mystère

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de sa tactique, s'organiser pour protéger leurs secrets et élaborer des mesures pour contrecarrer ses manœuvres : il serait dans une position comparable à celle que doit affronter le chercheur qui étudie les problèmes humains.

Par ailleurs, il n'est pas besoin de compliquer indûment notre tâche en invoquant la doctrine du déterminisme universel, et en particulier l'hypothèse selon laquelle le comportement humain ne peut être étudié scientifiquement (c'est-à-dire avec l'idée de découvrir des régularités) que si le libre arbitre n'existe pas[2].

Il n'est aucune raison de nier l'existence de phénomènes qui ne sont connus que de nous seuls à travers l'introspection ; un certain nombre de philosophes ont fait remarquer qu'il était impossible de mener à bien le programme de Carnap (accepté comme un dogme par les behavioristes) qui consiste à traduire toutes les assertions relatives aux états mentaux en ce qu'il appelle le langage physicaliste. J'irai même plus loin pour soutenir que la physique elle-même ne peut être formulée dans le seul langage physicaliste parce qu'elle n'est science empirique que dans la mesure où elle comporte une affirmation selon laquelle ses théories sont corroborées par l'évidence des sens ; et nous ne pouvons attribuer aucune signification à ce dernier terme sans référence à une conception de l'individu. Si vous demandez à un physicien de vous dire comment il a testé une hypothèse, il vous répondra : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela ; j'ai vu ceci et j'ai vu cela... » Si vous ne le croyez pas et qu'il vous invite à participer à une expérience, vous direz : « Ah, maintenant je vois... ceci se déplace par ici et cela se dirige par là... maintenant je vois telle couleur ou telle ligne, etc. ». Ainsi, il est impossible de faire une description des phénomènes physiques fondés sur l'évidence sans entendre et sans prononcer le mot « je ». Et quelle signification pouvez-vous attacher à ce mot si vous n'utilisez le savoir issu de l'introspection, et si vous ne postulez l'existence d'autres esprits à l'intérieur desquels se déroulent des processus semblables à ceux que seul vous pouvez observer ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Afin de favoriser la compréhension de la société, il n'est même pas nécessaire d'accepter les arguments en faveur d'une indétermination résiduelle des actions humaines. En fait, il est parfaitement légitime de ne pas se prononcer sur cette question parce que ni le déterminisme ni l'indéterminisme ne peuvent être vérifiés en tant que principes ontologiques et doivent donc demeurer articles de foi métaphysique. Le déterminisme ne pourrait être prouvé que lorsque l'on aurait vérifié la dernière cause du dernier événement jusqu'ici inexpliqué ; tandis que l'indéterminisme ne pourrait être prouvé que s'il était possible de démontrer au-delà de tout doute possible qu'une telle vérification n'arrivera jamais. En d'autres termes, pour prouver le déterminisme, il nous faudrait montrer qu'un jour, inévitablement, le savoir deviendra total ; et bien qu'il soit impossible de démontrer que l'esprit de Dieu n'a pas atteint ou n'atteindra pas ce stade, il paraît plutôt invraisemblable que les mortels y parviennent jamais. On peut en outre affirmer qu'il est impossible de prédire avec une absolue rigueur dans un système où l'observateur-prophète entre en tant qu'élément constitutif, de telle sorte que ses actes (y compris ses prédictions) affectent les autres événements. Comme en l'occurrence ses prédictions appartiendraient aux séquences causales intervenant à l'intérieur du système, il ne pourrait faire des prédictions que s'il pouvait également prédire ses prédictions, ce qui ne serait possible que s'il pouvait prédire les prédictions de ses prédictions... et ainsi de suite à l'infini.

Heureusement, il n'est pas besoin, pour la poursuite de nos études, que nous acceptions la doctrine du déterminisme universel. Il suffit que nous admettions que beaucoup de phénomènes peuvent être expliqués de façon causale, que toutes les explications causales possibles ne sont pas connues, et qu'il est possible d'en découvrir de nouvelles. C'est assez pour justifier l'entreprise scientifique, mais l'indéterminisme, en tant que conception métaphysique défendable, peut être redéfini comme la conviction (qui est mienne) que les mortels ne parviendront jamais au stade de la connaissance totale où il ne leur restera rien à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

découvrir.

Je voudrais dire ici quelques mots d'un problème qui a fait l'objet de débats fréquents, à savoir : les sciences sociales sont-elles de « véritables » sciences ? Comme il arrive souvent dans ce genre de débat, les arguments pour, aussi bien que les arguments contre, ne tiennent pas compte d'une évidence, c'est que la réponse à cette question dépendra de ce que nous entendons par science. Si nous prenons ce terme dans le sens de science exacte, comme dans le cas de la physique ou de la chimie, ni l'économie, ni la psychologie, ni la sociologie, ni aucune sorte de recherche portant sur la conduite humaine n'est une science. Mais si nous sommes d'accord pour appliquer cette étiquette honorifique à toute forme d'étude systématique qui vise à fournir des descriptions approfondies, des explications fondées sur des preuves et des généralisations étayées par des faits, alors nous pouvons dire que les branches du savoir mentionnées ci-dessus sont des sciences. Cependant, cette appellation aura des valeurs différentes si l'on décide sur la base des aspirations ou sur celle du rendement réel, et si l'on considère les réalisations moyennes ou les réalisations supérieures. En tout cas, on peut démontrer le caractère verbal de cette discussion en la traduisant dans une autre langue que l'anglais, car elle disparaît alors lorsqu'elle est exprimée en allemand, en russe ou en polonais, et perd beaucoup de sa force en français ou en espagnol. Si elle a tant excité les esprits en Grande-Bretagne, c'est en raison de la division particulièrement rigide entre « lettres » et « sciences » dans les écoles anglaises ; et parce qu'elle fournit de bons arguments dans le face à face entre détracteurs et défenseurs du statut de science.

Si nous ne considérons pas le déterminisme universel comme une base indispensable pour l'étude du comportement humain, nous n'avons pas besoin de rejeter l'idée de responsabilité personnelle. Beaucoup de psychologues critiquent l'administration de la justice qui se fonde sur la notion de libre arbitre et de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

responsabilité, sans se rendre compte que, s'il est valable, le déterminisme s'applique à tout le monde : si un criminel ne peut éviter de commettre un crime, alors le juge ne peut éviter de le condamner pas plus que le bourreau ne peut éviter de l'écarteler. À moins que nous ne supposions les individus capables de prendre des décisions et responsables d'au moins certains de leurs actes, il n'est aucune raison pour que nous considérions une quelconque action comme bonne ou mauvaise, ou pour que nous nous retenions de nuire à nos semblables ; l'exhortation morale perd alors toute signification[3].

Considérée comme preuve de la non-existence de la responsabilité, la doctrine du déterminisme psychologique justifie les tenants de l'apartheid et les tortionnaires de la police brésilienne aussi bien que les jeunes délinquants qui ont perdu la tête, mais en pratique cet argument est utilisé de manière très sélective selon les sympathies et les antipathies du « scientifique » qui ne l'applique souvent qu'à ceux qui assouvissent par procuration ses haines privilégiées et ses tendances inavouées. Dans une large mesure, tout ceci ne revient qu'à jouer les dieux pour les psychologues, les sociologues et surtout les psychiatres qui empruntent le prestige de la science pour imposer au public leurs notions morales souvent très grossières. Comme je l'affirme à loisir dans un prochain ouvrage, le dénigrement du concept de responsabilité, fondé sur le dogme gratuit du déterminisme psychologique, a fortement contribué à la dégradation de notre civilisation.

Bien qu'assez redoutables, les difficultés méthodologiques apparaissent minimes en comparaison des obstacles fondamentaux que rencontre l'élaboration d'une science exacte de la société et qui la situent sur un plan entièrement différent de celui des sciences naturelles : à savoir le fait que les êtres humains réagissent aux propos tenus à leur sujet. Par sa situation, un « expert » de l'étude du comportement humain, plus que ses collègues des sciences naturelles, ressemble à un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sorcier qui peut faire pousser les récoltes ou tomber la pluie en prononçant une incantation. Et parce que les faits dont ils traitent sont rarement vérifiables, ses clients sont en mesure d'exiger qu'on leur raconte ce qu'ils veulent entendre et de punir le devin qui refuse de coopérer et qui insiste pour dire ce qu'ils préféreraient ne pas savoir — tout comme les princes avaient coutume de châtier les médecins de la Cour qui ne réussissaient pas à les guérir. En outre, comme les gens désirent atteindre leurs buts en influençant les autres, ils essaieront toujours, par la persuasion, la menace ou la corruption, de faire en sorte que le guérisseur utilise ses pouvoirs à leur profit et qu'il prononce l'incantation désirée, ou tout au moins qu'il leur dise quelque chose d'agréable. Et pourquoi résisterait-il aux menaces ou aux tentations quand, dans sa spécialité, il est si difficile de prouver ou de réfuter quoi que ce soit. Ainsi peut-il avec impunité s'abandonner à sa fantaisie, encourager les passions et les haines de ses auditeurs ou même colporter des mensonges dont il est conscient. Son dilemme, cependant, résulte de la difficulté de revenir sur ses pas parce qu'il passe bientôt le point de non-retour, après quoi il lui devient trop pénible d'admettre qu'il a gaspillé des années à poursuivre des chimères, sans parler de confesser qu'il a profité de la crédulité du public. Donc, pour apaiser les doutes, les anxiétés et la culpabilité qui le rongent, il est obligé de prendre la ligne de moindre résistance en tissant des toiles de fiction et de mensonges de plus en plus compliquées, tout en rendant des hommages toujours plus ardents aux idéaux de l'objectivité et à la poursuite de la vérité.

Si nous considérons les résultats pratiques de la prolifération des spécialistes des sciences sociales, nous nous apercevons que leur rôle s'apparente davantage à celui des guérisseurs dans une tribu primitive qu'à celui des spécialistes des sciences naturelles et des technologues dans une société industrielle. Nous examinerons plus tard les fantaisies des experts en science politique et des constructeurs de systèmes sociologiques, mais d'une certaine manière ils échappent en grande partie à l'épreuve

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de la pratique, car il est difficile de trouver des exemples d'importantes décisions politiques fondées sur leurs conseils. L'engeance qui a probablement eu le plus d'influence sur le comportement humain est celle des psychologues et des sociologues de la famille qui (notamment en Amérique) ont largement réussi à imposer au public leurs conceptions sur la nature humaine, influençant par là même profondément les comportements habituels.

Interprétée sans faux-fuyants, la psychologie est peut-être la plus difficile des sciences, naturelles ou sociales. L'homme y essaie de se soulever par les tirants de ses bottes, en utilisant l'esprit pour comprendre l'esprit. En conséquence, les découvertes significatives y sont rares et doivent demeurer excessivement approximatives et expérimentales. La plupart des praticiens cependant, n'aiment pas admettre cela et préfèrent prétendre qu'ils parlent avec l'autorité d'une science exacte qui n'est pas simplement théorique mais aussi appliquée. Pour tester la justesse de ces prétentions, j'aimerais proposer un critère simple, grossier et facile.

Lorsqu'une profession offre des services fondés sur un savoir bien établi, nous devrions noter une relation positive sensible entre le nombre des praticiens par rapport à la population et les résultats obtenus. Ainsi, dans un pays qui a un grand nombre d'ingénieurs des télécommunications, l'équipement en installations téléphoniques sera normalement meilleur que dans un pays qui ne possède que quelques spécialistes de ce type. Les niveaux de mortalité seront moindres dans les pays ou les régions où il y a un nombre important de docteurs et infirmières que dans les endroits où ils sont peu nombreux et loin les uns des autres. Les comptes seront, d'une manière générale, mieux tenus et avec plus d'efficacité dans les pays ayant beaucoup de comptables qualifiés que là où ils sont rares. Nous pourrions multiplier les exemples, mais ceux qui précèdent suffisent à poser le problème.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et maintenant, quels sont les avantages apportés par la sociologie et la psychologie ? Il est vrai que l'on peut soutenir que ce sont des branches du savoir purement spéculatives et qui n'ont pas encore d'utilisations pratiques, ce qui est un point de vue défendable, bien que plutôt impopulaire, car il soulèvera la question de savoir si autant de gens d'intelligence modeste devraient être engagés dans une cogitation abstruse. Aussi pour vérifier la validité de l'argument selon lequel ce sont des branches très utiles du savoir, voyons quelle contribution elles sont supposées avoir fourni au bien-être de l'humanité. Si l'on en juge par les indications données dans les cours de formation et les manuels, l'utilité pratique de la psychologie consiste à aider les gens à trouver leur place dans la société, à s'y adapter sans souffrance et à y vivre heureux, en harmonie avec leurs compagnons. Donc, dans les pays, les régions, les institutions ou les secteurs où l'on fait largement appel aux services des psychologues, nous devrions constater que les familles sont plus stables, les liens entre époux, entre frères et sœurs, entre enfants et parents, plus forts et plus affectueux, les relations entre collègues plus harmonieuses, le traitement des assistés plus bénéfique, le nombre des vandales, des criminels et des drogués, moindre que dans les endroits ou dans les groupes qui ne bénéficient pas de la compétence des psychologues. Partant de ceci, nous pourrions inférer que le pays béni de l'harmonie et de la paix est évidemment les États-Unis, et qu'au cours du dernier quart de siècle cette harmonie et cette paix auraient dû aller grandissant, suivant en cela la courbe d'accroissement du nombre des sociologues, des psychologues et des spécialistes de sciences politiques.

On peut objecter que ce n'est pas un argument, que la causalité joue en un sens inverse : l'augmentation de la consommation de drogue, des crimes, des divorces, des émeutes raciales et d'autres maux sociaux, ayant entraîné un plus grand besoin de guérisseurs. Peut-être, mais même en admettant cette idée, il apparaîtrait encore que la multiplication des thérapeutes n'a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

produit aucune amélioration. Ce qui laisse supposer qu'ils pourraient bien avoir activé la maladie plutôt que de l'avoir guérie, c'est que leur nombre s'est mis à croître avant que n'intervienne le renversement des courbes du crime et de la consommation de drogue. Il existe d'ailleurs d'autres petites indications qui vont dans le même sens.

Je poserai les questions suivantes : Quel est en Amérique le secteur d'activité qui est le moins efficace ? Et quel est celui qui emploie le plus grand nombre de psychologues et de sociologues ? La réponse évidente est l'enseignement. Dans quel secteur la qualité du produit a-t-elle diminué le plus rapidement ? Et où le nombre des psychologues et des sociologues a-t-il augmenté le plus vite ? À nouveau, la réponse est : dans l'enseignement. Si au lieu de comparer ce secteur avec les autres secteurs de la société, nous comparons la situation de l'enseignement en Amérique et sa situation dans les autres nations, nous obtenons un résultat identique. Car dans quel pays les écoles emploient-elles un nombre proportionnellement plus important de psychologues, de sociologues et de psychosociologues de toutes sortes ? En Amérique, cela va presque sans dire. Néanmoins, si l'on en juge par la somme du savoir transmis (plutôt que par le nombre de diplômes délivrés) par rapport aux dépenses engagées, alors il ne peut faire aucun doute que les écoles américaines sont les moins efficaces du monde, même si l'on tient compte des pays les plus pauvres d'Afrique ou d'Amérique latine. Je ne pense pas qu'ailleurs au monde il soit possible de trouver des étudiants qui ont fréquenté l'école pendant au moins douze ans et qui lisent encore avec difficulté, ainsi que vous en rencontrez fréquemment dans les universités américaines. Et qui plus est, le déclin des écoles s'est accentué au fur et à mesure qu'augmentait le nombre du personnel ayant une formation de sociologue, de psychologue et d'éducateur[4]. Tout ceci n'est peut-être qu'une coïncidence ; mais en aucun autre pays vous ne pouvez devenir professeur dans une grande université sans avoir tout d'abord appris à écrire convenablement. Et il ne s'agit pas ici

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des gens d'origine étrangère ou de ceux qui ont été élevés dans une autre langue maternelle, mais des hommes et des femmes qui ne connaissent pas d'autre langue que l'anglais d'Amérique, et qui pourtant transgressent les règles énoncées dans les manuels de grammaire américaine et utilisent des mots sans beaucoup de considération pour ce que dit le Webster. Et dans quels secteurs se rassemblent-ils ? Inévitablement en sociologie, en psychologie, et dans les sciences de l'éducation ; et maintenant de plus en plus en anthropologie, en science politique et même en histoire, au fur et à mesure que ces disciplines deviennent plus « scientifiques ». Peut-être alors n'est-il pas très exagéré de conclure que le déclin de la qualité dans l'enseignement peut avoir quelque rapport avec l'expansion des sciences sociales — certainement pas en raison d'une quelconque nécessité logique, mais étant donné le caractère que ces disciplines ont acquis.

Ces tendances ne sont pas limitées aux États-Unis, et dans les autres pays aussi les baisses du niveau de l'expression littéraire sont allées de pair avec l'expansion des sciences sociales. Il est peut-être à propos de noter qu'un test de vocabulaire pratiqué en Angleterre auprès des étudiants, a révélé que ceux de sciences sociales avaient un vocabulaire plus limité que tous les autres, y compris les ingénieurs et les physiciens qui au cours de leur travail utilisent des symboles mathématiques plutôt que des mots. Donc, nous trouvons des individus qui dissertent sur les grands problèmes de la vie collective nés du progrès de notre civilisation, sans avoir appris à écrire leur propre langue correctement.

Même les grosses entreprises ont perdu de leur dynamisme au fur et à mesure qu'a augmenté le nombre des psychologues et des sociologues qu'elles employaient, ce qui évidemment ne prouve pas que ceux-ci aient été à l'origine d'un certain déclin, mais ce qui jette quelque doute quant à leur utilité. Il est cependant un emploi spécial que l'on peut confier à un psychologue (notamment s'il est du type psychanalyste) : dans certains endroits, quand un travailleur devient trop exigeant, on l'envoie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

voir le psychologue qui commence à découvrir en lui toutes sortes de désirs incestueux ou homosexuels, de sorte que l'individu devient si angoissé qu'il en oublie ses revendications d'augmentation de salaire.

En France, l'écroulement récent du système éducatif a été précédé d'un accroissement rapide du nombre des sociologues et des psychologues ; tandis que dans un certain nombre d'autres pays, il semble qu'il existe une corrélation positive, bien que grossière, entre l'augmentation du nombre des conseillers familiaux et psychologues de l'enfant et le taux des divorces et de la consommation de drogue. Certes, tout ceci n'est peut-être que pure coïncidence. Indépendamment de ce fait, il se peut que l'aggravation des maux sociaux ait stimulé la demande pour les services d'experts, encourageant ainsi un accroissement de leur nombre. Cependant, il est une conclusion à laquelle on ne peut échapper : à savoir que ces experts ne se sont pas révélés capables d'apporter une aide quelconque ; on ne saurait donc écarter l'hypothèse que, par de mauvaises thérapeutiques, ils aggravent les choses. Si nous nous rendions compte qu'à chaque fois qu'une brigade de pompiers arrive, les flammes redoublent de violence, nous commencerions peut-être à nous demander si, par hasard, ils ne jettent pas de l'huile sur le feu.

Sur les problèmes concernant l'enseignement, les relations personnelles, l'éducation des enfants, les attitudes vis-à-vis du mariage et de l'amitié, l'influence de la psychologie et de la socio-psychologie a été très grande, particulièrement en Amérique qui semble tout aussi dominée par le freudisme que la Russie l'est par le marxisme... ce qui ne veut pas dire que les fondateurs de ces doctrines eux-mêmes approuveraient ce que l'on fait en leur nom dans l'un et l'autre pays, notamment quand on sait par l'histoire que Marx détestait la Russie et que Freud méprisait l'Amérique. Sur les principales questions de politique, il est douteux que Marx lui-même ait été suivi par ses fervents une fois ceux-ci installés au pouvoir, tandis que dans les pays capitalistes,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

il se pourrait que l'on consulte les spécialistes des sciences politiques ou les anthropologues en raison de la connaissance bien circonscrite qu'ils possèdent de lieux éloignés, mais je ne connais aucun cas de décisions importantes qui aient été influencées de façon cruciale par des conclusions issues de théories sociologiques ou politologiques... ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Aussi, nous ne pouvons guère blâmer les spécialistes des sciences politiques ou les macro-sociologues d'avoir joué une part active dans l'apparition des maux qui affectent actuellement le monde ; pour juger de leur valeur par rapport à l'humanité il nous faut examiner ce qu'ils ont tenté de faire. Ils méritent que nous leur accordions quelque crédit s'il est possible de découvrir des exemples de conseils ou de prévisions qui ont pu être négligés par ceux qui prennent les décisions, qui ont reçu un large soutien de la part de professionnels des sciences sociales et qui, on s'en rend compte avec le recul du temps, se sont révélés judicieux ou au moins plus judicieux que les opinions des profanes. Personnellement, je ne crois pas qu'il existe de tels exemples, et si quelqu'un en connaît je serais heureux qu'on me les communique.

Il est certain qu'il y a des exemples de penseurs individuels dont les prédictions sont d'une étonnante perspicacité, comme on peut s'en rendre compte en lisant certains ouvrages récemment parus et contenant des articles de Pareto et de Mosca. Ceux-ci (sans se concerter, semble-t-il) avaient prédit aux environs de 1900, et avec force détails, la nature du système qui naîtrait d'une mise en application du programme marxiste, bien qu'aucun d'entre eux n'ait dit en fait qu'un tel système verrait le jour. C'était alors des affirmations d'une très grande portée qui, si elles n'étaient pas déduites avec rigueur, n'en étaient pas moins clairement liées aux théories de leurs auteurs. À peu près à la même époque, Max Weber se livra à une prédiction moins conditionnelle, et moins détaillée, lorsqu'il annonça une victoire de la bureaucratie sur le capitalisme dans le monde occidental. Prophète en même temps qu'homme de science, Marx eut beaucoup de visions qui ne se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sont jamais réalisées, mais il avait certainement raison en ce qui concerne le mouvement conduisant à la concentration du contrôle sur la production. Nullement enclin à des fugues messianiques, de Tocqueville était beaucoup plus circonspect en ce qui concerne les prophéties, mais il a fait mieux que quiconque et pratiquement il n'est pas une seule de ses prévisions qui se soit révélée complètement fausse. Cependant, tous ces exemples — on pourrait en ajouter un certain nombre d'autres — demeurent des exploits individuels de prévision imaginative que seule, il est vrai, une compréhension profonde de la nature de la société humaine rendait possible ; néanmoins, ils ne se fondent pas sur un quelconque corpus de savoir établi et largement partagé.

Si nous examinons les croyances très largement répandues parmi les spécialistes des sciences sociales, nous voyons qu'elles ne contiennent que peu de chose, si tant est qu'elles contiennent quoi que ce soit qui puisse être attribué à une compréhension professionnelle supérieure. Si l'on excepte les quelques petits fragments d'information factuelle, ici et là, qu'ils ont apportés, ces spécialistes ont suivi et continuent à suivre les modes intellectuelles du jour : patriotes hurlants en 1914, pacifistes dans les années 20, hommes de gauche dans les années 30, chantres de la fin des idéologies dans les années 50, partisans d'une culture de jeunes et nouveaux gauchistes à la fin des années 60. Il est vrai qu'en de nombreuses circonstances les opinions des spécialistes des sciences sociales ont été divisées sur les grandes questions de l'heure, mais le plus souvent de la même façon que chez les épiciers ou les employés aux écritures... ce qui ne laisse pas supposer que le savoir soi-disant professionnel ait joué un grand rôle. Dans l'ensemble, les connaissances liées à leur spécialité ne les incitent qu'à peu de divergence par rapport à l'opinion dominante de leur classe, qui n'est évidemment pas la bourgeoisie mais la classe des diplômés salariés. Le fait même que ceux dont la profession est l'étude de la société, de l'économie et de la politique, continuent à se classer eux-mêmes et leurs collègues comme étant de droite ou de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gauche, montre que leurs catégories ne sont pas plus affinées que celles de n'importe quel homme de la rue. Imaginez quelle espèce de science serait la zoologie ou la cristallographie si tout y était réduit à une seule dimension, si tous les objets y étaient classés en fonction de leur seule taille ou selon qu'ils sont clairs ou sombres ou lisses ou rugueux. Eh bien, ces qualités ont au moins l'avantage d'exister et de former un continuum, tandis que personne n'a jamais réussi à déterminer le sens de Gauche et Droite, et les gens se querellent sans cesse pour savoir qui est à la gauche ou à la droite de qui. Comme les uniformes et les drapeaux, les étiquettes simplistes de ce genre (que ce soit Bleus contre Verts comme à Byzance, ou Têtes Rondes contre Cavaliers) sont nécessaires pour l'organisation des foules afin qu'elles sachent qui doit se battre contre qui ; mais quelle sorte de science est celle qui part de l'hypothèse selon laquelle toutes les attitudes relatives à toutes les questions peuvent s'organiser selon une seule dimension... et qui ne peut ensuite décider où les placer sur cette échelle ?

Lorsqu'une proposition fait presque l'unanimité cela tient davantage à la cohésion d'un groupe de pression qu'à un consensus basé sur un contrôle pratiquement irréfutable. Les célébrations de la fin de l'idéologie, par exemple, furent suscitées par la manne que les fondations commençaient à faire pleuvoir sur les intellectuels américains et leurs vassaux, plus que par n'importe quelle autre raison que l'on pourrait qualifier de scientifique. La manière la plus facile de s'en sortir est toujours de ne pas se soucier outre mesure de la vérité et de dire aux gens ce qu'ils veulent entendre, tandis que le secret de la réussite est d'être capable de deviner ce qu'ils veulent entendre à un moment et à un endroit donnés. Ne possédant qu'un savoir très approximatif et expérimental, essentiellement de type empirique, et pourtant capable d'exercer une grande influence par ses propos, un praticien des sciences sociales ressemble souvent à un guérisseur qui parle en fonction des effets que ses mots peuvent produire plutôt que de leur exactitude réelle, puis invente

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des fables pour appuyer ce qu'il a dit et pour justifier sa position dans la société.

Notes et références

1. ABC de la relativité, traduit de l'anglais par Pierre Clinquart, Union Générale d'Éditions, 1965, pp. 10-12.

2. Outre ce qui suit, voir les arguments relatifs aux relations d'incertitude, au déterminisme et à la téléologie dans The Uses of Comparative Sociology, chap. 2 et 3.

3. Dans The Uses of Comparative Sociology, j'ai tenté de montrer comment ceci se rattache aux problèmes de l'explication téléologique.

4. On trouvera dans mon ouvrage : Prospects of a Revolution in the U.S.A., N. Y., Harper, 1973, une courte étude sur le désastre de l'enseignement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La manipulation par la description

La réalisation d'une prophétie ne fait que manifester, de manière relativement limitée, la tendance beaucoup plus générale des êtres humains à se laisser influencer par les propos que l'on tient sur leur compte ou sur leur entourage. Sur le plan individuel, chacun sait qu'on peut susciter le mécontentement chez une personne en déplorant les circonstances dans lesquelles elle vit, encourager ses efforts par des éloges, ou la décourager par des sarcasmes ; que les paroles rassurantes d'un médecin peuvent favoriser la guérison et que l'anxiété d'un père ou d'une mère peut être à l'origine de la timidité de l'enfant. Il est vrai que les pouvoirs de persuasion ne sont pas illimités et qu'il existe de nombreux cas de maladie, ou de misère, ou de souffrance, qu'aucune parole rassurante ne peut soulager ; mais dans un grand nombre de situations, quelques mots prononcés avec autorité peuvent peser de façon déterminante.

L'impact des mots sur la formation du caractère a été reconnu par les premiers auteurs qui se sont penchés sur les problèmes d'éducation, tout comme par les plus récents psychanalystes, et se trouve consacré dans toutes sortes de dictons et proverbes populaires. À moins de difformités congénitales, on peut faire naître chez les gens la confiance en eux-mêmes et l'audace en leur répétant constamment qu'ils sont forts et doués, qu'ils se débrouillent bien et qu'ils pourraient facilement entreprendre des tâches plus importantes. Au contraire, ils peuvent perdre confiance et espoir en eux-mêmes si on leur répète assez souvent qu'ils sont gauches, stupides ou malchanceux. Si vous persuadez quelqu'un qu'il n'a pas les aptitudes nécessaires pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

étudier une langue ou les mathématiques, ou même pour apprendre à conduire, il ne réussira jamais à acquérir les connaissances en question, aussi mal fondé qu'ait pu être votre diagnostic au moment où il l'a accepté. Si on peut amener quelqu'un à croire qu'il assurera le succès de ses efforts en louant les services d'un magicien, d'un psychanalyste ou d'un ingénieur travaillant sur ordinateur, il y fera appel sans se préoccuper s'il existe en fait un lien causal entre les activités de ces spécialistes et les buts recherchés.

Il en va de même sur le plan collectif. Dans un pays où personne ne croit pouvoir réussir dans les affaires, le commerce et l'industrie tomberont aux mains des étrangers à moins qu'ils ne passent sous le contrôle de l'État. Ou, pour prendre un autre exemple, si nous démontrons que la conception selon laquelle « l'honnêteté est la meilleure politique » ne repose sur rien, nous supprimons par là même un important encouragement à l'honnêteté. Si nous persuadons les sujets d'un souverain que le pouvoir de celui-ci est irrésistible, ils abandonneront toute idée de rébellion, tandis qu'en faisant courir le bruit qu'une révolution est imminente et sûre de réussir, nous pourrions créer l'une des conditions nécessaires à son explosion. Les politiciens, les généraux et les directeurs d'entreprises qui ont évidemment toujours été au courant de cette corrélation, ont encouragé la diffusion de notions exagérées concernant leur pouvoir et ont essayé de les inculquer au peuple avec l'aide du faste qui entoure les hautes charges.

La conviction que l'ennemi est le plus fort peut affaiblir le courage au combat et entraîner une défaite. Certes, la foi n'est pas suffisante pour assurer la victoire, mais elle en est habituellement une condition nécessaire. C'est pour cette raison que tous les gouvernements qui ont fait la guerre ont censuré les informations déprimantes, puni les « défaitistes », répandu l'optimisme parmi le peuple et propagé des nouvelles décourageantes dans les rangs ennemis. La situation de guerre ne fait cependant qu'illustrer par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un cas extrême le fait qu'un résultat est généralement dépendant des attentes de ceux qui essaient de le susciter ou de le prévenir.

Comme on peut s'en rendre compte dans toutes les campagnes électorales, la tendance bien connue des humains à se précipiter du côté des vainqueurs, fournit un encouragement à manipuler les résultats escomptés par les factions en présence, ou à exercer des pressions sur les commentateurs. La possibilité d'influencer le comportement en décrivant ce qu'il sera ne se limite évidemment pas à la politique ; et on a affirmé que le rapport Kinsey avait favorisé l'adultère, la promiscuité et la perversion en portant à la connaissance de ceux qui autrement auraient pu essayer de résister à la tentation que, s'ils y succombaient, ils entreraient dans une catégorie où figuraient un bien plus grand nombre de personnes qu'ils ne le pensaient, et que donc ils n'auraient aucune raison de se considérer comme des monstres ou des proscrits. De même un criminologue qui révèle au public combien de crimes demeurent insoupçonnés, peut encourager les transgresseurs de la loi en puissance.

Même des théories aussi purement académiques que les interprétations de la nature humaine ont de graves conséquences pratiques lorsqu'elles sont assez largement diffusées. Si nous persuadons les gens que selon les découvertes de la science les êtres humains sont motivés par le seul désir du profit matériel, ils tendront à vivre conformément à cette attente, et nous aurons sapé leur empressement à se laisser guider par des idéaux impersonnels. En répandant la conception inverse, nous pourrions réussir à susciter un plus grand nombre d'idéalistes, mais nous pourrions aussi aider les exploiteurs cyniques à trouver des victimes faciles. Par ailleurs, ce problème spécifique revêt une énorme importance car il semble que le désarroi moral et le nihilisme fanatique qui tourmentent la jeunesse moderne, ont été stimulés par les types populaires de sociologie et de psychologie avec leur parti pris de négligence vis-à-vis des réalisations les plus encourageantes, et d'insistance sur tout ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui se situe au niveau d'une moyenne sans éclat et même en deçà[1]. Lorsque, jouissant frauduleusement de l'aura des sciences exactes, les psychologues refusent d'étudier autre chose que les formes les plus mécaniques du comportement — souvent tellement mécaniques qu'on empêche même les rats de manifester leurs facultés supérieures — puis présentent leurs découvertes, la plupart du temps insignifiantes, comme la véritable image de l'esprit humain, ils incitent les gens à se considérer eux-mêmes et leurs semblables comme des automates, dépourvus de responsabilité et de mérite, ce qui ne peut guère manquer de se répercuter sur les progrès de la vie sociale. En interprétant toutes les manifestations de sentiments chaleureux entre personnes du même sexe comme de l'homosexualité latente, les psychanalystes (pour citer un autre exemple) ont dégradé et presque détruit l'idée d'amitié, et ont largement contribué à l'isolement pénible de l'homme moderne. Je reviendrai plus loin sur les lubies et les marottes de la psychologie, mais ce qui nous intéresse ici ce ne sont pas les mérites heuristiques des différentes approches, mais le fait que des conceptions apparemment purement méthodologiques peuvent façonner la réalité, que dans une certaine mesure elles peuvent devenir vraies parce qu'elles changent la réalité qu'elles sont simplement censées décrire et analyser. Ainsi, chaque description du comportement humain devient dans une certaine mesure une description persuasive aussitôt qu'elle parvient à la connaissance de ses objets.

Tout lecteur attentif des journaux sait bien que les gouvernements essaient toujours de faciliter le succès de leurs politiques ou de leurs actions en organisant ladite opinion publique. Ce que l'on sait moins en général, c'est qu'en dépit de l'objectivité qu'ils professent, un grand nombre (sinon la plupart) des spécialistes des sciences sociales ne sont que trop impatients de prêter, à cette fin, leur concours. Il ne faut cependant pas oublier que les personnes et les institutions en place ne sont pas seules à pouvoir bénéficier de ce type de services mais qu'ils profitent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi à toutes sortes de mouvements révolutionnaires ou d'opposition.

Le caractère abscons d'une doctrine ne compromet pas nécessairement son aptitude à provoquer ou à renforcer certaines attitudes, puisqu'en fait il peut servir à inspirer crainte et obéissance en « jetant de la science plein la vue ». Les impacts politiques divergents de la théorie économique classique, d'une part, et du marxisme d'autre part, illustrent bien comment cela se passe.

La théorie de la plus-value de Marx ne sert absolument à rien pour expliquer ou pour prévoir les mouvements des prix, et se réduit à la formulation indirecte et obscure d'un jugement strictement moral sur la valeur de la répartition des richesses dans le système capitaliste. Elle apporte un soutien pseudo-scientifique au sentiment (bien souvent légitime) qu'ont les travailleurs d'être dépouillés des fruits de leur travail. Certes, bien des gens avant Marx (tels Sismondi, Robert Owen, Fourier et Proudhon) avaient déploré le mauvais traitement des ouvriers et l'exploitation des pauvres par les riches ; mais ils l'avaient fait en termes moraux, sans preuve « scientifique », et par conséquent leurs discours n'avaient eu aucun effet face aux arguments « scientifiques » avancés par les économistes classiques et selon lesquels le prix du travail devait être déterminé par les lois de l'offre et de la demande — la prémisse cruciale mais non exprimée étant qu'il était juste que les gens ne reçoivent ni plus ni moins que ce qu'ils pourraient obtenir par la négociation sur le marché. En outre, en prétendant avoir prouvé que le salaire du travailleur ne peut jamais dépasser le minimum nécessaire à sa subsistance, la loi d'airain des salaires de Ricardo aidait à apaiser les consciences des riches, peu enclins à partager leurs profits, et à persuader les travailleurs que leur sort était inévitable et donc que cela ne servait à rien de se révolter. Le message de Marx, comme chacun sait, était exactement l'inverse : c'était la preuve « scientifique » que le système détesté s'écroulerait. La

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

question morale essentielle de savoir si les gens étaient justement traités était remplacée par deux preuves pseudo-scientifiques : tandis que le système conceptuel de Ricardo éliminait l'exploitation par définition, Marx prouvait sa présence universelle par une longue série d'arguments obscurs et confus en utilisant la théorie de la valeur-travail des économistes classiques pour montrer que le profit et la rente étaient des fruits prélevés sur le travail.

Parmi les nombreux exemples concernant la manière dont les interprétations de la réalité sociale influencent le comportement réel, considérons la formation des opinions relatives au caractère des groupes et des institutions. Si les hommes de troupe arrivent à être convaincus que leurs chefs sont des escrocs, des lâches ou des imbéciles, leurs actes différeront radicalement de ce qu'ils seraient s'ils étaient persuadés que leurs chefs sont des hommes généreux, d'un grand courage et d'une grande intelligence. Réciproquement, le comportement des chefs dépendra dans une certaine mesure de l'image que se fait le peuple de leur fonction. Cette image déterminera si la fonction porte en elle la dignité à laquelle ils sont tenus de faire honneur ou bien s'ils n'ont aucune réputation à préserver. On trouvera des illustrations concrètes de ce problème dans Parasitism and Subversion, ouvrage dans lequel j'ai essayé d'analyser l'impact de telles notions sur la politique latino-américaine. Les attitudes de la majorité vis-à-vis d'une minorité, et inversement, seront aussi largement déterminées par les « images » réciproques que peuvent influencer des révélations ou des déguisements de la vérité aussi bien que des exagérations et des mensonges. Par conséquent, chaque commentaire sur de tels sujets appelle des interventions de la part des concurrents placés dans l'arène politique.

Voici encore un autre exemple de la manière dont les idées sur l'efficacité relative des facteurs causaux peuvent avoir une importance pratique considérable : pensez à la théorie dite de la conspiration en histoire. Évidemment, si vous cherchez des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

conspirateurs sous tous les lits, votre interprétation des événements passés et présents sera très différente de ce que vous imagineriez si vous considériez tous les soupçons relatifs à d'éventuels complots en préparation comme des signes indubitables de paranoïa aiguë. En principe, le rôle des complots en politique apparaît comme une question purement empirique qui pourrait être résolue par l'examen des preuves, sans qu'il soit besoin d'émettre un jugement de valeur sur la conspiration. Néanmoins, presque toutes les discussions sur ce problème apparemment théorique dégénèrent, parce que des réponses différentes conduisent généralement à des positions divergentes sur les sujets politiques de l'heure ; notamment du fait qu'une réponse affirmative à la question de l'importance générale des complots pose le problème particulier de savoir où ils sont fomentés à un moment donné. De plus, les conspirateurs, s'ils existent, auront la tâche plus facile si le public a été convaincu par des psychologues naïfs ou sournois que soupçonner une conspiration est un signe de démence, alors que les organes de « sécurité » de l'État ont tout intérêt à exagérer les dangers de l'infiltration et de la subversion.

Même lorsque aucun intérêt acquis n'est en jeu, les découvertes de faits peuvent être accueillies avec enthousiasme ou critiquées avec véhémence uniquement parce qu'elles vont dans le sens, ou à l'encontre, des préjugés courants, même si ceux-ci ne sont entretenus que par simple inertie intellectuelle, car la plupart des gens détestent entendre ce qui pourrait les obliger à repenser les problèmes. L'irrésistible besoin de nouveauté tellement en vogue n'apporte aucun changement fondamental, parce qu'il ne conduit qu'à poursuivre des innovations superficielles qui n'exigent aucun effort mental. Comme nous le verrons plus loin, c'est la raison pour laquelle les innovations purement verbales deviennent facilement populaires.

Évidemment, l'inertie intellectuelle n'est en aucune manière l'apanage de ceux qui étudient les problèmes humains ; la plupart

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des spécialistes des sciences naturelles et des technologues s'irritent aussi de devoir repenser leurs conceptions, et ils aimeraient supprimer les innovations qui dévaluent leur savoir péniblement acquis. Comme l'histoire de la science le montre clairement, beaucoup de ces praticiens ont très bien réussi en agissant précisément ainsi, mais aujourd'hui la demande émanant de l'industrie et des forces armées rend plus difficile (bien que nullement impossible) la suppression d'une innovation technique utile. Les avantages que procure une information erronée sont moindres dans ce domaine où la maîtrise de la nature ne peut être obtenue que par l'acquisition d'un véritable savoir, alors qu'il est possible de manipuler les gens au moyen d'incantations, de lavages de cerveau et par la diffusion d'idées fausses. En outre, nos attitudes envers les autres personnes sont porteuses d'une charge émotionnelle beaucoup plus forte que nos attitudes envers les choses ; et en conséquence, nous sommes bien plus bouleversés lorsque nous découvrons qu'un homme (ou un groupe) envers lequel nous nourrissions de chaleureux sentiments n'est pas ce que nous croyions qu'il était, que lorsqu'il nous faut réviser nos convictions sur la nature de quelques objets matériels. Même s'il s'agit d'un bien personnel précieux, il est peu probable qu'un homme réagisse envers quelqu'un qui critique sa maison ou sa voiture, ou même son cheval ou son chien, avec une véhémence identique à celle qu'il manifesterait si l'on faisait la même chose vis-à-vis de sa femme, de son enfant, de son père, de sa profession ou de sa nation.

La difficulté de vérifier les affirmations concernant les relations humaines offre aux mobiles occultes de larges possibilités de s'insinuer et assure l'immunité aux fournisseurs d'informations erronées. Il est pratiquement impossible de jamais amener un expert en science politique ou un économiste à admettre que son opinion ou son conseil était mauvais, car il peut toujours trouver quelque argument pour expliquer de façon satisfaisante son erreur. Après tout, même si ce qui est arrivé à ceux qui ont agi en fonction de son diagnostic ou sur sa recommandation est plutôt

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désastreux, il est impossible de jamais prouver de manière décisive que les choses n'auraient pas été pires s'ils avaient adopté une ligne de conduite différente. On ne peut pas montrer non plus, avec une absolue certitude, que la mise à exécution du conseil s'est faite correctement et qu'il n'a pas été mal interprété ou mal appliqué. Par exemple, pratiquement tous les historiens blâment Neville Chamberlain et Daladier d'avoir passé avec Hitler les accords de Munich, mais qui peut prouver que le résultat aurait été meilleur s'ils avaient refusé de signer ces accords. On ne peut que se livrer à des conjectures. En outre, l'impossibilité de procéder à une vérification expose tous ceux qui expriment une opinion sur des questions de politique à se voir accuser d'ignorance, de négligence ou de mauvaise volonté. Autant d'accusations difficiles à réfuter. Quand, à l'époque de McCarthy, les experts chinois du département d'État perdirent leur situation pour avoir déconseillé à Truman d'envoyer des troupes aider Chang Kaï-chek, ils n'avaient aucun moyen de prouver la justesse de leurs conseils ; ils n'auraient pu le faire qu'en démontrant que les conséquences d'une ligne de conduite autre que la leur auraient été pires, conclusion parfaitement défendable à la lumière de la guerre du Vietnam et de la rupture entre la Chine et la Russie. Étant donné l'impossibilité où ils se trouvaient de prouver quoi que ce soit, les conseillers ne purent même pas se disculper des accusations de déloyauté portées contre eux, lesquelles (ce qui complique encore les choses) étaient peut-être justifiées en certains cas. Il n'est donc pas surprenant que sur de tels sujets les gens préfèrent rester évasifs.

L'exemple qui précède n'illustre peut-être pas exactement les difficultés auxquelles se heurtent les spécialistes des sciences sociales dont une minorité seulement se préoccupe de pareilles questions de haute politique aux solutions incertaines ou inexistantes. Néanmoins, même ceux qui étudient la société sans être politiquement engagés s'attirent invariablement des ennuis avec les gouvernements dictatoriaux. Dans les pays libéraux, les pouvoirs en place utilisent la carotte plutôt que le bâton, appliquant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la méthode si bien décrite par le proverbe zoulou : « Un chien qui a un os dans la gueule ne peut aboyer. » Cependant, même en dehors de toute pression des politiciens, des capitalistes ou des bureaucrates, la soif de popularité peut détruire l'indépendance d'esprit et conduire à un conformisme angoissé. Il n'est cependant pas nécessaire que l'orthodoxie à laquelle on se soumet ainsi soit celle imposée par les gens et les institutions en place, ce peut tout aussi bien être l'orientation fixée par un parti subversif. De toute façon, quelle que soit la direction d'où viennent les pressions, un homme qui étudie la société et qui ne s'embarrasse pas de tergiversations et de propos agréables pour dissimuler ses desseins, a peu de chance qu'on le laisse en paix comme on le fait avec ses collègues des sciences naturelles. Et puisque tout le monde n'a pas le cœur de se livrer à un combat sans fin pour conserver son intégrité intellectuelle, la plupart des spécialistes des sciences sociales se tournent vers les problèmes, les méthodes et les conclusions qui, quelle que soit leur stérilité, risquent le moins de déplaire aux puissants ou à la foule. Poussés par le désir de sécurité, il leur arrive même souvent d'orienter un peu trop leurs voiles en fonction des vents dominants.

Si vous écoutez les praticiens de la recherche sociale ou économique en conversation informelle, vous constaterez vite que non seulement ils ont parfaitement conscience des pressions mentionnées ci-dessus, mais aussi qu'ils en tiennent amplement compte lorsqu'ils planifient et organisent ce qu'ils vont étudier, écrire ou dire. Ceci, cependant, intervient au niveau du quotidien, mais ni dans leurs déclarations ex cathedra, ni dans leurs publications, ils ne signalent que ces pressions pourraient modifier la crédibilité des résultats de la recherche sociale et ses perspectives d'atteindre jamais le niveau d'objectivité et de véracité des sciences naturelles.

En résumé, la tendance des êtres humains en tant qu'objets de recherche à réagir aux propos tenus sur leur compte, engendre trois sortes d'obstacles au développement des sciences sociales.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le premier est d'ordre méthodologique : ce sont les difficultés qui entourent la tâche de vérification des propositions qui peuvent influencer les événements que l'on prétend uniquement décrire ou analyser. Le second provient des pressions qui s'exercent sur la direction de la recherche et la diffusion de ses résultats et qui sont motivées, en premier lieu, par la conscience que ce qui est dit pourrait influencer les événements à venir et, en second lieu, par le désir, soit des puissants, soit des masses, d'entendre ce qui leur fait plaisir. Le désordre issu de l'action des deux facteurs ci-dessus mentionnés engendre le troisième type de distorsion qui se traduit par de vastes possibilités de se tirer d'affaire grâce à des mensonges et à de la crypto-propagande.

Les chapitres suivants tentent de démêler l'influence de ces trois sortes d'obstacles, mais avant de continuer j'aimerais faire quelques suggestions méthodologiques sur la manière dont, dans l'évaluation des hypothèses, on pourrait prendre en considération les effets d'autoréalisation ou d'auto-annulation. Tout d'abord, l'impossibilité pour les morts de réagir aux propos tenus sur leur compte accroît la valeur de la rétrovision par rapport à la prévision en tant que test de validité des hypothèses. De plus, du fait qu'ils n'ont pas à considérer les réactions de leurs objets, les historiens jouissent d'une plus grande liberté pour se laisser guider par des critères essentiellement cognitifs, ce qui explique, je pense, pourquoi (notamment au cours des deux dernières décennies) la qualité des écrits historiques a largement dépassé celle des publications les plus admirées en sociologie et en science politique. Comme le dit G. R. Elton dans The Practice of History :

« Le futur est sombre, le présent ennuyeux ; seul le passé, achevé et mort, souffre qu'on le contemple. Ceux qui le considèrent lui ont survécu : ils sont ses fruits et ses vainqueurs. Il n'est donc pas étonnant que les hommes s'intéressent à l'histoire. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un autre principe méthodologique qui ressort des arguments ci-dessus est que, lorsque nous examinons les preuves empiriques d'une théorie, la prévision ou le diagnostic apparemment corroboré par les événements ultérieurs, nous devons prendre en considération les effets possibles de l'énonciation et de la diffusion de l'affirmation en question sur ces événements. Ceci implique qu'en premier lieu nous tentions de découvrir si ceux qui ont participé à l'apparition de ces événements connaissaient cette affirmation et croyaient en sa valeur. Si nous prenons, par exemple, la meilleure prévision de Marx — à savoir la loi dite de la concentration industrielle — nous pouvons affirmer en toute confiance que sa corroboration n'avait rien à voir avec une autoréalisation, que la tendance historique tout à fait admise que décrit cette théorie et qui se poursuit aujourd'hui encore, ne pouvait avoir été déterminée ou entretenue par l'énonciation et la diffusion de la théorie, parce que peu de bâtisseurs d'empires industriels ont tenu compte de ce qu'a dit Marx (pour autant qu'ils aient entendu parler de lui) et, de toute façon, ils n'étaient pas du type de personnes à se laisser guider par des doctrines abstraites. Par ailleurs, les intellectuels et les prolétaires qui croyaient en Marx ne jouaient aucun rôle dans les prises de décisions qui, par effet de cumul, ont engendré le courant de concentration qui a fait que cette prophétie particulière s'est réalisée.

Contrairement à l'exemple précédent, les prévisions de Marx concernant les luttes de classes contenaient un élément d'autoréalisation (bien qu'en fait elles ne se soient que très partiellement vérifiées) parce que, dans ce cas, nombre de gens dont les actes jouaient un rôle déterminant dans les événements, croyaient en la théorie que ces événements ont partiellement corroborée. En réalité, l'enchevêtrement des relations causales était bien plus complexe, car on peut affirmer que d'autres groupes et d'autres individus qui connaissaient la théorie mais ne considéraient pas qu'elle dût obligatoirement se réaliser, entreprirent délibérément de la faire mentir en se lançant dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des réformes et des campagnes de propagande destinées à faire disparaître les conditions de sa réalisation. Il semble donc que la diffusion de cette théorie ait eu un effet d'auto-annulation en même temps qu'un effet d'autoréalisation, et il est impossible de dire avec assurance lequel des deux l'a emporté.

Cette qualité d'auto-annulation se retrouve aussi dans des situations beaucoup plus simples : par exemple, si je vous disais que je vous poignarderai demain soir lorsque vous dormirez, ma prévision perdrait toute sa vraisemblance dès l'instant où je vous en aurais fait part. En raison de leurs effets d'autoréalisation et d'auto-annulation, la seule manière de tester les prédictions des sciences sociales aussi complètement que sont testées les prévisions des sciences naturelles, est de s'assurer que personne n'y prend garde. La meilleure solution est de les consigner par écrit, de les glisser dans une enveloppe que l'on cachette, de ne dire à personne ce que celle-ci contient... et d'attendre le jour de leur réalisation ou d'insérer dans son dernier testament une clause relative à l'ouverture de l'enveloppe. Heureux astronomes qui n'ont pas besoin de recourir à de telles ruses pour savoir si leurs prévisions étaient justifiées !

Ces problèmes n'ont pas seulement une signification théorique mais également une signification pratique. Par exemple, dans les discussions sur l'efficacité des politiques anti-inflationnistes, inspirées de l'économie keynésienne, on a affirmé que celles-ci ne jouent plus parce que les hommes d'affaires ne réagissent plus aux modifications du taux d'escompte comme ils le faisaient à l'époque de Keynes, car, aujourd'hui, ils savent que son augmentation n'augure pas d'une dépression mais n'est qu'un pion sur l'échiquier gouvernemental, qui sera retiré aussitôt que le moindre signe de dépression véritable apparaîtra à l'horizon. Les effets d'autoréalisation et d'auto-annulation ont également été discutés en relation avec le problème de stratégie, et notamment avec la question de savoir si l'arme de dissuasion atomique dissuade, et si oui, qui, comment, quand et à partir de quoi. Quant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à la méthodologie des sciences sociales, il semble certain que si elle ne tient pas compte de ce facteur elle devra se contenter de pontifier avec beaucoup d'irréalisme, quelque élaborées que puissent être ses techniques statistiques.

Notes et références

1. Cette question est traitée plus longuement dans mon ouvrage à paraître sur l'antisocialisation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La censure à travers la production de masse

Lorsqu'une activité devient une profession — c'est-à-dire une façon de gagner sa vie — les amateurs qui s'y consacraient tendent à occuper le second rang, car ils se trouvent largement dépassés en nombre par les praticiens que guident essentiellement (sinon uniquement) les motivations normales du marché, lesquelles se réduisent habituellement au désir d'obtenir le maximum en donnant le minimum. En d'autres termes, aussitôt qu'il apparaît qu'il y a de l'argent à gagner, la qualité marchande des produits plutôt que leur qualité intrinsèque devient le critère dominant. Aussi, on ne veille à la qualité des marchandises que dans la mesure où celle-ci intéresse les acheteurs capables de la juger et disposés à la payer. Ce n'est que dans ce cas que l'honnêteté est la meilleure politique. L'efficacité des campagnes publicitaires montre combien nous sommes loin de la situation idéale, même en ce qui concerne les marchandises ordinaires. Néanmoins, avec les produits dont l'utilité est manifeste et facile à vérifier, la résistance des consommateurs empêche une dégradation illimitée de la qualité. Bien que se laissant aisément berner sur des points plus subtils, les gens ne continueront pas à acheter un savon qui n'enlève pas la saleté, ou des couteaux et des fourchettes qui se brisent dès que l'on s'en sert ; par contre, en ce qui concerne les produits dont l'utilisation ne correspond pas à un but précis et évident, il n'y a pas de limite naturelle à la mauvaise qualité, notamment lorsque les critères du goût peuvent être manipulés par des intérêts acquis.

Les techniques de production de masse ont une tendance intrinsèque à rabaisser (parfois à élever) toute chose au niveau

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de la moyenne — ce qui n'a aucune importance (ou peut même présenter des avantages) lorsqu'il s'agit d'objets utilitaires banals, tels que parapluies, sacs à provisions ou même automobiles, mais qui provoque des désastres dans les hautes sphères de la culture, du fait que seule une petite minorité est en mesure d'apprécier les mérites des œuvres les plus complexes de l'intellect ou de l'art, alors que peu de gens se trouvent dans l'incapacité de juger la qualité des diverses marques de machines à laver ou d'automobiles. Par suite de la répartition du potentiel inné sur la courbe statistiquement normale de cette répartition, il s'avère que la plupart des gens sont incapables d'arriver à comprendre (sans parler de produire) les véritables contributions au savoir ; en conséquence, le marché des publications rassemblant ces contributions ne pourra jamais devenir le plus attractif du point de vue commercial.

Un accroissement du nombre des gens qui lisent a souvent été, dans le passé, un stimulant pour le progrès intellectuel, car, toutes choses égales d'ailleurs, un public plus vaste de lecteurs comprendra un nombre plus grand d'individus possédant des aptitudes particulières dans tel ou tel secteur. Il pourrait par conséquent offrir un marché pour des ouvrages à l'attrait subtil qu'il serait impossible de publier si l'ensemble du marché avait une moindre ampleur. Il est par exemple plus facile de publier sans subvention un livre sur la notation musicale byzantine en anglais qu'en finlandais. Ainsi, un marché plus vaste permet, toutes choses égales d'ailleurs, une plus grande variété de produits. Malheureusement, cependant, parmi les facteurs ne sont pas identiques, il y a les économies relatives aux échelles de consommation dans le monde de l'édition qui (comme dans les autres industries) favorisent une tendance à la standardisation. Comme les plus grands profits viennent des gros tirages, les éditeurs trouvent un intérêt évident à la médiocrité ; car quel avantage y aurait-il à dépenser d'importantes sommes d'argent en publicité pour un auteur qu'un esprit moyen (ou même légèrement supérieur à la moyenne) jugerait trop difficile ? Et plus les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sommes engagées sont importantes, plus est forte l'incitation à s'adresser au dénominateur commun le plus bas.

Quitte à m'écarter de mon propos concernant les sciences sociales, il me faut dire quelques mots de l'industrie cinématographique qui offre peut-être la meilleure illustration de la relation inverse qui existe entre le coût et la qualité, car on constate que tous les films très coûteux sont de valeur médiocre, ce qui ne signifie évidemment pas que ceux qui sont bon marché ne sont pas également de valeur médiocre. De plus, bien que l'on puisse penser que les rémunérations distribuées à quelques acteurs soient la preuve d'un talent inimitable, la grande majorité des vedettes de cinéma pourraient être remplacées par des centaines, sinon par des milliers, d'acteurs de second plan qui joueraient le rôle tout aussi bien, si ce n'est mieux. La rétribution prodigieuse des vedettes ne reflète en aucune manière la rareté de leur talent, mais fait partie de la promotion des ventes. Si on leur donne autant d'argent, c'est afin de leur créer une sorte d'aura face à un public crédule qui présume volontiers qu'une personne qui gagne autant d'argent doit valoir la peine qu'on la regarde. Parmi les milliers de candidats éligibles, on pourrait attribuer le fait que certains se trouvent catapultés au rang de vedette à une question de chance, ou de talent pour le chantage et l'intrigue, ou d'efficacité à offrir des satisfactions hétérosexuelles ou homosexuelles aux directeurs et aux producteurs ; mais aussitôt qu'une importante somme d'argent a été investie dans l'image d'un acteur, celui-ci acquiert en lui-même une valeur marchande en tant que propriétaire d'un nom qui peut attirer des admirateurs moutonniers. Un grand nombre d'entre eux ressemblent si étroitement au chien de Pavlov qu'une fois qu'on les a persuadés que quelqu'un est drôle, ils rient dès qu'il ouvre la bouche, aussi ennuyeux que soient ses propos. Ce type de conditionnement des téléspectateurs a récemment été facilité par un artifice qui consiste à faire entendre des rires enregistrés aux moments jugés opportuns par les régisseurs, de sorte que les contemplateurs ébaubis et crédules de la télévision soient incités

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à rire en ayant l'illusion que des milliers de gens s'amusent follement. La traction descendante qu'exerce la production à grande échelle explique le fait que les meilleurs films ont été réalisés par de petites équipes et ces dernières années en majorité dans des pays comme l'Italie, le Japon et la Pologne dont la langue limite le marché, alors qu'Hollywood, le plus grand centre du cinéma, n'a produit aucun véritable chef-d'œuvre et très peu de films d'assez bonne qualité. La nécessité de faire appel aux sentiments les plus triviaux, dictée par le large public des media, explique aussi l'influence nuisible de la télévision sur les normes intellectuelles et esthétiques.

Il en va de même en ce qui concerne les livres, et une des méthodes les plus sûres de découvrir ce qui ne vaut pas la peine d'être lu est de parcourir la liste des ouvrages à succès foudroyant dont la qualité se dégrade au fur et à mesure qu'augmentent les sommes d'argent engagées et que s'améliorent les techniques publicitaires. Les annonceurs ont un intérêt acquis dans la stupidité parce qu'il est rentable de se concentrer sur la section la moins critique de la population, qui est celle que l'on peut le plus facilement duper. En outre, puisque selon toute probabilité, les gens crédules sont ceux qui assurent la rentabilité la plus immédiate des dépenses publicitaires, il est de l'intérêt des entreprises de publicité de promouvoir la crédulité et de répandre l'idée que le refus de suivre aveuglément la dernière mode doit venir de tendances névrotiques ou antisociales. Ceux qui raisonnent trop sont décrits par les mass media comme des intellectuels extravagants, parce que le meilleur client est le snob, âpre au gain, conformiste et semi-instruit, qui ne se lasse jamais d'acheter du standardisé. Les tendances inhérentes à une publicité et à une promotion des ventes de grande envergure exercent également une forte pression à la baisse sur la qualité des produits de la science, à moins que (comme dans les sciences exactes rattachées à la technologie) les besoins pratiques imposent des normes rigoureuses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les techniques utilisées pour amener les romanciers à sensation ou les journalistes à scandale sur le devant de la scène sont maintenant appliquées, notamment aux États-Unis, pour lancer toutes sortes d'auteurs médiocres qui traitent de sciences sociales. Nous retrouvons ici les publicités hyperboliques qui saluent des banalités comme des découvertes faisant époque, les pressions et les flatteries à l'égard des rédacteurs chargés de décider quels ouvrages seront recensés et par qui, les tentatives pour se concilier les critiques par des invitations à boire ou à dîner (accompagnées de sombres allusions à des représailles possibles), les indiscrétions sur les gains fabuleux du génie en question (destinées à impressionner les lecteurs habitués à juger toute chose en fonction de l'argent) et les révélations concernant ses relations avec les milieux enchantés du pouvoir et de la fortune. Les conséquences les plus aberrantes de cet état de choses découlent de la préférence commerciale pour des publications qui ne demandent pas un gros effort intellectuel, ne choquent aucun préjugé largement répandu et possèdent cependant l'attrait du sensationnel, toutes qualités réunies par les ouvrages à succès foudroyant.

Certains vendeurs américains vont même jusqu'à tenter les professeurs en leur promettant la recommandation d'un auteur influent pour une situation, ou une gratification, si, en échange, ils prescrivent le manuel de cet auteur à leurs étudiants. Réciproquement, en recommandant un ouvrage qui met en cause les intellectuels tout-puissants du moment, un professeur risque de se voir tourner le dos lorsqu'il demandera un emploi, une promotion, ou qu'il cherchera des fonds... Tout au moins voilà ce qu'il risquait jusqu'à ce que l'institution universitaire essuie le feu des étudiants « révolutionnaires » et des jeunes intellectuels. Bien qu'en raison de leur penchant pour la déraison et l'intolérance, ces derniers ne valent pas mieux que les manipulateurs d'autrefois, il se peut que l'affrontement d'orthodoxies opposées laisse davantage de place à la liberté de pensée qu'une seule orthodoxie régnant sans contestation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le progrès exige, notamment dans une branche du savoir qui se prête volontiers à des fins de propagande, une libre circulation des idées parmi les chercheurs qui se consacrent à la poursuite authentique de la vérité. Et ceux-ci ne constituent, même dans le milieu universitaire, qu'une minorité. En conséquence, n'importe quelle forme de concentration du contrôle s'exerçant sur la production et la diffusion du savoir doit entraver le développement de la compréhension, que ce contrôle soit aux mains des autorités publiques ou des intérêts commerciaux.

La concentration qui règne dans les milieux de l'édition impose le conformisme, non seulement parce qu'elle réduit le nombre des débouchés ouverts aux auteurs et la concurrence entre eux, mais aussi parce que la dimension accrue des maisons d'édition entraîne une bureaucratisation avec sa tendance bien connue à décourager les opinions peu orthodoxes. Un petit éditeur indépendant peut essayer tout ce qui lui plaît dans la mesure où cela ne le conduit pas à la banqueroute, tandis que dans une grande maison la décision sera prise par un comité ou par une série de comités avec l'accord des experts en place qui normalement ont tous tendance à préférer ce qui est « sûr » plutôt qu'original, sans parler de ce qui est incendiaire. Ceci est particulièrement vrai des maisons d'édition aux mains d'autres intérêts commerciaux, dont le seul critère est le profit, et où il n'y a pas de place pour les élans de l'inspiration, de la fantaisie ou de l'intuition à contre-courant. Il n'est donc pas surprenant que (au moins en ce qui concerne les sciences sociales) les catalogues des plus grands éditeurs témoignent d'une désolante monotonie, et que l'on puisse généralement observer, parallèlement à l'expansion de l'entreprise, un déclin de la qualité. Les universitaires intéressés par la liberté de pensée devraient essayer, lorsqu'ils choisissent des manuels pour leurs étudiants, de contrecarrer la tendance à la concentration dans le monde de l'édition, en favorisant les petits éditeurs (dans les limites de l'équité). Une autre règle serait de ne jamais acheter ou recommander les ouvrages pour lesquels on a engagé de folles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dépenses publicitaires.

De crainte que certains lecteurs ne concluent prématurément que tout serait parfait si nous pouvions seulement éliminer la motivation du profit, je m'empresse d'ajouter que le marché (pourvu qu'il ne soit pas sous contrôle monopolistique) constitue souvent le principal rempart (ou même le seul) contre une orthodoxie imposée par une machine bureaucratique, parce que dans une grande masse de lecteurs, il s'en trouvera toujours quelques-uns qui, ne serait-ce que pour éviter l'ennui, aimeraient lire quelque chose d'un peu différent, de sorte qu'en satisfaisant ce désir, un petit éditeur pourra faire un bénéfice raisonnable. Lorsque le profit n'intervient pas et que les décisions relatives aux publications dépendent uniquement d'une politique de coterie, personne n'est encouragé à risquer de déplaire aux pouvoirs en place en imprimant des ouvrages polémiques (sans parler des ouvrages incendiaires). Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir les publications gouvernementales, même dans les pays les plus libéraux, ou les publications des diverses agences de l'O.N.U. qui valent peut-être la peine d'être consultées sur des données statistiques inoffensives, mais qui noient tous les problèmes importants dans un verbiage de relations publiques. Prenez encore le cas des départements d'édition des universités : la plupart d'entre eux rendent un utile service en éditant des ouvrages de recherche trop ésotériques pour être rentables ; mais en est-il un qui ait jamais édité un ouvrage incendiaire sur des problèmes actuels ? Ils ont peut-être raison de considérer que ce n'est pas leur travail, mais il faut que quelqu'un le fasse si on veut que la liberté de pensée survive ; et puisque les très grandes maisons, de par leur intérêt primordial pour les éditions de masse, penchent invariablement vers le dénominateur commun le plus bas, les petits éditeurs commerciaux demeurent le seul bastion de la liberté.

On peut également se rendre compte à travers l'exemple de nombre de revues dites sérieuses, à qui les abonnements

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

automatiquement renouvelés des bibliothèques permettent de subsister même quand personne ne les lit, que l'absence de pressions commerciales est peut-être un avantage douteux. N'ayant pas à susciter l'intérêt, le vide et l'ennui peuvent se donner libre cours dans leurs pages, sans aucune restriction. Certes, la profondeur et l'originalité peuvent rebuter nombre de lecteurs, et elles contribuent certainement moins à les attirer que le brio et la loquacité ; mais même ces dernières qualités exigent de l'intelligence et elles éliminent le prosaïsme insipide, ce qui est plutôt un avantage qu'un inconvénient quand on rédige des articles « scientifiques » de recherche sociale. Si quelqu'un écrit quelque chose qui déplaît à la coterie régnant sur la discipline, mais qui est suffisamment intéressant à lire pour qu'au moins deux mille lecteurs l'achètent, un éditeur qui n'est pas directement engagé dans la politique universitaire, peut le prendre pour gagner un peu d'argent, tandis que le rédacteur d'une revue se laissera le plus souvent guider par la seule considération des politiques de coteries.

Il serait peut-être bon de dire ici quelques mots sur la critique afin d'aider les étudiants et les nouveaux venus à éviter certains pièges. La première chose à ne pas oublier est qu'il ne faut jamais supposer, sans de solides raisons, que le critique connaît mieux la question que l'auteur. Certes, dans un domaine sans normes établies, il y a des chances pour que l'ouvrage soit en fait plutôt mauvais, mais il est également vraisemblable que le critique soit ou bien trop mal informé pour en comprendre le contenu, ou bien trop paresseux pour lire le texte sur lequel il porte un jugement, ou bien trop timoré pour produire quelque chose lui-même, et en conséquence éprouve un besoin ardent d'apaiser sa jalousie par le dénigrement, à moins qu'il ne pratique tout simplement la politique de coterie. Dans ce dernier cas, il existe d'innombrables manières de jouer : la plus élémentaire étant la discrimination pure et simple à l'égard d'un étranger, toujours nécessaire pour protéger le cercle des gens en place, car la gloire et l'influence sont inévitablement rares alors que les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aspirants sont légions. Ainsi, même s'il n'attaque pas des réputations bien assises, un nouvel auteur, de par sa seule supériorité sur une question, suscitera vraisemblablement la malveillance, et c'est pourquoi il se verra critiqué par les satellites des hommes en place. D'autre part, indépendamment de leurs qualités, les ouvrages des personnalités éminentes ont toujours des chances d'être accueillis avec des louanges excessives qui, une fois encore, peuvent être méritées, mais ne doivent pas être prises pour argent comptant, à moins que l'on ne sache que le critique ne brigue pas de faveurs. Les critiques hostiles rédigées par des rivaux qui ont traité — ou qui vont traiter — du même sujet doivent être considérées avec circonspection ; mais il faut également se méfier (bien que pour la raison inverse) des opinions émises par les collègues proches de l'auteur ou par une personne appartenant au même milieu, parce que l'un des procédés les plus courants consiste en un échange tacite de louanges. Il est presque inutile de noter que la réciprocité des louanges peut venir d'une véritable harmonie d'idées, mais dans un milieu infesté de charlatans, elle intervient plus couramment comme une complicité sans scrupule qui permet aux partenaires de circonvenir le tabou habituel qui frappe la vantardise. De telles manœuvres visent souvent à assurer à la coterie le contrôle de sources financières. Ce serait un sujet de recherche intéressant (bien que peu susceptible d'attirer des fonds importants) que d'appliquer, aux machinations qui se trament à l'intérieur des institutions et des fondations universitaires, la méthode utilisée par Lewis Namier pour étudier la politique anglaise au XVIII^{e} siècle. La leçon méthodologique qui ressort de tout ceci est que la crédibilité des publications dans ce domaine (quelle que soit la prétention qu'elles ont d'être scientifiques) ne peut être jugée qu'en leur appliquant les critères que l'historien utilise pour évaluer ses sources, et qui comprennent une enquête sur les passions et les intérêts acquis de l'auteur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sur les traces de M. Pangloss et du Dr Bowdler[1]

La redécouverte de l'Amérique est l'une des occupations les plus populaires parmi les praticiens des sciences sociales, mais elle exige que le voile de l'oubli recouvre le pionnier de la recherche. Ainsi, par exemple, Herbert Spencer a été récemment voué aux ténèbres, en grande partie parce qu'il a exprimé plus clairement, et bien à l'avance, ce que quelques-uns des théoriciens influents d'aujourd'hui prétendent avoir découvert. Car non seulement Spencer a introduit les concepts de ce que l'on appelle maintenant « le fonctionnalisme structural » mais il a aussi posé les fondements d'une analyse cybernétique des phénomènes sociaux, outre le fait d'avoir développé les idées qui, sous une forme imparfaite (et donc abâtardie) sous-tendent en grande partie la pensée contemporaine sur des questions telles que le « développement » et la « résistance au changement ».

Le concept clé de Spencer était l'« évolution ». Il entendait par là le processus d'accroissement de la différenciation (c'est-à-dire de la spécialisation des fonctions) et de l'intégration, ce qui impliquait pour lui l'interdépendance mutuelle des parties structurellement différenciées et la coordination de leurs fonctions. Dans ses Principes de sociologie[2], Spencer essayait de démontrer trois points essentiels : premièrement, que les sociétés peuvent être classées en fonction de l'accroissement de la différenciation et de l'intégration ; deuxièmement, qu'il y a filiation nécessaire des types de structure sociale totale aussi bien que des types de structures partielles, telles que les structures industrielle, politique ou ecclésiastique; et troisièmement, que l'on peut discerner à long terme une tendance

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

générale à la complexification. Outre le fait d'avoir, durant sa vie, posé l'évolution comme principale voie d'accès à l'étude de la société, Herbert Spencer a engendré un enfant plus tardif, à savoir le fonctionnalisme qui s'est développé à partir du moment où Malinowski et Radcliffe-Brown ont appliqué les concepts de Spencer à une analyse de situations concrètes. Ils ont été les premiers à rassembler et à ordonner des données ethnographiques dans le but explicite de démêler les relations de dépendance mutuelle entre diverses coutumes et diverses croyances. Ceci paraît assez simple, mais cette entreprise n'était ni facile ni sans importance, comme on peut s'en rendre compte en comparant leurs travaux avec ceux des ethnographes antérieurs (ou postérieurs, mais qui n'ont pas subi leur influence) dans lesquels chaque institution ou chaque coutume est décrite isolément sans tenter de considérer la société comme un système. Pour éviter les prétentions injustifiées, le fonctionnalisme peut être interprété comme une directive pour la recherche de la relation de dépendance mutuelle entre coutumes et institutions; mais les explications fonctionnelles vont rarement au-delà des descriptions d'effets comme le montrent les exemples étudiés au chapitre 4 de The Uses of Comparative Sociology. Nulle objection ne peut surgir tant que par « fonctionnalisme » on entend le programme de recherche de certaines relations de dépendance mutuelle, dont le résultat constituera une « analyse fonctionnelle » démontrant comment un trait ou une institution A ne pourrait opérer ou « fonctionner » sans un trait ou une institution B, en d'autres termes, comment et pourquoi B est une condition nécessaire de A. Cette première démarche est déjà passablement difficile, mais dans la plupart des cas, l'argumentation dans son ensemble devient très subtile, sinon entièrement gratuite, lorsque, dans cette perspective, on essaie d'expliquer pourquoi B est apparu et continue d'exister ; car c'est alors que se pose la question (habituellement sans réponse, à supposer même qu'on la soulève) de savoir pourquoi A lui-même devrait exister, ou plutôt pourquoi le système tout entier auquel il appartient devrait exister. C'est le passage de B à A qui est à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'origine des difficultés, lorsque nous disons que la fonction de B est de produire A. Une telle affirmation n'est valable que lorsqu'on peut déterminer un enchaînement causal sous forme d'un mécanisme de régulation mis en mouvement par l'absence de A (due à la disparition de B) ayant pour résultat d'entraîner la réapparition de B d'abord, puis de A. Il suffit de se rendre compte combien est complexe cette détermination des exigences minimales pour imaginer qu'il n'est pas chose facile de les satisfaire. En vérité, je doute que dans l'œuvre entière des fonctionnalistes, il existe un seul élément d'analyse qui y parvienne — ce qui ne veut pas dire que l'approche « fonctionnaliste » soit dépourvue d'intuitions valables moyennant quelques correctifs — au moins en anthropologie où les ensembles à l'intérieur desquels les relations fonctionnelles sont censées opérer, sont plus isolés et moins souvent sujets à des changements radicaux, ce qui fait qu'on ne sait pas si ces entités sont encore en vie ou si elles ont cédé la place à quelque chose d'autre. Spencer, contrairement aux fonctionnalistes modernes, ne peut être accusé de proposer un cadre théorique qui exclut le changement. Au contraire, son orientation transformiste (dérivée de Lamarck et renforcée par Darwin) explique très bien le changement social : les sociétés et les institutions luttent pour l'espace vital et seules survivent celles qui sont capables de s'adapter aux modifications de l'environnement[3]. L'extension de la notion de sélection naturelle à la concurrence entre les formes de gouvernements et les institutions, entraîne inévitablement le changement et n'en est pas simplement la condition permissive. L'idée de sélection est également importante puisqu'elle fournit une justification à l'hypothèse fonctionnaliste (qui autrement serait gratuite) selon laquelle chaque institution durable doit avoir une fonction au sens défini par Radcliffe-Brown, c'est-à-dire qu'elle doit « contribuer à l'existence permanente de l'ensemble ». Nous devons rejeter la conception des soi-disant diffusionnistes selon laquelle une culture est un assemblage fortuit de coutumes et de croyances, si nous acceptons la théorie de la survie des mieux adaptés de Spencer ; car celle-ci pose en principe qu'un système

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

composé d'éléments structuraux, dont les fonctions ne sont pas adaptées les unes aux autres ou ne sont pas adaptées aux exigences de l'environnement, sera détruit par ses concurrents.

Outre le fait qu'il fournit une justification à l'hypothèse fondamentale du fonctionnalisme, le concept de la sélection naturelle des systèmes sociaux et des institutions constitue la pierre d'angle de l'évolutionnisme parce qu'il explique l'évolution séculaire des systèmes sociaux vers une plus grande complexité, à condition que l'on accepte l'autre hypothèse (plus que vraisemblable en sociologie, bien que discutable en biologie) selon laquelle un accroissement de la différenciation et de l'intégration — ou pour reprendre l'expression favorite de Spencer « un progrès dans l'organisation » — donne le plus souvent un pouvoir supérieur dans la lutte pour la survie. Il ne fait aucun doute que ces associations avec l'idée de lutte pour la survie entre états et entre groupes humains ont été à l'origine du remplacement du mot « évolution » par ceux de « développement » et de « changement », termes employés dans un sens beaucoup plus grossièrement unilinéaire que ne l'a jamais été celui d'« évolution », parce qu'à une époque où tout le monde professe l'amour de la paix, on s'empresse de dissimuler la violence du vivant.

D'un point de vue logique, l'organicisme de Spencer devrait être bien accueilli par les dirigeants des états collectivistes autoritaires, mais les affinités idéologiques ne découlent pas de la logique, elles relèvent plutôt des sentiments. Or, dans ce cas, l'élément déterminant est que les déclarations explicites de Spencer favorisaient les idéaux et les intérêts de la bourgeoisie libérale et anti-étatique (c'est-à-dire les hommes d'affaires, les fermiers et les artisans indépendants des petites et moyennes entreprises) qui depuis a été complètement déchue de son rang. Tandis que Marx tempêtait contre cette classe maintenant vaincue, Spencer fulminait contre la bureaucratie qui finalement a été vainqueur. Aussi, la société technocratique l'a-t-elle justement puni de ses blasphèmes anticipés en donnant toute liberté à ceux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui l'ont dépouillé de ses théories : ils ont expurgé ses aspirations à la libre entreprise et à l'individualisme libre penseur, ils ont transformé ses idées organicistes en une idéologie soutenant le règne des manipulateurs de la bureaucratie et de la grande entreprise, et ils ont fait croire à l'existence d'une parfaite harmonie dans laquelle la discorde ne peut naître que d'un manque de communication.

L'ascension soudaine du fonctionnalisme au premier rang de la sociologie américaine de l'après-guerre paraît étrange quand on sait que les anthropologues américains avaient depuis longtemps rejeté le fonctionnalisme de Malinowski et Radcliffe-Brown. La différence qui existe à cet égard entre l'anthropologie américaine et l'anthropologie forgée dans le milieu culturel britannique s'explique par l'environnement. Ce n'est pas simple accident si les Américains ont concentré leur attention sur les traits culturels (leur origine, leur propagation et leur regroupement) et ont appelé leur discipline « anthropologie culturelle », tandis que les Britanniques ont mis l'accent sur une analyse holistique des systèmes sociaux désignée sous le nom d'anthropologie sociale : les tribus indiennes d'Amérique n'existaient plus comme des entités cohérentes ; il ne restait plus de leur culture que des éléments désarticulés que l'on pouvait observer dans les réserves ou les musées, alors que dans les colonies britanniques de nombreuses populations conservaient leurs modes de vie traditionnels, à peine troublées par l'administration lointaine et le commerce côtier. D'un point de vue fonctionnaliste, elles pouvaient être étudiées avec profit en tant qu'ensembles vivants. Néanmoins, même dans ce domaine, le fonctionnalisme non seulement imposait les limites méthodologiques mentionnées plus haut, mais causait aussi des distorsions très sérieuses d'origine idéologique. En fait, on pourrait dire que (bien qu'inventé par un Polonais) le « fonctionnalisme » a été presque universellement accepté par les anthropologues britanniques, non seulement en raison de ses mérites purement intellectuels, mais aussi parce qu'il s'accordait bien avec le concept d'administration indirecte qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

visait à gouverner en perturbant au minimum les traditions indigènes.

En montrant comment les modèles traditionnels étaient soigneusement ordonnés, les fonctionnalistes justifiaient la modération apportée à la modernisation véritable qui aurait conduit l'administration coloniale au suicide. Quand on voit les ravages causés par une modernisation néo-colonialiste inconsidérée en Afrique, on peut se sentir attiré par ce message camouflé ; mais ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas de savoir si le message idéologique était bon ou mauvais mais qu'il existait... et qu'en fait ce n'était pas le seul.

L'idéologie de l'anthropologue contenait aussi un élément de réaction contre l'arrogance raciste des colons et des administrateurs britanniques qui, bien que souvent accompagnée d'une authentique bienveillance à l'égard des sujets, était incompatible avec les idéaux d'égalité et de démocratie professés dans la mère patrie, et qui attiraient particulièrement les intellectuels. En montrant que les croyances et les coutumes indigènes étaient beaucoup plus subtiles et rationnelles que pouvait le croire un étranger au premier abord, les anthropologues espéraient défendre les Africains et les Asiatiques contre les imputations injustifiées d'infériorité raciale. C'était une tâche louable, parce que le mépris raciste a souvent entraîné nombre d'Européens non instruits à s'imaginer que les langues africaines, qui sont d'une grande richesse et d'une grande complexité, n'avaient pas de grammaire et ne contenaient que quelques sons simiesques.

Bien que dans l'ensemble plus bienveillants envers les gens du peuple que ne le sont leurs successeurs indigènes, les fonctionnaires coloniaux britanniques ont conservé jusqu'à la fin une attitude condescendante vis-à-vis de leurs sujets ; et, par un mouvement dialectique de pendule, les anthropologues, comme la plupart des intellectuels, ont pris l'habitude contraire et également

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

irrationnelle d'idolâtrer tout ce qui est exotique. Sous l'influence de cette version revue et corrigée du vieux mythe inventé par Rousseau du « bon sauvage » que n'a pas souillé la civilisation corrompue, il fallait que tout ce qui était africain soit blanchi : on minimisait l'importance de la guerre, on trouvait une explication à toutes les coutumes cruelles (quand on les mentionnait), on passait sous silence tous les témoignages de fraude, d'extorsion ou de terreur, à moins que ces fautes ne soient le fait des Européens. La dissimulation des maux de la société par les anthropologues bien intentionnés et idéalistes a permis de se faire une idée préalable des potentialités du fonctionnalisme en tant qu'instrument d'apologétique.

Puisque après la décolonisation on ne pouvait plus commander les Africains, mais qu'il était possible de se ménager des avantages en les trompant par des flatteries, l'anthropologie, l'historiographie et les autres branches des études africanistes sont devenues, pour une large part, des instruments essentiels du commerce et de la diplomatie. Loin d'être un exemple unique, il s'agit là d'une manifestation particulièrement flagrante de la tendance habituelle à favoriser les études internationales non par souci de découvrir la vérité mais afin d'entretenir la bienveillance des étrangers en écrivant des choses qui plaisent sur leur compte[4].

En dépit des faiblesses méthodologiques mentionnées ci-dessus, le fonctionnalisme est demeuré rationnellement acceptable tant qu'il a présidé à l'étude de tribus statiques relativement autonomes et de royaumes primitifs. Mais lorsqu'on l'a appliqué à la société américaine en rapide évolution où se manifestaient abondamment contrastes, déviations et conflits, il a perdu toute sa valeur en tant qu'instrument du progrès de la compréhension. Il est devenu une sorte de propagande déguisée et pseudo-scientifique très largement acclamée dans les universités américaines et leurs annexes à l'étranger quand les universitaires, orientés vers les relations publiques, se sont fait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des amis en haut lieu en proclamant la fin de l'idéologie.

La transformation du fonctionnalisme de programme utile, bien que partial, d'études anthropologiques, en une méthode qui, en détournant l'attention vers de simples étiquettes, a rendu inutiles les véritables recherches, s'est opérée en grande partie sous l'influence de R. K. Merton. Celui-ci a causé à la sociologie un préjudice plus insidieux que Talcott Parsons parce que, n'étant pas affligé de l'immense confusion d'esprit de ce dernier, il a été capable de stériliser un sujet sans tomber dans l'absurdité. Je ne prétends évidemment pas qu'il l'ait fait volontairement car il n'est aucune raison de douter qu'il croyait, de même que la plupart de ses disciples, fournir de larges contributions à la science. Néanmoins, en dépit de quelques apports mineurs et réels au savoir, ici et là, la conséquence inattendue de son appréhension de l'équilibre (sa fonction latente, pour employer le propre terme de Merton) a été une expurgation (bowdlerization) complète du sujet. Rédigés dans un style remarquable, comparativement aux écrits qui devaient paraître par la suite, ses articles (repris dans le fameux ouvrage, Social Theory and Social Structure) ne s'en réduisent pas moins à un réétiquetage pompeux, dépourvu de tout pouvoir d'explication ou de prévision (ainsi, on y remplace utile ou bon par « fonctionnel » ; nuisible par « dysfonctionnel » ; but ou raison déclarés et réels par fonction « manifeste » et « latente »). Ce ne sont que des énoncés redondants d'évidences, v.g. l'affirmation (rituellement reproduite dans toutes sortes de publications par déférence pour le patron) que la théorisation dépend de la recherche empirique et vice versa, ou que la déviance consiste à poursuivre des fins légitimes (par exemple l'argent) par des moyens illégitimes (par exemple le vol). Un autre exemple est le conseil, cité ad nauseam, selon lequel nous devrions nous concentrer sur « les théories à moyenne portée », qui ne s'accompagne d'aucune indication permettant de découvrir où se situe cette moyenne portée, indication qui seule pourrait rendre ce conseil valable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si toutes les choses s'accordent et s'adaptent merveilleusement, alors il serait souhaitable de les laisser telles qu'elles sont. De façon plus insidieuse que l'organicisme du XIX^{e} siècle, le fonctionnalisme propage une idéologie conservatrice au nom de la science. Les choses qui ne bénéficient pas des faveurs de ses praticiens sont qualifiées par eux de « dysfonctionnelles », ce qui leur permet d'émettre une condamnation sans le dire ouvertement, et d'engager l'autorité de la science pour appuyer leurs idéologies ou leurs préférences personnelles. Car si quelqu'un déclare qu'une chose est bonne ou mauvaise, on peut lui demander : pour quoi ? ou pour qui ? ou pour quelles raisons ? Il peut se voir contraint de retirer le masque de l'omniscience objective et de révéler, premièrement ses valeurs, et deuxièmement les raisons pour lesquelles il émet de telles suppositions sur les conséquences probables de divers arrangements ou comportements ; tandis qu'en employant les termes « fonctionnel » et « dysfonctionnel » au lieu de « bon » et de « mauvais », un fonctionnaliste peut se retrancher derrière la façade de l'objectivité et invoquer la magie de la science pour appuyer ses insinuations de propagande déguisée.

Par comparaison avec ce qui est paru plus tard, les essais de Merton (de même que les publications de ses premiers disciples) apparaissent comme merveilleusement clairs. Une telle faiblesse a conduit à remplacer cette variante de la sociologie panglossienne par un ersatz d'efficacité plus radicale. Car si vous reprenez les mêmes notions dans un langage (qui bien que prêtant à de sérieuses critiques) est au moins compréhensible, les gens finiront par noter les répétitions, tandis que si vous les enveloppez dans un jargon incompréhensible, vous pouvez continuer indéfiniment à discourir en toute sérénité sans que personne ne sache de toute façon ce que vous dites. Et si vous êtes un homme illustre, occupant une position élevée et jouissant d'une grande influence, peu de gens oseront dire, ou même penser, que tout cela n'est que non-sens de peur d'être taxés d'ignorants ou de sots et de ruiner leurs chances d'obtenir une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nomination, une invitation ou une subvention. Aussi le fonctionnalisme panglossien s'est vu remplacé par un structuro-fonctionnalisme super-panglossien noyé dans les épaisses brumes du verbiage hermétique.

Notes et références

1. Pangloss, maître du Candide de Voltaire, professe que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Cet optimisme béat n'est qu'une caricature de la pensée de Leibniz et de Wolff.

Thomas Bowdler (1754-1825) publia en 1818 The Family Shakespeare dans lequel, dit-il, rien n'a été ajouté à l'original, mais où toutes les expressions « que l'on ne pouvait décemment lire à haute voix en famille » ont été omises. D'où les termes anglais : to bowdlerize = expurger et bowdlerization = expurgation. (N.d.T.)

2. Principes de sociologie, Paris, Baillière, 1888.

3. Cf. Herbert Spencer, Structure, Function and Evolution, Michael Joseph, 1971.

4. On trouvera dans The African Predicament, London, Michael Joseph, 1968 ; New York, Atherton Press, 1969, une analyse objective de la situation actuelle qui a suscité une grande indignation et provoqué bien des récriminations.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le verre fumé du jargon

L'esprit humain ne dispose que de moyens très limités pour saisir une réalité qui non seulement se révèle d'une complexité déconcertante, mais est également changeante, fuyante et hermétique, une réalité qu'on ne peut appréhender qu'à l'aide d'abstractions qui sont elles-mêmes si indirectement fondées sur les perceptions des sens qu'elles finissent souvent par relever d'un imaginaire décollant complètement de la réalité. Comme la confusion terminologique n'est qu'un aspect de l'absence générale de compréhension, les définitions de termes données dans les dictionnaires sociologiques ou politiques ne peuvent que nous renseigner sur la manière dont on utilise ces termes, sans nous donner beaucoup d'indications sur la façon dont ils devraient être utilisés, parce que, dans l'état actuel des sciences sociales, l'usage courant laisse toujours beaucoup à désirer. Dans l'ensemble, les anthropologues ont commis beaucoup moins d'erreurs sur ce point que leurs collègues des autres sciences sociales, les économistes mis à part. En effet, comme ils décrivaient des coutumes et des croyances étranges, ils avaient moins besoin d'envelopper leurs découvertes dans un jargon hermétique et pompeux, que les sociologues ou les psychologues qui, traitant de situations familières à leurs lecteurs, rencontraient de plus grandes difficultés pour dire quelque chose d'original. Si vous êtes un employé de bureau à l'esprit vif, il se peut qu'en lisant un ouvrage sur votre classe sociale vous fassiez une ou deux découvertes, mais il est peu vraisemblable que vous y trouviez beaucoup d'informations sensationnelles. Par contre, si vous êtes Européen ou Américain et si vous n'avez pas étudié l'ethnographie marocaine, vous ne pouvez pas deviner ce qui se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

passe dans les montagnes de l'Atlas.

D'autre part, est également important le fait qu'aux beaux jours de l'anthropologie, il était peu probable que les sujets de l'enquête soient informés de ce que l'anthropologue avait dit sur leur compte, et même s'ils l'étaient et n'appréciaient pas ses propos, ils ne se trouvaient pas vraiment en mesure de lui causer de gros ennuis. La réduction des distances dans le monde, alliée à la décolonisation, a radicalement modifié la situation, de sorte que les anthropologues sont maintenant devenus aussi prudents que les autres — sinon davantage — étant donné la susceptibilité des sujets de leurs recherches. En fait, nombre d'entre eux ont dû se baptiser sociologues afin d'obtenir un visa pour certains nouveaux États.

Bien que la valeur de l'analyse conceptuelle qui ne s'accompagne pas d'une théorisation constructive doive demeurer limitée, il ne s'ensuit pas qu'une telle analyse soit entièrement inutile. Au contraire, il est indispensable de porter une attention constante à la signification des termes dans l'étude de l'humain, parce que, dans ce domaine, des forces sociales puissantes agissent qui engendrent continuellement une confusion verbale bien plus grande que ce que l'état rudimentaire de cette branche du savoir rend inévitable.

Le principal exemple d'obscurité est évidemment Talcott Parsons ainsi qu'il apparaît dans : Sociétés. Essai sur leur évolution comparée qui pourtant souffre moins de ce défaut que ses autres ouvrages. Le grand mérite de ce livre (comme des autres travaux de l'auteur) est qu'il contient des aspirations supérieures à celles que nous offre l'image populaire du sociologue représenté comme un collecteur de faits qui ne sait pas réfléchir, qui court de-ci de-là avec ses questionnaires et qui ne s'intéresse pas le moins du monde à des questions abstraites telles que l'évolution de l'humanité ou la nature du lien social. Malheureusement, cependant, en dépit des bonnes intentions de l'auteur, ses propos

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

manquent singulièrement de clarté. En fait, la vérité la plus simple peut donner une impression d'insondable obscurité. Comme tous les écoliers le savent, il est nécessaire de posséder un cerveau normalement développé et d'acquérir du savoir et de l'habileté pour atteindre certains buts spécifiquement humains, mais Talcott Parsons estime qu'il doit nous en informer et voici comment il le fait :

« Cette habileté constitue les seules possibilités de manipulation du monde physique permettant d'atteindre et de contrôler les objectifs humains tant que des machines créées expressément pour servir d'outil ne viennent pas s'y ajouter. Ces aptitudes réellement humaines sont guidées par un savoir organisé et codifié, concernant à la fois les objets manipulés et les capacités qu'ils mettent en jeu. Un tel savoir est un aspect des processus symboliques du niveau culturel qui, tout comme d'autres aspects que nous allons examiner, requiert la mise en jeu du système nerveux central de l'homme et surtout du cerveau. Ce système organique est évidemment essentiel pour tout ce qui concerne les processus symboliques et, comme nous le savons, le cerveau humain est, de loin, supérieur à celui des autres espèces »[1].

Le penchant de l'auteur pour la verbosité nébuleuse apparaît notamment dans le premier chapitre où il nous offre quelques aperçus sur sa fameuse théorie générale de l'action qui n'est en réalité constituée que de réaffirmations incroyablement ennuyeuses de l'évidence. Nous lisons par exemple page 8 :

« A l'intérieur des limites imposées d'une part par le type d'espèce génétique, et par le schéma culturel d'autre part, certains groupes ou individus ont la possibilité de développer des systèmes de comportement indépendamment structurés. Parce qu'un acteur est génétiquement humain, et parce que son apprentissage a lieu dans le contexte d'un système culturel particulier, son système de comportement appris (que j'appellerai sa personnalité) partage certains traits généraux avec d'autres personnalités, en particulier

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le langage qu'il utilise habituellement. En même temps, son organisme et son environnement — physique, social et culturel — sont toujours uniques quant à certains aspects. De ce fait son propre système de comportement sera une variante unique de la culture et de ses schémas d'action particuliers. Il est donc essentiel de considérer le système de la personnalité comme n'étant réductible ni à l'organisme ni à la culture — l'apprentissage ne faisant partie ni de la « structure » de l'organisme au sens habituel, ni des traits du système culturel. Il forme un système analytiquement indépendant »[2].

L'idée que l'auteur tente d'exprimer est la suivante : chaque individu, bien qu'identique aux autres êtres humains sous bien des rapports, n'en est pas moins unique d'une certaine manière, laquelle n'est prédéterminée ni par les propriétés de son organisme, ni par l'état de la culture. Grand Dieu, quelle révélation ! Insensible à la signification des mots et dépourvu de sens logique, l'auteur affirme parfois des choses qui sont non seulement des banalités mais des idioties. Ainsi écrit-il : « Dans le domaine de l'action, le gène est remplacé par le symbole comme élément structurel de base », comme s'il était possible que nous existions si nos gènes avaient été remplacés par des symboles, ou comme si notre capacité à utiliser des symboles ne dépendait pas de la nature de nos gènes. Après tout, les vers de terre ne parlent pas, les crocodiles n'écrivent pas.

Après le premier chapitre, la qualité de la réflexion s'améliore quelque peu, car l'auteur, laissant de côté son système, se met à nous parler des sociétés des aborigènes d'Australie et des Shilluk, puis des structures sociales de l'ancienne Égypte, de la Mésopotamie, de l'Inde, d'Israël, de la Grèce, de Rome et des empires islamiques. Bien que peu original, l'exposé pourrait servir à ceux qui abordent les études historiques comparatives s'il était rédigé dans un style concis et clair au lieu d'être noyé dans une phraséologie emphatique et fumeuse. Voici par exemple comment il nous explique que, dans l'Égypte antique, les gens du peuple

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

étaient astreints a un travail obligatoire :

« Pour ceux dont les rôles impliquaient avant tout l'accomplissement de services, par opposition à la prise en charge des responsabilités de direction, le principe dominant semble avoir été une réponse à l'invocation, par les dirigeants, d'obligations qui étaient liées au statut de membre de la communauté sociale et de telle ou telle de ses unités. L'analogie la plus proche dans le monde moderne est le service militaire que fournit n'importe quel citoyen, la différence étant qu'il n'était nul besoin d'un état de danger pour permettre aux dirigeants égyptiens de faire appel à des obligations légitimes »[3].

Dans sa conclusion, l'auteur mentionne Herbert Spencer qui, comme nous l'avons vu plus haut, a introduit le concept d'évolution dans l'étude de la société et a forgé l'expression « sociologie comparative ». Voici ce qu'il écrit :

« L'analyse présente diffère notablement de nombreuses théories évolutionnistes plus anciennes dans la mesure où la notion de développement que j'ai utilisée est tout à fait compatible avec l'idée qu'il y a d'importantes différences et des bifurcations dans les grandes directions de l'évolution. Les faits sur lesquels nous nous sommes appuyés montrent que dans les débuts de l'évolution, il y a eu des origines multiples et variables des types sociaux essentiels. Ainsi il ne nous est pas nécessaire de postuler une origine unique aux sociétés intermédiaires, bien que nous considérions que des facteurs tels qu'une légitimation culturelle indépendante et la présence d'une stratification sociale soient des conditions nécessaires à toute société intermédiaire. À tous les stades de développement, l'importance de telles variations ne peut être correctement appréciée que par une théorie analytique des facteurs et éléments variables. Les importants progrès de ce type de théorie depuis Spencer nous permettent de construire un schéma évolutif beaucoup plus complexe que le sien »[4].

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cependant, le schéma présenté constitue en réalité un recul par rapport à la version de Spencer qui a défini, avec beaucoup plus de clarté, l'idée d'évolution comme la tendance à un accroissement de la différenciation et de l'intégration. S'il est incontestablement possible de discerner ce courant dans l'histoire de la société humaine, l'adjonction personnelle de Parsons — « l'accroissement de la capacité d'adaptation » — est par contre indéfendable et reflète une biologie populaire démodée. La capacité d'adaptation de l'éléphant est-elle supérieure à celle de la mouche ? Celle de l'homme supérieure à celle d'un virus ? Celle des Américains supérieure à celle des Esquimaux ? Qu'en est-il de l'adaptation à une vie où le fer, l'essence ou le papier n'existent pas ? La véritable différence est celle-ci, comme l'a fait remarquer Spencer : quelle entité sociale peut absorber ou détruire telle autre ?

Le schéma classificatoire de Parsons — qui divise les sociétés en primitives, intermédiaires et modernes — ne peut pas non plus être considéré comme un pas en avant, car il est beaucoup plus rudimentaire que les taxonomies d'auteurs bien antérieurs, tels Morgan, Marx et Spencer, ou même Adam Ferguson et John Millar. Plus tard, Leonard Hobhouse, Rudolf Steinmenz et Richard Thurnwald ont proposé des classifications bien plus élaborées.

Il arrive que les substitutions verbales que l'on fait passer pour des contributions au savoir soient si stupides et si flagrantes qu'il est difficile de croire que les auteurs s'imaginent révéler des vérités nouvelles (ce qui pourtant doit être le cas) et qu'ils ne rient pas sous cape de la crédulité de leur auditoire. Un des exemples les plus grossiers de ces duperies est la vogue récente de la lettre n choisie pour remplacer le mot courant « besoin » (need) en vertu de ses propriétés magiques qui résultent de son emploi fréquent dans des formules mathématiques. Ainsi, en couvrant des pages entières de la lettre n, certains ont réussi à coiffer leurs banalités de l'auréole des sciences exactes, à la fois à leurs propres yeux et aux yeux de leurs lecteurs qui avaient peut-être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

feuilleté des livres de mathématiques sans réussir à les comprendre. Nous pouvons prendre comme exemple des conséquences qu'a eues la croyance aux pouvoirs occultes de cette lettre magique, l'ouvrage au titre prétentieux d'un professeur d'Harvard, Everett E. Hagen : On the Theory of Social Change. Ainsi qu'Héraclite le disait, tout change tout le temps, donc, en stricte logique, un ouvrage proposant une théorie du changement social sans spécifier de restrictions devrait être un vaste traité de sociologie générale. Cependant, dans le livre de Hagen, le terme de « changement social » n'est employé que dans l'un de ses multiples sens, à savoir l'innovation technique ; mais lorsque l'auteur tente d'en découvrir les sources, il modifie sans avertissement sa conception d'origine, emploie le terme « innovation » dans son sens le plus large et traite des déterminants psychologiques de l'innovation en général. Économiste de profession, Hagen a été déçu par la théorie économique pour la raison pertinente qu'elle ne réussit pas à expliquer le retard économique. Aussi a-t-il entrepris de la compléter, ou plutôt de la remplacer, par une explication partiellement sociologique mais principalement psychanalytique.

Portant avec raison son regard au-delà de l'horizon mental habituel de ses collègues économistes, Hagen prétend que les facteurs qui décident si un décollage économique se produira ou non, sont de nature psychologique. C'est possible, mais pour le prouver (sans parler de prouver que les facteurs psychologiques spécifiques qu'il mentionne sont véritablement cruciaux) il aurait dû comparer des sociétés qui, ayant un niveau culturel, économique et technique à peu près identique, différaient par les traits psychologiques de leurs membres au lieu de mettre en parallèle les caractéristiques psychologiques de peuples qui vivent dans des circonstances tellement opposées que tous les autres facteurs entrant éventuellement en jeu diffèrent également. Nous pourrions enquêter sur le rôle que des différences dans le caractère dit national ont pu jouer dans la détermination des taux relatifs de développement industriel en France et en Allemagne,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mais il est ridicule de tenter d'expliquer la lente progression de l'innovation technique chez les Indiens Sioux ou les anciens Celtes par rapport à celle des États-Unis d'aujourd'hui, en attirant l'attention sur les différences qui existent entre les méthodes d'éducation des enfants et d'apprentissage de l'hygiène. Supposons que les Indiens Sioux ou même les paysans birmans d'aujourd'hui soient passionnés d'innovation technique, seraient-ils alors capables de fabriquer des réacteurs nucléaires ou des avions supersoniques ?

La description de la « mentalité traditionnelle » faite par l'auteur (sur la base de diverses études effectuées par des spécialistes américains qui ne se sont jamais préoccupés d'apprendre la langue et qui ont, de façon mécanique, appliqué aux habitants du désert d'Arabie ou de la jungle de Birmanie des questionnaires tout faits, préparés pour les étudiants de Milwaukee) se situe dans la veine des récits de voyageurs traduits en un obscur argon psychanalytique. En dépit de l'affirmation selon laquelle « beaucoup d'individus des pays sous-développés doivent avoir dans les fibres de leur système nerveux, et non pas simplement dans leur âme, la crainte des Américains... », personne, parmi ceux qui ont eu des contacts, même brefs, avec des paysans et avec les membres d'une tribu, ne croira que ce sont tous des obsédés en proie à l'angoisse, ou qu'ils sont moins capables de raisonner que le citoyen ordinaire d'une ville moderne. Un chasseur ou un pasteur a davantage d'occasions de prendre des décisions et des risques (et moins de danger d'être dominé par l'angoisse) qu'un employé de la General Motors ou d'Unilever. La mauvaise opinion de Hagen sur l'état mental des habitants des pays non industrialisés est étayée par la preuve de leur incapacité à répondre de manière satisfaisante à des questions qu'il considère, très sérieusement, comme adaptées à des paysans illettrés. Il cite le passage suivant extrait de l'ouvrage de son illustre collègue, Daniel Lerner, The Passing of the Traditional Society :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Voici entre autres deux questions : « Si vous deveniez rédacteur d'un journal, quelle sorte de journal publieriez-vous ? » et « supposez que vous soyez à la tête du gouvernement, pouvez-vous citer quelques-unes des choses que vous feriez. » Comme je l'ai suggéré dans le chapitre V en parlant de la connaissance du monde, nombre de paysans sont tout simplement incapables de répondre à de telles questions. »

Surprenant, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas tester le niveau de « connaissance du monde » ou plutôt de connaissances générales du Président des États-Unis ou du rédacteur des Foreign Affairs en lui demandant quelle est la meilleure manière de traire un chameau.

Bien que les considérations psychologiques s'avèrent nettement insuffisantes pour justifier les différences existant entre les taux de développement technique des sociétés, elles devraient néanmoins servir à expliquer pourquoi certains individus sont des novateurs et d'autres ne le sont pas. Les hypothèses sur la corrélation entre l'éducation des enfants et le don d'invention pourraient être testées en faisant appel aux matériaux biographiques relatifs aux inventeurs et en les confrontant avec les données de l'histoire générale des coutumes ; mais l'auteur ne tente rien dans ce sens. S'il l'avait fait, il se serait rendu compte que beaucoup, sinon la plupart, des génies de la découverte scientifique ne ressemblaient pas aux « gamins » américains effrontés à la recherche de nouveautés, mais qu'ils étaient des solitaires timides et anxieux comme Newton, ou bien qu'ils avaient reçu une éducation très sévère et autoritaire comme Gauss. De toute façon, l'utilisation par Hagen du terme général « novateur » l'aurait empêché de découvrir une quelconque corrélation psychologique significative, car ce terme inclut, entre autres, Gengis Khan, Jésus-Christ, Al Capone, Dior et ses mannequins, Albert Einstein, les Beatles et le prince de Galles qui a involontairement lancé la mode du pantalon à revers. Quel peut être leur dénominateur psychologique commun ? S'il s'agit de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelque espèce particulière d'apprentissage de l'hygiène, il faut alors le prouver.

Le cadre de l'analyse psychologique de Hagen se fonde sur l'idée de « besoin » qu'il considère comme une innovation en dépit du fait qu'elle apparaît dans la Bible. Il est cependant à noter qu'à la différence des psychologues se piquant d'être des scientifiques, la Bible ne confond pas le besoin en tant qu'exigence objective nécessaire à la survie avec le simple désir. Pourtant, l'auteur introduit ou emprunte à un psychologue, Henry A. Murray, une véritable innovation, à savoir la violation de l'une des règles fondamentales de la grammaire anglaise (et américaine) qui stipule que si un nom est employé comme adjectif il doit précéder le nom qu'il qualifie, et non pas l'inverse. Hagen utilise par exemple l'expression need aggression au lieu de aggression need (le besoin d'agression) — pour designer la tendance à commettre une agression. Depuis les origines de la philosophie un nombre considérable d'auteurs ont discuté de cette propension — en l'appelant humeur belliqueuse, ou instinct combatif, ou impulsion agressive et je ne sais quoi encore — mais personne n'a inventé un terme aussi bien conçu pour rendre le discours inintelligible. Dans ce dictionnaire, l'indépendance (self-reliance) devient need autonomy, l'ambition need achievement, la sociabilité need affiliation. Selon les propres termes de Hagen need understanding « est le besoin de comprendre..., de faire correspondre la pensée avec les faits ». Évidemment, « le besoin de comprendre » (need for understanding) ou « le désir de comprendre » (wish to understand) ne seraient pas assez scientifiques. Il note encore que need order « est le besoin de mettre les choses en ordre ».

Les données historiques sont traitées avec la même perspicacité. Par exemple, à propos de la Colombie on nous dit : « À la question : quelle a été l'origine du développement ?, on peut répondre immédiatement : l'esprit d'entreprise des Antioqueños. » Pourtant la région d'Antioquia était habitée longtemps avant ce «

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

décollage », mais on ne nous indique pas pourquoi ses habitants ont attendu si longtemps ou n'ont pas attendu davantage ; bien que l'on nous informe que leur prééminence dans le commerce colombien venait de ce qu'« ils faisaient preuve de beaucoup de need autonomy, de need achievement et de need order » ce qui signifie qu'ils étaient indépendants, ambitieux et organisés.

En fait, un examen rapide des relations agraires en Colombie, permet d'entrevoir une explication à l'avantage compétitif des Antioqueños. Contrairement au reste de la Colombie — qui était divisée en vastes domaines dans lesquels les paysans n'avaient aucune chance d'améliorer leur sort en travaillant alors que les propriétaires n'avaient aucune raison de se fatiguer — la plus grande partie de la région d'Antioquia était aux mains de paysans propriétaires qui n'étaient ni exploités ni en mesure d'exploiter les autres, et qui, pour cette raison, ont pris des habitudes d'indépendance, de prévoyance et de travail acharné, nécessaires pour réussir dans le commerce. Il n'est évidemment pas possible d'expliquer pourquoi le démarrage du développement industriel s'est opéré à ce moment-là plutôt qu'à un autre sans tenir compte de la série d'événements politiques et économiques qui ont affecté non seulement la Colombie mais aussi ses principaux partenaires commerciaux. Les arguments qui tentent d'expliquer l'esprit commercial ou la créativité scientifique en termes d'apprentissage de l'hygiène demeurent très spécieux, mais c'est un facteur qui a peut-être quelque influence sur le désir de défigurer le langage en l'enlaidissant par d'affreuses verrues.

Il ne fait aucun doute que bien des critiques de sociologie sont inspirés par un préjugé obscurantiste contre l'étude systématique des affaires humaines. En outre, il est parfois nécessaire de créer un terme nouveau (et dans The Uses of Comparative Sociology, j'ai essayé de spécifier quelles étaient les conditions qui justifiaient la création d'un néologisme) ; mais il est très clair que le jargon sociologique à la mode se compose presque entièrement d'innovations verbales de mauvais goût qui sèment la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

confusion et ne témoignent en aucune manière d'idées nouvelles.

Par ailleurs, il est de bonnes innovations terminologiques. Par exemple, les termes « intro-déterminé » et « extro-déterminé » de Riesman sont excellents parce qu'ils désignent un phénomène important, qu'ils ne peuvent être remplacés par aucun mot déjà existant et que (bien qu'intrinsèquement suggestifs) la définition de leur sens exact exige un assez long exposé.

Pour me prouver à moi-même que j'étais également capable de telles découvertes et que mon opposition à ce genre de néologisme ne provenait pas seulement d'une jalousie impuissante, j'ai rédigé le rapport suivant qui a été publié dans une revue sociologique. N. Bam est ma propre invention et je vous laisse le soin d'en deviner le sens.

« En relation avec l'article de David McClelland, il pourrait être judicieux de signaler que les résultats préliminaires de notre projet de recherche sur les processus de codage de la communication indiquent que (en raison de leurs permutations complexes) il est difficile de trouver avec certitude les corrélats directs de n Aff. D'autre part, quand « dy » divisé par dx est inférieur à « 0 » sur l'encéphalogramme, il existe une forte corrélation positive et significative entre n Ach et n Bam, malgré la nature en partie stochastique de la relation entre ces deux variables. »

Après la publication de cette lettre je fus contacté par des organismes de recherche industrielle qui m'offrirent de coopérer avec eux. Peut-être aimeriez-vous déchiffrer le contenu de la lettre que vous pourriez alors comparer avec ma propre traduction en langage clair imprimée ci-dessous :

« Étant donné le caractère fantasque de la nature humaine, il est difficile de découvrir pourquoi les gens s'agrégent à un groupe donné, mais en observant la manière dont ils parlent et écrivent, il apparaît clairement que lorsque l'activité cérébrale se ralentit, le désir de réussite fait souvent naître un besoin de mystifier (need to bamboozle) »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'article auquel je me référais dans ma lettre offrait un ou plusieurs exemples parmi tant d'autres de ce type d'explication toujours populaire, qui consiste en une reformulation tautologique qui n'ajoute rien à ce que nous avions compris auparavant. Molière, il y a trois cents ans, ridiculisait déjà ce genre d'explication dans une de ses pièces où l'un des personnages à qui l'on demandait pourquoi l'opium faisait dormir les gens, répondait que c'était en vertu de son pouvoir soporifique. En historiographie, de même que dans les sciences sociales, ce type d'explication intervient constamment. Ainsi, pour prendre l'exemple d'un grand savant qui heureusement ne s'est pas borné à cela, Werner Sombart attribuait le développement du capitalisme à la propagation de « l'esprit capitaliste », sans nous dire comment nous pouvions découvrir que cet esprit se propageait, si ce n'est en observant les activités qui en s'ajoutant constituent le processus connu sous le nom de développement capitaliste.

La notion de n Ach est de la même veine, encore qu'elle ne s'accompagne pas de la moisson d'idées et de données intéressantes que nous pouvons trouver dans les œuvres de Sombart. Elle a une longue généalogie dans toutes sortes d'écrits qui prétendent expliquer les différences existant entre le progrès économique et scientifique de l'Est et de l'Ouest, en attribuant aux Occidentaux un don ou un penchant qu'ils dénient aux Orientaux et qui favorise ce progrès. Cependant, même le raciste Gobineau n'a pas été jusqu'à imaginer que les Orientaux ignorants n'avaient aucune envie de réaliser quoi que ce soit. En réalité, on n'a jamais rencontré de tribu, de nation, de confession ou de race dont on puisse dire que ses membres en général étaient dénués du désir de réussir. Le jeune noir qui manque l'école et chez qui les psychologues américains de l'éducation, obsédés par les tests, décèlent une absence du « besoin de réussite », peut n'attacher aucune importance au succès scolaire, mais accomplir d'immenses efforts pour atteindre une position respectée au sein de sa bande, par des exploits (au jeu, près des femmes ou par le vol) qui excluent un bon résultat scolaire. Très éloignés de l'esprit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'entreprise capitaliste, les moines et les ermites d'autrefois essayaient de parvenir à la sainteté et au salut. De tels buts entraînaient souvent d'implacables rivalités pour savoir qui était le plus humble. Les guerriers indiens d'Amérique ne connaissaient pas l'argent, mais possédaient un vif désir de réussite qui se mesurait à leurs collections de scalps, tandis que l'hidalgo décrit par Cervantes, qui n'était ni capable ni désireux d'accumuler un capital, luttait éperdument pour conserver sa dignité et conquérir la gloire.

Le problème crucial n'est pas la présence ou l'absence du désir de réussir, c'est de savoir pourquoi, dans une société donnée, ce désir est canalisé vers un but plutôt que vers un autre. Expliquer la pauvreté de l'Inde en disant que fait défaut aux Hindous le désir de réussir, c'est faire preuve d'aveuglement ethnocentrique, premièrement parce que (comme j'ai essayé de le montrer dans The African Predicament et Parasitism and Subversion) dans certaines circonstances, « l'esprit d'entreprise » peut faire naître un comportement qui entrave le progrès technique, deuxièmement parce que même si la population entière de l'Inde était composée de fakirs, ceci prouverait, non pas qu'ils sont dénués du désir de réussir, mais simplement qu'ils poursuivent des buts qui n'attirent pas un Américain ou un Européen moyen. Si Murray, McClelland, Hagen, ou n'importe lequel de leurs disciples nourrissent des doutes à ce sujet, je les mets au défi de s'essayer à l'un des moindres exploits du fakir, par exemple de se coucher sur un lit de clous.

Le recours constant à la lettre n permet de bénéficier du prestige des mathématiques ; il semble que ce soit là le seul motif qui ait poussé à remplacer desire (désir) par need (besoin) qui se prête à cette abréviation remarquable. Comme tous ceux dont l'esprit n'a pas subi les distorsions d'une certaine éducation le savent, les gens désirent souvent ce dont ils n'ont pas besoin, ou même ce qui peut leur être nuisible (comme une accumulation excessive de richesses ou un abus de nourriture) alors qu'ils ont besoin de ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'ils ne désirent pas, par exemple d'air non pollué ou d'une critique honnête. L'expression grammaticalement plus correcte mais également stupide need reduction (réduction du besoin), si chère aux psychologues depuis quelque temps, est utilisée dans le même sens que satisfying the desire (satisfaction du désir) ; et bien que soit minime le risque d'ambiguïté lorsqu'on étudie les réactions d'un rat que l'on prive de nourriture, ce terme agit comme un élément de distorsion de la vision quand on parle des tendances humaines (souvent impossibles à satisfaire) telles que l'ambition. Nous avons ici un autre exemple du jargon pseudo-scientifique qui est beaucoup moins subtil que le langage littéraire dans lequel « réduire un besoin » ne signifie pas « le satisfaire ». Lorsque nous disons qu'un tel a réduit son besoin de somnifères (par exemple en changeant ses habitudes, en suivant un régime ou en allant vivre dans un lieu plus tranquille) nous entendons par là qu'il peut maintenant satisfaire son besoin avec une moindre quantité de somnifères. Un besoin ainsi réduit peut rester insatisfait si la personne ne peut pas se procurer de somnifères, alors qu'un besoin « non réduit » peut parfaitement être satisfait si elle peut en obtenir suffisamment.

Un semblable manque de discernement préside à l'utilisation du terme re-inforcement (renforcement) qui, dans le jargon psychologique, a remplacé le mot incentive (stimulant) au sens large, qui englobe les stimulants positifs (c'est-à-dire les récompenses) et les stimulants négatifs (c'est-à-dire les punitions). Comme toujours dans le cas d'un jargon, cette substitution embrouille les problèmes au lieu de les clarifier. Car tandis que les termes « récompense », « punition » et « découragement » ne renvoient qu'à la manipulation des motivations de certains êtres humains par d'autres, ou des animaux supérieurs par des hommes, le mot « renforcement » est beaucoup plus vague et peut s'appliquer à des opérations militaires, à des techniques de construction ou à la manière d'avancer des arguments dans une discussion. En outre, cet emploi en psychologie va à l'encontre de la signification du préfixe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« re », ce qui nous oblige à limiter la connotation de « renforcement » aux actes qui visent à donner plus de force à quelque chose qui a déjà une certaine force, et nous empêche de l'utiliser pour englober des situations où les stimulants sont créés afin d'inciter certains individus à faire une chose pour laquelle ils n'avaient aucune inclination auparavant. Quand, par exemple, j'installe une entreprise et que j'incite les gens à venir y travailler en leur offrant un salaire, je ne renforce pas leur tendance à travailler pour moi, mais je la crée. Il en va de même avec les animaux : quand, par une utilisation ingénieuse des récompenses et des punitions, Skinner a enseigné à des pigeons à jouer au ballon, il ne pouvait renforcer leur penchant dans ce sens qu'une fois qu'il le leur avait inculqué. On pourrait dire qu'au départ, lorsqu'il leur donnait ou leur refusait la nourriture, il avait recours à des stimulants mais non à des renforcements.

Un très grand nombre de traités sur la criminologie, la législation, l'éducation, la gestion des entreprises et le dressage des animaux ont développé le thème du contrôle du comportement des hommes et des animaux par des punitions et des récompenses, en commençant par les travaux d'Aristote et de Confucius, sans parler des innombrables proverbes et adages qui y font allusion. S'il est toujours possible de dire quelque chose d'important et de nouveau sur ce sujet, ce n'est cependant pas une tâche facile. Mais un terme pseudo-scientifique peut semer le trouble dans l'esprit des gens et les impressionner, de sorte qu'ils acceptent comme une découverte importante une version très simplifiée (et donc de moindre valeur) de la sagesse antique.

Bien qu'elle soit née en Amérique, la maladie du jargon s'est propagée de tous côtés, aidée en cela par le désir des intellectuels européens de se faire des amis parmi les riches Américains. En tout cas, la force de la propension humaine à imiter incite même des personnes très intelligentes à accepter le non-sens le plus grossier une fois que la folie collective s'en mêle, notamment si elles sont désireuses d'être « dans le vent ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans les halls des écoles d'escrime du Japon ancien, on avait coutume d'inscrire : « Ne pensez pas. Réfléchir rend lâche. » Bien qu'ils n'iraient pas jusqu'à l'écrire, les intellectuels moutonniers d'aujourd'hui semblent avoir également pour devise : « Ne pensez pas. Réfléchir vous rendra impopulaire à la prochaine réunion annuelle de votre société pseudologique. »

Pour prévenir l'impression que je critique les écrivains américains pour quelque raison politique inavouée, je dois souligner que les Européens sont fort capables d'imiter et de surpasser les pires exemples américains. Inspirée par des maîtres tels que Merleau-Ponty en philosophie et Gurvitch en sociologie, une race proliférante de contorsionnistes littéraires est née en France, qui, à partir de l'amalgame d'un pot pourri de marxisme et des pires productions du jargon germano-américain, a entamé la suprématie de Boston et a fait de Paris le plus grand centre de création de jargon, souvent présenté sous les étiquettes d'existentialisme et de structuralisme. Même sans s'interroger sur la nature de ce qu'elles recouvrent, ces seules étiquettes devraient faire naître la suspicion du fait de leur absence si flagrante de signification. Évidemment nous existons ; les choses existent et tout ce qui existe doit avoir une structure. On a jusqu'ici considéré comme trop évident, pour qu'il soit besoin de se livrer à des commentaires compliqués, le fait que toutes les sciences ont étudié et étudient les structures des objets auxquels elles s'intéressent. La seule innovation du « structuralisme » est l'insistance mise à répéter inlassablement ce mot, ce qui peut être considéré soit comme une psittacose, soit comme une névrose chronique. Néanmoins, pour éviter la tâche difficile de déchiffrer des passages qui ressemblent aux écrits des schizophrènes, je renoncerai à vous donner un échantillon de ce qui, au pays de Descartes et de Voltaire, passe pour de la philosophie, de la sociologie, de la psychologie, de la linguistique et même de l'historiographie. Permettez-moi par contre de vous citer un exemple plus anodin choisi en Angleterre : l'ouvrage de J.-P. Nettl et de Roland Robertson intitulé : International Systems and the

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Modernization of Societies. Il se compose de trois essais : 1) « Modernisation, industrialisation ou développement » ; 2) « L'héritage d'une situation » ; 3) « Modernisation et systèmes internationaux ». Selon les auteurs, « il ne s'agit ni du produit d'une quelconque recherche spécifique ni de réflexions individuelles. C'est le résultat de nombreuses discussions informelles entre deux auteurs qui ont, pendant quelque temps, été collègues au Département d'Études sociales de l'Université de Leeds ». Le P^{r} Amitai Etzioni, de Columbia, qui a rédigé l'introduction, ajoute pompeusement : « Les auteurs du présent ouvrage ont apporté plusieurs contributions importantes à la théorie de l'orientation sociétale... » « Le débat sur l'industrialisation et la modernisation — qui occupe une grande partie des pages qui suivent — élargit les bases d'une théorie de l'orientation sociétale, puisque ce sont là deux processus essentiels à travers lesquels, dans une large mesure, sont canalisés les efforts d'orientation sociétale ». L'expression « orientation sociétale » (societal guidance) est, soit dit en passant, un euphémisme pour « planification » (planning), terme qui suscite la colère des hommes d'affaires américains quand il ne s'applique pas à leurs propres activités.

Le but de l'ouvrage est de clarifier certains aspects fondamentaux, mais étant donné le style contourné, le résultat produit est exactement l'opposé. Il serait difficile de trouver des textes plus confus que les passages suivants dans lesquels les auteurs expliquent la portée de leur travail :

« Notre préoccupation essentielle est de traiter de la relation entre concept et référent. En d'autres termes, notre étude des concepts relatifs aux processus et aux modèles de changement social, particulièrement sociétal, tourne dans une large mesure autour de la motivation que nous avons de procéder à une analyse ostensible et réelle, par opposition à une analyse nominale. Nous voulons montrer qu'il est nécessaire et urgent de porter un intérêt plus grand aux variables phénoménales

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

auxquelles réfèrent les trois principaux concepts ainsi que d'autres concepts associés » (p. 17).

Et plus loin :

« Parsons, Smelser et d'autres ont élaboré un schéma de répartition analytique des sociétés particulières en sous-systèmes fonctionnels. Ce schéma consiste fondamentalement en une classification des aspects de l'interaction sociale en fonction des quatre exigences fonctionnelles que, par postulat, tous les systèmes sociaux viables doivent prendre en compte. Nous proposons d'utiliser la notion de sous-systèmes fonctionnellement spécifiques, en y incluant l'idée que l'un des quatre tendra à manifester une prééminence et une pertinence situationnelle plus grande à des moments particuliers... Nous nous intéressons ici principalement à ce qu'implique le modèle pour l'étape où se situe le XX^{e} siècle. Les signes de cette prééminence, de cette mise en évidence ou de cette pertinence sont évidemment assez peu précis et concluants, notamment par rapport aux préoccupations sociétales réelles, par opposition aux préoccupations uniquement socio-scientifiques. En soulignant le lien entre la prééminence, l'intérêt ou l'attention que l'on rencontre dans les écrits des spécialistes des sciences sociales ou des philosophes, et la primauté de la mise en évidence fonctionnelle d'un sous-système dans les sociétés dont ils traitent, nous croyons qu'une telle insistance chez ceux-là reflète au moins partiellement une primauté correspondante dans celles-ci, en tenant compte évidemment de la possibilité précédemment mentionnée d'une autonomie scientifico-professionnelle qui conduit le style académique à forcer la « réalité ». Ce postulat tout à fait fondamental, qui ne porte en lui-même aucune hypothèse sur la cause et l'effet, mais seulement sur la corrélation, s'applique probablement avec plus d'exactitude au passé qu'au présent — le volume assez réduit des recherches sociales rend plus difficile l'identification d'une primauté d'intérêt a une primauté fonctionnelle » (p. 21).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Même les pages les plus cohérentes témoignent d'un pédantisme face auquel les théologiens hindous semblent des modèles de rationalisme prosaïque. Ainsi, par exemple, on croirait que le mot « modernisation » qui est davantage un terme de bon sens qu'une étiquette scientifique pour désigner le processus d'adoption de méthodes ou de techniques récemment inventées, n'appelle aucune exégèse prolixe. Néanmoins, les auteurs consacrent quinze pages à méditer sur sa signification et ils parviennent finalement à la définition suivante. (Précisons que le « statut atimique », ou l'« atimie », est un terme scientifique pour désigner le fait d'être en retard sur son temps.)

« Voici donc comment se présente notre conceptualisation de la modernisation : La modernisation est le processus par lequel les élites d'une nation cherchent avec succès à réduire leur statut atimique pour parvenir à l'égalité avec les autres nations « bien placées ». La visée d'égalité n'est pas un « objectif » fixe mais mouvant ; et sa perception dépendra à la fois des valeurs et des exigences du système international et des valeurs, des dispositions et des possibilités de la nation en question, telles qu'elles sont perçues notamment par l'élite de la nation. Bien que le système international soit le centre de notre analyse, nous ne voulons pas imposer une téléologie au système international. Nous avons plutôt considéré le système international comme un système « où les valeurs et les objectifs de presque chaque groupe sont habituellement formulés par rapport à ceux d'autres groupes », et où le choix des objets technologiques que l'on veut acquérir et utiliser se base également sur un « fonds commun » de savoir très largement diffusé et sur un degré élevé de sélectivité dépendant des définitions changeantes de la modernité » (pp. 56-57).

Une fois initiés à ces mystères sémantiques, nous arrivons à la seconde partie intitulée : « L'héritage d'une situation. Modèle de formation des orientations de l'acteur dans le Tiers Monde. ». Là, prenant à la lettre une métaphore banale, les auteurs cherchent à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

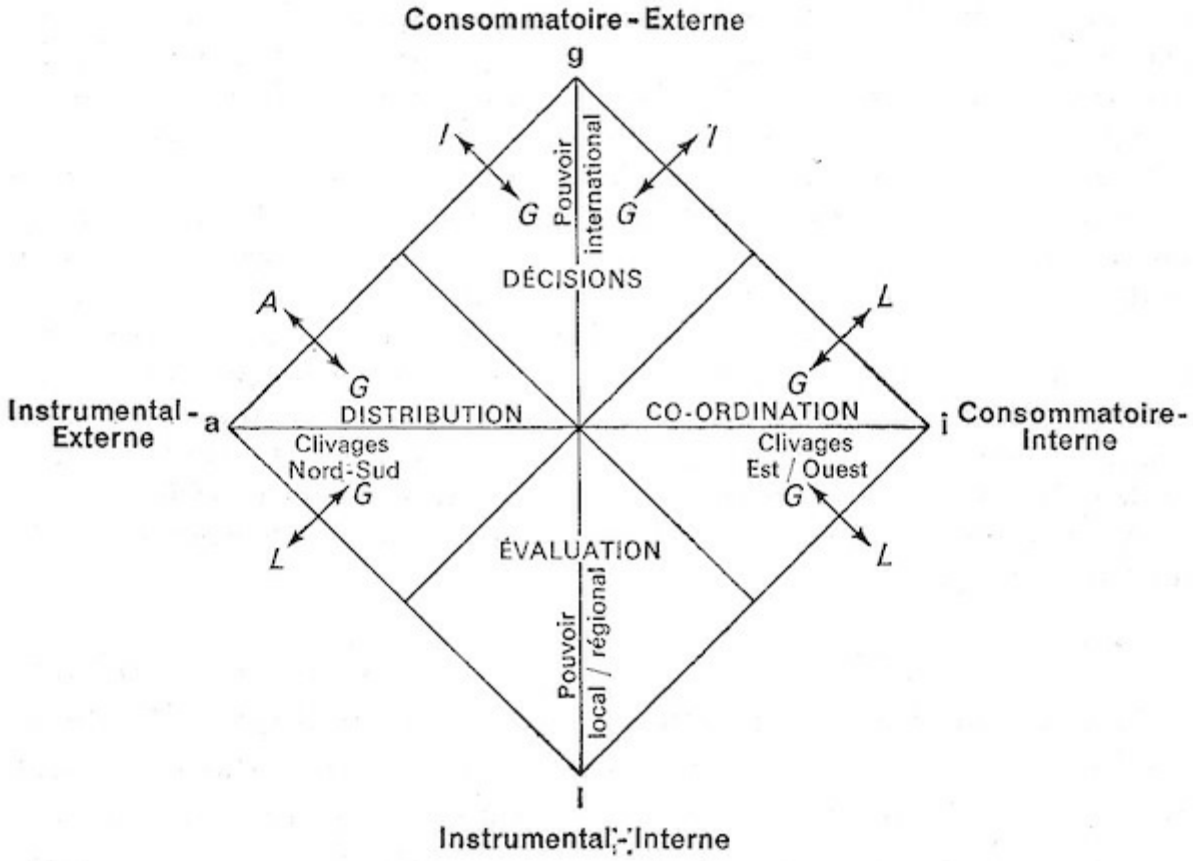
découvrir des équivalents entre l'héritage de la richesse d'un individu par un autre et la transition de l'administration coloniale à l'indépendance. L'aspect le plus curieux de cette étude est que bien qu'ils prétendent avoir intégré Marx dans leur système, les auteurs parlent des anciens administrateurs comme des « bienfaiteurs » et des nouveaux états comme des « bénéficiaires ».

À la fin de l'ouvrage, nous trouvons un résumé. Si vous voulez avoir une explication de ce qui se passe au Congo, au Venezuela ou n'importe où ailleurs, il vous faut considérer le schéma ci-dessous, en vous souvenant que « à partir d'un stade où dominent les structures de maintien des modèles et de direction des tensions (L) d'autres formes structurelles plus spécialisées se dégagent relatives aux fonctions d'intégration (I) puis aux fonctions politiques (G) et finalement aux fonctions d'adaptation (notamment économiques) (A) au fur et à mesure que le système social se développe » (p. 146). Si vous êtes mystifié par ce schéma essayez d'en interpréter la signification à la manière freudienne (voir la figure Structure du système international des buts).

En y ajoutant une « classification des objets internationaux d'orientation » et « une réduction de l'atimie », ce schéma pourrait devenir presque aussi utile pour « l'orientation sociétale » que les prophéties de Nostradamus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Structure du système international des buts
(Poursuite des buts — Réalisation des buts)



Afin de donner une dimension internationale à notre petit échantillon de l'efflorescence de la phraséologie pseudo-scientifique que nul ne saurait inventorier exhaustivement, prenons un exemple emprunté à un auteur qui nous vient incontestablement du Tiers Monde et qui est directeur de programme à l'Institut de Recherches pour le Développement social des Nations Unies : Subversion and Social Change in Colombia, d'Orlando Fals Borda (Columbia University Press, 1969).

Même si le titre ne le laisse guère deviner, il s'agit d'une sorte d'histoire de la Colombie de l'époque précoloniale à nos jours. Comme l'auteur est professeur de sociologie, l'ouvrage soulève le problème de savoir si la connaissance des courants dominants de la théorie sociologique d'aujourd'hui aide à comprendre le passé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comme dans les autres domaines, tous les progrès significatifs réalisés dans la compréhension de l'histoire dépendent des effets réciproques qui s'exercent entre la collecte des faits et la théorisation : de nouvelles données font naître de nouvelles questions et des propositions générales qui, à leur tour, incitent à un rassemblement de données d'une espèce nouvelle, dont on n'avait pas suspecté auparavant l'importance (ou même l'existence). Le marxisme, par exemple, à son époque de créativité, a eu le grand mérite de secouer les historiens et les philosophes politiques qui s'intéressaient exclusivement aux actions des personnalités de premier plan, et d'attirer leur attention sur l'impact des facteurs économiques sur les phénomènes politiques et culturels. De même, l'école sociologique de Durkheim a fait comprendre aux historiens français la nécessité de considérer chaque trait culturel comme élément d'une structure organique. Pour qu'une théorie sociologique ouvre de nouvelles perspectives authentiques aux historiens, il faut qu'elle dégage des relations jusqu'ici insoupçonnées entre des catégories observables d'événements, et c'est précisément ce qu'ont fait les grands théoriciens comme Marx, Spencer, Durkheim, Pareto et Weber, en dépit des erreurs dans lesquelles, en tant que pionniers, ils sont inévitablement tombés. Parmi d'autres contributions au plein emploi des intellectuels, l'expression de circonlocutions verbales tapageuses et nouvellement forgées pour dire des banalités et des inanités, a gagné les écrits historiques qui prétendent jeter une lumière nouvelle sur le passé en enveloppant des informations bien connues dans un incompréhensible jargon.

L'ouvrage de Fals Borda ne contient aucune donnée que l'on ne puisse trouver mieux exprimée dans des ouvrages courants sur l'histoire de la Colombie ou l'histoire générale de l'Amérique latine ; la seule différence est qu'il utilise une terminologie prétentieuse et obscure. Par exemple, ce n'est pas une découverte de dire que la conquête et la conversion des Indiens ont été à l'origine d'un nouvel ordre social ; mais il déguise cette information sous des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

étiquettes : ainsi le changement devient « réfraction dialectique », ses agents des « désorganisateurs » et des « instruments de conditionnement », la foi nouvelle des « contre-valeurs strictement prescrites », le nouveau code moral des « contre-normes acritiques », l'ancienne structure tribale une « topie n° 1 » et la société seigneuriale qui lui a succédé une « topie n° 2 ». « Topie », soit dit en passant, indique un système social qui a existé ou qui existe par opposition à une utopie. Comme pour Fals Borda le terme « subversion » signifie apporter un changement dans la société, le titre de l'ouvrage est un pléonasme et le mot « subversion » fait simplement naître en vain les espérances du lecteur qui pense glaner à l'intérieur des renseignements concernant quelques sinistres machinations.

Cependant, le pléonasme n'est que peccadille quand on le compare à la brume mentale qui se dégage du mélange d'un marxisme édulcoré et d'un parsonisme rapiécé. Ceci devrait cependant avoir un effet apaisant sur les hautes sphères de la bureaucratie « culturelle » internationale, où il faut être diplomate et faire preuve de bonne volonté envers les deux superpuissances. Quel capitaliste ne se réjouira pas d'apprendre qu'au lieu d'une révolution sanglante, il ne connaîtra qu'une instrumentalisation des contre-valeurs et des contre-normes de topie n° 5 conduite par les groupes de référence de la contre-élite ?

L'une des campagnes de vente les plus efficaces de ces dernières années a été menée autour des œuvres de Marshall McLuhan qui, à l'époque, avait été « loué » (selon l'expression américaine) par l'Université de Fordham que dirigent les Jésuites à New York, pour un salaire fabuleux à propos duquel on avait fait toute la publicité qui se devait. Un groupe de critiques louèrent en chœur les ouvrages de McLuhan et les saluèrent comme la plus grande révélation de ces dernières années. Certains le comparaient à Freud, d'autres (plus modestement) à Arnold J. Toynbee. Ces derniers ne devaient pas avoir lu The Study of

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

History, autrement ils ne l'auraient pas classé dans la même catégorie que les fantasmagories de Marshall McLuhan. Si on analyse les théories de Toynbee du point de vue de la méthode logique et scientifique, on peut démontrer qu'elles sont vagues, tautologiques et dénuées de preuves, mais les ouvrages de cet auteur sont remplis d'informations de fait sur lesquelles passe le profane, et ils méritent notre respect en tant que produits d'une véritable érudition. Ils représentent une immense somme de travail et ne ressemblent en rien aux contorsions linguistiques d'un auteur qui proclame ouvertement son refus de la logique et son mépris non seulement pour une argumentation méthodique mais même à l'égard de la grammaire. Répondant à l'un de ses critiques dans The Listener, McLuhan déclare : « La confusion de Miller commence lorsqu'il suppose que j'ai des « notions » et des théories, des conceptions plutôt que des perceptions. » Il se peut que les comparaisons et les confrontations opérées par Toynbee ne vérifient pas ses considérations générales, et qu'elles apparaissent comme superficielles face à celles de sociologues analytiques et comparatifs tels que Herbert Spencer et Max Weber ; mais elles se révèlent rarement sans intérêt, sont souvent suggestives et parfois lumineuses. À l'opposé, la thèse de McLuhan (sans parler de ses autres marottes) selon laquelle sous l'influence de la télévision les êtres humains deviennent moins « visuels » et plus « audio-tactiles » est absolument gratuite, pour dire les choses avec modération. Lorsque les gens regardent la télévision au lieu de lire, ils ne deviennent certainement pas moins visuels car ils se servent tout autant de leurs yeux. En fait, on pourrait dire que leurs perceptions sont moins symboliques et plus visuelles. Il n'y a pas non plus la moindre preuve qu'avant la télévision, les transistors et la musique enregistrée, les gens utilisaient moins leurs oreilles que maintenant — seulement ils écoutaient leurs camarades, une musique vivante, des sons naturels, au lieu d'écouter une musique en boîte. L'ultime absurdité est de prétendre que les impressions tactiles des téléspectateurs sont plus intenses que celles des générations précédentes. Comment et où ? Certainement ni aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mains, ni aux pieds, alors il ne reste qu'un endroit possible, au postérieur. Néanmoins, McLuhan s'arrange pour insérer dans le courant de ses associations libres, quelques phrases incisives qui frappent juste (comme par exemple que le médium est le message ou le massage du cerveau, ou qu'il est plus important aujourd'hui de savoir s'il y a une vie avant la mort que de se préoccuper s'il y en a une après). C'est dans ses formules bien frappées qu'il surpasse ses acolytes qui se veulent plus « scientifiques ». D'autre part, affirmer (avec sérieux) que la télévision a transformé le monde en un « village global » est habile mais relève de la métaphore hyperbolique et absurde.

Parmi toutes les marottes, l'une des plus courantes est la prédilection pour le mot feedback qui (en dehors de son propre contexte technique) ne sert habituellement qu'à remplacer des mots plus précis tels que « retour » ou « réaction ». Également risibles — et illogiques — sont les noms in-group et out-group, parce que les mots in et out n'ont aucun sens si l'on ne spécifie pas l'entité à laquelle ils sont supposés se référer (qui peut d'ailleurs demeurer implicite si elle est suffisamment évidente). Il ne signifie rien de parler de in-pencils ou de out-pencils, à moins que ces préfixes ne renvoient à une position par rapport à quelque espace délimité, par exemple un tiroir. Dans la conversation courante (et comme toujours de façon métaphorique) nous parlons de insiders et de outsiders ; si les expressions in-group et out-group ont la même signification, alors elles sont totalement superflues. En outre, la seconde est dans ce cas grossièrement erronée, car il n'est aucune raison de supposer que les outsiders doivent former un groupe puisqu'ils peuvent n'avoir entre eux aucune relation, ou uniquement à travers les insiders. Les clients d'une agence de pronostics de football forment une catégorie logique mais non pas un groupe au sens sociologique parce qu'ils n'agissent pas les uns sur les autres. Pour la même raison, il serait également erroné d'appeler les gens qui n'appartiennent pas à un groupe l'out-group, car si nous suivions cette convention, il nous faudrait considérer M.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Zhou Enlai et l'empereur Haïlé Sélassié comme membres de l'out-group du club d'échecs de Pangbourne College, ce qui irait à l'encontre de toutes les définitions du mot « groupe ».

Si le terme in-group est supposé désigner les membres d'un groupe donné, il est tout à fait superflu et en même temps source de confusion. S'il est supposé signifier un groupe ayant des membres pour le distinguer d'un groupe n'en ayant pas, alors l'expression est stupide, car en logique nous pouvons avoir une catégorie vide, mais il ne peut exister de groupe humain sans aucun membre. L'utilisation de ces expressions ne se justifie que si on les emploie comme adjectifs, ainsi lorsque nous parlons d'attitudes in-group (c'est-à-dire des attitudes des membres les uns envers les autres) par opposition aux attitudes out-group, c'est-à-dire les attitudes envers les membres extérieurs au groupe. De même que la manie de remplacer le mot « individu » ou « quelqu'un » par « acteur » dont nous allons parler plus loin, l'habitude d'adjoindre au mot group des préfixes sans signification doit être traitée comme une escroquerie pseudo-scientifique.

Il existe de nombreux autres exemples de marottes verbales de ce type. Sans aucun doute, la militarisation de la science a mis à la mode le mot « stratégie » pour remplacer le mot méthode, sans que l'on y gagne en clarté. Au contraire, ce qui se passe avec la plupart de ces marottes c'est que leur usage entraîne un appauvrissement du langage, parce que au lieu de deux mots qui ont des sens distincts, lesquels néanmoins se recoupent, un seul est utilisé à tort et à travers, et en réalité avec si peu de discrimination que les gens, par pléonasme, parlent de « stratégie du conflit », comme s'il pouvait y avoir une stratégie qui ne se référerait pas à un conflit.

Parmi ces marottes, l'une des plus puériles a trait au mot « rôle » dont l'utilisation métaphorique en sociologie remonte au XVIII^{e} siècle. Bien que cette métaphore soit maintenant devenue un véritable lieu commun, la tendance qui soudain est apparue à le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

répéter inlassablement, a été dénommée « théorie du rôle ». Cette « théorie » consiste en des réaffirmations pompeuses, fumeuses et incroyablement prolixes de vérités courantes connues depuis très longtemps : à savoir que dans chaque groupe les membres jouent des rôles différents qui sont parfois complémentaires, parfois contradictoires ; que parfois les individus changent de rôles ou qu'ils les échangent ; que souvent une personne participe à plusieurs rôles qui peuvent se renforcer mutuellement mais qui peuvent aussi être incompatibles ; qu'un groupe ne peut agir avec efficacité que si tous les rôles de ses membres sont en harmonie. Il est possible d'exprimer tout aussi bien ces banalités sans jamais utiliser le mot « rôle », ce qui montre que cette manie n'entraîne en aucune manière une meilleure compréhension.

Le dicton selon lequel « chaque portrait est un autoportrait » nous aidera peut-être à comprendre pourquoi, en compagnie des sociologues et des psychologues, nous entendons les termes « rôle » et « acteur » aussi souvent que chez les troupiers le mot de cinq lettres bien connu. Pourquoi ne pas parler d'« individu », de « personne », d'« agent », plutôt que d'« acteur » ? Rongés par le doute, craignant que leur science ne soit qu'un simulacre de science, ses adeptes essaient peut-être inconsciemment de protéger leur amour-propre en laissant entendre par leur choix des mots que toute la vie sociale est simple comédie. La saveur vulgaire de leurs galipettes verbales appelle cependant une autre formulation dans laquelle le mot « acteur » sera remplacé par « clown ». Prenez simplement un texte sur la théorie du rôle et vous verrez que les choses deviennent beaucoup plus claires une fois opérée cette substitution.

Non que le mot « rôle » soit mauvais en lui-même, c'est un terme très utile pourvu qu'on l'emploie simplement au moment opportun, au lieu de le traiter comme une incantation magique qui ouvre le sésame d'un savoir autrement inaccessihle. En règle générale, pour s'assurer que ce que l'on nous propose est une idée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nouvelle, et non une autre manière d'exprimer les choses, un bon test est de voir ce qui se passe lorsqu'on utilise des mots différents. Dans ce cas précis, il est parfaitement clair que le mot rôle, même s'il est commode, peut être remplacé par d'autres termes tels que « position » ou « place » sans qu'intervienne aucune modification de sens. Il n'y a aucune différence de signification entre des expressions comme « son rôle dans le groupe » et « sa place dans le groupe » ou « sa position dans le groupe » : toutes les trois étant en fait des manières de désigner métaphoriquement des éléments récurrents d'interaction humaine. Il serait évidemment possible de définir ces termes de façon à leur donner un sens légèrement différent ; mais au lieu de cela, les « théoriciens du rôle » n'ont fait que fournir à ceux qui aspirent ardemment à la qualité d'auteur, une occasion de reformuler d'anciennes connaissances de bon sens en fonction de la nouvelle mode.

En fait, le seul auteur à avoir fait bon usage du concept de rôle et réussi à dire quelque chose allant au-delà de l'évident, est Erving Goffman, qui, prenant ce terme au sens le moins métaphorique et restant très proche de son emploi théâtral, considère les relations sociales comme des rencontres répétées dans lesquelles chacun « dit son texte » ou « donne la réplique », en tentant (délibérément ou automatiquement) d'imposer à ses interlocuteurs l'image souhaitée de lui-même, mettant ainsi en parallèle les efforts de l'acteur pour transmettre à l'assistance l'image du personnage qu'il joue. Bien que cette approche n'ait provoqué jusqu'ici aucune révélation importante, elle a permis à Goffman d'apporter d'utiles contributions au savoir et de rédiger un certain nombre d'ouvrages qui contrastent très heureusement avec la scholastique aride de la « théorie du rôle ».

La tendance à s'emparer des questions les plus insignifiantes et à les triturer ad nauseam, en dissimulant la banalité sous un jargon pompeux et obscur, trouve une très bonne illustration dans la célèbre théorie de l'action sociale. La classification confuse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

opérée par Weber des actions sociales selon des types tels que Wertrational et Zweckrational, n'a joué aucun rôle dans ses théories explicatives les plus essentielles ; néanmoins, elle a été adoptée par Talcott Parsons comme la pierre d'angle de son propre système, de préférence aux études comparatives plus importantes de Weber. Dans Structure of Social Action, Parsons consacre environ six cents pages à montrer que le principal mérite d'Alfred Marshall, Weber, Pareto et Durkheim a été d'avoir montré la voie à « la théorie volontariste de l'action » finalement formulée par lui. Si l'on traduit en clair cette théorie exprimée en un langage obscur, elle revient à dire qu'afin de comprendre pourquoi les gens agissent comme ils le font, il nous faut prendre en considération leurs désirs et leurs décisions, les moyens dont ils disposent et leurs croyances relatives à la manière dont ils peuvent parvenir aux effets recherchés.

La découverte de cet élément de la connaissance représentait, sans aucun doute, un pas important pour le progrès mental de l'humanité, mais elle a dû intervenir à quelque période de l'âge paléolithique, car elle était fort bien connue d'Homère et des prophètes de la Bible. Certes, aucun des auteurs étudiés dans l'ouvrage de Talcott Parsons n'a fait de déclarations explicites à ce sujet ; cependant, ce n'était pas par ignorance mais parce qu'ils présumaient qu'aucun lecteur sain d'esprit n'avait besoin qu'on lui répète une telle évidence. Ils ne spécifiaient pas non plus certains autres préréquisits également importants de l'action sociale, par exemple que les gens ont la faculté de se souvenir, de communiquer, de raisonner et de se déplacer, ce qui ne veut pas dire que le monde doive attendre qu'un autre professeur d'Harvard le découvre.

L'attrait du jargon et des circonlocutions nébuleuses peut très bien s'expliquer par la lutte normale que mènent les êtres humains pour se procurer de l'argent et atteindre la gloire en investissant le moins possible d'eux-mêmes dans l'effort mental et en évitant de « se mouiller » ou de « faire une gaffe ». Sans exposer à de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pareils risques, ni exiger la possession de vastes connaissances, la verbosité fumeuse permet à des gens de petite intelligence, dont les limites apparaîtraient en plein jour s'ils devaient énoncer ce qu'ils ont à dire de façon claire et succincte, d'accéder aux postes universitaires les plus prestigieux. En fait, la relation entre le personnage du marchand de jargon et sa quantité de verbiage peut être exprimée dans la formule ci-dessous que je propose d'appeler l'équation de l'invention jargonnesque et que l'on peut appliquer de la manière suivante. La première démarche consiste à attribuer de manière intuitive des points à l'ambition d'un auteur, désignée par A, et à son savoir, désigné par S (toujours supérieur à 0 puisqu'il n'est personne qui soit totalement dénué de savoir). A doit également être positif, parce que si l'ambition littéraire d'un individu est nulle, il n'écrit rien et notre relation ne peut s'appliquer. V est mis pour verbiage. Notre équation est donc :

$$A / S - 1 = V$$

Pourquoi − 1 ? Parce que lorsque le savoir va de pair avec l'ambition, il n'y a pas de verbiage. Quand le savoir est supérieur à l'ambition, V devient négatif, et un verbiage négatif équivaut à de la concision. Cependant, puisqu'il y a une limite à la concision, V ne peut jamais être inférieur à − 1 ; alors qu'il n'y a pas de limite au verbiage et donc V s'accroît indéfiniment, au fur et à mesure que grandit l'ambition et que le savoir disparaît.

Évidemment, notre formule ne peut être considérée comme exacte tant que des indices mesurables n'ont pas été imaginés pour les variables, puis vérifiés par rapport à des données empiriques. Je crois cependant qu'elle est proche de la vérité et j'invite les lecteurs à la tester sur les auteurs qu'ils lisent et sur leurs collègues, leurs professeurs ou leurs étudiants. Son pouvoir de prévision et d'explication est à peu près le même que celui de la plupart des théorèmes de l'économie mathématique. L'avantage de notre formule est qu'elle explique le comportement d'un grand nombre de personnes fort différentes, depuis celui de l'étudiant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui essaie de réussir une dissertation sans avoir appris quoi que ce soit jusqu'à celui de l'érudit qui possède un savoir assez vaste mais qui est dévoré par un appétit de gloire.

Laissant de côté les économistes, le seul Européen dont l'influence et la réputation peuvent rivaliser avec celles des grands pontifes américains est Claude Lévi-Strauss, personnage d'un savoir et d'une puissance mentale impressionnants, dont le premier grand ouvrage, Les Structures élémentaires de la parenté, publié en 1949, constitue une tentative audacieuse pour donner une explication unifiée des fonctionnements d'un grand nombre de systèmes de parenté, basée sur une vaste étude de données et un schéma théorique très ingénieux. Ce volume devait être suivi par un second où les autres systèmes de parenté du monde seraient analysés à l'aide d'un modèle circulaire identique. Malheureusement, certaines données de fait gênantes parurent contredire sa théorie, ce qui, entre parenthèses, prouve qu'il ne s'agissait pas d'une simple tautologie mais d'une généralisation véritablement inductive. Lévi-Strauss aurait peut-être pu sauver sa thèse en prenant éventuellement en considération des facteurs limitatifs et en réduisant l'applicabilité de son modèle à une sous-classe des systèmes contenus dans la version existante. S'il avait opéré et réussi cette tentative, il aurait transformé son interprétation remarquable mais expérimentale, en une sérieuse contribution au savoir, mais il aurait dû déchanter de sa prétention à la découverte d'un passe-partout universel. La démarche aurait été louable, mais de portée insuffisante pour donner droit à une véritable gloire. Peut-être travaille-t-il encore à cette tentative, mais pour autant que l'on en puisse juger par les écrits qu'il a publiés, il a plutôt radicalement changé de direction. Renonçant à la clarté qui caractérise son premier ouvrage, il s'est lancé dans des spéculations suffisamment vagues pour ne pas courir le risque d'une confrontation avec les faits gênants, et dans lesquelles des éléments confus de mathématique et de linguistique voisinent avec une masse désordonnée d'éléments ethnographiques, le tout assaisonné de marxisme à la mode et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

servi avec cette philosophie de café nommée existentialisme. Bien que sous de nombreux aspects le résultat ressemble à une sorte de poésie surréaliste, il est lié au mouvement connu sous le nom de structuralisme qui prétend être quelque espèce de super-science ou une quintessence de toutes les sciences, en ce sens qu'il a découvert les composants les plus fondamentaux de toutes les sciences, découverte qui se réduit en fait à affirmer et à répéter inlassablement la conclusion selon laquelle toute chose a une structure, en invoquant constamment ce mot sacré et ses divers avatars, tels que « structuré », « structurant » et bien sûr « structuration ». En tant que description des modes de pensée des peuples non lettrés, La Pensée sauvage de Lévi-Strauss se situe bien en deçà de la thèse de Lévy-Bruhl contenue dans plusieurs ouvrages écrits au début du siècle, dont La Mentalité primitive, selon laquelle les primitifs ne peuvent penser de façon logique. Néanmoins, Lévi-Strauss est devenu un grand gourou, statut que personne dans les sciences sociales (pas même Keynes) n'a pu atteindre en suivant le chemin difficile du raisonnement clair et réaliste. Dépouillées du décorum de leurs artifices stylistiques, ses théories sur le processus de la pensée primitive (ou plutôt « sauvage », comme il rappelle pour faire sensation), se réduisent à une synthèse alchimique de la théorie de la mentalité prélogique de Lévy-Bruhl, du concept vieux d'un siècle d'Elementargedanke (sorte de composant fondamental et universel de tous les systèmes de croyances) de Bastian et de la notion d'archétype de Jung, le tout exprimé dans une terminologie abstruse empruntée à la linguistique. Néanmoins, ses écrits sur les mythes qui reflètent ce qui reste en lui du vieil esprit gaulois, et qui contrastent avec la potion vomitive et germanique des parsoniens, relatent de nombreuses histoires captivantes qui, avec ses commentaires spirituels en forme de mots croisés ou de calembours, fournissent un très bon et très agréable sujet de conversation de salon. En dehors des avantages que procurent d'ardentes invocations à Marx, l'aisance à faire des jeux de mots étonnants et souvent amusants, bien appropriés aux réunions mondaines, explique sans aucun doute pour une large part la célébrité de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lévi-Strauss. Également efficace à cet égard (nous le verrons plus tard), doit être sa technique très originale de persuasion qui rappelle l'envoûtement du sorcier et qui consiste à menacer les gens du spectre des mathématiques, en marmonnant mystérieusement des formules où il est question de matrices et de transformations algébriques, sans révéler leur nature exacte.

L'utilisation du jargon rend très difficiles les premiers pas du débutant qui cherche sa voie, car s'il lit ou s'il écoute les professeurs célèbres des plus prestigieuses universités du monde sans les comprendre, comment peut-il savoir si cette absence de compréhension provient de son manque d'intelligence ou de préparation ou bien du vide de leur pensée. Être prêt à supposer que tout ce que l'on ne comprend pas doit être un non-sens, c'est se condamner infailliblement à l'ignorance éternelle; et par conséquent, la première chose que j'éviterais c'est d'encourager les petits esprits paresseux qui s'orientent vers les études des sciences humaines parce qu'il s'agit d'options aux contours imprécis, et qui sont continuellement à l'affût d'une excuse pour ne pas travailler. Il est vraiment dramatique que les marchands de jargon du corps professoral aient fourni à ces fainéants de bonnes raisons de donner libre cours à leurs penchants. Mais comment un débutant sérieux peut-il trouver son chemin dans la brume verbale qui l'environne et être en mesure d'évaluer la crédibilité des universitaires occupant des postes supérieurs ?

M'adressant à ces lecteurs, je voudrais leur dire que la seule manière de procéder est tout d'abord de tester leur intelligence en lisant des textes qui appartiennent à un domaine où le bluff n'a guère sa place et qui exigent un effort intellectuel sans pourtant nécessiter de vastes connaissances spécialisées, à savoir les ouvrages les moins techniques sur la philosophie des sciences naturelles, par exemple : La Logique de la physique moderne de P. W. Bridgman, Les Fondements philosophiques de la physique de Rudolf Carnap, l'Introduction à la philosophie mathématique de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bertrand Russell, Les Principes biologiques de J. H. Woodger — pour ne citer que quelques titres parmi tant d'autres livres qui méritent d'être sélectionnés. Sachez bien qu'il ne s'agit pas de livres de chevet mais d'ouvrages qui exigent de la concentration et de la persévérance. Si donc, en dépit d'un effort sérieux, vous ne parvenez pas à les comprendre, alors tenez-vous à l'écart des théories hautement intellectuelles et n'essayez pas vous-même de produire quelque chose de très abstrait. Soyez honnête et adaptez vos buts à vos possibilités. Il existe de nombreux domaines de la sociologie, de l'anthropologie, des sciences politiques, de la psychologie et de l'économie où l'on peut effectuer un travail utile sans qu'il soit besoin de recourir à des abstractions exigeant une grande puissance intellectuelle, de nombreux domaines où le bon sens suffit, allié à de larges informations sur les faits. Cependant, si vous êtes venu à bout d'un grand nombre d'ouvrages tels que ceux qui ont été cités, et si, malgré un effort honnête, vous ne parvenez pas à comprendre ce qu'a écrit ou dit quelque personnage éminent de la sociologie, de la politicologie ou de la psychologie, alors vous pouvez légitimement supposer que la faute lui en incombe plutôt qu'à vous, et soupçonner, à juste titre, que l'ouvrage ou le discours en question pourrait bien n'être que non-sens.

Si vous êtes étudiant, vous pouvez procéder à un test identique à l'égard de vos professeurs qui prétendent que leur enseignement repose sur des fondements scientifiques incontestables. Voyez ce qu'ils savent des sciences naturelles, des mathématiques et de leurs fondements philosophiques. Naturellement, vous ne pouvez pas attendre de vos professeurs qu'ils aient dans ces domaines les mêmes connaissances que les spécialistes, mais s'ils n'en ont aucune, ne prenez pas au sérieux leurs prétentions grandiloquentes quant au caractère ultra-scientifique de leur enseignement. En outre, ne vous laissez pas trop impressionner par les titres ou par les positions sociales. Les grandes universités peuvent habituellement recruter les meilleurs spécialistes dans des domaines où existent des critères précis

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de réussite ; mais dans l'état actuel de développement des sciences sociales, le processus de sélection ressemble assez souvent à un concours de chant devant un jury de sourds qui ne peuvent juger les concurrents que selon qu'ils ouvrent ou non grand le bec.

Pour la même raison ne vous laissez pas impressionner par le nom d'une maison d'édition célèbre ou l'épaisseur des publications d'un auteur. Rappelez-vous que la contribution d'Einstein qui a révolutionné la physique, n'a nécessité que dix-sept pages, et que dans les asiles, des individus atteints de graphomanie utilisent des monceaux de papier tous les jours. N'oubliez pas que les éditeurs veulent faire marcher leurs presses à imprimer et n'ont rien contre le non-sens s'il se vend. Comme disait ma grand-mère, le papier est patient.

À moins qu'ils ne rencontrent une résistance à la vente, pour utiliser une expression proprement commerciale, tous les vendeurs peuvent tirer profit d'une dilution de leurs marchandises. Nous nous sommes tous rendu compte que l'éclat croissant de l'emballage s'accompagne habituellement d'une dégradation de la qualité du contenu — et ce qui arrive pour les produits alimentaires se produit également pour les livres, notamment depuis que les maisons d'édition sont passées sous le contrôle de vastes trusts dont les agents exécutifs doivent prouver leur valeur en espèces sonnantes et trébuchantes, et ne peuvent se permettre de se laisser trop influencer par des considérations éthiques ou esthétiques. Dans un climat d'opinion mercenaire, peu propice à la fierté née du travail bien fait, les intellectuels suivent ceux qui leur montrent comment délayer leur propos, édulcorer le contenu de leurs écrits et envelopper le tout de manière impressionnante dans une emphase pseudo-scientifique ; ils pourchassent les non-conformistes qui écrivent avec une trop grande concision.

En stricte logique, un argument ad hominem ne peut contester la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

valeur d'une déclaration, mais un juge prend toujours en considération les motifs probables des témoins. On pourrait penser que ceci n'a aucun rapport avec notre sujet, car un juge doit décider de la personne à qui faire confiance alors que dans les sciences il n'est rien que l'on puisse suspecter. Malheureusement, cependant, même dans les sciences exactes, des cas de fraude ont été observés, tandis que dans les disciplines où l'on ne peut vérifier l'information en répétant l'expérience, bien des choses doivent être acceptées de confiance. Un historien évaluant la crédibilité de ses sources essaiera de s'informer des intérêts et du caractère de leurs auteurs. C'est avec une égale prudence qu'il faut aborder les études qui portent sur des situations contemporaines et qui se veulent scientifiques.

À ce propos, j'aimerais suggérer qu'un bon indice de la valeur d'un spécialiste des sciences sociales en tant qu'observateur des problèmes humains est son sens de l'humour, à condition qu'il ne soit pas franchement malhonnête ou paresseux et insouciant. Certes, le cas de Newton et beaucoup d'autres exemples laissent supposer que dans les mathématiques et les sciences naturelles l'humour peut ne pas avoir sa place ; même parmi ceux qui se sont intéressés à l'être humain, des penseurs aussi remarquables que Marx, Schopenhauer et Auguste Comte en étaient dénués et avaient tendance à se prendre très au sérieux. Ils alliaient cependant une grande originalité et une grande profondeur à des illusions doctrinaires ; bien que Max Weber semble avoir également manqué d'humour, ses jugements sur la marche des événements sont très modérés. Néanmoins, je crois que, dans l'ensemble, il y a un lien entre le sens de l'humour et la faculté de juger les situations sociales avec réalisme, et voici comment je l'expliquerais.

Le monde n'est jamais conforme à tous nos souhaits et personne ne peut jouir d'un bonheur continu. Même ceux qui sont relativement satisfaits de leur sort savent que la mort est une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose certaine, que le deuil, la maladie et d'autres maux les menacent, et ils ont conscience du destin tragique de tant de leurs compagnons et des souffrances des animaux. Il est un proverbe qui dit que l'on peut distinguer un pessimiste d'un optimiste par le fait que lorsque chacun d'eux a bu une demi-bouteille, le pessimiste s'attriste de ce qu'il ne lui reste plus que la moitié et l'optimiste se réjouit de ce qu'il lui reste encore la moitié. Il en va de même dans la vie en général ; et il est indispensable de considérer les aspects agréables de l'existence plutôt que ses côtés désagréables pour être heureux et même pour pouvoir conserver sa santé mentale. Cependant, même ceux qui ne sont pas portés par leur tempérament à broyer du noir doivent faire face à plus de misère et de maux qu'ils ne le voudraient. Deux manières s'offrent à eux pour conjurer le découragement : ils peuvent ou bien se bercer d'illusions et se persuader que le monde est meilleur qu'il n'est, ou bien considérer ses imperfections en même temps que leurs propres malheurs et faiblesses avec un certain sourire. En d'autres termes, le rire est un mécanisme mental qui nous permet de faire face à la réalité sans tomber dans le découragement ou l'illusion. Comme les gens qui se sont laissé gagner par l'apathie nous ennuient rarement de publications faites à la légère, l'illusion (sans parler de la duperie) constitue le principal obstacle au progrès de notre compréhension de la société, et dans ce contexte elle prend habituellement une forme doctrinaire enveloppée dans un jargon mystificateur. Contre ce risque, la meilleure immunité est probablement le sens de l'humour qui est aussi l'indice extérieur le plus sûr d'une appréciation réaliste des situations sociales.

Notes et références

1. Sociétés. Essai sur leur évolution comparée, traduit par G. Prunier, Paris, Dunod, 1973, p. 40.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Ibid., p. 8.

3. Ibid., p. 73.

4. Ibid., p. 142.

Les usages de l'absurdité

Même une étude très superficielle des croyances humaines révèle que l'homme n'a pas une propension innée à chercher la vérité ; et que l'absurdité et l'obscurité, loin d'avoir un effet répulsif, exercent sur la plupart des gens un irrésistible attrait. Comme nous le verrons dans un instant, existe plusieurs raisons à cette tendance, mais la plus générale est que la logique et la clarté imposent à notre pensée des contraintes strictes qui l'empêchent de servir sans réserve nos désirs, nos haines et nos caprices. Pour s'exprimer selon les termes inexacts mais évocateurs de Freud, la logique et la clarté sont les garants du Principe de Réalité qui empêche le courant de nos idées de suivre le Principe de Plaisir, alors que ce dernier nous conduit vers la maximisation du bien-être mental en nous portant à croire vrai ce que nous aimerions qui le soit, sans référence à la réalité.

Notre poursuite du Principe de Plaisir n'aurait pas de limite si nous n'avions besoin d'information correcte sur le fonctionnement de notre environnement pour nous permettre de le manipuler afin de satisfaire nos désirs. L'abandon nécessaire du Principe de Plaisir pour le Principe de Réalité sera fonction de la rigueur et de l'immédiateté des sanctions que la réalité nous inflige lorsque nous entretenons des notions fausses à son sujet. L'immédiateté et l'ampleur de ce châtiment dépendront de la relation entre le succès de nos entreprises pratiques et l'exactitude de nos conceptions. Il est rarement profitable de soutenir des opinions injustifiées quant aux courants et aux rochers lorsqu'on navigue, alors que les conceptions les plus absurdes en matière de philosophie peuvent être indéfiniment entretenues avec une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parfaite impunité.

Une des satisfactions que peut procurer le recours à la confusion et à l'absurdité est de pouvoir sentir et prétendre publiquement que l'on sait quand en réalité on ne sait pas. Étroitement lié à cet avantage est l'usage de l'absurdité et de la confusion comme boucliers de protection pour les détenteurs de l'autorité qui ne jouissent d'une supériorité naturelle ni quant au talent ni quant au savoir : car la pensée claire et logique est comme un jeu avec des règles précises et vérifiables dans lequel n'importe quel va-nu-pieds peut défier et vaincre le Patron, tandis qu'au royaume de la confusion et de l'absurdité, aucune règle du jeu ne justifie la destitution du Maître et une réfutation de ses dires.

La confusion et l'absurdité garantissent l'autorité établie contre les perturbations qui pourraient venir de ce qu'elle ne répond pas aux normes habituelles du talent et de la compétence, tout comme les vêtements protègent une hiérarchie des effets subversifs de la nudité : car dans une foule nue personne ne peut dire qui est le Maréchal ou l'Archevêque.

Tant que l'autorité inspire une crainte respectueuse, la confusion et l'absurdité renforcent les tendances conservatrices de la société. En premier lieu, parce que la pensée claire et logique entraîne un accroissement des connaissances (dont le progrès des sciences naturelles offre le meilleur exemple) et tôt ou tard la progression du savoir sape l'ordre traditionnel. La confusion de pensée, d'autre part, ne conduit nulle part en particulier et peut être indéfiniment entretenue sans avoir d'impact sur le monde. En d'autres termes elle est statique par nature ; cette caractéristique est liée à la faculté qu'elle a d'agir comme ciment des groupements sociaux. Nous avons tendance à aimer ceux qui nous ressemblent et à détester ceux qui sont différents, à moins que la différence ne permette un échange quelconque que ce soit de biens, d'informations ou de plaisir sexuel. Cette tendance partout répandue (aussi bien chez les animaux que chez les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hommes) a été dénommée par Frank Giddings « conscience de l'espèce » tandis que Gaston Bouthoul a proposé le terme « hétérophobie » pour désigner sa contrepartie négative. Nous ne pouvons malheureusement remplacer l'expression plutôt maladroite de « conscience de l'espèce » par son équivalent grec « homophilie » car ce mot s'emploie pour désigner l'homosexualité.

De peur que des lecteurs condamnent toutes les formes d'hétérophobie comme découlant d'un atavisme irrationnel, je dois souligner qu'elle constitue dans une certaine mesure un composant indispensable de la vie sociale qui deviendrait impossible si nous ne pouvions faire de prévisions sur le comportement de nos semblables, ce qui serait le cas sans un minimum de conformisme. J'irai plus loin et je dirai que la possibilité même de communiquer repose sur ce que nous avons de commun avec les autres, et sans un conformisme renforcé par l'hétérophobie il ne pourrait y avoir de langage. Les idées originales ne peuvent être comprises qu'en vertu des éléments non originaux qu'elles contiennent, et l'originalité absolue (si elle était possible) ne servirait à rien car elle ne pourrait être communiquée à quiconque.

Néanmoins, même une légère dose d'originalité de pensée isole son auteur par rapport la majeure partie de l'humanité ; il lui devient plus difficile de satisfaire la tendance grégaire de l'être humain normal. Un prophète reste un proscrit tant qu'il n'a pas opéré de conversions, et il peut perdre ses convertis s'il continue à innover et à tenter de repenser sa doctrine. Ce qui se produit rarement car (même indépendamment du fait qu'il est difficile d'engendrer de nouvelles idées) le prophète, éprouvé par les souffrances endurées lorsqu'il était au ban de la société, goûte les plaisirs d'avoir enfin des disciples qui l'admirent, et consacre le reste de son énergie à créer une école avec des principes propres et nouveaux qui n'en sont pas nécessairement moins rigides.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les croyances professées en commun unissent, alors que les controverses divisent. Comme la pensée logique conduit à des découvertes qui comportent nécessairement un rejet d'opinions précédemment entretenues (souvent avec tendresse), elle tend à perturber l'harmonie qui peut demeurer parfaite tant que tous les membres du groupe conservent exactement les mêmes croyances. Ce n°est cependant pas tout. Comme la logique est un bien commun à l'humanité, dont n'importe quel individu peut faire usage, indépendamment de son origine, elle ne peut être utilisée comme une barrière qui sépare les membres du groupe des membres extérieurs au groupe. En d'autres termes, une catégorie d'êtres humains qui se distinguent par leur recours à la pensée logique (et par leur talent à l'utiliser) doit toujours demeurer ouverte. Un dogme arbitraire, au contraire, peut couper ses défenseurs du reste du monde et c'est en général ce qui se passe. Plus il est absurde, mieux il remplit son rôle de barrière autour d'un groupe très uni. La non-conformité vis-à-vis d'une croyance provoque normalement une rupture des liens sociaux, ce qui explique la remarquable longévité des dogmes parfaitement absurdes. Ceci ne s'applique pas seulement aux groupes religieux mais également aux sectes laïques, telles que celles des freudiens et des marxistes. Tant qu'ils s'en tiennent à la doctrine, ils restent unis, alors que lorsqu'ils se mettent à penser individuellement, leurs chemins se séparent, et c'est la fin d'une solidarité satisfaisante pour l'affectivité et d'un mode de vie commun. Si vous appartenez par exemple à la Nouvelle Gauche où sont tous vos amis et si vous commencez à suspecter Marx de s'être trompé, ou bien il vous faut renoncer à de telles pensées blasphématoires ou envisager d'être expulsé de votre cercle — peut-être sans beaucoup d'espoir de retrouver rapidement une compagnie aussi sympathique.

Le sacrifice a toujours été considéré comme la preuve de loyauté la plus convaincante ; et sa forme la plus courante implique de renoncer à l'usage de quelque fonction organique comme dans le cas du célibat ou du jeûne. Cependant, sacrifier l'usage de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

raison est pour le moins aussi significatif — credo quia impossibile — et plus l'affirmation est incroyable plus est grande la preuve de dévotion que l'on manifeste en l'acceptant. Les théologiens catholiques sont tout à fait explicites à cet égard, et ils disent ouvertement qu'en affirmant ce qui paraît absurde à la raison humaine, un croyant prouve son amour pour Dieu. Bien qu'elles ne fassent jamais preuve d'autant de franchise, les sectes laïques ont de semblables exigences.

Alors que les croyances arbitraires et absurdes permettent fort bien d'ériger des barrières autour de groupes clos, elles ne portent pas d'exclusion à l'égard de ceux qui, en majorité, n'ont pas la chance de posséder une intelligence aiguë. La logique, elle (et ses applications qu'on nomme la science), est accessible à chacun mais seulement dans la mesure de son talent inné et de ses connaissances péniblement acquises — ce qui signifie que son pouvoir d'attraction ne peut s'exercer que sur quelques-uns.

Les sciences naturelles n'ont pas progressé en vertu de l'attrait universel de la rationalité. Leurs opposants, théologiens, métaphysiciens et traditionalistes, ne se sont pas convertis, ils ont été remplacés. C'est sous la pression extérieure que toutes les anciennes universités ont fait une place à la science, et la plupart des nations n'ont commencé à l'apprécier qu'après avoir succombé sous les armes qu'elle avait aidé à fabriquer. En bref, La méthode scientifique a triomphé à travers le monde parce qu'elle a conféré à ceux qui l'ont adoptée un pouvoir sur ceux qui l'ont ignorée. La sorcellerie a perdu, mais non par suite d'un déclin de son attrait intrinsèque pour l'esprit humain, mais parce qu'elle n'a pas réussi à rivaliser avec la puissance créée par la science. Mais bien qu'elle ait été abandonnée en tant qu'instrument de contrôle sur la nature, ses incantations demeurent plus efficaces pour manipuler les foules que les arguments logiques, de sorte que dans la conduite des affaires humaines, la sorcellerie continue à l'emporter sur la science.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vous n'avez qu'à écouter le langage utilisé en politique pour voir l'avantage que présente l'imprécision et l'obscurité dans la lutte pour la popularité, où le secret du succès repose dans l'impression que l'on donne d'être avec tout le monde en se ménageant une possibilité d'échapper à tout engagement qui devient embarrassant. Une doctrine est un avantage particulièrement précieux parce qu'elle offre un débouché à la perversité dans la poursuite d'un idéal noble ; et toutes les idéologies qui réussissent et qui durent doivent faire appel en même temps aux tendances viles et nobles de l'humanité, ce qui n'est possible que sous le couvert de l'obscurité doctrinale. On peut discerner les mêmes tendances dans l'histoire des sciences sociales, mais un autre facteur intervient ici, qui prend de l'importance avec la progression de la professionnalisation : à savoir, le désir de fournir aux membres de la profession un travail facile à réaliser. Or le travail le plus aisé est une exégèse sans fin de textes très connus ; et dans ce cas, l'imprécision et l'obscurité permettent de fournir ce travail qui se trouverait réduit par la clarté et la concision. N'importe quel auteur qui (comme Hegel et Husserl) écrit dans un style obscur et pesant, donne du travail à quantité de gens insignifiants qui peuvent s'employer à commenter ce qu'il voulait vraiment dire, tandis qu'un auteur comme David Hume ou Bertrand Russell, qui exprime clairement sa pensée, ne donne pas l'occasion aux intellectuels médiocres de gagner leur vie en tournant continuellement en rond, et il a donc moins de chance de s'ériger en totem. Les créateurs de brume mentale sont portés au pinacle par les intellectuels dont ils ont habilement encouragé les propensions au parasitisme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les distorsions sous couvert d'objectivité

La distinction entre un jugement de fait et un jugement de valeur est devenue l'une des pierres d'angle de la philosophie depuis la fameuse déclaration de Hume selon laquelle : « La raison est, et doit toujours rester, l'esclave des passions. » Pour les lecteurs non coutumiers des usages philosophiques, je dois ajouter qu'un jugement de fait peut fort bien être faux. Peut-être est-il possible d'éviter une confusion sur ce point en exprimant la distinction ci-dessus en termes moins familiers et en parlant de propositions ou d'énoncés existentiels par opposition à normatifs. Bien qu'elle rencontre des difficultés d'application, qui viennent de ce que de façon générale les concepts se recoupent les uns les autres, cette distinction entre jugement de fait et jugement de valeur est à la base de l'idéal d'objectivité. Au cours du développement de la méthodologie des sciences sociales, Max Weber lui a donné une place centrale, et depuis lors elle a fait l'objet de discussions sous les étiquettes de neutralité morale, de non-évaluation, ou de Wertfreiheit[1].

La discussion tout entière renvoie cependant à la neutralité sémantique qui est une chose très différente de la neutralité pratique. Je vais tenter de clarifier cette définition.

Dans l'abstrait, c'est-à-dire du point de vue de la sémantique philosophique, qu'y a-t-il de plus moralement neutre, de plus wertfrei, de moins engagé et de moins évaluatif (utilisez le qualificatif qui vous plaira) que la question du nombre de gens qui se rangent dans chaque catégorie de revenu ? Pourtant, les statistiques sur la répartition du revenu peuvent être considérées

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme un matériau très inflammable dans un système qui prétend avoir aboli l'inégalité des classes. Même dans un pays où l'écart entre les chiffres officiels et la réalité n'apparaît pas si grand, les données sur la répartition de la richesse font l'objet de mises au point très partisanes. Lorsque les conservateurs gouvernaient la Grande-Bretagne, les écrivains travaillistes ont rédigé des foules d'études affirmant que la répartition des richesses était beaucoup plus inégale qu'on le croyait généralement, alors que les conservateurs critiquaient les preuves avancées. Une fois les travaillistes au pouvoir, leurs intellectuels ont cessé de s'acharner sur cette question, montrant ainsi que du point de vue pratique ce type de statistiques n'est pas tout à fait neutre.

Si quelqu'un déclare qu'Oswald n'a pas tué John Kennedy, il émet une proposition qui, sémantiquement, est parfaitement neutre, car aucun des mots composant la phrase ne comporte, dans son sens courant, d'élément qui indique que son auteur est enchanté ou consterné par cet acte, ou qu'il se réjouit ou regrette que ce ne soit pas Oswald qui l'ait accompli. Du point de vue sémantique, on ne peut avoir de jugement de fait plus pur et plus moralement neutre. Pourtant, comme chacun sait, c'est encore l'un des problèmes les plus brûlants de la politique américaine ; et celui qui fait une telle déclaration pourrait s'exposer à la colère des gens qui ont une opinion opposée sur cette question de fait apparemment simple. Bien que la seule signification des mots ne permettait pas de le supposer, dans le contexte actuel de la politique américaine, la déclaration en question met en doute l'honnêteté des plus hauts dignitaires des États-Unis, implique que des groupes de conspirateurs détiennent un immense pouvoir, suggère que la démocratie américaine n'est (au moins en partie) qu'un trompe-l'œil, et par conséquent stigmatise son auteur comme un élément subversif avec toutes les conséquences pratiques qu'une telle étiquette pourrait entraîner.

Prenons encore un autre exemple : qu'y a-t-il de plus neutre que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les statistiques de population ? Et pourtant, au début de 1964, une querelle sur le résultat du recensement conduisit le Nigeria au bord de la guerre civile. La raison en était que comme les démarcations des partis suivaient les frontières régionales, leur force relative dépendait de l'importance de la population dans chaque région ; aussi chaque gouvernement régional essaya-t-il de gonfler le nombre de ses citoyens par toutes sortes de procédés. À un certain moment de la querelle, le Premier Ministre de la région Est proposa d'accepter le recensement si on relevait d'un million le total des citoyens de sa région. Certes, c'était là un cas assez extrême, mais, à cet égard, il existe d'innombrables exemples moins extraordinaires.

Bien des millénaires de progrès intellectuel ont dû s'écouler avant que quelqu'un pense à regarder la société avec désintéressement et avec un souci primordial de vérité, c'est-à-dire avec objectivité. Même actuellement, une personne qui n'a pas fait d'effort spécial pour s'habituer à considérer son environnement social de l'extérieur, pour ainsi dire, ne peut l'aborder spontanément, en dehors de toute émotion et de toute idée préconçue. La majorité écrasante des déclarations relatives aux problèmes humains ne vise qu'à exprimer des émotions ou à influencer le comportement des autres personnes. Pour parvenir à ce dernier but nous pouvons procéder par ordres directs, susciter des sentiments adéquats ou inculquer des croyances relatives aux faits existants et à leurs relations causales, ce qui incitera les gens, pour satisfaire leurs désirs, à se comporter de la manière que nous souhaitons. Normalement lorsque nous parlons de conduite humaine, nous condamnons ou nous louons, nous persuadons ou nous promettons, nous menaçons ou nous enjôlons ; vouloir et pouvoir discuter du comportement humain sans passion et sans avoir en vue un but utilitaire immédiat demeure la marque d'une finesse d'esprit peu courante même aujourd'hui, et dont on a aperçu les premières lueurs dans les écrits de Machiavel. Notre compréhension de la société a progressé dans la mesure même où nous avons étendu notre capacité d'observer et d'analyser

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec désintéressement.

Comme on pouvait s'y attendre après ce qui vient d'être dit, les disciplines les plus anciennes qui se sont intéressées aux problèmes humains — l'historiographie et la jurisprudence — offrent les premiers exemples des deux techniques d'influence du comportement humain autres que l'application directe des méthodes de la carotte ou du bâton. Elles ont inculqué certaines attitudes par une diffusion sélective de l'information et introduit subrepticement des jugements de valeur déguisés en jugements de fait.

Ce n'est pas une révélation de dire que la loi est le moyen de contrôler la conduite, qu'elle consiste en des règles qui indiquent comment les gens devraient se comporter et ce que les agents de l'État devraient faire en diverses circonstances — en matière de droit civil y compris — puisqu'elle est en dernière instance renforcée par le pouvoir de l'État. Je ne me réfère pas non plus aux intentions évidentes de manipulation qui inspirent les actes de législation. Non, ce dont je veux parler, c'est des méthodes qui visent à influencer le comportement en faisant croire ce qui n'existe pas, comme par exemple des lois qui n'ont jamais été énoncées et que les juges doivent « découvrir ». Si nous définissons le droit comme un ensemble de déclarations relatives aux types d'action permis, obligatoires et défendus alors il suffit d'un instant de réflexion pour se rendre compte qu'une loi ne peut exister que si quelqu'un l'a énoncée ; et que les juges qui s'emploient à « découvrir » la loi, ne font en réalité que la créer, même s'il ne s'agit que de fabriquer des règles très secondaires à l'intérieur d'un système existant. La fiction selon laquelle la loi existait avant qu'elle ne soit énoncée, accroît le pouvoir de ses créateurs en dotant leurs déclarations d'une aura supra-humaine. Par exemple aux États-Unis, cette notion fictive a permis à la Cour suprême d'introduire, dans la structure politique, des changements importants qui n'auraient pas été acceptés en dehors de l'hypothèse tacite selon laquelle ces règles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nouvellement proclamees avaient été constatées plutôt que créées. Que ces nouvelles règles soient souvent apparues comme inférées à partir de ce qui existait auparavant ne change rien au problème, car il n'y a d'inférences que celles que l'on opère ; de toute façon l'exégèse juridique prend rarement une forme strictement logique.

Outre la législation déguisée sous la forme de la découverte d'une loi, existe, comme nous l'avons déjà noté, la méthode qui vise à influencer le comportement, sans émettre d'ordres, et qui consiste à inculquer tacitement une échelle de valeurs en proposant des définitions de concepts abstraits tels que l'État, la famille, le crime ou la liberté. Aussi loin que remontent les archives historiques, on retrouve l'usage de cette méthode dont un des exemples les plus frappants est l'accueil réservé au droit romain par l'Europe moderne à ses débuts, quand les « légistes » ont aplani la voie conduisant à l'absolutisme et au capitalisme en modifiant les idées dominantes en matière de droit. (On pourra trouver une tentative d'estimation de l'importance causale de ce phénomène dans The Uses of Comparative Sociology, chap. 12 : « Ideas as forces ».) La possibilité de manipulation des définitions aujourd'hui admises dans les sciences sociales sera traité en détail dans le chapitre intitulé : « L'idéologie sous-jacente à la terminologie », mais pour illustrer jusqu'où peut aller ce genre de chose, j'en mentionnerai un des exemples les plus grossiers : à savoir, la définition par Hegel de la liberté comme la possibilité d'obéir à l'État. Les traités de sciences politiques et les théories de l'État étaient remplis de cette propagande cachée bien qu'habituellement sous une forme un peu plus raffinée, et ce fut afin d'échapper à ce genre d'obstacle au développement d'une science empirique que Max Weber formula sa règle du Wertfreiheit.

Sous l'impact du progrès réalisé dans les sciences physiques et de l'intérêt pour les coutumes étrangères soulevé par les découvertes géographiques, commencèrent enfin à paraître des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ouvrages historiques qui ne se contentaient plus de célébrer la gloire des princes et des guerriers mais étaient inspirés par le désir de comprendre. Comme dans le cas de la médecine, de la philologie et de la physique, les premières lueurs de l'historiographie scientifique (distincte de l'historiographie purement élogieuse) sont apparues en Grèce avec Thucydide, puis ont été ranimées en Italie par Machiavel, Guichardin et Sarpi. Plus tard, le centre de créativité s'est déplacé vers le nord, vers la France et l'Angleterre, avec Jean Bodin, Hobbes et James Harrington, et y est demeuré tout pendant le XVIII^{e} siècle. Bien que les philosophes de l'histoire et de la politique du Siècle des lumières (Voltaire, Herder, Kant et Hume), aient effectué diverses incursions en territoire vierge, les écrits historiques sont restés centrés sur les faits glorieux des grands hommes jusqu'à ce siècle. Si l'on juge d'après le nombre des publications, même aujourd'hui l'enseignement et l'écriture de l'histoire visent essentiellement l'endoctrinement, en dépit d'un déplacement de l'intérêt vers les institutions plutôt que vers les grands événements ce qui correspond bien au mouvement vers la société de masse. Nous pouvons dire, néanmoins, qu'en dehors des États totalitaires la tendance générale à l'historiographie au cours des dernières décennies a été vers une plus grande objectivité et une plus grande ouverture aux idées de la théorie économique et sociologique. Si nous comparons les premières descriptions des cultures primitives, chargées de propos indignés à l'égard des coutumes perverses ou stupides des sauvages ignorants, avec les écrits des ethnographes professionnels modernes, nous pouvons également discerner chez ces derniers une tendance à plus de compréhension au moyen d'une analyse impartiale, plutôt qu'à une appréciation louangeuse ou critique. En d'autres termes, nous discernons une tendance à l'objectivité. Néanmoins, ayant diagnostiqué une tendance vers ce qui pourrait être vaguement appelé objectivité, nous ne pouvons conclure que ce but est tout à fait réalisable bien que, par ailleurs, l'impossibilité de l'atteindre totalement ne signifie pas que l'idée ne vaut pas d'être poursuivie. Il est également impossible de parvenir à une parfaite clarté et à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une parfaite cohérence, mais la science n'existerait pas sans effort dans ces directions.

Comme aucun auteur traitant des problèmes humains ne peut détruire en lui-même tous les sentiments favorables ou hostiles qu'il nourrit vis-à-vis des personnes et des faits qu'il décrit, nous devons nous réjouir de toute indication quant à la nature de ses sympathies et de ses antipathies, qui nous permettra de faire la part des partis pris que nous ne partageons pas. En effet, tant que chez un écrivain nous pouvons distinguer aisément les affirmations contenant une critique ou un éloge de l'information et de l'analyse réelles, nous n'avons pas de raison de soulever d'objections, à moins qu'il ne consacre tant de place à ses vitupérations ou à ses panégyriques qu'il ne lui en reste pratiquement plus pour nous parler des faits et des relations causales. L'obligation de discipliner ses réactions émotionnelles peut entraîner une plus grande concentration sur l'analyse, mais il ne s'ensuit pas que l'absence de sentiments puissants vis-à-vis de l'objet offre la meilleure base d'analyse, parce qu'une implication émotionnelle est en mesure de susciter une curiosité insatiable. Au vrai, nous devons certaines des intuitions les plus perspicaces sur les mécanismes des systèmes sociaux à des gens qui, soit les admiraient, soit les détestaient. L'exemple de Marx vient naturellement à l'esprit.

Si l'on pouvait toujours distinguer nettement entre jugements de fait et jugements de valeur, leur mélange au sein d'un ouvrage et dans un discours n'interférerait pas davantage dans la communication et l'accumulation des connaissances que ne le ferait l'insertion d'une exclamation sur la beauté des cieux dans un livre sur l'astronomie. Dans les discussions sur les problèmes humains, cependant, seules les formes les plus extrêmes de jugements de valeur et de jugements de fait apparaissent comme absolument distinctes. Lorsqu'on nous dit que les actes ou le caractère d'une personne sont admirables ou méprisables, nous ne pouvons inférer de la nature de ses actions ou des traits de sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

personnalité sans connaître l'échelle des valeurs de celui qui parle. Les exclamations « bâtard » ou « bougre » ont perdu leur contenu informatif relatif à une naissance illégitime ou à des pratiques sexuelles particulières, pour n'être plus employées que comme des expressions d'hostilité et de dédain. Mais des épithètes telles que « menteur » ou « lâche » ont un contenu informatif réel en même temps qu'un contenu émotif et persuasif. On ne traiterait pas de « menteur » quelqu'un chez qui on ne saurait relever aucune contradiction entre les paroles et les actes (aussi répugnants soient-ils), pas plus qu'on ne traiterait de « lâche » quelqu'un qui, bien que faisant preuve de cruauté, de duplicité ou d'autres vices horribles, ne se laisserait pas envahir par la peur. Pour prendre un autre exemple, suivant l'attitude et l'échelle des valeurs de celui qui parle, le même comportement pourrait être qualifié ou bien de « timide » ou bien de « prudent », mais certainement pas de « téméraire ».

Deux raisons expliquent pourquoi, dans notre description de la conduite humaine, nous ne pouvons échapper aux mots à contenu émotif et à contenu normatif. La première est que nous manquons de termes forgés à des fins exclusivement cognitives pour décrire la grande variété des interactions humaines. Par conséquent, il serait absolument impossible de rendre compte, par exemple, des manœuvres qui ont lieu dans l'arène politique si nous devions nous en tenir aux termes fabriqués par les psychologues, les sociologues et les spécialistes des sciences politiques, indépendamment du fait de savoir si ces termes sont une aide ou une entrave à la compréhension. Certains soutiennent que ce n'est qu'une affaire de temps et que, lentement mais sûrement, les sciences sociales mettront au point des terminologies appropriées à leur tâche énorme. Personnellement, je ne crois pas que l'on y parvienne jamais, car il existe, en dehors des autres éléments qui freinent le progrès dans ce domaine, un obstacle à mon avis insurmontable, à savoir, qu'aussi aseptiques et inodores que puissent être les termes psychologiques et sociologiques, lorsqu'on les invente, ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

acquièrent très rapidement une coloration louangeuse ou critique suivant que la réalité à laquelle ils renvoient est ou non agréable. Par exemple, qui aime se faire traiter de « masochiste » ou de « psychotique » ? Pourtant ces termes ont été inventés en vue d'un usage strictement clinique avec la plus grande objectivité qui se puisse imaginer dans l'étude de l'homme. Qui aimerait que le diagnostic public le fasse passer pour un individu ayant un Œdipe non résorbé ou un complexe, possédant une faible intelligence ou manquant de maturité sur le plan émotionnel ? Aussi inoffensifs que puissent paraître les termes que nous pourrions inventer pour remplacer ceux d'« impuissance » ou d'« onanisme », il est peu vraisemblable que lorsque leur sens serait connu, les gens les considéreraient comme des attributs neutres. Aussi, la fabrication de néologismes qui ne visent qu'à éliminer les colorations appréciatives est une tâche stérile, notamment du fait que les termes psychologiques et sociologiques font l'objet de distorsions graves et simplificatrices dès qu'ils entrent en circulation. La seule manière — certes très imparfaite — de lutter contre cette tendance est de sophistiquer à tel point la signification des mots inventés que ceux-ci soient rendus impropres à l'usage courant.

L'obscurité peut être une source de pouvoir et de revenu comme permet de s'en rendre compte l'exemple du langage juridique (précédemment mentionné) qui est le fruit évident de l'effort entrepris pour le rendre incompréhensible aux non-initiés, de sorte qu'ils soient obligés d'avoir recours aux services coûteux des hommes de loi. Les politiciens et les fonctionnaires rédigent souvent délibérément leurs déclarations en termes vagues et ambigus de manière à garder leur liberté d'action ou à éluder le problème. Même les règlements et les régulations de diverses organisations sont formulés de la façon la plus vague possible pour permettre aux détenteurs de l'autorité d'esquiver les responsabilités ou même de commettre de sérieux abus. Cette tendance se manifeste même là où apparemment les détours semblaient exclus, par exemple dans la nomenclature des situations administratives. Ainsi, pour ne pas blesser les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

susceptibilités, le titulaire d'une fonction d'autorité nouvellement créée, au lieu d'être le chef, ou le patron, ou le directeur, sera appelé coordinateur, et par le fait même la distinction analytiquement très utile entre coordination et contrôle s'estompe.

Le pouvoir qu'ont les mots de susciter des émotions offre une tentation permanente et irrésistible de dénaturer leur sens original afin d'obtenir les réactions désirées. Mus par cette intention, les agents de publicité, les journalistes et beaucoup d'autres écrivains et chroniqueurs ajoutent encore à la confusion par leur recherche incessante du sensationnel qui a dépouillé tant de mots de leur signification. C'est pourquoi la discussion terminologique demeure nécessairement comme une sorte d'interminable épuration ou élimination sans laquelle notre compréhension non seulement ne progressera pas mais s'affaiblira avec le temps, ce qui est déjà arrivé dans bien des cas.

Ce n'est pas par hasard que (en dehors de la théorie économique) le domaine où s'est développée une terminologie sophistiquée et logiquement satisfaisante est celui de l'étude de la parenté. Outre l'avantage de traiter de structures qui peuvent être analysées en éléments relativement constants et isolables (tels que les relations d'épouse, de mari, de frère, de sœur, de fils, de fille, de mère et de père), cette branche des études sociales a eu la chance de rester habituellement à l'écart de la politique, et des idéologies en vogue. Les difficultés purement intellectuelles, les passions idéologiques et les efforts délibérés pour dissimuler ou tromper se renforcent tous mutuellement. Plus les passions sont fortes, plus la ratiocination devient difficile et plus la propagande est efficace. Réciproquement, plus il est difficile de trouver et de prouver la vérité, plus il est facile de laisser parler son cœur et de succomber à la tentation de faire appel aux passions. Finalement, plus un argument est pertinent dans la lutte pour la richesse et le pouvoir, plus seront énergiques les efforts déployés par les propagandistes déclarés ou clandestins pour semer le trouble, et plus il sera difficile à un authentique chercheur de la vérité de se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faire entendre.

Pour se rendre compte combien il est difficile de séparer l'élément informatif de l'élément persuasif dans la signification d'un mot, il suffit de considérer un terme comme « fascisme ». Ce mot fut inventé pour désigner les partisans de Benito Mussolini et plus tard il fut appliqué à tous les mouvements qui proclamaient leur sympathie pour les fascistes italiens ou leur ressemblaient par leur programme ou leur organisation. Les communistes ont étendu le sens de cette étiquette au point d'appeler « fascistes » tous ceux qui ne sont pas de leur côté ; mais on leur a retourné le compliment en les appelant fascistes rouges. L'écrivain russe Tarsis a même défini le communisme comme une forme particulièrement pernicieuse de fascisme. Aussi, le dénominateur commun aux nombreuses utilisations de ce terme est purement persuasif ou émotif, et renferme une condamnation. Si nous ne connaissons pas la position de celui qui parle, nous ne pouvons rien inférer quant aux caractéristiques d'un système ou d'un mouvement lorsque nous l'entendons traiter de « fasciste ».

Dans le chapitre intitulé : « L'idéologie sous-jacente à la terminologie », j'analyserai un certain nombre d'exemples de termes scientifiques censés purs, et où l'élément sous-jacent de persuasion, pour être moins évident, n'en est pas moins présent. Pour l'instant, je me contenterai seulement de souligner à nouveau que ce type de dissimulation, loin d'être un phénomène récent, se retrouve dans toute l'histoire de la littérature traitant des problèmes humains. Les définitions de l'État contiennent habituellement un élément de persuasion et souvent rien d'autre ou presque. Il n'est pas besoin de se donner beaucoup de mal pour montrer que la définition qui présente l'État, comme une émanation de la volonté générale tend à inculquer une attitude très différente de celle que peut déterminer une conception qui fait de l'État un instrument de protection du riche contre le pauvre. Les opinions relatives à des questions apparemment aussi théoriques que celle de savoir si l'État est né d'une conquête ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'un contrat ont souvent été dictées par l'attitude à l'égard du gouvernement à telle époque.

La difficulté fondamentale à propos de l'objectivité résulte d'un état de choses inéluctable, à savoir, que ni l'exigence d'exactitude, quant aux faits, ni la règle de la neutralité sémantique, ne nous donnent une quelconque indication sur ce que nous devons inclure ou exclure lorsque nous décrivons une situation.

Je peux tracer la carte d'une ville qui montre la situation des musées, des écoles, des théâtres et autres lieux d'intérêt, de même que je peux en dessiner une qui ne signale que les bordels, les marchés de la drogue, les maisons de jeux et les prisons. Les deux pourraient être également authentiques et exactes et il n'y a aucune raison pour que l'une soit considérée comme moins authentique que l'autre ou comme moins exacte que n'importe quelle autre carte que je pourrais dessiner. Ou pour prendre un exemple moins futile, du point de vue de la sémantique philosophique, déclarer que tant d'écoles et d'hôpitaux ont été construits en U.R.S.S. est aussi neutre que d'indiquer combien de gens sont morts dans les camps de travaux forcés. Néanmoins, par sa volonté d'affirmer uniquement la première ou uniquement la seconde proposition, ou bien les deux, une personne fournirait une indication sérieuse quant à son attitude vis-à-vis de l'U.R.S.S.

Puisque n'importe quel phénomène empirique présente une infinité d'aspects, toute personne qui essaie de le décrire se trouve dans l'obligation de décider (consciemment ou inconsciemment) de ce qu'elle doit noter ou de ce qu'elle doit laisser de côté, de l'attention qu'elle doit porter et de la place qu'elle doit consacrer à chaque item ou à chaque aspect mentionné. Ni les canons de la véracité et de l'exactitude, ni les distinctions de la sémantique philosophique, et pas même le recours à des termes abstrus dénués de caractère émotionnel, ne peuvent nous fournir un moyen d'échapper à la nécessité de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tels choix. Comme tous les journalistes le savent, même la description d'un événement simple, comme un accident ou une rixe, peut le rendre méconnaissable par suite du choix que l'on fait de certains détails plutôt que d'autres ; de même qu'un discours peut être complètement dénaturé si on relie les uns aux autres des extraits qui, bien que littéralement exacts, ont été sélectionnés comme représentatifs de l'ensemble.

La conscience de ces difficultés ne devrait pas nous conduire à la conclusion défaitiste que tous les comptes rendus sont également sujets à caution et que nous ne pouvons jamais rien connaître. Cela est sûrement faux et le bon sens acquis au cours des expériences de la vie quotidienne nous montre que certains témoins ont moins de préjugés que d'autres, sans parler des variations qui se manifestent dans leur répugnance à raconter d'authentiques mensonges. Ce que l'on peut cependant déduire des arguments ci-dessus, c'est que l'idéal d'objectivité est beaucoup plus complexe et difficile à atteindre que les colporteurs de gadgets méthodologiques voudraient nous le faire croire et qu'il réclame bien davantage qu'une adhésion aux règles techniques de la vérification ou le recours à une terminologie abstruse et dénuée de caractère émotif. En fait, il exige un engagement moral vis-à-vis de la justice, la volonté d'être équitable envers les gens et les institutions d'éviter les pièges de l'enthousiasme et de la critique acerbe et le courage de résister aux menaces et à la séduction.

Tout comme un juge qui pèse les déclarations des témoins, nous ne pouvons estimer la valeur des données sans porter un jugement tacite sur le caractère de leur source, parce que, comme lui ou comme le détective, nous traitons normalement d'informations que nous ne pouvons personnellement vérifier, et ni l'appartenance à une association professionnelle, ni le fait d'avoir suivi les recettes méthodologiques ne garantissent une fidélité élémentaire, sans parler de l'objectivité au sens le plus large défini ci-dessus. Cependant, comme le juge, nous n'arriverions jamais à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rien si nous supposions que tous les comptes rendus sont également dignes de confiance, et que l'objectivité consiste à donner une importance égale à toutes les affirmations. Ne pas prendre parti entre le témoignage d'un honnête homme et celui d'un menteur équivaut à s'accommoder de demi-vérités et à se faire le complice de la duperie.

Tous les groupes, toutes les structures de pouvoir répandent certaines croyances quant à leur nature, à leurs alliés et à leurs ennemis, qui ne correspondent pas à la réalité. En conséquence, quiconque cherche la vérité sur les problèmes humains et la proclame, ne peut le faire sans heurter quelqu'un et sans courir le risque presque certain de se voir traiter d'hérétique odieux ou d'élément subversif dangereux. Comme il est peu de questions qui ne soient l'objet de solides préjugés au sein d'un groupe ou d'un autre, peut-être est-il totalement impossible de rester absolument neutre, notamment lorsque les factions puissantes adoptent (comme c'est généralement le cas) le principe du « qui n'est pas avec nous est contre nous ». Qui plus est, s'engager sur la voie de la vérité, conduit habituellement à prendre parti étant donné les multiples formes de l'illusion et du mensonge parmi les groupes et les individus. Ainsi, le chercheur résolu à dire la vérité s'engage à prendre position contre les organisations et les écoles de pensée qui s'illusionnent ou qui pratiquent la duperie à plus grande échelle, et à se ranger du côté des opposants moins enclins à succomber à ces vices. Aucun ouvrage honnête sur l'anthropologie physique ne pourrait demeurer neutre par rapport à l'idéologie nazie dont le dogme principal repose sur la fiction de la pureté de la race allemande. De même, toute la répugnance que l'on peut éprouver à procéder à des critiques ne pourrait empêcher qu'une comparaison honnête des conditions de vie des travailleurs manuels et des hauts fonctionnaires ne devienne automatiquement suspecte et dangereusement subversive dans un pays où la mythologie officielle prétend que les inégalités sociales ont disparu alors qu'en réalité il n'en est rien. L'information selon laquelle on a déversé plus de tonnes de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bombes sur le Sud-Vietnam que sur l'Allemagne et le Japon au cours de la seconde guerre mondiale (bien qu'elle soit en elle-même parfaitement neutre du point de vue de la sémantique), ne peut en pratique demeurer neutre étant donné le contexte situationnel, car elle met sérieusement en doute la sincérité de l'assertion selon laquelle la guerre vise à défendre la démocratie dans cette partie du monde.

Le terme « démocratie », entre parenthèses, a depuis longtemps cessé d'avoir un sens précis et, dans le langage courant, il en est arrivé à désigner une simple approbation d'un système donné, quel qu'il soit.

Quiconque révèle ce que les autres voudraient dissimuler ne sera pas considéré comme neutre, et ceci ne s'applique pas seulement aux hautes sphères de la politique mais également à toutes sortes de situations, par exemple aux conseils d'un expert industriel sur la manière de réorganiser une affaire, lesquels entraînent une promotion pour certains alors qu'ils privent les autres de leur gagne-pain. Aussi, nous faut-il tenir compte de la distinction entre neutralité sémantique et neutralité pratique. La première, bien qu'elle ne soit pas aussi simple que voudraient nous le faire croire ceux qui prétendent à un statut scientifique pour les études sociales, est au moins en principe accessible, alors que la seconde est hors de question dans notre monde où le mystère, la duperie et l'illusion jouent une si grande part dans la détermination des actions humaines.

Bien qu'il ne puisse y avoir d'authentique neutralité dans l'étude des problèmes humains, la pseudo-neutralité est non seulement possible mais éminemment profitable. Elle permet, à qui la pratique avec grand talent, de bénéficier des avantages d'un double jeu.

L'affirmation de Leopold Ranke selon laquelle la tâche de l'historien est de dire « comment les choses se sont réellement passées » a souvent été critiquée pour sa naïveté, et tout ce qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

a été dit ci-dessus montre qu'un engagement sur la voie de la simple véracité ne suffit pas pour garantir l'impartialité. Cependant, on se rend aisément compte du poids de l'affirmation de Ranke si on en prend le contre-pied et si l'on déclare que la tâche de l'historien est de ne pas dire comment les choses se sont réellement passées. En effet, nous ne pouvons guère imaginer que l'historiographie ou l'étude des problèmes actuels puisse être autre chose qu'une infâme et servile propagande ou une occupation tout à fait superflue si elle n'accepte pas les canons de la véracité, qui est heureusement beaucoup plus facile à atteindre que l'objectivité dans son sens le plus large. Bien qu'elle soit susceptible de critique sur le plan épistémologique, la phrase célèbre de Ranke affirme qu'en histoire le souci primordial doit aller à la recherche de la vérité, de l'exactitude et de la sobriété par opposition au style louangeur, hyperbolique et émotionnel encore courant aujourd'hui et presque universel à cette époque.

En dépit du caractère impondérable de ses critères et de l'impossibilité de l'atteindre pleinement, l'objectivité (qui englobe l'impartialité, laquelle est à distinguer de la neutralité) doit rester l'idéal essentiel qui guide nos efforts. Il ne s'agit pas, encore une fois, d'un idéal simple, facile à atteindre par l'application de quelques règles techniques, mais si nous le rejetons totalement nous ne pouvons être que des propagandistes ou des parasites, à moins que nous ne préférions devenir des guerriers, ou des guérilleros, qui aiment mieux tirer que raisonner.

Des arguments développés ci-dessus se dégage une conclusion qui va à l'encontre du stéréotype courant selon lequel les « faits » sont « consistants » alors que les théories sont quelque chose d'essentiellement arbitraire. Ceci ne signifie pas que nous soyons réduits à une sorte de relativisme fondamental, parce que pour raisonner un tant soit peu il nous faut postuler l'existence d'une « réalité » par rapport à laquelle les assertions quant aux faits peuvent être considérées comme vraies ou fausses. Un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

relativisme total qui consiste en un rejet du concept de vérité est en contradiction avec lui-même parce qu'en s'affirmant il se nie lui-même. Il se manifeste dans l'antinomie bien connue : un tel dit que les Crétois mentent toujours. Or, il est Crétois. Donc ce qu'il dit est un mensonge. Néanmoins, même dans le cadre des postulats habituels de la science et du bon sens selon lesquels les affirmations relatives aux « faits » peuvent être jugées comme vraies ou fausses, ne serait-ce que de façon approximative, il n'en reste pas moins que le critère de la vérité ne peut déterminer le choix de ce qu'il faut inclure ou de ce qu'il faut laisser de côté parmi le nombre infini des propositions vraies qui décrivent les « faits ». Ne subissant pas la contrainte de critères objectifs, un tel choix ne demeure pas moins arbitraire quand il applique des méthodes conventionnelles de classification, et peut au mieux être guidé par l'idéal vague de justice ou par un jugement intuitif (qui peut être vrai ou faux) sur l'importance relative des données. Au contraire, les propositions bien établies sur les relations causales sont en nombre limité et ne peuvent être ni multipliées à volonté, ni modifiées sans devenir fausses, car elles sont en fait très difficiles à découvrir.

Non seulement les théorèmes généraux, mais aussi les propositions particulières relatives à une relation causale dans un cas donné, sont l'objet de bien davantage de contraintes que les affirmations purement descriptives. Si je dois indiquer les attributs de l'entité A, j'ai la possibilité de mentionner n'importe quel attribut réel que je peux choisir. Mais si je veux énoncer des propositions sur les relations causales entre deux attributs de l'entité A, expliquant l'apparition de l'attribut x par l'existence de l'attribut y, alors ma liberté de choix sera sérieusement limitée par ma connaissance des relations causales, et souvent extrêmement limitée, si tant est que je parvienne à découvrir quelque proposition exacte de ce type.

Si nous interprétons le concept d'objectivité comme limitant le choix de nos affirmations, alors il nous faut conclure que les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

théories confirmées sont plus objectives que les descriptions véritables et que ces dernières ne se rapprochent de l'objectivité que dans la mesure où elles se fondent sur des propositions théoriques relatives aux causes et aux effets, alors que la description pure est toujours arbitraire. Il me faut cependant souligner que ceci ne s'applique qu'aux théories clairement formulées, vérifiables, et qui, si elles ne sont testées, s'appuient au moins sur l'évidence des faits au point d'atteindre un degré supérieur de plausibilité. Les élucubrations fumeuses, invérifiables, pseudo-théoriques sont évidemment plus qu'arbitraires puisqu'elles n'ont même pas à satisfaire au critère de l'exactitude élémentaire.

Notes et références

1. Comme toujours, le point de vue de Max Weber a été dénaturé par des théoriciens ignorant la logique. Cf. à ce sujet : The Uses of Comparative Sociology, chap. 5 : « Ideal Types, The Postulate of Non-Valuation and Die Verstehende Soziologie ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le refuge de la méthodologie

Moins malhonnête que le recours au jargon obscur, un autre stratagème permet d'échapper au risque d'offenser les groupes et les individus détenteurs de pouvoir et de mettre sa réputation en jeu sur des thèses sujettes à controverse. Il consiste à insister sur la perfection méthodologique, laquelle empêche son auteur de répondre à quelque question que ce soit, sauf aux plus banales.

Dans l'histoire des sciences exactes, le développement des méthodes d'expérimentation et de mesure a joué un rôle crucial. Il a sa place dans le processus de résolution des problèmes réels, et je ne connais pas d'exemple de méthodologie inventée dans le vide, ou empruntée globalement à un autre domaine, puis utilisée avec succès pour parvenir à des découvertes importantes. Il est exact, néanmoins, que certaines branches des mathématiques avaient été inventées longtemps avant qu'elles ne soient appliquées pour la première fois, l'exemple le plus remarquable étant le calcul des nombres dits imaginaires. Il faut cependant se rappeler que lorsque les gens parlent actuellement de méthodologie, ils entendent habituellement, non pas les principes fondamentaux de l'inférence inductive, mais les méthodes spécifiques de rassemblement et d'analyse des données statistiques.

La méthodologie est prophylactique par essence. De même que l'hygiène peut nous permettre d'éviter certaines contagions mais est impuissante à assurer la santé, la méthodologie peut nous avertir des pièges mais ne nous aidera pas à concevoir des idées nouvelles. Les méthodes dites d'induction sont en réalité

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des méthodes de vérification : elles nous indiquent comment tester des hypothèses mais non pas comment parvenir à celles-ci. En fait, ce dernier processus reste aussi mystérieux qu'au temps de Socrate ; tout ce que l'on sait, c'est que pour concevoir des idées originales et fécondes, il faut avoir du talent, s'imprégner des connaissances dont on dispose et réfléchir très profondément.

L'insistance exagérée sur la méthodologie et les techniques, de même que l'admiration pour les formules et les termes à résonance scientifique, nous offrent des exemples de la tendance courante (manifeste dans des phénomènes aussi divers que l'avarice ou que le « crache et frotte » de la caserne) qui consiste à déplacer la valeur de la fin vers les moyens : quelque chose qui, à l'origine, n'avait de valeur qu'en tant que moyen pour parvenir à une fin, acquiert une valeur en soi, de sorte que l'on oublie la fin originelle. Un sociologue ou un psychologue obsédé par les cadres, le jargon et les techniques, ressemble à un menuisier si préoccupé par la propreté de ses outils qu'il n'a plus le temps de travailler le bois. Ces tendances se trouvent renforcées par le sentiment d'impuissance devant l'intraitable complexité des phénomènes sociaux, et la peur de se trouver confronté aux questions dangereuses qui se dissimulent dans toutes les sciences sociales. En conséquence, on oublie qu'une pensée libre d'entraves est la plus essentielle des conditions de la recherche.

Le principal avantage de l'application mécanique de techniques routinières est qu'elle permet une production massive de publications sans beaucoup d'effort intellectuel. Comme nous le verrons plus en détail dans un prochain chapitre, un patron de recherche n'a pas à se préoccuper d'observer ce qu'il voit ou d'y réfléchir. Son unique souci consiste à trouver les fonds et à recruter du personnel qui fera le travail. D'autre part, peu importe le degré de négligence ou même de malhonnêteté dont ont pu faire preuve les questionneurs, les chiffres répertoriés ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

racontent pas leur histoire, et plus les tableaux sont importants plus il devient difficile de les comprendre.

Le truquage des interviews est beaucoup plus courant qu'on ne le suppose généralement, bien que personne ne puisse dire avec exactitude ses proportions. Parmi les cas que j'ai rencontrés, il y a celui d'un homme employé à faire des interviews dans diverses parties de l'Angleterre et qui, au lieu de se déplacer, rédigeait la plupart d'entre elles dans son bistrot préféré. Il avait précédemment assisté un autre sociologue dans un travail de recherche qui avait valu à ce dernier d'obtenir une chaire de professeur dans une université britannique et qui ne s'est pas fait hara-kiri en apprenant quelles étaient les véritables habitudes de celui qui avait été son principal collaborateur. Un autre exemple encore plus amusant est celui du département de sociologie d'une université américaine qui, ayant décidé d'insister sur la méthodologie exacte, engagea comme professeur à cet effet (moyennant un salaire élevé) un homme qui, a-t-on découvert par la suite, avait été renvoyé de l'organisme d'étude de marché pour lequel il travaillait précédemment, parce qu'il « truquait » les résultats.

Comme tout le monde le sait, la négligence dans le travail et la malhonnêteté interviennent dans tous les métiers, et les découvertes truquées (comme celles de Lysenko, pour ne mentionner que le plus célèbre des exemples récents) ne sont pas du tout inconnues dans les sciences naturelles. Mais l'importance de la négligence et de la fraude dépend de la facilité avec laquelle on peut s'en tirer sans dommage, et à cet égard il existe un gouffre immense entre les sciences expérimentales dont les résultats peuvent être (et sont normalement) revérifiés d'innombrables fois, et les études qui portent sur des phénomènes individuels qui ne peuvent être reproduits expérimentalement. Si vous ne croyez pas ce que l'on vous a dit sur les propriétés d'un métal, vous pouvez essayer de vous rendre compte par vous-même en posant l'hypothèse raisonnable

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que le morceau de métal sur lequel vous ferez votre expérience ne différera pas des morceaux utilisés par ceux qui vous ont fourni l'information. Mais si vous doutez de l'exactitude, ou même de la véracité fondamentale, des statistiques de production de la Chine, que pouvez-vous faire en dehors d'une estimation basée sur des preuves indirectes ? Vous ne pouvez même pas vérifier, au plein sens du terme, ce que l'on vous dit sur le nombre d'habitants de la ville où vous vivez, et si vous ne croyez pas au chiffre que l'on vous donne vous ne pouvez que hasarder une hypothèse à partir de certaines données.

Susceptibles au sujet de leur incapacité à justifier leurs prétentions, les adorateurs de la méthodologie se retournent comme une meute de chiens vicieux contre quiconque est taxé d'impressionnisme, notamment s'il écrit bien et si ses livres sont intéressants. La plupart du temps, leur motif relève de la simple jalousie, car la découverte de quelque chose de réellement intéressant et sa présentation dans un style vivant exigent un don spécial qui ne s'acquiert pas par un bachotage mécanique, alors que n'importe quel individu qui n'est pas mentalement déficient peut apprendre à triturer les ennuyeuses enquêtes effectuées de porte en porte, et qui passent pour de la sociologie. En outre, tout comme les fabriquants de n'importe quel produit liquide peuvent accroître leurs profits s'ils ont la possibilité de diluer leur marchandise impunément, les spécialistes des sciences sociales ont intérêt à faire du remplissage (puisqu'il réussit) et à considérer quiconque peut condenser une large quantité d'information en peu de place comme un concurrent dangereux qui ruine leurs moyens d'existence.

Aucune étude n'a donné une image aussi vivante et précise des travailleurs manuels britanniques que Ferdinand Zweig dans ses divers ouvrages. Pourtant, dans les revues sociologiques, ceux-ci ont tous fait l'objet de critiques hostiles sous prétexte qu'ils n'étaient pas scientifiques.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il ne fait aucun doute que le type de sociologie représenté par les ouvrages de Zweig est insuffisant en lui-même : nous avons certainement besoin de recherches statistiques, d'analyses comparatives, d'études historiques et d'un raisonnement déductif abstrait. Mais il est très dommage que nous n'ayons pas davantage d'ouvrages qui, sur la base d'une observation attentive et prolongée, décrivent avec sensibilité les aspects sociaux de la réalité qui échappent aux questionnaires et aux statistiques. Cette rareté s'explique par la vaste créance accordée au dogme selon lequel, d'une part, rien ne vaut la peine d'être connu qui ne peut être quantifié et, d'autre part, toute information qui s'insère dans un tableau devient par là même scientifique. C'est certainement là une des superstitions les plus grossières de notre temps, qui ne doit sa vogue qu'au fait qu'elle permet à un grand nombre de gens de vivre en s'adonnant à une pseudo-science facile.

Par comparaison avec la routine habituelle de la recherche sociale, ce type d'étude implique bien davantage de compétence et d'exigence dans le travail et ne peut être laissé aux soins d'assistants de recherche n'ayant qu'une formation rudimentaire, sans tomber dans le piège qui consiste à présenter des collections de banalités accompagnées d'un bavardage ennuyeux ainsi que le montrent nombre d'études dites anthropologiques sur les communautés modernes. Comme tout travail humain, les descriptions incisives de Zweig contiennent des imperfections et des erreurs, mais étant donné la somme de réflexion et d'observation qu'elles ont nécessitée, elles ne peuvent être qualifiées d'impressionnistes. Elles sont purement ou principalement qualitatives, mais elles ouvrent des perspectives qui pourraient étre au moins en partie explorées avec l'aide des méthodes quantitatives.

Les passages suivants, extraits de son livre d'essais In Quest of Fellowship, présentent les principaux points du credo méthodologique de Zweig qui vaut bien qu'on le note :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Interviewer quelqu'un ne doit pas nécessairement devenir un acte mécanique. Ce peut être un acte agréable et joyeux auquel les deux parties prennent plaisir sans qu'aucune n'en souffre. Qui plus est, je suis convaincu que sans cette attitude mutuelle l'interview n'atteindra pas son véritable but. On ne peut faire une interview en noyant sa victime sous le feu des questions, ce qui non seulement est ennuyeux mais fatigant pour les deux parties. La seule manière de procéder est de faire d'une interview un acte social agréable, à la fois pour le questionneur et le questionné, un commerce à double sens, de sorte que le questionné ait l'impression non pas d'être une « victime » mais un partenaire authentique, et de participer véritablement à la conversation...

« Chaque personne est un individu et doit être traitée comme tel... L'art d'interviewer a un caractère personnel puisqu'en fait l'outil fondamental du questionneur est sa propre personnalité... Il lui faut en interviewant découvrir sa vérité personnelle, savoir comment se montrer amical avec les gens sans les embarrasser, comment s'informer auprès d'eux sans être trop curieux, comment être intéressant sans trop parler, comment manifester un réel intérêt à leurs difficultés sans prendre une attitude protectrice à leur égard, comment inspirer confiance sans les troubler.

« Il faut tout d'abord que l'intervieweur rentre profondément en lui-même et s'auto-analyse. S'il ne saisit pas les limites de sa propre intelligence, s'il ne se connaît pas lui-même, il ne lui est pas possible de comprendre parfaitement les autres êtres humains. À mon avis, un spécialiste des sciences sociales doit opérer en lui-même un travail assez difficile pour améliorer la compréhension qu'il a de son propre esprit. Et il doit non seulement avoir une certaine compréhension de lui-même mais également une personnalité suffisamment riche. J'entends par là qu'il doit posséder un vaste éventail et une grande variété d'expériences personnelles, et comprendre la diversité des contradictions qui sont en lui-même, ce qui lui permettra de saisir les attitudes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ambivalentes si fréquentes dans les problèmes complexes de notre temps.

« La sympathie et la chaleur humaine sont les deux qualités les plus précieuses de l'intervieweur. Non seulement la sympathie lui est nécessaire mais également ce qu'on appelle l'empathie, sorte d'identification qui permet de se mettre à la place des autres. Mais ce n'est là qu'un aspect de la question. Un intervieweur doit utiliser deux techniques intellectuelles contradictoires ou plutôt complémentaires. D'une part, il doit s'identifier avec les gens qu'il interviewe, pour reconstruire dans son esprit leurs craintes et leurs espoirs, leurs anxiétés et leurs frustrations, et d'autre part, il doit développer en lui-même une certaine attitude de détachement.

« Ce que les gens déclarent de leur propre initiative est dans l'ensemble plus vrai que ce qu'ils disent quand ils répondent à des questions.

« C'est pourquoi, une interview conçue comme un acte social est bien supérieure à un questionnaire, parce que dans le premier cas on obtient une importante quantité de données que le questionné fournit spontanément, et ces données peuvent être le point de départ d'une nouvelle réflexion pour le questionneur et l'aider à combler les lacunes de son savoir et de son expérience.

« L'enquêteur social doit regarder au-delà des opinions et des conceptions exprimées et considérer leur origine, leur fondement et leur authenticité en même temps que leur relation avec la situation passée et présente.

« La valeur de l'interview peut se trouver grandement renforcée par l'observation attentive du questionné, par l'étude de son expression, de ses vêtements, de ses gestes, de ses mimiques, de l'éclat de son regard, de la rougeur ou de l'embarras qui apparaît sur son visage, etc. L'interview acquiert encore une valeur supplémentaire si on peut interroger une personne dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

son propre milieu, chez elle ou sur son lieu de travail, ce qui donne à l'intervieweur un champ d'observation plus vaste, car le simple usage de ses yeux lui permet d'apporter une réponse immédiate et véridique à un grand nombre de questions possibles. »

Zweig ne spécifie pas qu'un bon sociographe devrait aussi posséder de vastes connaissances, un talent littéraire, et une intelligence supérieure, mais ce sont là des propos subversifs pour les capitaines d'industrie de la recherche sociale.

L'idolâtrie méthodologique se fonde sur plusieurs distorsions bizarres. La première est un inductivisme naïf qui consiste à croire que si l'on rassemble assez de « faits », les théories explicatives et prédictives se dégageront spontanément, et qui continue à avoir bien des partisans en dépit des innombrables avertissements formulés par toutes sortes de penseurs éminents, en commençant par Whewell il y a plus d'un siècle.

La manière dont on aborde généralement la méthodologie des sciences sociales comporte un second défaut grave qui vient de ce qu'elle se concentre exclusivement sur les aspects quantifiables (ou supposés quantifiables) et de ce qu'elle se soucie peu de la signification des mots. De sorte que très souvent des chiffres établis avec minutie accompagnent un texte rédigé en un style incorrect où abondent des termes et des phrases susceptibles d'induire grossièrement en erreur, avec les conséquences que cela entraîne et dont nous avons parlé dans le chapitre sur le jargon. Si l'on met de côté certains intérêts acquis, la séparation des sciences sociales et de la philosophie est très regrettable. Étant donné le caractère vague de ses concepts et de ses théories (sauf en ce qui concerne certains aspects de l'économie), le praticien des sciences sociales a besoin des techniques de la philosophie analytique pour satisfaire aux exigences de la logique et de la sémantique. C'est pour cette raison que la ségrégation actuelle entre philosophes et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

spécialistes des sciences sociales — la grande majorité de chaque groupe refusant de s'intéresser aux apports de l'autre groupe — a contribué à la propagation d'une verbosité dénuée de toute signification. À cet égard, les intellectuels surpassent encore les syndicalistes par leur chauvinisme et leur penchant pour les querelles de frontières (au point que savoir quelque chose sur A est considéré comme une preuve suffisante que l'on ignore tout de B), si bien que les contacts interdisciplinaires s'avèrent souvent stériles lors de conférences organisées par des spécialistes qui ne se comprennent pas et qui ressemblent à des chœurs de sourds dans lesquels chaque chanteur émet des sons perçants face aux autres membres du groupe qui demeurent totalement indifférents.

Comme une part importante, sinon la majeure partie, du travail des sciences sociales, en dehors de l'économie, consiste en des descriptions non quantifiées, on aurait pu penser que le problème relatif à la manière de juger de leur qualité aurait fait l'objet d'un examen approfondi, or il n'en est rien. Les ouvrages de méthodologie qui contiennent maints préceptes minutieux quant à la façon de vérifier les « faits », ne nous indiquent pas la manière de les sélectionner, ce qui signifie qu'ils laissent totalement de côté la question fondamentale des critères permettant d'évaluer une description[1].

Les méthodes quantitatives de la recherche sociale élaborées par Paul Lazarsfeld et ses disciples en Amérique et en Europe (tels Blalock, Boudon et Nowak), contiennent une large part de sophistication et d'invention et diffèrent totalement des logomachies stériles des parsoniens. Néanmoins, en dépit de l'ingéniosité de leurs recettes, les sociologues spécialistes de méthodes quantitatives sophistiquées me font penser aux vieux films de Laurel et Hardy ou de Charlie Chaplin où l'on voit des boxeurs se faire les biceps, se cambrer vigoureusement, prendre des expressions féroces, esquiver des gestes menaçants et brasser l'air sans jamais en venir aux coups. Après tout, c'est en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dégustant un gâteau que l'on a la meilleure preuve de sa qualité, et les rigoristes en méthodologie sont comme des cuisiniers qui nous montreraient tous leurs fourneaux, leurs moulinettes et leurs ustensiles bien fourbis sans jamais nous préparer quoi que ce soit qui vaille la peine d'être mangé. En fait, dans l'art culinaire, comme dans de nombreux domaines des sciences sociales, nous pouvons déceler une tendance générale à la dégradation du produit au fur et à mesure que les gadgets se compliquent.

Malgré les promesses maintes fois répétées de succès imminents, ni en sociologie, ni en science politique, on n'est parvenu, avec l'aide des méthodes quantitatives ultra-sophistiquées, à des découvertes qui auraient accru de manière appréciable notre capacité à expliquer ou à prédire les événements politiques ou les transformations sociales, ce qui n'a rien de surprenant quand on considère le manque d'idées neuves dont font preuve les praticiens lorsqu'il s'agit de questions essentielles du comportement collectif. Dans presque tous les cas, la montagne accouche d'une souris : ainsi par exemple, après avoir lu une énorme quantité de tableaux et de formules nous arrivons à la conclusion générale (évidemment exprimée de la façon la plus abstruse possible) selon laquelle les gens aiment concentrer sur eux l'attention ou sont influencés par ceux qu'ils fréquentent... ce que je crois volontiers car ma grand-mère me l'a répété bien des fois au cours de mon enfance. Dans leur ouvrage, Personal Influence, Paul Lazarsfeld et ses collègues ont essayé de disculper les mass media de l'accusation selon laquelle elles exercent une influence exagérée, en montrant que les gens sont plus attentifs a ce que disent leurs amis qu'à ce qu'ils lisent dans les journaux. L'ennui d'une telle affirmation est que les amis subissent l'infiuence des mêmes media. Naturellement, on peut dire (comme le fait Lazarsfeld) que si les nouveaux outils n'ont encore conduit à aucune découverte importante, c'est parce qu'ils ne sont pas suffisamment perfectionnés, et qu'en faisant un effort supplémentaire pour les améliorer nous serons capables d'accéder au trésor de la science théorique exacte de la société.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il nous faut bien reconnaître que personne ne peut prouver que le Messie ne viendra pas un jour, mais pourquoi devrions-nous souscrire de confiance à cette croyance ?

Les savants devraient avoir la possibilité de faire comme ils l'entendent, et personne n'a le droit de s'opposer aux expériences que font les autres avec des méthodes qui n'ont pas encore produit de découvertes imprévues. Par ailleurs, cependant, ceux qui font comme ils l'entendent devraient être honnêtes et tolérants. Ils devraient admettre que jusqu'à maintenant, ils n'ont pratiquement rien découvert concernant des problèmes essentiels, et reconnaître la nécessité d'aborder les questions empiriques importantes avec des méthodes moins rigoureuses. Puisqu'ils ont travaillé pendant plusieurs décennies sans obtenir de grands résultats, ils devraient faire preuve de patience à l'égard de ceux qui cherchent des réponses à titre expérimental, sans attendre une méthode de vérification parfaite ; au lieu de cela, malheureusement ils se comportent comme de véritables sectaires, ils condamnent les études qualitatives comme n'étant pas scientifiques et ils tentent souvent d'évincer leurs auteurs de l'enseignement ou de la recherche.

C'est sans aucun doute le désir de bénéficier du prestige des sciences naturelles qui a incité ceux qui s'intéressaient à la méthodologie à adopter le parti pris exagéré de la quantification aux dépens d'aspects qualitatifs aussi essentiels que la critique des textes la perspicacité littéraire et la sensibilité en matière de sémantique, que devraient cultiver tous les spécialistes des sciences sociales, les économistes y compris. Au point où en sont les choses, nous arrivons à des aberrations grotesques, ainsi que le montre le cas d'un universitaire haut placé que j'ai entendu à une réunion à New York raisonner sur quelque point ésotérique de méthodologie, mais qui tout au long de sa conférence, et non pas une ou deux fois seulement par lapsus linguae, a employé le mot « suspect » pour « soupçonneux », disant qu'il était suspect à l'égard de ceci ou de cela. À en juger

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par l'absence de tout signe d'hilarité, on peut penser que l'auditoire avait également oublié cette distinction pourtant pas très subtile.

Comme les techniques indiquées par les manuels courants ne permettent d'analyser convenablement que très peu de problèmes importants, une préoccupation excessive pour la méthodologie sert d'alibi à un quiétisme timoré. Les contenus des journaux nous permettent de voir ce qu'il en résulte. Quiconque lit les revues sociologiques et politologiques américaines est incapable de deviner quels sont les problèmes brûlants des États-Unis d'aujourd'hui. Qui plus est, même si quelqu'un savait déjà quels étaient ces problèmes, la lecture de tels périodiques ne pourrait guère l'aider à les mieux comprendre, et il devrait avoir recours à des publications mensuelles comme Commentary ou même à des revues beaucoup moins intellectuelles, telles que Fortune. Même un hebdomadaire populaire comme Time offre un bien meilleur aperçu de la société américaine que tous les journaux de sociologie réunis, ce qui n'était certainement pas vrai avant l'avènement des marchands de jargon et des adorateurs de la méthodologie.

Une préoccupation excessive de l'utilité pratique peut rendre vaines, non seulement les sciences théoriques, mais également les sciences expérimentales, qui les unes et les autres bénéficient souvent davantage d'une approche indirecte. Refuser d'avoir son horizon intellectuel limité par une préoccupation d'utilité immédiate est une chose, alors qu'éviter toute application pratique en est une autre ; et rien ne peut justifier cette seconde attitude. Il est parfaitement exact qu'en physique et en chimie, nombre de découvertes importantes ont été suscitées par la seule soif de savoir, mais jamais ces études — pas même sous leur forme embryonnaire — n'ont été totalement étrangères à la technologie.

S'abriter derrière la méthodologie n'est évidemment pas la seule manière d'éviter l'engagement, car il ne s'agit que d'une version

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus technique du vieux stratagème qui consiste, si vous voulez éviter une question embarrassante, à continuer à parler d'autre chose. Et les sciences sociales offrent un éventail inépuisable de sujets insignifiants particulièrement adaptés à la circonstance, et qui vont de la répétition constante d'expressions comme « rôle » ou « structure » ou « cadre de référence », jusqu'aux néologismes très ésotériques.

En détournant les yeux des problèmes explosifs du moment, le purisme méthodologique agit en fait comme facteur de maintien du statu quo quel qu'il soit, ce qui explique en grande partie le succès mondain de ses adeptes et l'attrait considérable exercé par leurs idées. Comme si ce charme s'avérait insuffisant, ce purisme ajoute un second attrait au premier, il permet en effet de maintenir l'étude des sciences sociales à l'intérieur de cloisons étanches de sorte qu'elle ne contamine pas les dogmes entretenus avec affection, qu'ils soient révolutionnaires ou conservateurs. C'est pourquoi beaucoup de marxistes se laissent attirer par ce purisme, comme les canards par l'eau, car il leur permet de réconcilier leur désir de modernité avec leur dévotion pour les dogmes de naguère, parce qu'il n'est pas facile de croire que ce que disait Marx il y a un siècle reste le dernier mot de la science si l'on a assimilé les idées des autres grands penseurs aux horizons également vastes : la connaissance notamment des écrivains qui l'ont précédé réduit Marx aux dimensions d'un être humain (bien qu'encore très impressionnant).

Par contre, en travaillant sans relâche sur les statistiques et les questionnaires, on peut échapper à la nécessité de réexaminer les hypothèses fondamentales de sa propre position idéologique et accepter n'importe quel mythe qui satisfait ses appétits émotionnels. Qui plus est, la méthodologie peut être utilisée comme un véritable écran de fumée. En Amérique latine, j'ai vu des agents du communisme, qui, en leur qualité de sociologues universitaires, enseignaient la méthodologie pure sans jamais dire un mot des problèmes réels, tout en organisant une infiltration

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans les coulisses. En régime communiste, d'autre part (et la même chose s'applique à beaucoup d'États autoritaires) la méthodologie constitue le seul aspect des sciences sociales sur lequel on puisse travailler sans risque de distorsion par camouflage, ou de compromission par servilité, et auquel on peut par conséquent apporter des contributions valables, ce qui explique sa popularité. La difficulté ne surgit que lorsque l'on tente d'appliquer une des méthodes tant vantées à n'importe quelle question importante sans « truquer » les données, comme un certain nombre de spécialistes des sciences sociales en Pologne, en Tchécoslovaquie et ailleurs, s'en sont rendu compte à leurs dépens. Nous ne pouvons guère blâmer quiconque se cache derrière le rempart de la méthodologie, alors que quelques mots imprudents peuvent le condamner au chômage à vie ou même à l'incarcération. Mais ce n'est pas un spectacle très exaltant que de voir des gens qui ne sont pas confrontés à de tels dangers et qui gagnent déjà bien leur vie, avoir recours à un tel subterfuge dans le but d'obtenir une subvention de recherche, quelques voyages ou des vacances prolongées dans un endroit agréable (salaire et dépenses intégralement payés), subterfuge que les occasions de s'affirmer comme pontife dissimulent et encouragent opportunément.

Parmi beaucoup d'autres « trucs », les modèles de simulation d'action sociale méritent, dans ce contexte, une mention spéciale en raison de leur vogue. Fondamentalement, elle ne constitue rien de nouveau parce que les jeux de la guerre — c'est-à-dire la simulation de situations de combat avec des modèles réduits, par opposition à la simulation grandeur nature au cours des manœuvres — étaient connus avant même Napoléon ; et si ces méthodes peuvent être utilisées pour former les officiers, il n'y a pas a priori de raison pour qu'elles ne soient pas également valables pour les agents exécutifs de l'industrie, les administrateurs et les diplomates. Néanmoins, je n'ai jamais entendu dire que quiconque soit devenu un bon chef ou un bon homme d'affaires en recourant surtout (je ne dis pas totalement) à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette méthode, et je doute que cela arrive jamais. Même les manœuvres sur le terrain ne fournissent pas une indication sûre quant au résultat sur un champ de bataille ; et des généraux jugés prometteurs sur la base de leur compétence en temps de paix ont dû, la plupart du temps, être remplacés quand la guerre a éclaté.

En dépit de son inévitable simplification, un jeu simulant la diplomatie internationale peut éventuellement aider les étudiants en histoire ou en politique à apprécier la complexité des prises de décisions, à condition cependant que le jeu ressemble suffisamment à la réalité, ce qui est loin d'être toujours le cas. Je me souviens d'un incident amusant survenu à une conférence sur l'utilisation que l'on peut faire des sciences sociales pour écrire l'histoire. Un adepte de la simulation expliquait comment on utilisait cette méthode pour arriver à pénétrer plus profondément les causes de la première guerre mondiale. Après qu'il eût exposé comment un des participants avait joué le rôle crucial du roi de Serbie, un historien yougoslave s'est levé et a déclaré qu'au moment où la première guerre avait éclaté, le roi Pierre était fou et ne jouait aucun rôle dans la politique.

Même lorsqu'ils s'appuient sur des données plus exactes, les jeux de simulation pourraient servir à donner rapidement aux néophytes quelque idée sur la complexité d'une situation, mais ils ne peuvent guère permettre à des experts de pénétrer très profondément dans les problèmes, parce que ce genre de jeu ne peut reproduire ni les folies, ni les illusions collectives, ni la peur, ni la rage individuelle, ni des facteurs tels que le sang-froid qui déterminent souvent l'issue d'un combat dans la réalité. En tant qu'élément pouvant favoriser les prises de décisions, les méthodes de simulation souffrent (outre les inconvénients mentionnés ci-dessus) d'une faiblesse fondamentale : elles tendent à concentrer l'attention sur l'optimisation de quelque aspect des hypothèses initiales plutôt qu'à examiner celles-ci ; et les plus grandes erreurs résultent habituellement de ce que l'on agit en fonction d'hypothèses qui semblent si naturelles qu'il ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vient à personne l'idée de les mettre en doute. En principe, certes, le processus pourrait être inversé et la construction de modèles pourrait être mise en question par l'analyse des postulats tacites relatifs aux décisions ou aux explications. En pratique, cependant, les modèles de simulation, en dehors de situations mécaniques relativement simples, comme par exemple les problèmes de circulation, deviennent facilement des « trucs » isolés de la réalité et utilisés dans le seul but d'étouffer les gens sous un amas de science.

Le gouvernement des États-Unis est le premier de l'histoire à avoir un bon groupe de conseillers spécialistes des techniques mathématiques de prise de décisions ; et pourtant, depuis vingt ans, sa politique étrangère a été (et continue d'être)[2] une absurdité avec laquelle peu de gouvernants et de courtisans d'autrefois pourraient rivaliser. Il n'est pas nécessaire de bien connaître la théorie mathématique des jeux et les techniques de construction de modèles pour se rendre compte qu'on ne peut arriver à rien de bon en traitant la plus grande nation du monde comme si elle était atteinte de lèpre morale et indigne de participer aux intrigues de couloirs de l'O.N.U. Cet ostracisme hypocrite ne sert aucun but raisonnable (tel que le maintien de l'indépendance de Taïwan) qui ne pourrait être plus efficacement atteint par d'autres moyens. En outre, la règle la plus élémentaire de la stratégie militaire et diplomatique — bien connue de tous les politiciens « préscientifiques » — est d'essayer de semer la discorde entre les ennemis actuels ou même potentiels, en dépit de quoi la politique américaine à l'égard des deux puissances communistes a toujours semblé destinée à les réunir. En lisant le chapitre XIII de Military Organisation and Society, écrit il y a vingt ans, et pour lequel, entre parenthèses, les experts des affaires communistes m'ont qualifié de théoricien candide, on peut se rendre compte qu'il était possible de prévoir une rupture entre la Chine et la Russie et de donner un conseil pertinent.

Il semble qu'une raison de la poursuite stupide de cette politique

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nettement erronée est que le régime du Kuo-Min-Tang a mis une partie de l'argent qu'il avait reçu des États-Unis pour combattre les communistes dans la poche de politiciens américains influents ; mais au moins aussi importante est la simple crainte d'être en désaccord avec la démonologie générale. Jouer avec les ordinateurs, la théorie des jeux, les modèles de simulation, loin de neutraliser ces facteurs, aggrave en fait les choses en fournissant aux « experts-conseils » une excuse pour se soustraire à leur devoir de dire franchement la vérité et de dénoncer les chimères. Utilisé avec circonspection, un ordinateur peut sans aucun doute rendre de nombreux services, mais l'admiration béate de ce prodigieux gadget entrave le progrès de la compréhension et accroît la probabilité de décisions désastreuses car, encore une fois, la plupart du temps, les pires erreurs ne viennent pas de déductions inexactes, mais de fausses prémisses non contrôlées et d'une propension à s'illusionner.

Le danger le plus grave vient de l'illusion que, parce que certains types de données peuvent être quantifiées et traitées par un ordinateur, elles doivent de ce fait être plus importantes que celles qui ne sont pas mesurables. Il semble qu'une erreur de ce genre soit à l'origine de la décision d'envoyer des troupes américaines au Vietnam : sans aucun doute les quantités d'armes, le nombre de soldats et les moyens de transport avaient été calculés avec soin, mais sans tenir compte des facteurs mentaux. Une certaine aptitude à se mettre à la place des autres et une connaissance plus approfondie de l'histoire auraient aidé les responsables de la décision à imaginer ce que pourrait être la réaction populaire face à une invasion massive de soldats égoïstes et dépourvus de tact, qui touchaient des soldes fabuleuses et qui différaient si fortement des indigènes tant par leur physique que par leurs manières jugées extrêmement répugnantes. Une autre raison dont on ne parle pas mais qui est intervenue dans la prise d'une décision aussi désastreuse a été la sous-estimation incontrôlée du caractère et du talent de paysans mal vêtus, habitués aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

privations et insensibles au spectacle de la mort, accompagnée d'une surestimation de la valeur combative des jeunes Américains bien nourris, dorlotés et amateurs de plaisir, deux notions qui découlent en premier lieu d'un orgueil racial inavoué et en second lieu d'une croyance superstitieuse quant aux effets bénéfiques d'une nourriture abondante sur la résistance des individus. Comme si tout ceci n'était pas suffisant, une autre superstition venait encore fausser les jugements, à savoir, la conviction que puisque le communisme est une mauvaise chose, il ne peut donc être adopté que par une minorité perverse qui l'impose ensuite par la force à une majorité réticente — ce qui correspond assez bien à l'histoire de la prise du pouvoir par les communistes en Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie et, à un moindre degré, même en Russie — alors qu'il ne semble pas que l'on ait considéré la possibilité d'une conversion authentique d'une nation entière au communisme (ou au moins de ses éléments les plus actifs et les plus idéalistes). Pourtant, le fiasco de la baie des Cochons aurait dû enseigner aux planificateurs du Pentagone qu'un dictateur communiste n'est pas nécessairement un homme seul, mais qu'il peut avoir de nombreux partisans dévoués. Parmi l'ensemble des fictions dangereuses, il faut bien classer l'idée sans fondement que le communisme et le nationalisme sont naturellement opposés — ce qui est relativement vrai en Pologne, en Hongrie ou en Tchécoslovaquie, mais pas du tout au Vietnam ou en Chine où les maoïstes sont beaucoup plus nationalistes que ne l'a jamais été Chang Kaï-chek. Pour que la mesure soit à son comble, et en dépit des leçons que l'on aurait dû tirer de ce qui s'était passé en Allemagne à la fin de la dernière guerre mondiale, on adopta une tactique stupide de bombardements aveugles en se fondant sur la conviction que les Vietnamiens pouvaient être aisément domptés par la peur. Cette tactique semble avoir gagné au communisme plus d'adeptes que n'importe quels autres circonstance ou événement, sans exclure la vénalité cynique qui fleurissait au sein de l'armée et de la bureaucratie contrôlées par Saigon. Comme je n'ai pas l'intention de porter ici un diagnostic exact sur la situation au Vietnam, je renoncerai à allonger la liste

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des facteurs impondérables. Il suffit pour notre propos de souligner qu'aussi longtemps que des forces incommensurables de ce type continuent d'affecter l'issue des décisions politiques, ni les ordinateurs, ni les techniques de construction de modèles ne peuvent constituer le fondement suffisant d'un choix rationnel. Ils peuvent être véritablement dangereux s'ils persuadent faussement les responsables des décisions de l'exactitude de leurs connaissances.

De tels abus méthodologiques ont engendré, à l'opposé, avec autant d'obscurantisme, un rejet des principes fondamentaux de la méthode logique et scientifique, un dénigrement de la science, et un retour à la vieille notion mystique selon laquelle on peut découvrir la vérité sans une recherche rigoureuse et organisée, mais seulement par une méditation passive, sentimentale et pourquoi pas psychédélique.

Notes et références

1. Certains critères ont été suggérés dans The Uses of Comparative Sociology, chap. 1.

2. Cet ouvrage a été rédigé en 1970.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le camouflage sous couvert de quantification

Comme on l'a souvent dit, la mesure est le début de la science (si nous entendons par là la science exacte) car notre aptitude à prédire le déroulement d'un phénomène demeure nécessairement très limitée tant que nous ne pouvons le mesurer. Il ne s'ensuit pas cependant que, sans mesure, aucune forme de connaissance ne soit possible, ni que cette connaissance soit dénuée de toute valeur, ce qui est précisément la conclusion à laquelle sont parvenus (ainsi que nous l'avons vu dans le précédent chapitre) beaucoup de sociologues et de psychologues qui croient à tort que c'est l'unique manière de conserver à leur discipline son caractère scientifique. Mais le véritable esprit scientifique consiste a tenter de s'approcher aussi près de la vérité que le permettent les circonstances, et il est puéril d'exiger que l'on se taise si l'on ne parvient pas à une parfaite exactitude. Ceux qui refusent de traiter de problèmes importants et intéressants, uniquement parce qu'il est impossible de mesurer les facteurs en jeu, condamnent les sciences sociales à la stérilité, parce qu'on ne peut guère progresser dans l'étude des variables mesurables si celles-ci dépendent de facteurs non mesurables auxquels elles sont étroitement liées, et dont la nature et le fonctionnement nous demeurent inconnus. L'utilité de la théorie économique est limitée par une faiblesse de ce genre : en dépit du degré élevé de sophistication des techniques statistiques et des modèles mathématiques, elle demeure incapable de prédire un phénomène économique par excellence tel que l'inflation, parce qu'elle écarte de ses préoccupations des facteurs qui, bien que non mesurables, sont cruciaux d'un point de vue causal (tel l'équilibre du pouvoir politique) et les abandonne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aux soins de marâtres telles que la sociologie ou les sciences politiques (desquelles la plupart des économistes n'ont que faire, pensent-ils) ou les relègue simplement dans la catégorie du « toutes choses égales d'ailleurs ».

L'allusion, dans le précédent chapitre, à la corruption, apporte un argument irréfutable allant à l'encontre de la conception selon laquelle il est possible de construire une science exacte de la société (et notamment de la politique), car de même que tous les autres phénomènes sociaux qui impliquent une dissimulation intentionnelle, le caractère de non-mesurabilité de la corruption lui est intrinsèque et n'est pas simplement dû au développement insuffisant des techniques de quantification. Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses plus ou moins bien fondées sur l'importance comparative de la quantité absolue ou relative de biens qui se transmettent par ce canal à Jersey City ou à Lagos, mais il est inconcevable que l'on puisse jamais mettre au point une méthode permettant de rassembler des données statistiques exactes sur ce sujet, de même qu'il est impossible de savoir combien de meurtres sont commis qui passent totalement inaperçus. Si les gens étaient prêts à répondre à des questions sur leurs détournements et les pots-de-vin qu'ils ont acceptés, cela voudrait dire que ces pratiques ont acquis le caractère de perception légitime d'un tribut et ont cessé d'être de la corruption, laquelle notion sous-entend l'interdit et la honte qui s'attachent à l'acte. En d'autres termes, il faudrait que le phénomène disparaisse pour devenir mesurable.

Pour justifier leurs prétentions, les partisans d'une concentration exclusive sur la quantification devraient démontrer, soit que la corruption peut se mesurer, soit que c'est un facteur sans importance. Nous avons vu que la première alternative n'est pas réalisable, tandis que pour soutenir que la corruption ne joue pas un rôle important dans la causalité sociale, il faut être ou un hypocrite ou un rêveur irréaliste. En fait (ainsi que l'on peut s'en rendre compte dans mes ouvrages, Parasitism and Subversion in

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Latin America et The African Predicament), ce facteur explique plus qu'aucun autre l'échec ou plutôt l'inapplicabilité des plans de développement préparés par les économistes pour venir en aide aux pays pauvres.

La corruption, les détournements et autres variantes du « tripotage » financier ne couvrent pas tout l'éventail des activités à caractère dissimulatoire lesquelles ont toujours été, sont, et resteront (tant que la nature humaine ne changera pas radicalement) un instrument essentiel pour acquérir et conserver un pouvoir sur autrui, en même temps que pour échapper à tout contrôle. Abattre les remparts de la vie privée et les barrières des jardins secrets qui empêchent de se procurer des données complètes et exactes sur le comportement humain, exigerait un pouvoir beaucoup plus étendu que ceux de Staline et d'Hitler ; et comme ceux qui détiendraient un tel pouvoir ne souhaiteraient guère faire bénéficier les autres de leurs connaissances, la dissimulation continuerait d'exister.

Par ailleurs, la formule « savoir c'est pouvoir », ne comporte aucune ambiguïté lorsque l'on se réfère au contrôle de l'humanité sur une nature autre qu'humaine, mais elle devient très équivoque quand on l'applique aux relations humaines, car alors la question se pose de savoir qui sera le connaisseur et qui sera le connu. Les spécialistes des sciences sociales affirment souvent, avec beaucoup d'aisance, que leurs études portent en elles la promesse de nous assurer le contrôle sur les processus sociaux sans nous fournir la moindre information sur qui sera le « nous ».

Pour revenir à la question de la quantification, si nous considérons les types de données utilisées par les protagonistes des méthodes quantitatives en dehors de l'économie, nous nous rendons aisément compte qu'elles ne sont dans leur très grande majorité que des amoncellements de réponses à des questionnaires, sur le style d'information le plus superficiel que l'on puisse imaginer. C'est comme si quelqu'un avait tenté de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

construire une science de la météorologie uniquement en faisant des observations minutieuses sur le flottement des drapeaux. Dans les pays à tendance démocratique, les votes offrent une assise naturelle à la quantification, et les analyses des résultats ont fourni un certain nombre de conclusions très intéressantes, mais seul un spécialiste en science électorale ou très naïf ou malhonnête, prétendra que sa discipline donne de la politique une description adéquate. Seule une complète insensibilité à l'emploi logique des mots peut expliquer que l'on attribue l'étiquette « comportement politique » au seul vote, comme si les alliances conclues dans les coulisses, les conspirations, les assassinats, les incarcérations, les révolutions, les pots-de-vin, les guerres, et bien d'autres activités de ce genre, ne constituaient pas également, sinon davantage, des éléments habituels des processus politiques. On peut, entre parenthèses, adresser la même critique au titre fallacieux de l'un des meilleurs ouvrages qui soit paru récemment en sociologie politique, L'Homme et la Politique[1] de S. M. Lipset, qui montre sous un jour intéressant la politique fondée sur des élections relativement libres et honnêtes, sans se préoccuper de l'impérialisme, des intrigues ou de la terreur que pratiquent les milieux politiques dits civilisés.

La dévotion générale à l'égard de la quantification n'est peut-être pas uniquement imputable au purisme, mais également liée au désir de trouver une excuse pour passer sous silence les questions dangereuses ou déplaisantes. C'est ce que l'on peut conjecturer face à la répugnance — qu'aucune raison strictement méthodologique ne saurait expliquer — à utiliser le critère dont on dispose, celui des transactions financières, alors que les variations des sommes d'argent contrôlées par différents groupes, classes, clans et institutions, offrent les meilleurs indices numériques relatifs aux modifications de leur puissance et de leur statut. Pourtant des livres entiers traitent de la stratification ou de la politique sans faire allusion à ce facteur sordide mais crucial. Il est assez étrange que le seul ouvrage qui, à ma connaissance, aborde cette question de façon satisfaisante, traite d'un pays dont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les statistiques économiques ne se rangent pas parmi les meilleures du monde : il s'agit de l'œuvre d'un économiste égyptien, Samir Amin, intitulée Le Développement du capitalisme en Côte-d'Ivoire. Certains soviétologues ou sinologues font également bon usage de telles données, au moins de celles qu'ils peuvent obtenir, alors que les sociologues parlant de leur propre société ne s'abaissent jamais à traiter de questions aussi grossières, et concentrent leur attention sur les propos des gens concernant la position supérieure ou inférieure de tel ou tel par rapport à tel ou tel. Les premiers sociologues américains, tels Ross et Giddings, ou même le « darwiniste social», W. G. Sumner, ne craignaient pas de parler de la richesse et de la pauvreté, et même de l'exploitation, mais depuis que la manne des fondations s'est mise à pleuvoir, un seul ouvrage sur l'inégalité économique est paru aux États-Unis : Wealth and Power in America, de Gabriel Kolko, un historien de la « Nouvelle Gauche ». Le fait que les intellectuels sont beaucoup plus enclins à appliquer ce type d'analyse aux systèmes qui leur déplaisent ou qui sont disparus, plutôt qu'à celui dans lequel ils vivent, laisse supposer qu'en leur imputant des motivations matérielles on n'est pas entièrement dans l'erreur.

Il est rarement possible de rassembler des données quantitatives massives sur un quelconque sujet que ni le gouvernement, ni les autres grandes organisations ne souhaitent connaître ou divulguer. En outre, alors qu'aucune difficulté importante ne s'oppose à l'obtention de réponses franches quand il s'agit de questionnaires portant sur la couleur préférée d'un papier d'emballage ou d'une voiture, il s'avère pratiquement impossible d'obtenir des informations personnelles sincères, quand on aborde un sujet délictueux ou profondément ressenti comme honteux. Il n'est aucune méthode concevable qui permette de mesurer avec exactitude le degré de soutien populaire dont jouit un dictateur terroriste, ou le montant de la fraude fiscale. On n'a commencé à obtenir des informations statistiques sur les manies sexuelles des gens que lorsque ceux-ci ont cessé d'en éprouver

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une honte profonde. Il s'ensuit que quiconque préconise des canons méthodologiques qui ne prendraient pas en considération les facteurs non quantifiables se range du côté de la bienséance et encourage la tendance du système établi à se blanchir.

Durant son séjour à la cour de Catherine II de Russie, le grand mathématicien suisse Euler eut une discussion avec les voltairiens sur l'existence de Dieu. Pour dérouter ses adversaires dans cette querelle où chacun faisait assaut d'esprit, le grand mathématicien demanda un tableau sur lequel il écrivit :

$$(x + y)^2 = x^2 + 2xy + y^2$$

donc, Dieu existe.

Incapables de contester la pertinence de la formule qu'ils ne comprenaient pas, et ne voulant pas dévoiler leur ignorance, les hommes de lettres acceptèrent son argument. Étant donné que dans ce domaine l'ignorance continue d'être très générale, les formules mathématiques utilisées pour aveugler de science les gens, pour forcer leur respect et pour leur imposer des propositions gratuites ont à peine perdu de leur pouvoir. Comme ni les littéraires, ni les sociologues qui vont de porte en porte et qui ignorent littérature et mathématique ne comprennent les formules, et alors que les spécialistes des sciences naturelles ne parviennent pas à saisir à quels problèmes elles sont supposées s'appliquer, et s'imaginent que des ouvrages qui ressemblent aux leurs doivent être plus scientifiques que ceux qui en diffèrent, le spécialiste des sciences sociales s'attire la gloire s'il jongle avec les formules mathématiques et avec des mots comme input, output, « entropie », et autres expressions empruntées aux sciences naturelles, peu importe d'ailleurs avec quel à-propos ou manque d'à-propos. Dans le meilleur des cas, le praticien réussit à faire d'une pierre deux coups : d'une part, il évite d'exprimer son opinion sur des questions épineuses ou dangereuses, et d'autre part, il marque des points au jeu des promotions académiques.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Parmi les efforts les plus réussis entrepris dans ce sens, se situe la psychologie dite topologique de Kurt Lewin, qui n'est que platitudes rendues vagues et incompréhensibles par le langage encombré de fioritures géométriques dans lequel elles sont exprimées.

Dans un débat sur l'applicabilité des mathématiques à la sociologie, la sociométrie doit, en vertu de son nom, être mentionnée. Bien qu'au cours des dernières décennies du siècle précédent, les auteurs français et belges aient utilisé ce terme avec modération pour désigner la mesure statistique des phénomènes sociaux, le mot, dans sa version récente, prétend signifier bien plus que cela. La sociométrie, largement pratiquée sous la direction de son fondateur Jacob Moreno, depuis son Institut de New York, présente une extraordinaire combinaison de recherche technique et de thérapeutique. Celle-ci utilise des méthodes diverses bien qu'apparentées. La première s'appelle le psychodrame : elle consiste à rassembler des gens et à les persuader de jouer un rôle comme s'ils étaient dans une pièce de théâtre ayant pour thème leurs soucis personnels. Ainsi, par exemple, si un homme est tourmenté par l'infidélité de sa femme mais craint d'entreprendre quelque action à ce sujet, il a la possibilité de laisser éclater sa rancœur en jouant la comédie. Étant donné l'attrait qu'exerce sur beaucoup de gens la profession d'acteur, il ne serait pas surprenant que de tels jeux puissent parfois apporter une aide. Le sociodrame est sensiblement identique, si ce n'est que cette fois des implications sociales plus larges entrent en jeu : les gens ont l'occasion de prétendre qu'ils semoncent leur patron, qu'ils huent les gendarmes, etc. Le « théâtre de la spontanéité » constitue la troisième méthode de traitement : elle consiste à amener des gens à monter sur quelque chose qui ressemble à une scène et à les persuader de faire ce qui leur vient à l'esprit. On n'explique pas ce qu'il advient de la spontanéité lorsque quelqu'un est pris du désir irrésistible de tuer ou de violer. Les pouvoirs thérapeutiques de ces procédés se trouvent sans aucun doute renforcés du fait que (comme Moreno

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nous le dit dans la préface de son ouvrage, Les Fondements de la sociométrie) « les origines de la sociométrie sont comme les origines de la Divinité ».

En tant que technique de recherche, la sociométrie consiste à amener des groupes de gens à dire au sociomètre qui aime ou déteste qui et dans quelle mesure, à enregistrer les résultats et à dresser des schémas qui montrent qui est accepté ou rejeté par le groupe et dans quelle mesure. Cet exposé doit suffire car il serait prétentieux d'ajouter d'autres commentaires à l'œuvre d'un homme qui écrit dans la même préface qu'il a eu deux précurseurs, Jésus et Socrate, et qui s'est certes révélé très supérieur à ses illustres prédécesseurs par son aptitude non seulement à gagner de l'argent mais aussi à éviter la souffrance corporelle.

L'ouvrage de H. A. Simon, Models of Man, illustre bien l'absurdité qui consiste à donner une forme mathématique à de banales demi-vérités. L'auteur y présente une version formalisée de la « théorie » de l'interaction de Homans. Celle-ci a été acclamée par certains « critiques » qui l'ont comparée aux ouvrages d'Euclide, ce qui montre qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'Euclide a réellement fait, et confondent la formulation pompeuse de quelques demi-vérités naïves avec l'établissement des fondements d'un système déductif. Voici les « principes » formulés par Homans dans The Human Group :

« ... Les personnes qui sont fréquemment en interaction tendent à avoir de la sympathie réciproque.

« Si la fréquence des interactions entre deux personnes ou plus s'accroît, le degré de leur sympathie réciproque augmentera et vice versa.

« Si les interactions entre les membres d'un groupe sont fréquentes dans le cadre d'un système, des sentiments de sympathie grandiront entre eux, et ces sentiments entraîneront à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

leur tour d'autres interactions, en plus des interactions impliquées par le système. »

Voici comment Simon réexprime ces principes dans son ouvrage, Models of Man, mais sans apporter de solution à la question de la quantification d'un concept aussi vague que celui de bienveillance, solution sans laquelle ses équations se réduisent uniquement à du graphisme :

$$I(t) = a_1F(t) + a_2A(t) \textbf{ (1.1)}$$

$$dF(t) / dt = b [I(t) - bF(t)] \textbf{ (1.2)}$$

$$dA(t) / dt = c_1 [F(t) - yA(t)] + c^2 [E(t) - A(t)] \textbf{ (1.3)}$$

L'effort de Simon montre que faire étalage de formules mathématiques (dans le style de la première année de Polytechnique) ne vous permettra pas de découvrir quoi que ce soit si vous êtes insensible à la signification des mots et si vous ignorez les complexités de la vie sociale. Le simple fait que dans un certain nombre de pays occidentaux la majorité des meurtres sont commis contre des parents proches suffit à montrer que la fréquence de l'interaction en tant que telle, loin de faire toujours naître la sympathie, peut engendrer la haine la plus violente. La fréquence de l'interaction entre un gardien sadique et un prisonnier, entre un sergent instructeur cruel et un « bleu » maladroit, ou entre le « dur » de l'école et la victime studieuse qu'il se plaît à brutaliser, peut engendrer quelques-unes des haines les plus profondes que connaisse l'homme ; alors que tous les psychologues de l'enfant savent que les frères se querellent et se taquinent souvent plus que les enfants qui ne vivent pas ensemble. Ce n'est que lorsque l'interaction est purement volontaire des deux côtés, que l'on peut l'interpréter comme un indice possible d'une attraction mutuelle, bien que même dans ce cas il existe de nombreuses exceptions imputables à la fourberie, ainsi lorsqu'un voleur à l'américaine cultive l'amitié de sa proie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

future. Il faut singulièrement manquer de perspicacité pour imaginer que l'on peut comprendre le comportement humain en oubliant la nature des contacts et en ne considérant que leur fréquence. C'est se situer en deçà même du niveau des rapports Kinsey où (sans parler de l'absurdité qui consiste à confondre « humain » et « américain ») les relations entre hommes et femmes sont réduites à la fréquence de l'orgasme.

Le lecteur de Models of Man, en cheminant dans le dédale des formules, ne rencontrera pas un seul fait social concret qui les corrobore ou qu'elles puissent expliquer, ou (pour limiter nos exigences au plus strict minimum) qu'elles permettent de mieux comprendre, pas même le chapitre sur les prévisions électorales qui est un des rares domaines des sciences politiques sur lequel on ait des données quantitatives abondantes et relativement précises. L'Ulysse de James Joyce est le seul exemple concret mentionné dans l'ensemble de l'ouvrage.

Pour transposer dans le monde de la physique ce qui passe pour de la sociologie mathématique, il nous faudrait mettre en formules mathématiques des affirmations telles que « si vous les frappez assez fort, la plupart des objets se brisent ». En fait, c'est être charitable à l'égard de Simon, parce que cette dernière affirmation, bien qu'extrêmement vague, est au moins vraie. Un meilleur équivalent physique de la formalisation des théories de Homans par Simon serait une phrase comme : « le vent souffle où ça penche », laquelle pourrait également être transcrite selon le symbolisme mathématique du calcul vectoriel : $V_s = V_p$.

La plupart du temps, l'application des mathématiques aux sciences sociales, en dehors de l'économie, tient de l'invocation rituelle qui a engendré sa propre race de magiciens. Pour accéder à la qualité d'auteur dans ce genre d'entreprise, la recette est aussi simple que payante : prenez un manuel de mathématiques, copiez-en les parties les moins compliquées, ajoutez-y quelques références à la littérature traitant d'une ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

deux branches des études sociales, sans vous inquiéter outre mesure de savoir si les formules que vous avez notées ont un quelconque rapport avec les actions humaines réelles, et donnez à votre produit un titre bien ronflant qui suggère que vous avez trouvé la clé d'une science exacte du comportement collectif.

La majorité des grandes compagnies possèdent des diagrammes qui en représentent l'ossature organisationnelle par une structure en forme d'arbre composée de traits et de points, et qui fournissent une orientation préliminaire quant à la personne à contacter à propos d'un problème particulier. On a salué avec enthousiasme ces schémas comme permettant une application des diverses branches des mathématiques, telles que les théories des ensembles, des graphes, des réseaux. Elles seraient de quelque utilité s'il était vrai que l'interaction entre êtres humains (ou même entre animaux) pouvait se représenter au moyen d'un trait joignant deux points extrêmes. Malheureusement (ou heureusement) on ne peut presque rien inférer de l'action de deux personnes en voyant leurs noms réunis par un trait. En conséquence, une théorisation compliquée, fondée sur une hypothèse aussi tirée par les cheveux, se réduit à un bavardage qui ne vise qu'à l'acquisition d'un statut.

Les points faibles mentionnés ci-dessus proviennent d'une réification plutôt simpliste. Ainsi que Max Müller l'a abondamment montré il y a un siècle, tous les mots abstraits ont tiré leur origine d'une utilisation métaphorique de termes concrets. Ainsi, pour décrire comment les gens agissent les uns envers les autres, nous employons des mots tels que « forme », « structure » ou «relation » (empruntés aux métiers de la poterie, de la maçonnerie et de la vannerie), parce que nous n'avons rien de mieux, mais nous devrions nous garder d'imaginer qu'entre les phénomènes sociaux et les choses ou les actions physiques pour lesquelles ces mots ont été inventés à l'origine, l'analogie présente autre chose qu'un caractère vague. Prenons un autre exemple : lorsque nous disons qu'un statut est supérieur ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

inférieur, nous ne pouvons utiliser ces qualificatifs que dans un sens purement métaphorique, et nous devrions nous garder d'émettre une hypothèse gratuite selon laquelle les comportements divers et variés que nous désignons comme relations de statut sont en fait soumis à une ordonnance linéaire univoque à l'intérieur de laquelle chaque individu doit avoir une situation précise. L'hypothèse relative au caractère linéaire du statut se vérifie rarement même en ce qui concerne l'ordre dans lequel quelques poules se donnent des coups de bec, parce que même dans ce cas, nous trouvons souvent une situation où A donne des coups de bec à B, B donne des coups de bec à C et C donne des coups de bec à A, sans parler de permutations encore plus complexes.

Le problème fondamental est que vous ne pouvez pas transformer des approximations vagues et douteuses (sans parler de non-sens et de demi-vérités) en une science mathématique simplement en les transcrivant dans le symbolisme des mathématiques. Même les théorèmes les plus avancés des mathématiques actuelles ne sauraient être d'une quelconque utilité à qui tenterait de faire de la physique aristotélicienne une science exacte. Le principe selon lequel « la nature a horreur du vide » a été une idée précieuse en son temps — utile même à des fins pratiques telles que la fabrication des pompes — mais ce n'est pas en jonglant avec les symboles que l'on pourrait convertir ce principe en une proposition de la physique mathématique. Galilée avait une mathématique très simple, et son exploit n'a pas été de l'appliquer à ses découvertes en physique, mais de créer de nouveaux concepts capables de fournir des types authentiquement nouveaux d'information lorsqu'on les manipulait avec l'aide des mathématiques.

Quelles que soient les critiques que l'on puisse adresser au manque de pertinence des formules proposées par Simon et par ceux qui partagent ses conceptions, y compris beaucoup d'économistes, leurs équations sont au moins des mathématiques

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

authentiques, tandis que les signes utilisés par Lévi-Strauss dans ses plus récents ouvrages n'ont que l'apparence des mathématiques et ne font que remplacer des mots ordinaires. (Cette critique ne s'applique cependant pas à l'appendice mathématique des Structures élémentaires de la parenté, rédigée par André Weil.) Ainsi Lévi-Strauss emploie le signe conventionnel de « puissance moins un », là où le mot « opposition » ou « contraste » conviendrait. Par exemple, puisque beaucoup de cosmologies traitent le feu et l'eau comme des contraires, il écrit : « feu = $eau^{(-1)}$ », graphisme étrange et dénué de sens qui n'est ni équation ni phrase. Lorsque dans un mythe un fourmilier représente le contraire d'un jaguar, Lévi-Strauss analyse ceci en écrivant « jaguar = $fourmilier^{(-1)}$ ». Si nous donnions au signe (-1) sa valeur réelle, nous arriverions à la conclusion fantasmagorique qu'un jaguar est égal à 1 divisé par un fourmilier.

Lorsqu'un mythe semble être une version modifiée d'un autre mythe, Lévi-Strauss les désigne par des lettres d'apparence algébrique telles que M_z et M_w ; il décrit le lien qui existe entre eux à l'aide du symbole ($\vec{F}$) qui, dans les ouvrages mathématiques, indique souvent une relation fonctionnelle entre deux variables, et il écrit « M_z $(\vec{f})$ M_w ». Il s'agit évidemment d'un cas limite de parodie des mathématiques, parce qu'un mythe est une entité historique, définie et nettement différenciée, et non pas une variable algébrique, et parce qu'une fonction mathématique est une relation qui détermine comment les modifications d'une variable sont liées à celles d'une autre. Il ne saurait donc y en avoir entre des entités.

Lorsque nous sommes en présence de trois mythes et que le troisième semble dériver du second d'une manière quelque peu identique à celle dont le second dérive du premier (j'emploie délibérément le mot « semble », car les Mythologiques sont remplis d'affirmations conjecturales de ce genre sans que soient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fournis pour les étayer un quelconque témoignage ou quelque argument, sans parler de preuve), Lévi-Strauss utilise pour désigner cette vague analogie le terme d'« isomorphisme » à résonance mathématique, qu'il symbolise par ≈, et il traduit le tout par la formule suivante :

$$[M_z \ \overrightarrow{(f)} \ M_x] \approx [M_x \ \overrightarrow{(f)} \ M_y]$$

(Le Cru et le Cuit, p. 205.)

Les crochets, loin d'avoir le sens qu'on leur donne en mathématiques, signifient seulement qu'il y a un lien entre les éléments qu'ils renferment. Dans un autre passage du même ouvrage, les crochets signifient qu'un lien existe entre deux traits ou deux éléments à l'intérieur d'un seul et même mythe. La présence ou l'absence d'un thème ou d'un élément sont indiquées respectivement par les signes + et − ; une fois de plus on a une parodie de mathématiques. Ainsi, à la page 201 de cet ouvrage, Lévi-Strauss nous parle du thème de l'extinction du feu par l'urine — apparemment courant dans les mythes d'une tribu amazonienne — qu'il décrit : [urine → feu (−)], ce qui, dans son langage, signifie que l'urine est transformée en une négation du feu. Une autre affirmation accompagne celle-ci, selon laquelle ce thème a été « transformé » en l'idée exprimée dans un mythe d'une autre tribu de la même région (ce qui en termes sensés pourrait vouloir dire que par analogie il l'a suscitée à travers quelque processus de suggestion), à savoir que le manioc a eu pour origine le lait de femme qui a coulé sur le sol. Voici comment Lévi-Strauss transcrit cette explication : [lait → plantes (+)] que l'on peut traduire dans son jargon par « le lait est transformé en plantes positives ». Comme d'habitude, on ne nous propose aucune preuve pour étayer la thèse selon laquelle la seconde explication de l'origine du manioc est en fait née d'une « transformation » de l'idée d'extinction du feu par l'urine, idée présente dans un mythe d'une tribu différente. Au lieu de nous fournir des arguments pour justifier son point de vue, Lévi-Strauss

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

espère nous convaincre en représentant cette supposition psychédélique par des symboles mathématiques :

$$[\text{urine} \rightarrow \text{feu } (-)] \rightarrow [\text{lait} \rightarrow \text{plantes } (+)]$$

Comme on le sait, dans beaucoup de mythes cosmogoniques la relation entre ciel et terre est envisagée comme comparable à la relation entre les sexes, et toutes sortes de choses sont considérées comme nées de leur union. Lévi-Strauss, employant le signe :: pour indiquer la ressemblance (ou l'homologie comme il préfère l'appeler plus pompeusement), décrit ce vague ensemble de notions par la formulation pseudo-mathématique que voici :

$$\text{ciel} : \text{terre} :: \text{sexe}_x : \text{sexe}_y$$

Quel que soit, parmi ses ouvrages récents, celui que nous prenions, nous constatons la répétition permanente de termes totalement inadéquats, empruntés aux mathématiques ou à la linguistique. Des formules dépourvues de sens, telles que celles que nous venons de mentionner, sont appelées canoniques, le fil d'une histoire devient une séquence syntagmatique, et n'importe quel assemblage de mots inscrits à l'intérieur d'un carré accède au statut mathématique de matrice. Bien que dans Le Cru et le Cuit nous ayons, comme dans les livres d'enfants, beaucoup d'images d'animaux, aucune histoire n'a de nom qui pourrait nous aider à nous rappeler quel en est le sujet. Elle possède seulement un numéro, et comme il y en a des centaines, c'est une bonne méthode pour engourdir les facultés critiques du lecteur.

Prenons un autre exemple : à la page 345 de La Pensée sauvage, voici comment on nous explique, avec l'inévitable cortège des fioritures pseudo-mathématiques, un problème évident, à savoir que l'historiographie ne peut décrire tout ce qui est arrivé dans le passé et que nos connaissances demeureront toujours lacunaires :

« Si le code général ne consiste pas en dates qu'on puisse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ordonner en série linéaire, mais en classes de dates fournissant chacune un système de référence autonome, le caractère discontinu et classificatoire de la connaissance historique apparaît clairement. Elle opère au moyen d'une matrice rectangulaire :

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

où chaque ligne représente des classes de dates que, pour schématiser, on peut appeler horaires, journalières, annuelles, séculaires, millénaires, etc., et qui forment à elles toutes un ensemble discontinu »[2].

À la page suivante nous trouvons l'exemple de mystification que voici : ce passage (émaillé de termes impressionnants empruntés aux divers types de sciences et utilisés sans souci de leur signification) traite de la simple distinction entre divers niveaux de généralité en historiographie, de même que des degrés d'importance accordée au récit anecdotique à une extrémité de l'échelle, à l'analyse institutionnelle et à l'explication théorique de l'autre :

« Chaque domaine d'histoire est circonscrit par rapport à celui de rang immédiatement inférieur, inscrit par rapport à celui de rang plus élevé. On vérifie alors que chaque histoire faible d'un domaine inscrit est complémentaire de l'histoire forte du domaine circonscrit et contradictoire à l'histoire faible de ce domaine (en tant qu'il est lui-même un domaine inscrit). Chaque histoire s'accompagne donc d'un nombre indéterminé d'anti-histoires, dont chacune est complémentaire des autres, à une histoire de rang 1 correspond une anti-histoire de rang 2, etc. Le progrès de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

connaissance et la création de sciences nouvelles se font par génération d'anti-histoires, qui démontrent qu'un certain ordre, seul possible sur un plan, cesse de l'être sur un autre plan. L'anti-histoire de la Révolution française imaginée par Gobineau est contradictoire sur le plan où la Révolution avait été pensée avant lui ; elle devient logiquement concevable (ce qui ne signifie pas qu'elle soit vraie) si, l'on se situe sur un nouveau plan, que Gobineau a d'ailleurs maladroitement choisi ; c'est-à-dire à la condition de passer d'une histoire de rang « annuel » ou « séculaire » (et aussi politique, sociale et idéologique) à une histoire de rang « millénaire » ou « plurimillénaire » (et aussi culturelle et anthropologique) ; procédé dont Gobineau n'est pas l'inventeur, et qu'on pourrait appeler : « transformation de Boulainvilliers ».

« Par conséquent, et selon le niveau où l'historien se place, il perd en information ce qu'il gagne en compréhension ou inversement, comme si la logique du concret voulait rappeler sa nature logique en modelant, dans la glaise du devenir, une confuse ébauche du théorème de Gödel »[3].

L'allusion à Gödel, impressionnante par l'érudition dont elle témoigne, est totalement hors de propos, car la découverte de ce dernier n'a rien à voir avec la philosophie de l'histoire. Sa célèbre étude : Über formal unentscheidbare Sätze der « Principia Mathematica » und verwandter Systeme, démontre qu'il est impossible de donner une preuve absolue de la consistance d'un système à l'aide de ses seuls postulats.

Il ne fait aucun doute que la principale raison du large succès remporté par les rêveries inconsistantes de Lévi-Strauss sur les applications des mathématiques à l'étude de la culture, vient de ce qu'elles ont sur beaucoup de gens l'effet d'incantations hallucinogènes, qu'elles font naître des visions fantastiques où l'esprit atteint les dimensions d'un ordinateur par l'invocation constante du terme sacré « binaire », auquel les littéraires,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ignares en mathématiques, attribuent des pouvoirs occultes. Tout cela va bien au-delà du fait prosaïque selon lequel ce terme réfère simplement à une manière spéciale d'écrire les nombres afin de les adapter au calcul par ordinateur.

Le lecteur, ébloui par l'éclat du symbolisme mathématique, peut en même temps se délecter de quelques morceaux choisis de pornographie surréaliste ou de scatalogie, probablement tirés du subconscient des sauvages ignorants, et dont voici un bon exemple :

« Si les excréments sont interchangeables, mais non les yeux, il résulte que l'échange des yeux (à la différence de l'échange des excréments) ne peut pas consister dans un changement de propriétaire, les parties du corps restant identiques, mais dans un changement de parties du corps, le propriétaire restant identique »[4].

Parmi les innombrables passages particulièrement piquants et savoureux pour la génération psychédélique, en voici un qui est extrait du troisième volume des Mythologiques et rapporté par Edmund Leach :

« Au cours du précédent volume, nous avons progressivement dégagé une philosophie du miel, inspirée par l'analogie de ce produit naturel avec le sang menstruel. Tous deux sont des substances élaborées qui résultent d'une sorte d'infracuisine, végétale dans un cas (puisque les Indiens sud-américains classent le miel parmi les végétaux), animale dans l'autre. De plus, le miel peut être sain ou tonique, comme la femme qui dans sa condition normale est un « miel » mais sécrète un poison quand elle est indisposée. Enfin, nous avons vu que, pour la pensée indigène, la quête du miel représente une sorte de retour à la nature, paré d'un attrait érotique transposé du registre sexuel à celui de la sensibilité gustative, et qui saperait les fondements mêmes de la culture s'il s'exerçait trop longtemps. De même, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lune de miel menacerait l'ordre public si l'on permettait aux époux de jouir indéfiniment l'un de l'autre, et de négliger leurs devoirs envers la société »[5].

Un des grands attraits de ce genre de poésie déguisée en science, vient de ce qu'il serait très difficile d'inventer un sujet plus éloigné de tous les problèmes importants de la vie sociale, et mieux adapté à une conversation neutre entre des bureaucrates internationaux pseudo-intellectuels, dont les opinions et les options divergent radicalement.

Le respect avec lequel les intellectuels « dans le vent » traitent de vaines invocations des mathématiques n'est pas très éloigné de la superstition des paysans illettrés, si j'en juge par l'expérience d'un ami de mes parents, directeur de banque à Kharkov, et qui, après la Révolution, s'est réfugié en Pologne, étant devenu ce que les Russes appellent une « ex-personne ». Avec ce qui lui restait d'argent, il s'est acheté une petite maison dans une région où les gens n'avaient eu aucun contact avec les Russes. Comme il possédait quelques notions de secourisme, il essaya de se rendre utile et il acquit bientôt, à sa grande surprise, la réputation d'être un grand guérisseur parce que, lorsqu'il pansait les malades, il avait l'habitude de marmonner distraitement en russe, ce que beaucoup de paysans prirent pour de l'efficacité magique.

Afin d'éviter les malentendus, je dois une fois encore, répéter que j'apprécie pleinement l'utilité de la quantification lorsque celle-ci se fait de façon sensée et honnête. Ce à l'égard de quoi je m'élève, c'est d'une part contre le tabou mortel qui veut que l'on ne s'intéresse qu'à ce qui peut être quantifié, et d'autre part, contre le respect superstitieux accordé à tous les griffonnages qui ressemblent à des mathématiques. Ces attitudes ont déjà rendu la psychologie en grande partie inapplicable à la vie, de sorte que si vous voulez comprendre vos propres actions, le comportement des autres à votre égard, pourquoi ils croient en ce qu'ils font, ou pourquoi ils le font avec amour ou avec haine, peut-être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

obtiendrez-vous quelques éclaircissements en lisant des romans, mais la dernière personne qui soit en mesure de vous aider est un psychologue universitaire de la secte dominante des cybernético-behavioristes. L'obsession de la quantification — essentiellement encouragée par le désir d'accéder au statut de science exacte — a entraîné une proportion de plus en plus importante de psychologues à abandonner toutes les formes supérieures de la pensée et de la conduite humaines pour se concentrer sur les formes les plus simples du comportement des rats, ou même d'animaux inférieurs. Et encore, est-il rare que justice soit rendue aux facultés mentales de ces créatures, puisque tout ce qui ne peut être transcrit en termes quantifiés de stimulus et de réponse (ou pour utiliser le jargon le plus récent, d'input et d'output) est laissé de côté.

Certes, l'application de la méthodologie expérimentale (à laquelle la cybernétique a récemment apporté son aide) a entraîné un certain nombre de découvertes mais, en dehors des anciennes études sur la perception, celles-ci se situent essentiellement dans les domaines de la neurologie ou de l'endocrinologie plutôt que dans celui de la psychologie, si nous utilisons ce dernier terme dans son sens étymologique de ce qui a trait à la psyché humaine. Il est à peine besoin de dire que la neurologie et la physiologie sont des disciplines très méritoires, et que quiconque s'y intéresse a parfaitement le droit de se consacrer à les étudier, mais il devrait avoir l'honnêteté de renoncer à l'étiquette de « psychologue » — notamment s'il croit qu'il n'existe rien à quoi on puisse légitimement appliquer le terme psyché — de manière à laisser la place aux chercheurs avides d'étudier les aspects de l'âme humaine qui ne sauraient être ramenés à de la physiologie.

Il est parfaitement inutile de consulter les « quantophréniques » (comme les appelle Sorokin) dans l'espoir d'obtenir quelque information intéressante sur des sujets tels que le conflit entre les générations ou les conditions de l'harmonie conjugale. Si vous voulez comprendre le rôle de la religion, vous ferez mieux de lire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nietzsche plutôt que les revues contemporaines de psychologie ; et si vous êtes intéressé par les cliques, vous apprendrez davantage dans Schopenhauer que dans tous les ouvrages sur la dynamique de groupe, en dépit des exagérations paranoïaques de cet auteur. Vous pourrez saisir beaucoup d'aspects fondamentaux des situations de la vie réelle, en lisant Freud, Adler et même Jung, ainsi que leurs disciples les plus sensés et les plus critiques, mais aucun de ces auteurs, pas même le grand Freud, n'a le sens de la proportion, et beaucoup de leurs adeptes tombent franchement dans la démence. Aussi sommes-nous abandonnés à vau-l'eau entre les banalités quantifiées et les envols fascinants mais totalement indisciplinés de l'imagination.

Bien que sain d'esprit, Freud représente assez bien la conception populaire anti-intellectuelle selon laquelle le génie est proche de la folie, non pas à cause de son style qui est parfaitement clair et dénué de passion, mais en raison de l'habitude qu'il avait de noter ses idées sans beaucoup se préoccuper de savoir où elles pourraient l'entraîner ou sans les mettre en question, habitude qui, sans aucun doute (associée à une intelligence extraordinairement puissante et à une imagination fertile), lui a permis de réaliser ses découvertes qui font époque. Cependant, le prix de cette créativité effrénée est un débordement d'assertions tirées par les cheveux au point d'en devenir ridicules, et dans lesquelles baignent des intuitions de la plus grande originalité dont soit capable l'esprit humain. Voici un exemple de conception erronée et puérile : l'explication du totémisme et du tabou proposée dans Totem et Tabou, ne dépasse guère le niveau des mystifications primitives qui rendent compte d'une coutume générale par une histoire inventée ad hoc, et méthodologiquement elle se situe sur le même plan que l'histoire de Caïn et Abel pour expliquer l'agressivité humaine et la guerre.

Le pan-sexualisme de Freud porte toutes les marques de l'obsession névrotique, que lui avait sans aucun doute instillée son éducation première, alors que l'invention d'un instinct de mort qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rendrait inviables toutes les espèces devait être une rationalisation, au sens où il l'entend, de sa propre préoccupation de l'approche de la mort. Il a néanmoins été l'un des esprits les plus créatifs que l'humanité ait produit. Peut-être un plus grand souci de la réalité et de l'évidence l'eût-il empêché de découvrir la folle logique des tendances inconscientes. Depuis que la psychanalyse est devenue une religion, ses disciples les plus dogmatiques ont porté les erreurs du maître vers de nouveaux sommets d'absurdité ; mais aussi extravagantes que soient leurs idées, on ne peut les accuser d'être banales ou de manquer d'à-propos par rapport aux problèmes réels de la vie humaine ; or cette critique on peut l'adresser à l'école behavioriste.

Comme dans tant d'autres branches de l'étude de l'homme en société, nous observons dans la psychologie récente une tendance à décoller du juste milieu où se situe le bon sens qu'avaient coutume de rechercher des hommes comme William McDougall ou J. C. Flügel en dépit de leurs erreurs. Nous arrivons d'une part, à des inconséquences et à des banalités produites à l'aide de méthodes statistiques ultra-sophistiquées (et habituellement utilisées avec une absence désolante de clairvoyance philosophique et une absence encore plus affligeante de souci de sémantique), tandis que d'autre part, nous obtenons des dogmes qui sont le fruit d'imaginations débridées. De prestigieux spécialistes dont tous les mots sont paroles d'évangile, se chargent de les faire avaler au public crédule comme des recettes de vie, alors que ni eux, ni leurs femmes (et encore moins leurs enfants) ne donnent l'impression d'être des modèles de bonheur et de santé.

Le cas du psychiatre britannique Ronald Laing offre un bon exemple d'un phénomène courant : à savoir comment on peut devenir le centre d'un culte en défendant les idées qui correspondent à ce qu'un grand nombre de gens veulent entendre. Laing a apporté quelques contributions sérieuses à la compréhension de la schizophrénie en proposant des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

interprétations intéressantes et plausibles des attitudes et des mouvements des malades ; mais il doit sa popularité parmi les foules au message qu'il adresse à tous ceux qui, jeunes ou moins jeunes, sont mal adaptés à la société, et qui, selon lui, ont le droit, quoi qu'ils fassent, d'en rejeter la faute sur les autres, notamment sur leurs mères. Telle est la seule conclusion qui ressort clairement de ses dissertations fumeuses.

À l'autre extrémité de l'échelle, la psychologie quantophrénique fait plaisir aux bureaucrates, aux hommes d'affaires et aux publicistes, en leur disant ce qu'ils souhaitent entendre. Car pour le bureaucrate, comme pour n'importe quelle autre espèce de manipulateur, le travail serait plus facile si tous (sauf lui) ressemblaient à des automates presse-bouton qui, en partant d'inputs connus donneraient des outputs parfaitement prévisibles. Les pernicieux bureaucrates de l'éducation se plaisent aussi à croire que le matériau qu'ils manipulent, l'esprit, n'est qu'une tabula rasa (pour reprendre l'expression de Locke) et que son contenu et son caractère peuvent être entièrement déterminés par des directives sur les méthodes de « traitement ». La conception input-output de la nature humaine séduit également les publicistes, et je doute que le fondateur du behaviorisme, J. B. Watson, soit devenu agent de publicité par simple hasard. Réduire des êtres humains indociles à la condition d'automates dignes de confiance, a toujours été le rêve de tous les sergents instructeurs et de tous les tyrans. Dans son ouvrage, le créateur de La Direction « scientifique » des entreprises et de l'étude des temps et mouvements, Frederick Winslow Taylor, nous dit avec aplomb comment il a recherché des travailleurs caractérisés par la cupidité, la stupidité et la docilité. C'est, je crois, la concordance entre ces souhaits et la conception « réductionniste » de l'esprit humain répandue par la psychologie behavioriste quantitative, qui explique la préférence dont elle jouit parmi les distributeurs de crédits des deux côtés du rideau de fer.

La vogue des inepties de la psychanalyse est, par bien des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aspects, l'envers de la même médaille. C'est parce que la standardisation, la bureaucratisation et la cybernétisation croissantes du monde frustrent tant de besoins fondamentaux de la nature humaine, qu'il est de plus en plus difficile de conserver la modération, le sens de la proportion et un jugement équilibré, que toujours plus nombreux sont ceux qui cherchent le réconfort dans les drogues psychédéliques ou les croyances irrationnelles (sinon antirationnelles) et qui offrent par là même aux charlatans de toutes sortes un merveilleux terrain de chasse.

La monnaie offre un critère quantifié tout prêt, aussi l'économie a-t-elle pu atteindre un développement bien supérieur à celui des autres sciences sociales. On ne peut l'accuser, comme on l'a fait pour la psychologie, d'avoir abandonné ses propres objectifs pour la quantification. Néanmoins, même là, nous pouvons discerner combien il est préjudiciable de confondre des chiffres disponibles et une exactitude véritable. Les conséquences de cette confusion ont été aggravées par le fait que l'introduction des formules mathématiques dans la théorie économique a déterminé chez les économistes une tendance au splendide isolement, fondée sur la croyance que leur discipline traitait de variables autonomes et mesurables. Cependant, cette croyance n'apparaissait comme plausible que parce que les hypothèses sociologiques de la théorie économique étaient plus ou moins modelées sur les caractéristiques dominantes des sociétés au sein desquelles cette théorie se développait et auxquelles elle était habituellement appliquée. L'évolution vers le collectivisme pluraliste diffus qui implique une interpénétration croissante du gouvernement, des groupes de pression et des organes de contrôle économique, a considérablement augmenté l'écart entre la réalité contemporaine et les hypothèses sociologiques tacites de la théorie économique (ceci s'applique même à des apports aussi récents que les modèles keynésiens) : mais la nature arbitraire de ces hypothèses n'a été pleinement révélée que lorsque les conclusions tirées sur la base de la théorie économique conventionnelle, se sont montrées fausses une fois appliquées

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aux problèmes des pays sous-développés. La perplexité engendrée par les échecs des prévisions a donné naissance à une abondante littérature qui proposait de modifier les théories économiques afin de les adapter au traitement des structures économiques préindustrielles. Cependant, jusqu'ici, on n'a fait que proposer des réserves adaptables à chaque cas, sans essayer de traiter le problème fondamental des limites institutionnelles de la validité des diverses parties de la théorie économique.

Les modèles mathématiques sophistiqués que l'on trouve dans les ouvrages d'économie pourraient induire en erreur un lecteur irréfléchi en lui faisant croire que ce qu'il a devant lui équivaut aux théories de la physique. Cependant, la vérité est la suivante : alors que les formules qui figurent dans les manuels de physique ont été directement ou indirectement confirmées par d'innombrables expériences et leur constante utilisation dans l'industrie, aucun des modèles les plus complexes de la théorie économique n'a été corroboré par une preuve statistique précise. Tandis que le débat fait encore rage entre Milton Friedman et ses détracteurs à propos d'un des théorèmes les plus simples de l'économie parmi les premiers à avoir été mis sous forme algébrique, à savoir, la théorie quantitative de la monnaie, des modèles toujours nouveaux et toujours plus sophistiqués se succèdent dans les pages des revues spécialisées. On peut dire à leur décharge que contrairement aux modèles cybernétiques des sciences politiques discutés au chapitre 14, ces modèles sont tout à fait ingénieux, plausibles et habituellement vérifiables en principe, c'est-à-dire que l'on peut spécifier quel type de données empiriques (s'il était possible de les rassembler) les confirmerait ou les infirmerait. Néanmoins, il existe une énorme différence entre la possibilité théorique d'être vérifié et le fait de l'avoir été. Si nous aspirons à ce critère de vérification nous en sommes réduits à ce qu'il y a de plus simple et de plus ancien dans la théorie économique, par exemple les lois de l'offre et de la demande ou la théorie quantitative de la monnaie que l'on peut considérer comme de grossières approximations.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En fait, les méthodes économétriques permettent de deviner plutôt que d'affirmer avec certitude les formes des courbes de l'offre et de la demande pour la plupart des biens. Dans les modèles d'input-output, les simplifications portant sur les rapports de transformation et leurs relations (telle la représentation par des fonctions linéaires des relations que l'on sait être en réalité non linéaires ou même discontinues) ne visent qu'à faciliter les calculs. Même sous leurs formes simplifiées, les modèles réalistes d'input-output de l'économie nationale la plus modeste sont d'une extraordinaire complexité, et je n'ai pas l'intention de critiquer les personnes qui essaient de comprendre une masse aussi confuse de données. Je m'élève uniquement contre ceux qui confondent la forme mathématique d'une théorie avec l'exactitude et la validité de son application empirique. C'est habituellement parmi les auteurs de moindre envergure que l'on rencontre ces gens-là, alors que Keynes, par exemple, reconnaissait très explicitement les dangers d'une telle confusion. Le créateur de la méthode d'input-output, Wassily Leontief, déclare également dans l'un de ses essais que seule la mathématique simple peut être utile dans les problèmes empiriques, alors que les modèles très sophistiqués ne sont que de simples exercices de virtuosité inapplicables à la réalité. En dépit de son incapacité à apporter une explication satisfaisante aux questions qui sont de son ressort (essentiellement parce qu'elles sont subordonnées aux aspects non économiques de la réalité sociale), on peut dire au moins en faveur de la théorie économique que, bien qu'elle soit insuffisante, elle est cependant indispensable pour comprendre comment fonctionne le système économique. Qui plus est, tandis que la soudaine disparition de tous les psychologues, sociologues et spécialistes des sciences politiques n'entraînerait aucune conséquence pratique désastreuse, un phénomène identique chez les économistes rendrait, j'en suis sûr, la gestion des affaires économiques encore plus imparfaite qu'elle ne l'est. Sans les connaissances que Keynes nous a transmises par exemple nous pourrions facilement nous retrouver dans une situation semblable à celle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des années 30. Néanmoins il est important de se souvenir que même dans une branche qui jouit de possibilités de mesure inconnues dans les autres sciences sociales, un engouement pour les chiffres et les formules peut conduire à un manque de pertinence empirique et à des attitudes prétentieuses de pseudo-expert.

Les manifestations les plus pernicieuses de cette dernière tendance, encouragées par la propension naturelle de chaque profession à vanter sa marchandise ont été les prétentions qu'ont eues de nombreux économistes d'être les arbitres des questions de planification en s'appuyant sur l'hypothèse selon laquelle les facteurs qui peuvent être mesurés doivent servir de base à la décision. L'efficacité de cette hypothèse dépend du fait qu'on la reconnaisse de manière plutôt tacite qu'explicite. En vérité, il n'y a aucune raison de présumer que l'importance d'une question soit en corrélation avec sa mesurabilité ; et l'hypothèse en question a souvent entraîné les économistes à favoriser et à encourager les méfaits d'un commercialisme destructeur et corrupteur et d'un expansionnisme bureaucratique, en imposant silence aux défenseurs des valeurs esthétiques et humaines contre qui on embouche les trompettes de statistiques partiales.

Notes et références

1. L'Homme et la Politique, Paris, Seuil, 1963.

2. La Pensée sauvage, Plon, 1962, p. 345.

3. Ibid., pp. 346-347.

4. Le Cru et le Cuit, Plon, 1964, p. 198.

5. Edmund Leach, Lévi-Strauss, Seghers, 1970, p. 178 ; et C.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lévi-Strauss, L'Origine des manières de table, Plon, 1968, p. 340.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les détours du crypto-conservatisme

Bien des intuitions parmi les plus importantes qui aient trait à la nature de la société humaine sont nées de spéculations et de discussions sur la manière dont on pourrait l'améliorer. Platon et Aristote ont formulé les premières propositions connues de la théorie sociologique lorsqu'ils ont exposé leurs recettes pour une société parfaite ; le premier s'appuyait essentiellement sur l'imagination et la spéculation, tandis que le second a posé les fondements de la méthode comparative en examinant plus de cent constitutions de cités grecques. Voltaire, Adam Smith, Saint-Simon, Auguste Comte, Marx, pour n'en mentionner que quelques-uns, ont rédigé leurs traités pour énoncer les principes à suivre en vue d'un meilleur ordre social. Keynes, à une époque plus récente, a construit sa théorie générale dans le but de trouver un remède au chômage. D'une façon générale, les sciences sociales se sont développées comme un bourgeon à partir des luttes réformistes, à mesure que l'on s'est rendu compte que la connaissance des relations causales était un préréquisit de l'action efficace. Non moins fructueuses que les idées réformistes et révolutionnaires ont été les critiques conservatrices et même réactionnaires portant sur les faiblesses des utopies et des plans de réforme. Malthus, par exemple, a entrepris son œuvre qui fait époque afin de démontrer l'impossibilité des plans de James Mill concernant une société parfaite. Le système d'Auguste Comte, en dépit de son hostilité à l'égard de l'ordre existant, peut être considéré comme une réaction à l'encontre de ce qui, dans les idées des socialistes français, y compris de son ancien maître, Henri de Saint-Simon, était, à son avis, un manque de réalisme. Les ouvrages les plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

remarquables de la fin du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e} sont nés de critiques de Marx, comme dans le cas de la théorie de Mosca sur les idéologies et les élites, et de la loi d'airain de l'oligarchie de Michels. La politique conservatrice de Pareto trouvait son origine (ou si l'on préfère sa justification) dans un système théorique qui n'était autre qu'un marxisme démantelé : l'inévitabilité et la généralisation des luttes de classes, le caractère épiphénoménal des idéologies et des lois, tout y était, mais l'attente messianique selon laquelle tout cela finirait un jour, était remplacée par la vision d'un cycle éternel de circulation des élites. Les études de Max Weber étaient nettement inspirées par le désir d'apporter un correctif à la thèse de la primauté des facteurs économiques de Marx, tandis que ses opinions politiques n'étaient rien moins qu'optimistes quant aux chances d'amélioration de l'ordre social. Il faut classer Herbert Spencer, tout comme de Tocqueville, parmi les conservateurs, étant donné leur peu de foi en l'efficacité des réformes et leur manque d'enthousiasme à l'égard des tendances qui se manifestaient dans leurs vieux jours. Aussi est-il difficile de prétendre qu'une position conservatrice sur les problèmes de son époque empêche d'apporter une contribution aux sciences sociales.

C'est un fait historique que la compréhension des processus sociaux n'a progressé que durant les périodes de chaude controverse entre, d'une part, les réformistes et les prophètes de la révolution qui critiquaient avec véhémence les vices de l'ordre existant et proposaient des remèdes pacifiques ou violents, et, d'autre part, les conservateurs qui soulignaient les vertus du statu quo par comparaison avec ce que pourrait entraîner un changement inconsidéré. Ces discussions ont non seulement poussé à effectuer des recherches sur des événements sociaux qui n'auraient pas attiré l'attention autrement, mais elles ont aussi soulevé la question des causes et des effets, servant ainsi de stimulant à une théorisation féconde.

Bien que des opinions politiques conservatrices aient souvent été

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

accompagnées d'idées nouvelles sur la nature de la société, tous les esprits créateurs qui se sont rangés parmi les conservateurs, étaient prêts à reconnaître les faiblesses de l'ordre social auquel ils adhéraient et qu'ils défendaient, non pas en niant ses défauts, mais en soutenant qu'il valait mieux que les autres solutions les plus vraisemblables. Par exemple, Pareto n'a pas accepté le fascisme parce que ce mouvement lui paraissait attrayant, mais parce qu'il était profondément pessimiste quant à la possibilité d'éliminer la force et l'imposture de la politique. Dans un article rédigé peu après l'arrivée au pouvoir de Mussolini, Pareto admet volontiers que le fascisme se caractérise essentiellement par son aptitude à utiliser la violence et par sa réussite à propager des mythes ; il entreprend ensuite de le défendre parce qu'à son avis, la désintégration de l'ordre libéral le rend inévitable (on peut juger de la sévérité des critiques d'Herbert Spencer à l'égard des institutions de son époque en lisant les articles repris dans Herbert Spencer, Structure, Function and Evolution).

L'approche, qui s'est dégagée en Amérique après la seconde guerre mondiale et qui depuis corrompt la sociologie et les sciences politiques dans l'ensemble du monde non communiste, diffère radicalement du conservatisme né d'un pessimisme sincère, en raison de sa détermination inavouée à déformer tous les faits déplaisants, à éluder toutes les questions cruciales et à diffuser une aura d'optimisme qui fait penser au bureau chargé des relations publiques. Son principal message est que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et que (comme dans un film d'Hollywood) tout finira par s'arranger. Mis à part les nouveaux fanatiques de la cybernétique, la principale école de ce grand mouvement est connue sous le nom de structuro-fonctionnalisme. La fréquence des citations et des mentions dont ses principaux maîtres sont l'objet, est en corrélation directe avec le rôle qu'ils jouent dans la distribution des fonds et les décisions relatives aux nominations et aux promotions.

Le structuro-fonctionnalisme a maintes fois été accusé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(notamment par Wright Mills dans L'Imagination sociologique) d'introduire subrepticement, sous couvert de dévotion aux idéaux de la science, une idéologie conservatrice. Bien que parfaitement justifié, ce jugement n'insiste pas suffisamment sur le caractère insidieux d'une doctrine capable d'entraîner ses adhérents bien au-delà de l'honnête conservatisme ordinaire, qui détermine une fidélité à un ordre défini, accompagnée d'une désapprobation des systèmes ou des doctrines opposées.

L'idéologie du structuro-fonctionnalisme, au contraire, accorde sa bénédiction à tous les systèmes qui existent, aussi longtemps qu'ils existent, ce qui signifie qu'elle se range du côté des pouvoirs en place, quels qu'ils soient, où qu'ils soient, et à n'importe quel moment. Pour la distinguer du conservatisme honnête qui a ouvertement pris parti pour les principes d'un ordre social précis, je propose de désigner cette doctrine sous le nom de crypto-conservatisme insidieux. Pourquoi « crypto » ? Parce que au lieu d'afficher ouvertement leurs idées (ce qui serait moins efficace) ses partisans les introduisent furtivement (et souvent, sans doute, inconsciemment) par l'intermédiaire de propositions et de définitions apparemment scientifiques et dénuées de jugements de valeur. Dans le prochain chapitre, j'essaierai d'apporter la preuve de mes accusations en analysant les principaux concepts de ce crypto-conservatisme insidieux, mais pour le moment examinons de plus près ses caractères distinctifs du point de vue de la sociologie des sciences sociales.

L'adhésion aveugle à tout ce qui se fait va habituellement de pair, soit avec une déficience intellectuelle, soit avec une crainte névrotique de faire travailler son cerveau. Dans le premier cas, c'est une attitude parfaitement rationnelle, car si les raisons qui sont à l'origine des aménagements existants dépassent sa compréhension, il est sensé de suivre la masse plutôt que de s'occuper des choses que l'on ne comprend pas. À cet égard, il importe d'ailleurs peu que le manque de compréhension découle de possibilités intellectuelles faibles ou de l'insuffisance actuelle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

du savoir. Ainsi, le conservatisme d'un « primitif » ne relève pas nécessairement d'une résistance irrationnelle au changement mais peut venir d'une répugnance parfaitement raisonnable à plonger dans l'inconnu. L'empressement à expérimenter ne devient raisonnable que lorsque nos connaissances nous permettent de faire des prévisions qui nous donnent une meilleure chance de succès que la simple conjecture. Ce genre de conservatisme élémentaire — que le criminologue italien Cesare Lombroso proposa de désigner sous le nom de « misonéisme » — est très différent d'un conservatisme politique, lequel, en fin de compte, revient normalement à défendre des privilèges, et s'accompagne souvent d'un empressement à accueillir les innovations qui favorisent la conservation de ces privilèges ou qui du moins ne les menacent pas. Après tout, les hommes d'affaires « conservateurs » ont travaillé a déterminer dans les conditions de vie les changements les plus révolutionnaires.

L'avènement des sciences sociales a été en corrélation étroite avec le déclin du misonéisme à l'égard des transformations sociales ; sous ses formes primitives, celui-ci équivalait à une incapacité de concevoir que le mode de vie existant puisse être modifié. Mais, encore une fois, cet avènement n'a pas été plus étroitement lié aux critiques de l'ordre existant qu'aux arguments des conservateurs politiques qui le défendaient. En fait, les premières lueurs de la théorisation sociologique ou politologique ont fait leur apparition dans des écrits qui prétendaient donner des conseils aux gouvernants, tels les ouvrages de Chang Yang et Han Fei Tsu, de Machiavel, des philosophes du Siècle des lumières, et des spécialistes allemands de l'efficacité bureaucratique connus sous le nom de « caméralistes ». On pourrait même soutenir que, pour autant que la science présuppose l'induction rationnelle à partir de l'expérience disponible, les conservateurs ont été dans l'ensemble plus « scientifiques », et par conséquent plus efficaces, que les utopistes et les révolutionnaires ; il est néanmoins juste de rappeler que, sans ces derniers, il n'y aurait pas eu de discussion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et donc aucun progrès de la compréhension.

Peut-être est-il bon de remarquer, en passant, que le vieux préjugé selon lequel les Anglais sont moins « logiques » que les Français n'a jamais été justifié en ce qui concerne la politique et la société, parce qu'en l'absence de toute théorie vérifiée à partir de laquelle on aurait pu tirer des prévisions sûres, l'attitude la plus logique à adopter était de se débrouiller en procédant à des ajustements fragmentaires plutôt que de tenter d'appliquer un vaste projet de nouvelle société. Mais retournons à notre propos essentiel.

En dépit de la nature par essence subversive de l'activité cérébrale, la conscience de la fragilité de la civilisation et la crainte de la foule ont conduit nombre d'esprits remarquables à un conservatisme résigné, qui les a fait opter pour le démon qu'ils connaissaient, de préférence à ce qu'ils considéraient comme fata morgana. Certes, bien des apologistes et des propagandistes ont fait de leur mieux pour dissimuler les faits les plus brutaux de la vie sociale sous les effusions d'une philosophie sociale et politique « idéaliste » ou de la théorie économique, tels les économistes et les hégéliens que Marx et Engels critiquent avec raison sur ce point. Cependant, aucun des auteurs qui ont apporté des contributions durables à notre compréhension de l'homme et de la société n'a péché dans ce sens. Si nous examinons les déclarations relatives aux problèmes d'actualité de gens tels qu'Herbert Spencer, Max Weber ou Gaetano Mosca, que les marxistes traitent d'emblée de conservateurs et de réactionnaires, nous nous rendons compte qu'elles contiennent d'abondantes critiques à l'égard des institutions en place à l'époque ; ces critiques sont faites sur un ton qu'aucun éminent sociologue, politicologue ou économiste américain n'a osé adopter depuis Veblen, à la seule exception de C. Wright Mills. L'originalité de ce dernier consistait simplement à ne pas éluder sans cesse les questions importantes comme le faisaient ses collègues, et à traiter le type de problèmes qui préoccupaient les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fondateurs de la sociologie. Même son modèle, Thorstein Veblen, ne possédait pas la stature intellectuelle de ses grands contemporains européens, et Mills lui-même manquait certainement d'envergure, et on ne peut en aucune manière lui attribuer la création d'une sociologie nouvelle, ainsi que l'ont prétendu les admirateurs qui ont commencé à se rassembler autour de lui dès qu'il s'est allié aux communistes. Néanmoins, en dépit de cette dernière erreur (qu'il s'est mis à regretter, je crois, peu avant sa mort), il mérite notre respect pour la détermination qu'il a apportée à maintenir la tradition d'une critique courageuse de la société au sein d'un monde si corrompu.

L'écart entre les idéaux professés et la réalité sociale a toujours été si vaste que les apologies doucereuses et les circonlocutions diplomatiques n'ont jamais été compatibles avec des recherches sérieuses sur les faits de la vie, ou même avec une réflexion un tant soit peu « réaliste » sur la nature de la société. Seul le jugement selon lequel le système où l'on vit est, à tout prendre, moins imparfait que ses substituts probables peut servir de base à un conservatisme honnête, Du fait qu'un conservatisme sans détours détermine un engagement vis-à-vis d'un mode de vie défini et de son idéologie, il expose ceux qui y adhèrent à l'hostilité, non seulement des réformateurs et des révolutionnaires de l'intérieur, mais également des conservateurs qui appartiennent à d'autres systèmes fondés sur des principes contraires. Vous ne pouvez pas vous opposer à des réformes radicales en Grande-Bretagne avec les arguments que vous pourriez utiliser pour défendre la dictature militaire au Brésil. Si vous êtes un conservateur russe qui s'oppose à toute réforme de la planification centralisée vous ne pouvez donner votre accord au Wirtschaftswunder allemand. Vous ne pouvez employer les mêmes arguments pour justifier la valeur de l'œuvre de Mao en Chine et pour démontrer la perfection du mode de vie américain. Si vous embrassez sincèrement l'une de ces causes, il se peut que vous vous trompiez, ou même que vous soyez complètement fou, mais on ne saurait légitimement vous accuser de ne pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vous engager et de tenter de donner l'impression d'être du côté de tout le monde. Pour parvenir à ce dernier résultat, il vous faut faire de vagues déclarations qui ne se rapportent à aucun fait réel, de sorte que personne ne puisse vous prendre en défaut. Dans ce genre, l'exploit suprême est d'accorder sa bénédiction à toutes les structures existantes du pouvoir, sans en spécifier aucun trait concret. Cette bénédiction doit être enveloppée mais néanmoins suffisamment claire pour que les puissants se sentent flattés et rassurés en se disant qu'il serait bon que leurs sujets fassent leur un tel message. En leur temps, Hegel et ses disciples n'ont pas si mal réussi à aduler l'état bureaucratique, mais les changements de modes sémantiques appellent des interprétations nouvelles exprimées avec une nouvelle phraséologie.

Bien que le centenaire de la naissance de Max Weber ait été célébré par la parution de nombreux ouvrages, il est significatif qu'aucun d'entre eux ne contienne d'exemple de tentative visant à suivre l'approche de Max Weber dans ce qu'elle a de plus essentiel : à savoir, l'usage de tout un appareil d'analyse comparative afin de démêler les chaînes causales et d'établir des généralisations inductives. On peut donc se demander si la grandeur de Max Weber, en tant que penseur, est la seule raison du « culte de la personnalité » dont il devient actuellement l'objet, Marx, pour prendre l'exemple le plus patent, en est venu à occuper la place d'un dieu, non pas en raison de ses importantes contributions à l'économie et à la sociologie, mais à cause des mythes messianiques et des malédictions au vitriol qui enveloppaient ses intuitions cognitives, et parce que (contrairement aux autres prophètes du socialisme) il n'a jamais élaboré aucun plan concret et s'est borné à affirmer que la société future serait très très bonne, donnant par là même un chèque en blanc à ceux qui se prétendent ses disciples. Se pourrait-il que la vogue que connaît le nom de Weber soit liée à son attitude relativement favorable à l'égard du capitalisme et de la bureaucratie, et au fait que, de tous les fondateurs de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sociologie (à l'exception de Durkheim), il a été le moins enclin à déterrer les scandales, et que ses propos sur des problèmes tels que l'imposture et la violence en politique ou l'exploitation monopoliste n'avaient rien de très corrosif ? La lourdeur de son style, en outre, se prête à un « traitement » qui permet de distiller des sédatifs sociologiques servant d'eau bénite au statu quo quel qu'il soit, et que l'on peut asperger avec une égale inocuité à Dallas, à Moscou, au Vatican, à Jakarta et à Prétoria. C'est peut-être pour ces raisons que même des gens dont les travaux ne laissent apparaître aucune trace de l'influence de Weber se sentent dans l'obligation de rendre hommage à sa mémoire.

On ne saurait légitimement l'accuser d'avoir été évasif par timidité ou de s'être livré à des apologies qui n'osent pas s'afficher. Au contraire, c'était un homme d'un grand courage, au caractère taciturne, et il a pris une position sans équivoque à l'égard de nombreuses questions d'actualité, mais ces questions étaient particulières à l'Allemagne de son époque et n'ont que peu de rapport avec les vastes problèmes de notre temps. En outre, ses principales études empiriques étaient orientées vers des civilisations anciennes et exotiques (puisqu'il est mort avant d'être parvenu à des époques plus récentes) et elles ne contiennent donc que peu de choses que l'on puisse ardemment souhaiter dissimuler aujourd'hui. Aussi, bien qu'il ne soit pas personnellement un ancêtre de cette engeance, Weber se prête mieux que les autres grandes figures de la pensée sociologique (à l'exception peut-être de Durkheim) à jouer le rôle de totem des crypto-conformistes insidieux.

Ce n'est pas par hasard que la forme la plus parfaite du crypto-conservatisme insidieux est apparue aux États-Unis au cours des deux ou trois dernières décennies. Dans le cas d'une oligarchie bureaucratique, comme celle de la vieille Prusse, ou sous le règne d'une classe dirigeante unitaire et capitaliste, comme celle de l'Angleterre d'avant la seconde guerre mondiale, seule une soumission sans ambiguïté à la classe dirigeante et à son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

système idéologique pouvait offrir de bonnes perspectives d'avenir à un intellectuel qui ne possédait pas assez de talent pour se poser en iconoclaste. Par ailleurs, l'élite actuellement au pouvoir en Amérique se caractérise par une moindre homogénéité tant dans ses origines ethniques et sociales que dans ses appartenances religieuses et professionnelles, et par conséquent, pour qu'un discours puisse plaire à ses divers éléments, il doit être assez vague, sans compter qu'il est nécessaire de flatter en même temps les masses. En d'autres termes, le pluralisme accru de la structure de pouvoir donne l'avantage aux formules conservatrices bien enveloppées et insidieuses. En outre, sur la scène internationale de l'O.N.U., de l'Unesco et autres organisations similaires, il est encore plus difficile de dire quelque chose de concret sans offenser personne, sans parler de plaire à tout le monde, et l'imprécision extrême constitue le meilleur des boucliers.

Tous les écrivains aiment ou aimeraient être lus par un vaste public, être souvent mentionnés, cités, traduits et acclamés ; or, dans chaque branche du savoir, des milliers de gens sont en lutte et en concurrence pour atteindre la gloire. Aussi, lorsqu'un auteur devient célèbre, laissons le cas du plus célèbre dans sa discipline, il doit y avoir une explication. Ce peut être par simple mérite intellectuel ou en raison d'un don particulier pour se faire « mousser » et pour intriguer dans les antichambres du pouvoir. Il arrive que la popularité d'une œuvre découle exclusivement de la position de son auteur, comme dans le cas des ouvrages de Staline ou des mémoires d'Eisenhower, pour ne citer que deux exemples parmi tant d'autres. Il se peut que l'ouvrage fasse appel aux pulsions communes et habituellement insatisfaites de l'agressivité et de la sexualité. Il n'y a aucun mystère quant au succès d'un ouvrage comme Le Singe nu de Desmond Morris, dont la pseudo-science offre à un public sans culture et à des scientifiques à demi-lettrés, une excuse pour se délecter de pornographie plutôt infantile. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les élucubrations névrotiques sur la violence de pseudo-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

révolutionnaires eux-mêmes névrosés, séduisent les intellectuels et les bureaucrates à la vie calme et sans histoire, alors qu'il leur faut continuellement sourire à des gens qu'ils aimeraient faire disparaître. Mais comment expliquer que Talcott Parsons soit devenu le plus célèbre sociologue de son époque ?

Nul ne peut devenir l'auteur le plus renommé de sa discipline s'il ne possède quelque qualité spéciale... par simple accident. Et il faut un génie particulier pour pouvoir créer un nouveau langage qui, s'il ne fait pas progresser la compréhension, ne peut être accusé de manquer d'originalité ou de ne pas exercer sa fascination sur beaucoup d'esprits. Dans le prochain chapitre, nous procédons à une analyse assez détaillée du contenu des déclarations de Parsons et autres auteurs du même style, d'où se dégage une propagande latente (et involontaire) et qui constituent le plus puissant philtre d'amour qu'on ait jamais inventé à l'égard de toutes les institutions en place. J'aimerais simplement faire remarquer ici que même en dehors des éléments cachés de l'idéologie insidieusement conservatrice, la verbosité fumeuse renforce également le statu quo d'une façon très simple, à savoir, en entravant la réflexion. Une fois que quelqu'un a succombé à ce type de scolastique nébuleuse, il devient comme une souris blanche dans un moulin, et il emploie toute son énergie à ne parvenir nulle part en matière de connaissance du monde réel, ce qui garantit qu'il ne tiendra jamais de propos séditieux sur ce qui se passe dans la réalité. Tous les bureaucrates, politiciens ou dirigeants — qu'ils soient capitalistes, communistes, cléricalistes, monarchistes ou fascistes — s'apercevront que ce genre de spécialiste des sciences sociales, dépouillé de sa faculté de réflexion, est un homme sûr qui ne leur causera aucun souci. La meute de ces fanatiques que l'absence d'esprit, en des temps plus civilisés, aurait écartés des professions intellectuelles, adulent naturellement l'apôtre qui leur a permis de gagner aisément leur vie en se posant comme scientifiques, et le fortissimo de leur chœur permet de couvrir les voix dispersées de l'opposition.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est possible d'inférer que le principal attrait de cette école vient de son message insidieusement crypto-conservateur, non seulement en analysant les publications de ses adeptes, mais également en considérant l'accueil que leur ont réservé des gouvernements attachés à des idéologies contradictoires et qui ne tolèrent aucune déviation. Il n'est pas surprenant que, pour autant que je sache, aucun dictateur n'a encore banni les ouvrages de l'archiprêtre de la sociologie euphémiste, bien que dans la plupart des pays communistes Keynes lui-même est interdit. En Espagne, où le fait d'être un libéral modéré ou de n'être pas assez pieux suffit à exclure un candidat à un poste de sociologie ou de science politique, chemin qui passe normalement par un apprentissage au ministère de l'Information, on publie et on vend sans restriction les traductions de Parsons. En Pologne, les patrons communistes de la « culture » qui se sont employés à purger les rangs des intellectuels déviationnistes (récemment sous prétexte de combattre le sionisme) ont non seulement permis que ses ouvrages soient traduits, mais ils lui ont même organisé une réception. Il est également bien accueilli à Moscou. La publication de la traduction polonaise a été retardée, non parce que la censure avait des objections à ce que disait Parsons, mais parce qu'un des principaux interprètes officiels du marxisme, qui avait écrit l'introduction, avait été évincé en raison de ses relations avec le sionisme et était retombé dans un anonymat qui ne permettait en aucun cas que son nom soit imprimé. En Afrique du Sud, où l'on interdit souvent les simples enquêtes de terrain, le cours de sociologie de l'Université de Fort Hare pour les Bantous, est basé sur les ouvrages de Parsons : le principal manuel utilisé est Sosiologie de S. O. Celliers et D. Joubert, qui est une interprétation en afrikaans (plutôt qu'une traduction fidèle) de la doctrine de Parsons.

J'ai plus d'une fois entendu soutenir l'argument selon lequel le fait d'être universellement accepté, loin de fournir un prétexte à la suspicion, prouve le caractère objectif et scientifique des ouvrages de Parsons. Logique perverse ! Étant donné que ces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

régimes inculquent des idéologies contenant des mensonges criants qui, de surcroît, se contredisent mutuellement, il s'ensuit que seule une théorie qui ne va à l'encontre d'aucun de ces mensonges peut être acceptée par tous. Et seule une série d'énoncés totalement vides peut être compatible avec un ensemble de mensonges qui, à propos d'un même sujet, sont en contradiction mutuelle.

Pour prévenir un malentendu, je dois souligner que je n'accuse pas, et même que je ne suspecte pas, Talcott Parsons de se livrer délibérément à des élucubrations, bien que je soupçonne certains de ses acolytes d'être de cyniques charlatans. Je suis certain que, comme tous les sorciers efficaces, le grand maître croit sincèrement ce qu'il dit. Un de mes bons amis qui le connaît personnellement m'affirme que c'est un homme d'honneur qui ne prend pas part aux intrigues et aux machinations qui abondent parmi les universitaires, et que, pour cette raison, et malgré sa grande renommée, l'ensemble des manipulateurs lui battent froid depuis qu'il a pris sa retraite. Je regrette donc d'avoir à faire des remarques aussi caustiques, mais le futur des sciences sociales est en jeu ; car en dépit d'un dévouement à la science et d'une érudition considérables, l'influence de Parsons sur leur développement a été désastreuse. En effet, l'erreur peut être corrigée et conduire à un progrès du savoir, mais la confusion vous bloque dans une impasse totale.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'idéologie sous-jacente à la terminologie

Dans les sciences sociales, la plupart des querelles terminologiques s'éternisent parce que loin d'être des discussions purement intellectuelles sur la valeur heuristique de divers usages d'un terme, elles se réduisent à des controverses sur le droit d'utiliser exclusivement certains signaux à résonance approbative ou désapprobative qui servent à désigner ce à quoi l'auteur adhère ou au contraire ce qu'il rejette. Les controverses interminables sur ce qu'est la démocratie ont assez peu de rapport avec la difficulté (suffisamment importante) qui consiste à trouver une classification scientifiquement satisfaisante des systèmes politiques. Le véritable sujet de la querelle est le droit exclusif à utiliser ce symbole à résonance approbative pour susciter chez les auditeurs une attitude favorable à l'égard du régime ou de la politique de son choix. En conséquence, si nous recherchons un dénominateur commun de signification dans les diverses utilisations que l'on fait de ce terme, nous nous rendons compte qu'il a simplement remplacé le vieux mot « bon », de sorte que nous pourrions légitimement parler de soupes et de steaks démocratiques. En ce qui concerne le mot « réactionnaire », c'est l'inverse ; si nous entendons une personne en traiter une autre de « réactionnaire », la seule conclusion que nous pouvons tirer c'est que la première n'aime pas la seconde, mais nous ne pouvons rien inférer quant aux opinions de la personne ainsi qualifiée sans connaître la position politique de celle qui parle. Dans les controverses sur le fascisme, les participants visent le plus souvent à modeler le sens de ce terme de sorte qu'il s'applique à leurs ennemis et non à leurs amis.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est parfois plus difficile de démêler le but propagandiste du but cognitif. Par exemple, le terme « totalitarisme » a été inventé pour désigner un régime politique dans lequel le gouvernement contrôle la totalité de la vie sociale. Les complications viennent du fait que, bien que certains gouvernements soient très proches de cette définition, aucun gouvernement n'a jamais contrôlé toutes les actions de tous ses citoyens, et qu'il nous faut donc décider à quel niveau de contrôle gouvernemental nous sommes prêts à déclarer qu'un régime est totalitaire. On peut soutenir par exemple que le régime fasciste en Italie n'a jamais été réellement totalitaire car il ne s'est jamais sérieusement immiscé dans les affaires de l'Église. Une autre difficulté vient des directions divergentes dans lesquelles s'opère le contrôle. Ainsi, par exemple, le contrôle exercé par le gouvernement travailliste sur l'économie britannique de 1946 à 1950, était plus étendu et beaucoup plus efficace que celui de Peron sur la vie économique en Argentine bien que ce dernier ait supprimé les libertés civiles. La répression de l'opposition politique a toujours été un phénomène courant dans beaucoup d'États qui se sont accommodés du pouvoir indépendant de l'Église, et qui ont même soutenu la doctrine du laisser-faire en matière économique : cela a été le cas du Second Empire en France pour ne citer qu'un des exemples possibles.

Il est donc clair que l'autocratie n'implique pas le totalitarisme, mais le totalitarisme implique-t-il l'autocratie et la tyrannie ? Jusqu'ici tous les États totalitaires ont été despotiques, mais nous ne pouvons exclure la possibilité pour le régime soviétique d'évoluer vers une forme de totalitarisme qui sera oligarchique et relativement respectueux des lois ; cette évolution est déjà commencée si l'on compare l'époque actuelle à l'ère stalinienne. Pour tenir compte de cette possibilité, il est préférable de définir le totalitarisme comme un régime où un gouvernement ne reconnaît pas de limite à son ingérence, exerce un important contrôle sur tous les aspects de la vie de ses sujets et ne permet pas l'établissement d'organisations indépendantes. Cette définition s'applique à l'Allemagne nazie et à tous les États communistes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'aujourd'hui à l'exception de la Pologne. La Pologne de Gomułka et l'Italie de Mussolini entrent dans la catégorie des États semi-totalitaires en raison du pouvoir indépendant de l'Église au sein de leurs territoires.

Même d'un point de vue purement heuristique, il existe donc un problème authentique relatif à la manière la plus efficace de définir le totalitarisme. Mais l'incertitude qui entoure cette question permet de modifier le sens de ce terme de toutes sortes de façons, afin de l'adapter au but de celui qui parle. Les nouveaux hommes de gauche, entre autres, le rejettent complètement en raison de l'implication d'importantes similitudes qu'ils nient entre les systèmes nazis et les systèmes communistes, car cette implication jette automatiquement un discrédit sur ces derniers, du fait que les nazis ont peu d'admirateurs depuis qu'ils ont perdu la guerre.

Même des concepts qui se rapportent à des phénomènes apparemment éloignés des problèmes actuels, peuvent devenir l'objet de luttes de crypto-propagande où chacun tire la couverture à soi, comme le montre l'exemple qui suit. On a commencé à utiliser le terme « féodal » au XVIII^{e} siècle pour décrire la condition générale de la société européenne au cours du Moyen Âge. Peu après, les voyageurs européens frappés par les ressemblances entre ce qu'ils avaient lu sur l'histoire de leur pays et ce qu'ils observaient en Orient commencèrent à appliquer ce terme à l'organisation institutionnelle de pays non européens. Lorsque Saint-Simon, Auguste Comte et Marx ont établi leurs systèmes d'évolution, ils y ont inclus le féodalisme comme un des stades nécessaires que doit traverser l'humanité, ce qui a donné lieu à une longue controverse pour savoir si le féodalisme était quelque chose de particulier à l'Europe ou si c'était un phénomène de nature plus générique. Les historiens (sans doute en raison de leur amour du détail et de leur mépris des généralités) ont été, dans l'ensemble, favorables à la première conception. La tendance a été de limiter l'extension du terme à l'Europe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

occidentale. On considérait même que la Pologne et la Suède n'avaient pas connu le féodalisme, parce qu'en Pologne la terre appartenait aux nobles en tant que propriété héréditaire (c'est-à-dire que la tenure était allodiale et non féodale) et qu'en Suède les nobles n'ont jamais eu d'autorité juridique sur les paysans. D'autre part, en sociologie historique, et surtout dans les débats politiques, le sens du mot féodalisme était devenu très large. Les marxistes ont toujours tenu, et tiennent encore, à appeler féodales toutes les sociétés qui ne sont ni capitalistes, ni socialistes, ni tribales. Comme on le sait, Marx considérait que l'évolution sociale traversait les stades du tribalisme, de l'esclavagisme, du féodalisme et du capitalisme afin de parvenir au but final du socialisme. Les marxistes ont tout intérêt à voir partout le féodalisme, car ils craignent que si nous admettons la possibilité que l'un des stades intermédiaires n'est pas réellement nécessaire, nous puissions commencer à mettre en doute l'inévitabilité du but final. Le mot « féodalisme » est souvent utilisé comme un simple terme d'opprobre avec le cortège de maux qu'il implique : inégalité, exploitation et traditionalisme. Par ailleurs, la négligence de trois vérités assez évidentes fait perdre à la plupart des discussions entre les historiens une grande part de leur valeur : premièrement, l'extension de n'importe quel concept dépend de ses connotations, deuxièmement, dans le domaine des phénomènes sociaux, la présence ou l'absence d'un caractère est essentiellement une affaire de degré, troisièmement, lorsqu'on traite de groupes de traits dont la corrélation n'est pas parfaite, on se trouve confronté à des variations dans les degrés relatifs de présence des caractéristiques constituantes particulières à différents cas[1].

Un visiteur venu de Mars sans aucune connaissance de la nature humaine mais ayant en sa possession un dictionnaire terrestre pourrait bien se demander pourquoi, dans une grande partie du globe, quiconque tente d'utiliser le mot « classe » dans un sens différent de celui conçu par un écrivain qui vivait il y a un siècle, rencontre vite des difficultés. Ni l'étymologie, ni les règles de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

méthode scientifique ne justifient un tel purisme qui cependant s'explique facilement si nous considérons le terme en question comme un signal à résonance désapprobative qui peut servir à influencer le comportement.

Les Romains (leur langue est à l'origine du mot « classe ») utilisaient son prototype pour désigner des groupes légalement définis de citoyens classés selon leur richesse, le type d'armes qu'ils avaient le moyen de se procurer pour leur service militaire, l'importance de leur vote dans l'assemblée populaire, et l'ordre de préséance dans diverses cérémonies. Ainsi, la classification selon la richesse, le pouvoir et le prestige allait de pair, de sorte qu'existait à Rome, à cette époque, ce que les sociologues modernes appellent l'identité de statut ou la cristallisation statutaire.

Les précurseurs des sciences sociales (de Platon à Adam Smith) ont souvent débattu des différences et des conflits entre les riches et les pauvres, les puissants et les gens du peuple, les arrogants et les humbles, bien que le mot classe dans son sens moderne soit devenu d'un usage courant simplement lorsque la Révolution française a eu brisé les barrières légales entre les « états ». Cependant, les distinctions entre « classe » et « état » ou plus tard entre « classe » et « caste » concernaient essentiellement le degré de différenciation et de solidarité des groupes, de même que la nature des barrières qui les séparaient et le caractère relativement infranchissable de celles-ci, tout en présupposant que tous ces termes se référaient aux inégalités de richesse, de pouvoir et de prestige.

Marx ne s'est pas écarté de cette conception lorsqu'il a pris comme critère essentiel de la classe, la relation (de propriété) avec les moyens de production, car dans le capitalisme de son époque cette relation déterminait, dans l'ensemble, les différences de richesse, de pouvoir et de statut. En Angleterre (où l'on trouvait alors les formes les plus avancées du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

capitalisme) la division la plus importante de la société se situait entre les propriétaires de capital (foncier ou industriel) et ceux qui vivaient de la vente de leur travail. Outre la richesse et le pouvoir politique, les premiers détenaient l'accès exclusif à l'enseignement supérieur, aux professions lucratives, aux sinécures, aux situations, et jouissaient du respect des travailleurs pauvres et humbles. Certes, un nombre important d'artisans indépendants, de cultivateurs-propriétaires et de petits commerçants continuaient d'exister, mais avec une remarquable perspicacité Marx prédit le déclin qui les affecterait. Bien qu'il n'ignorât pas l'existence d'officiers et de fonctionnaires puissants, riches et respectés, dans les monarchies continentales, Marx les considérait comme les reliquats d'un féodalisme décadent, et imaginait que les États agricoles de l'Europe en viendraient, par le développement de l'industrie, à ressembler à l'Angleterre de son époque où les généraux et les bureaucrates ne jouaient pratiquement aucun rôle.

Lorsqu'il analysait une situation concrète, Marx rangeait clairement les généraux et les simples soldats dans des classes différentes, bien qu'aux yeux de la loi, ils se soient trouvés dans une relation identique par rapport aux instruments de travail, et le général n'avait pas davantage de droit à la possession de la voiture que l'on mettait à sa disposition que n'en avait son cocher. Marx n'a rien induit de ce fait évident parce qu'il considérait le contrôle sans propriété comme un trait des formations précapitalistes en déclin, ce en quoi il se trompait tout à fait ; et ce fut précisément la prolifération des bureaucraties, privées et publiques, qui a infirmé ses prophéties. Aujourd'hui, alors que n'importe qui peut se rendre compte des énormes avantages attachés aux fonctions élevées dans les organisations bureaucratiques, tant sur le plan du revenu, du confort, que du prestige, la propriété ne peut être considérée que comme l'un des déterminants de l'inégalité et le critère de classe proposé par Marx a perdu sa valeur, partiellement dans les pays capitalistes, complètement dans les régimes communistes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pourquoi alors les communistes et leurs sympathisants s'attachent-ils avec obstination à la définition de Marx ? La réponse est la suivante : en remplaçant le mot « inégalité » par celui de « classe », puis en mettant en corrélation la division entre les classes et les différences dans la relation de propriété des moyens de production, ils peuvent affirmer que l'inégalité a disparu (ou disparaîtra) par suite de l'abolition de la propriété privée des moyens de production. Ainsi, en inculquant à tous et à chacun la définition démodée, les prédicateurs communistes visent à rendre dociles les gens qui se trouvent sous leur administration, alors qu'ils les incitent à l'insubordination sous régime capitaliste.

Un certain nombre d'autres fictions utiles reposent sur cette définition, comme par exemple l'idée que les riches potentats du parti appartiennent à la même classe (à savoir, le prolétariat) que les travailleurs sous-alimentés qui peinent dans les usines et dans les fermes, parce que légalement aucun d'entre eux ne possède les moyens de production. On voit pourquoi les porte-parole des institutions communistes s'attachent avec obstination à une conception aussi commode. Il ne s'ensuit pas cependant que ceux qui soulèvent des objections ne le font que par souci de rectitude méthodologique, parce qu'il n'existe pas d'arguments strictement scientifiques qui s'opposent à l'utilisation par les marxistes, et selon leur gré, de leur terme chéri. Non, la seule vraie justification pour poursuivre la bataille verbale est que leurs opposants refusent de les laisser poursuivre ce genre de manipulation au moyen de définitions. Son emploi constant comme un terme d'opprobre a donné au mot « classe » un contenu émotionnel indélébile, et par conséquent il est devenu très utile comme signal suscitant l'hostilité ; il relève donc de la tactique élémentaire de contester à votre opposant le monopole de son utilisation. Néanmoins, bien que l'entreprise qui vise à combattre la manipulation des mots à des fins de propagande soit louable, l'opposition à l'utilisation marxiste du mot « classe » découle de préoccupations politiques plutôt que strictement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cognitives.

Tandis que les admirateurs de la patrie socialiste continuent à agiter la baguette magique du vieil illusionniste, ceux qui se sont faits les chantres du mode de vie américain tentent de dissimuler l'importance des inégalités dans leur pays en bannissant de leur vocabulaire le terme sinistre de « classe » et en le remplaçant par les mots apaisants de « strates » et de « groupes statutaires ». Face à la guerre naissante ou violente qui oppose riches et pauvres en Amérique latine, les spécialistes des sciences politiques des États-Unis essaient de conjurer et d'éloigner le spectre en substituant au terme de mauvais augure qu'est le mot « classe » celui de « secteur », de même qu'autrefois les paysans désignaient le démon par toutes sortes de surnoms de peur de le faire apparaître en prononçant son vrai nom.

Dépassant le stade du simple évitement rituel, l'archiprêtre de l'orthodoxie sociologique a imaginé une conception qui permet mieux d'exorciser les mauvaises pensées relatives à l'exploitation, à l'oppression et à l'injustice, en proposant un système de définitions qui ne laisse aucune place à de tels phénomènes. Selon cette conception réjouissante, la situation d'un homme dans la société dépend uniquement de la manière dont il conforme sa vie aux idéaux de la société. Distançant le Pangloss de Voltaire d'un grand pas, Parsons expose son point de vue pendant des pages et des pages. Le passage suivant en constitue un exemple :

« Dans n'importe quel système social donné existe un véritable système de classification en termes d'évaluation morale. Mais, dans un certain sens, ceci implique un ensemble intégré de normes en fonction desquelles les évaluations se font ou sont censées se faire. Puisqu'un ensemble de normes constitue un modèle normatif, le véritable système de relations effectives de supériorité et d'infériorité, dans la mesure où il fait appel à une sanction morale, deviendra donc le système de stratification

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sociale. Le modèle normatif, par ailleurs, sera appelé échelle de stratification.

« Puisque l'échelle de stratification est un modèle caractérisé par l'autorité morale qui est intégrée sous forme de sentiments moraux partagés par tous, elle fait normalement partie du modèle institutionnel du système social »[2].

Ainsi, quand l'esclave rend hommage au maître qui fait claquer son fouet, il manifeste sa reconnaissance des valeurs de la société. On peut trouver, à ce propos, toutes sortes d'exemples modernes dans les prisons, les bagnes du travail, les ateliers de travaux forcés et autres lieux où un pouvoir irrésistible et sans déguisement fait naître chez ceux qui veulent se le concilier un comportement abject, servile et timoré.

Souvent, notamment dans l'atmosphère actuelle de recherche du sensationnel suscitée par les mass media, on note, au lieu de supercheries inoffensives visant à se concilier le public, des distorsions de mots dont le but, à l'opposé, est d'étonner et même de choquer. Tel fut peut-être le cas de Freud sans que l'effet ait été nécessairement intentionnel. Si je reconnais pleinement sa valeur en tant qu'explorateur de l'âme, je pense qu'il aurait pu éviter quelques-unes de ses distorsions les plus grossières, et devenir par conséquent un penseur encore plus éminent ; bien sûr, il n'aurait pas eu le même succès en tant que fondateur d'un culte s'il n'avait pas infléchi particulièrement certains termes qui donnent l'impression d'avoir été conçus pour choquer. Son pouvoir de scandaliser les gens du commun, sans lequel il n'aurait pas atteint une telle renommée, et d'attirer des adeptes fanatiques, parce que quelque peu déments, était surtout lié à son habitude d'utiliser le qualificatif « sexuel » quand « sensuel » aurait été plus correct. S'il avait dit que la pensée et le comportement de l'enfant étaient guidés par la recherche de satisfactions sensuelles au lieu de sexuelles, s'il avait évité de qualifier l'enfant de « perverti polymorphe » et utilisé une étiquette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus discrète pour désigner sa tendance à trouver du plaisir à sucer le sein de sa mère ou son propre pouce, ou à soulager la tension de sa vessie ou de ses intestins, Freud aurait formulé une théorie plus soutenable, mais elle n'aurait pu avec autant de facilité jouer le rôle d'un ersatz de religion.

Parmi les nombreux termes victimes de ce sort, le mot « idéologie » a subi, à des fins de propagande, plus que sa part de distorsions, soit volontaires, soit semi-conscientes. Créé au début du siècle dernier dans un but péjoratif, son contenu est demeuré entaché d'imputations au moins partiellement fausses. Si l'on fait abstraction des motifs cachés, il n'est pas trop difficile de parvenir à une conception moralement neutre du terme « idéologie », défini comme un ensemble de croyances concernant les faits, les relations causales et les valeurs dans les problèmes humains, croyances qui se corroborent mutuellement, soit de manière logique, soit par l'affinité des sentiments qu'elles inspirent, et dont certaines au moins sont ou bien non vérifiées ou bien non vérifiables, ou bien fausses si on les considère à la lumière de la raison. Pour moi, c'est un fait aussi certain que peut l'être n'importe quel fait dans l'étude de la conduite humaine, que tous les systèmes sociaux soutiennent une idéologie entendue dans ce sens, ou sont soutenus par elle, laquelle peut être bonne ou mauvaise, assez juste ou franchement erronée... mais c'est là un autre problème. Cependant, comme peu de gens admettront que leurs idéaux peuvent s'appuyer sur des hypothèses non prouvées, impossibles à prouver ou même réfutées, ils s'opposeront à toute définition de l'« idéologie » qui étendrait à leurs croyances les insinuations de contre-vérité que contient le mot. Comme, d'autre part, ils ne sont que trop enclins à considérer les croyances de leurs ennemis comme un tissu de mensonges pervers, ils accepteront une définition de l'idéologie qui englobe les croyances de leurs adversaires en excluant les leurs. Je pourrais raconter quelques discussions dont j'ai été le témoin et qui illustreraient ce propos, mais je n'en ferai rien parce que le problème est tout à fait clair, et tout le monde ou presque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sait que le terme « idéologie » est habituellement utilisé comme une arme idéologique. Aussi, au lieu de perdre du temps, j'invite maintenant le lecteur à considérer certains mots qui ont été spécifiquement créés comme des termes scientifiques exempts de toute connotation émotionnelle ou appréciative.

On ne peut guère passer plus de quelques minutes en compagnie d'un psychologue, d'un sociologue, d'un anthropologue, d'un politicologue ou d'un pédagogue, sans entendre à plusieurs reprises le mot « socialisation ». Or cette mode relativement récente ne résulte pas de l'apparition d'une idée nouvelle qu'exprimerait le mot « socialisation », parce que (en dehors des déficients mentaux et des enfants) tout le monde sait que le caractère d'un individu est façonné par l'environnement dans lequel il vit, et qui lui donne son langage, ses habitudes, ses goûts et sa moralité. Le mot « éducation » était habituellement employé dans ce sens large, lorsque Durkheim (pour citer un exemple parmi une infinité d'autres) a parlé de « l'éducation morale », il ne s'est pas borné aux leçons formelles reçues à l'école. Les manuels de formation militaire ont toujours contenu en abondance des conseils sur la manière de maintenir le moral des troupes et d'inculquer les vertus martiales. On ne peut pas non plus mettre au crédit des psychologues et des sociologues la découverte de déterminants moins évidents et moins formels du caractère, tels que l'influence des camarades (maintenant scientifiquement rebaptisés du nom de « pairs ») ; c'est là un fait bien connu et depuis toujours des professeurs et des mères soucieuses de savoir quels compagnons fréquentent leurs enfants. Les paysans illettrés ont beaucoup de proverbes qui illustrent avec justesse cet élément de sagesse populaire. Quant aux dissertations savantes sur ce processus, elles ne sont pas non plus un phénomène récent : Platon ne tarissait pas à ce sujet.

Bien que le terme de « socialisation » ne recouvre aucune idée qui ne soit déjà connue il pourrait se justifier comme étiquette commode pour désigner l'ensemble des processus à travers

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lesquels l'environnement façonne la personnalité. Cependant, même ce choix ne résiste pas à un instant d'investigation sérieuse, car il existait dans plusieurs langues des termes courants moins ambigus. Dans l'ouvrage d'Alfred Kroeber, Anthropology (paru en 1923), on trouve une discussion sur la manière dont une culture modèle un individu. Pourtant ce terme parfaitement adapté a été abandonné au profit de socialisation. Pourquoi ? En partie sans doute à cause de la terminaison en « tion » de ce dernier mot, qui lui donne une résonance plus scientifique, alors que « modelage » fait penser à quelque vulgaire métier manuel. Cependant, un facteur d'appréciation d'un poids au moins égal, découle des implications évaluatives très différentes que contiennent les deux mots. Puisqu'il ne nous fournit aucune indication sur la qualité du produit (qui peut être tout aussi bien monstrueux que magnifique) « modelage » devrait avoir la préférence des défenseurs de la règle de non-évaluation, notamment du fait qu'il va à contre-courant des associations sémantiques pour souligner ce que la socialisation a de péjoratif. En dépit des protestations de neutralité de ses utilisateurs, ce dernier terme cautionne subrepticement mais inévitablement tout ce qu'une société, un groupe ou une institution impose à ses nouveaux membres, même s'il leur enseigne à jeter les enfants dans les chambres à gaz et à en être satisfaits, de sorte qu'il correspond bien mieux aux tendances panglossiennes des spécialistes des sciences sociales. « Façonnage » et « modelage », au contraire, non seulement résonnent de manière moins réjouissante, mais sont incontestablement inquiétants, du fait qu'ils laissent entrevoir l'impuissance et la passivité de l'individu face à la force irrésistible de la collectivité, ce qui reflète avec plus ou moins d'exactitude l'état habituel des choses. La transformation des conscrits dépourvus d'enthousiasme en soldats obéissants et prêts à se battre, implique habituellement tant de brutalité que l'expression « dressage » dont on se sert pour les chevaux, lui convient beaucoup mieux que le terme de « socialisation ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Certes, nous pourrions employer le terme de « socialisation » en un sens qui s'accorderait mieux à la résonance implicitement laudative que le mot confère inévitablement au processus, si nous adoptions la conception de George Herbert Mead, selon laquelle un organisme nouveau se transforme en un être social par son apprentissage de la communication et de l'interaction, et de ce fait acquiert, entre autres, le concept de « moi », en même temps que le terme qui le désigne. Nous pourrions ainsi définir la « socialisation » comme un processus de transmission des pensées, des sentiments, des compétences et des habitudes sans lesquels nulle vie sociale ne saurait se maintenir. On ne peut imaginer une société durable dans laquelle aucun enfant (ou presque) n'apprendrait à parler, à obéir aux lois ou à travailler. Réciproquement, nous pourrions dresser une liste des types de comportements qui détruiraient n'importe quelle société dans laquelle ils deviendraient le modèle courant : telles une absence complète de prévision, ou une incapacité à contrôler ses impulsions ou à interpréter correctement les intentions des autres. Nous trouvons nombre d'exemples de ce type de comportement chez les fous, mais les asiles ne peuvent exister sans le soutien de l'extérieur.

Nous pourrions encore limiter le sens du mot « socialisation » au processus de modelage d'un individu par la société, de telle sorte que ce processus assure (ou au moins assurerait en l'absence de catastrophes exogènes) non seulement la continuation de la vie sociale sous une forme ou sous une autre, mais la perpétuation de la structure sociale actuelle. Il existe une grande différence entre les deux types de modelage, mais elle est telle que le premier inclut le second comme une variante particulière, car assurer la perpétuation d'une structure sociale implique que l'on satisfasse aux conditions nécessaires à la vie sociale en général, alors que la réciproque n'est pas vraie. Par exemple, une communauté de commerçants peut, pour avoir négligé de transmettre ses compétences en matière de comptabilité, ne pas réussir à assurer sa perpétuation, mais ceci n'empêcherait pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ses membres de survivre en adoptant un mode de vie agricole. D'autre part, si cette communauté n'enseignait pas à ses enfants à faire toutes sortes de travaux ou à obéir à toutes sortes de lois, elle rendrait ses membres inaptes à toute forme d'existence collective, de sorte qu'ou bien ils mourraient de faim, ou bien ils se tueraient les uns les autres, ou bien ils se verraient réduits en esclavage ou exterminés par des étrangers.

Arrivé ici, le lecteur peut se demander pourquoi toutes ces chicanes. À quoi je répondrai qu'il est très dommage qu'un terme de portée générale dissimule des distinctions d'une importance cruciale et nous empêche de rechercher leurs origines et leurs conséquences. Car le nœud du problème est qu'il n'y a aucune raison de présupposer que la plupart des habitudes, des croyances et des sentiments (sans parler de leur totalité) qu'une collectivité inculque à ses membres doivent constituer les conditions ou nécessaires ou suffisantes de sa perpétuation ; indépendamment de l'idée (qui apparaît dans toute son absurdité aussitôt énoncée explicitement) selon laquelle toutes les croyances et habitudes qui sont acquises en un lieu et à un moment donnés, doivent être indispensables à n'importe quel type d'existence collective.

Puisque peu de gens accueilleraient avec plaisir l'extinction de notre espèce, il leur faut approuver les aménagements nécessaires à la vie sociale, et par conséquent considérer de manière positive toutes les activités appartenant au processus de socialisation dans son sens fondamental. Or, en employant ce mot comme un terme générique qui confond ce qui est nécessaire avec ce qui arrive simplement, ses utilisateurs se font subrepticement les porte-parole d'un message selon lequel ce qui prévaut est non seulement inévitable mais bon. Ainsi, sous couvert de terminologie scientifique, on nous apprend que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, ce à quoi Voltaire ajoutait : « Si c'est le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il va sans dire qu'une vision panglossienne du monde doit faire naître la satisfaction par rapport à notre ordre social et l'emploi sans discrimination du terme « socialisation » exorcise tous les doutes quant aux effets à long terme de nos pratiques éducatives. En fait, il dissimule la possibilité très réelle que les habitudes et les attitudes que les jeunes acquièrent puissent être très préjudiciables à la société dans laquelle ce processus intervient, et à la limite puissent entraîner sa destruction. En réalité, les groupes et les institutions se détruisent souvent eux-mêmes en modelant leurs membres d'une manière qui les rend inaptes à l'accomplissement des activités essentielles, ce qui explique en grande partie pourquoi les armées subissent des défaites, les États succombent devant les conquérants, les entreprises font faillite, les administrations se désintègrent, les familles se défont et les gouvernements s'effondrent. En semblables cas, il arrive souvent que les membres de ces groupes sont tout simplement incapables de résister à une force externe accablante, mais nombre de fois la principale cause — ou au moins une condition sous-jacente — en est l'échec à transmettre à la génération suivante les attitudes et les qualités qui ont dans le passé assuré la survie de la collectivité en question. Bien que l'ensemble de l'histoire soit beaucoup trop complexe pour que l'on puisse convenablement l'expliquer par la seule décadence morale, on ne peut douter qu'à l'époque du déclin de leur Empire, les Romains ne possédaient plus les vertus martiales qui leur avaient assuré la maîtrise du monde méditerranéen. Il n'est pas possible que l'on ait inculqué aux nobles Polonais qui, en échange de pots-de-vin, ont apposé leurs signatures au bas du pacte qui démembrait leur pays, les sentiments nécessaires à la survie de l'État qu'ils gouvernaient. La noblesse française, pour citer un autre exemple, était incapable de contrôler les forces révolutionnaires parce qu'elle avait perdu les vertus et les qualités nécessaires au maintien de sa suprématie. En fait, Pareto a construit sa théorie de la circulation des élites autour de l'hypothèse bien fondée que les classes privilégiées se révèlent invariablement incapables d'inculquer à leurs enfants les vertus nécessaires pour réussir à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gouverner. Les phénomènes cycliques de l'ascension et de la chute des familles que la sagesse populaire dit se reproduire toutes les trois générations, supposent aussi tacitement que les processus de modelage des nouvelles générations ont perpétuellement tendance à aboutir à un échec de la « socialisation ».

Une fois que l'on a compris et que l'on conserve présent à l'esprit le fait indubitable que l'éducation politique peut être autodestructrice, on se rend compte que l'expression « socialisation politique » est l'une des supercheries les plus audacieuses du panglossisme insidieusement crypto-conservateur. Alors qu'encore une fois le terme de socialisation pourrait se justifier pour désigner un processus par lequel un enfant apprend à communiquer et à collaborer avec les gens, il est totalement absurde d'appliquer ce terme implicitement laudatif à l'apprentissage de la duplicité, de la cruauté, de la suffisance, et d'une foule d'autres vices que trop souvent les gens acquièrent au contact de la politique. Lorsqu'un politicien congolais prend l'habitude d'extorquer des pots-de-vin, lorsqu'un S.S. s'endurcit et s'accoutume à jeter les enfants dans les chambres à gaz, lorsqu'un soldat américain au Vietnam s'aguerrit à brûler des villageois sans défense, lorsqu'un fonctionnaire communiste est prêt à calomnier ses amis aussitôt qu'ils tombent en disgrâce, lorsqu'un agent secret apprend l'art du chantage et de l'assassinat... parler de socialisation relève de la plus abjecte turpitude morale, notamment du fait qu'il n'est même pas possible de prétendre que toutes ces habitudes sont nécessaires à la prospérité ou à la survie de l'organisation qui les inculque. En fait, c'est même tout à fait l'inverse, car la corruption ou la violence effrénée a entraîné la chute de bien des gouvernements et de bien des États ; et même les nazis auraient pu gagner la guerre s'ils n'avaient pas éveillé l'antagonisme des populations conquises en « socialisant » leurs compatriotes au point d'en faire de véritables brutes. Par conséquent, il n'est aucune raison de supposer que la manière dont un système politique modèle les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

individus puisse assurer sa propre survie, sans parler d'être salutaire à l'humanité[3]. Et puisque avec le mot « modelage » nous disposons d'un mot parfaitement adapté dont la neutralité est bien supérieure (même s'il est d'un réalisme désagréable) la prédilection pour le terme implicitement approbateur de « socialisation » ne peut découler que de motifs cachés, tels le désir de rehausser son statut par une terminologie prétentieuse, et de s'attirer les faveurs de tous les pouvoirs en place en donnant la bénédiction de la « science » à tout ce qu'ils font.

La carrière du terme « assigné » appliqué au « statut » dans l'usage actuel, nous offre un exemple encore plus grossier de propagande déguisée en science, bien qu'en fait Ralph Linton ne cherchait probablement qu'à se faire un nom comme penseur original lorsqu'il a lancé la mode qui consiste à substituer « assigné » à « hérité » ; ce dernier terme présente un désavantage sérieux : tout le monde sait ce qu'il signifie. Comme les autres innovations pseudo-scientifiques, la substitution en question a fait d'une pierre deux coups : elle a favorisé l'effort du sociologue ou de l'anthropologue pour se créer un nom dans l'université, et en même temps elle sert la cause de notre vieil ami le crypto-conservatisme insidieux. Tout le monde sait qu'hériter signifie pouvoir jouir (ou devoir s'accommoder) de ce que le père avait. Cependant lorsque au lieu de dire qu'un tel a hérité de sa position sociale, nous disons que son statut est assigné, nous donnons à l'image une couleur différente en suggérant tacitement que la personne en question doit ses privilèges ou ses fardeaux au fait qu'ils lui ont été attribués par quelque Être suprême, qui doit être soit Dieu, soit la Société. Mais qui est la Société ? Nous évidemment ; et donc nous sommes ceux qui avons assigné aux quelques privilégiés de notre milieu leurs brillantes situations, et de ce fait nous ne devrions pas nous plaindre même si nous nous situons à l'extrémité défavorisée de l'échelle.

À l'opposé du statut « assigné » (c'est-à-dire « hérité ») nous avons le statut « conquis » dont le mot a au moins le mérite d'être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en lui-même significatif, bien qu'il ne renferme aucune idée nouvelle, ayant simplement remplacé le terme « acquis » que l'on utilisait avant Parsons pour décrire un statut dont on n'avait pas hérité. Pourquoi cette substitution ? En partie sans doute parce qu'un changement purement verbal donne une illusion flatteuse de progrès scientifique sans demander de véritable effort intellectuel. La principale raison de la popularité de cette substitution semble cependant venir de ce que « conquête » a une résonance plus laudative qu'« acquisition » qui évoque des associations plutôt péjoratives après des siècles de pamphlets anticapitalistes. Certes, du point de vue strictement logique, tout ceci n'aurait que peu d'importance, mais dans un discours véritablement scientifique, il ne devrait pas y avoir de place pour des substitutions purement verbales. D'autre part, les marchands de publicité ont largement démontré que l'on peut influencer les attitudes des gens beaucoup plus efficacement en jouant sur de vagues associations d'images que par des arguments logiques sérieux. Aristote, dans sa Rhétorique, reconnaissait déjà la futilité de ces derniers en tant que méthode d'action sur les masses.

On pourrait écrire un volume énorme uniquement composé de traductions en langage simple des circonlocutions euphémiques en usage dans les sciences sociales, mais je me contenterai, pour en finir, de quelques incursions dans cette jungle, laissant au lecteur le soin d'utiliser sa propre perspicacité face à la prolifération de la faune. Prenez par exemple le mot « universalisme ». Est-ce qu'il ne sonne pas bien ? Il est impressionnant et sublime comme il convient à un terme inventé par les théologiens il y a bien longtemps. Il a été introduit en sociologie par le Grand Maître, Parsons, pour remplacer le terme désagréable et vulgaire d'« impersonnalité ». Ainsi, quand vous serez traité comme un simple numéro selon les règles strictes en vigueur dans un hôpital, un magasin à succursales ou une école bureaucratisée, vous n'éprouverez plus d'amertume lorsque vous saurez que loin de subir les effets de l'impersonnalité, vous jouissez des avantages de l'universalisme. Je ne prétends en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aucune manière qu'il soit toujours préférable d'être traité en fonction de sa relation personnelle avec son interlocuteur, ou que l'impersonnalité soit toujours une mauvaise chose, car il est évident qu'elle a ses bons et ses mauvais côtés. Ma seule objection est que puisque impersonnalité et universalisme signifient la même chose, il n'y avait aucune raison heuristique valable de remplacer l'un par l'autre, et que (en dehors du motif habituel d'autovalorisation pseudo-scientitique), le substitut est devenu à la mode en raison de ses résonances émotives qui tendent à donner de la bureaucratie une vision teintée de rose.

Voici un autre cas de réhabilitation déguisée. On sait depuis longtemps que chaque groupe, chaque club, chaque unité militaire, ou tout autre type de collectivité, se fonde sur quelques dispositifs qui permettent à ses membres de se distinguer des étrangers, et que lorsque l'appartenance à cette collectivité procure quelque avantage rare, il est nécessaire qu'un mécanisme opère pour exclure les étrangers. Exclusion et monopolisation nous rappellent cependant trop ce qu'est le monde, aussi ils ont été remplacés par « stabilité des frontières » qui fait agréablement penser à de bonnes relations de voisinage.

Si vous êtes tenté de vous plaindre des impôts, du service militaire ou de la manière dont les fonds publics sont utilisés, vous devez vous rappeler que tout ceci est orienté vers la « poursuite des buts », ce qui vous satisfera tant que vous ne poserez pas la question impertinente : et les buts de qui poursuit-on ? Si vous continuez à poser de telles questions impies, vous êtes un « déviant ».

Le terme « déviance » renferme, dans l'optique d'un conformisme camouflé, quelques-unes des insinuations les plus pernicieuses. Certes, nous pourrions en principe l'employer au sens non appréciatif et moralement neutre de divergence par rapport au comportement habituel dans une société donnée, mais lorsque nous observons comment les sociologues et les psychologues

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'utilisent en fait, nous remarquons qu'ils ne l'appliquent qu'à certains types de déviations par rapport aux normes. Puisque ceux qui jouissent d'une énorme fortune, d'un vaste pouvoir et d'une grande renommée sont peu nombreux, ce sont des déviants au sens statistique, de sorte que nous pourrions, pour des raisons strictement logiques, appliquer ce qualificatif à tous les premiers ministres, présidents, millionnaires, vedettes de cinéma, astronautes, savants célèbres, etc. On dira évidemment que la déviance ne se réfère pas à un attribut inhabituel mais seulement à la « transgression » de normes morales... mais pourquoi alors ne pas utiliser « transgression » au lieu de « déviance » ? De toute façon, cette explication ne paraît pas très convaincante quand nous notons que le monde des affaires et de la politique, de même que les moindres coulisses du pouvoir, sont remplis de gens qui ont habituellement recours à des pratiques immorales et qui échappent de justesse aux coups du code criminel. Si nous descendons dans l'échelle sociale, nous trouvons aussi en abondance, exploiteurs, brutes, menteurs, intrigants, parjures, diffamateurs, hypocrites, mouchards et autres malfaiteurs de petite envergure, qui manifestement ne vivent pas en accord avec les normes morales et pourtant ne sont pas mentionnés dans les débats sur la déviance. De nos jours, l'un des types les plus courants de transgression de la morale est l'intrigue bureaucratique qui cause probablement à la société plus de préjudice que tous les petits vols réunis, bien qu'elle ne soit pas censée se produire sous le règne de l'« universalisme », et qu'elle soit la dernière chose dont souhaitent traiter les spécialistes de la déviance. Ils peuvent dire que tant de gens la pratiquent qu'on ne saurait les considérer comme des déviants ; mais alors ils font fi du critère de délit contre les commandements de la morale professée et retombent dans le cas purement statistique de la divergence par rapport à la moyenne, dont l'emploi logique entraîne l'application du qualificatif « déviant » aux présidents et aux millionnaires. La réponse selon laquelle les intrigants ne font pas partie des déviants, parce que leurs agissements n'entraînent pas une violation de la loi, nous ramène au point d'où nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sommes partis, car elle nous conduit à nous interroger sur les raisons de l'emploi du mot « déviance » alors qu'en réalité notre pensée serait mieux traduite par le mot crime. Bien que rien ne soit parfaitement clair dans l'étude de la conduite humaine, il est certainement plus facile de décider s'il y a ou non infraction à une loi que de savoir si un type donné de comportement se classe sous le concept de déviance pris dans un sens paralogique. Certes, comme la loi est souvent modifiable et arbitraire, le même type d'action peut devenir un crime (ou cesser de l'être) au cours de la nuit, alors que la motivation ou la causation demeurera la même ; c'est pourquoi on avait pensé qu'un concept plus large et plus subtil que celui de crime était nécessaire aux recherches étiologiques.

En fait, il existe dans le langage courant un certain nombre de mots correspondant aux divers types d'individus que l'on range habituellement dans la catégorie des déviants, tels que excentriques, hérétiques, clochards, rebelles, canailles, voleurs, etc., et la simple énumération de ces termes, qui met en évidence une grande variété de comportements, fait naître le doute quant à l'existence entre eux d'un dénominateur commun. En utilisant le terme « déviance », nous posons l'hypothèse de leur similitude, alors que personne ne l'a prouvée ou n'a même avancé d'arguments valables à ce propos. Nous nous trouvons ici face à un terme qui va dans un sens exactement opposé à celui des concepts des sciences naturelles : au lieu de mettre en évidence une unité sous-jacente et jusque-là insoupçonnée entre des phénomènes apparemment disparates, il masque tout simplement les disparités et les contradictions, agissant en cela comme un terme générique moins précis et moins significatif que ceux de la langue littéraire, un terme qui doit sa vogue non à des raisons heuristiques mais à des raisons de crypto-propagande insidieuse.

En dehors des attraits habituels de l'ambiguïté et de la nouveauté pseudo-scientifique, le terme de « déviance » rend un important service à l'idéologie du conformisme camouflé (ou pour reprendre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'expression précédente, au crypto-conservatisme insidieux de même qu'à son répondant : la rébellion camouflée) en rangeant dans une même catégorie les hérétiques, les novateurs intellectuels, les critiques, les réformateurs et les voleurs, les prostituées, les drogués et les monstres qui étranglent les petites filles. Donc, « déviance », comme « dysfonction », est un terme général pratique pour dissimuler la mise à l'écart, au nom de la science, de tous les non-conformistes, et pour classer dans la même catégorie Socrate ou Spinoza, Al Capone ou Jack l'Éventreur. Il est peut-être judicieux de remarquer ici que dans un ouvrage américain de pathologie sociale (dont j'ai malheureusement perdu les références) j'ai vu un chapitre intitulé « Les intellectuels ».

J'espère que les arguments qui précèdent ne donnent pas aux lecteurs l'impression que je souscris au culte de la dissidence ou du non-conformisme actuellement à la mode. Je pense qu'il devrait être clair pour toute personne qui réfléchit, que la valeur de telles attitudes dépend entièrement de ce contre quoi vous vous révoltez ou de ce à quoi vous vous opposez, et de ce que vous proposez à la place. Le culte de la dissidence pour la dissidence est aussi stupide que le conservatisme aveugle et dénué de discernement, que la conviction que tout ce qui est nouveau doit être meilleur que ce qui a précédé ou que l'utilisation du mot « réactionnaire » comme terme d'opprobre sans considérer ce contre quoi la personne ainsi qualifiée réagit. Le contraste le plus profond se situe entre d'une part, l'usage réfléchi, indépendant et à bon escient de la raison, et d'autre part, la timidité ou la mentalité moutonnière. En fait (et notamment aux États-Unis), la religion du conformisme camouflé a préparé de bien des manières le terrain au culte nihiliste de la rébellion pour la rébellion.

Il serait peut-être judicieux de terminer ce chapitre par un morceau choisi du genre en question, à savoir, la conception du pouvoir de Talcott Parsons expliquée et cautionnée par S. M.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lipset qui (ayant rédigé lui-même un ou deux bons ouvrages) devrait se montrer plus avisé, mais qui est devenu depuis un certain temps plus sensible au chant des sirènes du crypto-conservatisme insidieux :

« Parsons a suggéré que le pouvoir — c'est-à-dire, selon lui, la capacité à mobiliser les ressources nécessaires au fonctionnement du système — devrait être considéré en termes neutres. Dans la structure d'une société complexe, notamment dans la division du travail, existent des rôles d'autorité, dont les détenteurs sont obligés d'entreprendre des actions qui sont socialement nécessaires. La plupart des choses que font les gens qui se situent au sommet des organisations ou des sociétés sont nécessaires »[4].

Donc, si vous êtes Tchèque, ne vous lamentez pas sur ce que M. Husák fait à M. Dubček et autres traîtres de la cause des travailleurs ; si vous êtes Brésilien, ne nourrissez pas de mauvais sentiments à l'égard de l'Escadron de la Mort ; si vous êtes Russe, n'en voulez pas au camarade Andropov d'avoir enfermé quelques écrivains irresponsables dans des asiles d'aliénés ; si vous êtes noir d'Afrique du Sud, ne vous plaignez pas de l'apartheid de M. Vorster ; si vous êtes Haïtien faites ce que vous dit votre président héréditaire « Bébé Doc ». Écoutez la voix de la science et croyez à ses définitions d'où il ressort nettement que ces messieurs (comme tous les dirigeants du passé, y compris Caligula et Hitler) ne font que ce qui est nécessaire.

Notes et références

1. On trouvera au chap. 10 de The Uses of Comparative Sociology, un examen de cette idée au point de vue de sa valeur pour l'analyse comparative.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Talcott Parsons, Essays in Sociological Theory, Glencoe, Illinois, 1949, pp. 166-167.

3. On trouvera d'autres arguments sur ce sujet dans mon ouvrage à paraître : Antisocialisation and Mental Pollution.

4. Seymour Martin Lipset, Revolution and Counterrevolution, pp. 147-148.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le techno-totémisme et le crypto-totalitarisme servile

Dans l'un de ses essais sur la sociologie de la culture (rédigé dans les années vingt), Karl Mannheim montre que les conservateurs ont généralement insisté sur l'analogie organique, tandis que les révolutionnaires et les réformateurs ont eu tendance à considérer la société comme un mécanisme qui peut être modifié à volonté, mis en pièces, puis remonté selon une forme radicalement différente. Comme toutes les autres propositions sociologiques, cette généralisation n'est pas sans comporter d'exceptions, la plus remarquable étant celle de Pareto dont le système mécaniste de sociologie semblait être destiné à prouver l'impossibilité de progresser. Néanmoins, Mannheim avait, pour l'essentiel, raison, et le parallèle avec la subordination des organes par rapport à la tête a été utilisé à maintes reprises pour appuyer l'autorité, avec la leçon qui en découlait, à savoir qu'une modification inconsidérée de la structure organique conduirait invariablement à sa paralysie ou à sa mort.

L'avènement des servomécanismes a mis un terme à la distinction faite par Mannheim, parce que nous avons maintenant des machines dont les ordinateurs centraux réglementent les mouvements des autres parties et qui offrent de ce fait une analogie avec les relations de subordination existant dans les hiérarchies humaines. En fait, en tant que parabole de la subordination, la cybernétique est même meilleure que l'organicisme du XIX^{e} siècle, parce qu'un tissu contrôlé par le système nerveux central n'en opère pas moins certaines fonctions autonomes de métabolisme et d'homéostasie cellulaire, alors qu'un élément d'un servomécanisme ne peut exécuter aucun

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mouvement qui ne soit déterminé par l'ordinateur de contrôle. Dans une machine cybernétique, il n'y a pas de possibilité de revenir sur un ordre ni de le contourner, et donc en mettant en relief les ressemblances entre de telles machines et la société humaine, nous pouvons condamner l'insubordination sans le dire réellement. Nous nous trouvons encore une fois face à une méthode servant à influer sur le comportement, qui n'a aucune contrepartie dans les sciences de la nature et qui consiste à proposer des descriptions persuasives : en imposant aux gens une certaine image d'eux-mêmes nous les amenons à vivre en accord avec elle. Dans le cas présent, si nous arrivons à convaincre les gens qu'ils ne sont rien d'autre que des rouages dans une machine, il se peut qu'ils en viennent à se comporter en conséquence.

L'étude de la cybernétique peut-elle nous enseigner quelque chose sur la société et la politique ? Certainement, à condition que nous nous satisfassions d'un profit indirect. Les concepts de système, de fonction, d'équilibre et de comportement téléologique font depuis longtemps partie de notre arsenal intellectuel, mais la connaissance de certaines conditions de l'équilibre ou du comportement téléologique est nouvelle. Par exemple, le bon sens ne peut à lui seul découvrir de façon évidente qu'un système contenant un grand nombre de variables ne peut rapidement atteindre l'équilibre que si les relations entre les variables peuvent être exprimées avec ce que les mathématiciens appellent des formes synchronisées, c'est-à-dire uniquement si les variables ne réagissent pas aux petites variations des autres variables. De même, il pourrait être profitable à un spécialiste des sciences sociales de connaître comment les permutations de connections négatives et positives entre facteurs (de stimulation ou d'inhibition en termes physiologiques), ou comment l'ordre, les grandeurs relatives et les retards des réactions, peuvent rendre l'équilibre stable, instable ou impossible, entraîner des oscillations ou produire des cercles vicieux ou au contraire déterminer des rétroactions positives, etc.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Étant donné l'impossibilité de mesurer de nombreux facteurs cruciaux, les équations de l'électronique ne peuvent s'appliquer à la sociologie ou aux sciences politiques. Même en économie, où le champ de mesure est beaucoup plus vaste, les tentatives d'application de modèles cybernétiques (symboliques ou matériels) se sont révélées intéressantes mais insuffisantes pour permettre des prévisions certaines quant au comportement réel de l'économie. Une philosophie cybernétique des relations causales peut apporter quelque lumière, mais uniquement dans la mesure où elle peut entraîner des découvertes de relations jusqu'ici inconnues entre des phénomènes sociaux observables. Cependant, lorsque nous parcourons les publications qui prétendent expliquer ou analyser les processus sociaux et politiques à l'aide de la cybernétique, nous ne trouvons que platitudes, banales semi-vérités ou véritables distorsions, exprimées dans des termes à résonance scientifique.

J'essaierai de montrer plus loin comment ces absurdités, grâce aux services qu'elles pouvaient rendre à la propagande camouflée, ont réussi à prévaloir, et comment ce n'est pas par hasard que les modèles cybernétiques ont été adoptés avec le plus grand empressement dans le domaine de la science politique. Cependant, avant d'aborder la question des motifs, j'aimerais me situer quelques instants sur le plan purement heuristique et dire quelques mots sur les erreurs fondamentales inhérentes à l'utilisation des modèles cybernétiques dans les sciences politiques. Ces erreurs sont nettement visibles si nous comparons cette utilisation des modèles à l'emploi des notions cybernétiques dans la théorie économique.

Comme je l'ai noté plus haut, les limitations sérieuses au pouvoir de prévision des modèles dans la théorie économique résultent des mouvements irréguliers (ou de la nature stochastique si vous voulez) des variables, de leur grand nombre, de l'imprécision de leurs frontières, et surtout de l'habitude qui consiste à laisser de côté des facteurs non économiques souvent cruciaux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Néanmoins, les limitations de ces modèles dans leur application au monde réel ne les rendent pas absurdes, parce que les économistes opèrent avec des entités qui peuvent être, au moins théoriquement, traitées comme des variables en équation, alors que les modèles cybernétiques en sociologie et en science politique, reposent sur des analogies tirées par les cheveux entre l'organisation sociale et des machines, analogies dans lesquelles les personnes ou leurs rôles sont mis en parallèle avec les éléments des servomécanismes.

Dans les modèles économiques, nous trouvons des variables telles que le produit national brut, le niveau général des prix, le taux d'intérêt, les quotients d'accélération, la propension à consommer, les rapports capital-production, les taux d'accumulation, les retards dans les mouvements des prix, etc. Ces entités sont de nature statistique : elles représentent les résultats d'actions dont le grand nombre et la nature cumulative nous autorisent à faire abstraction de leurs particularités individuelles et à nous concentrer sur les effets collectifs. Bien qu'ils ne soient pas souvent quantifiés et qu'ils ne soient pas faciles à mesurer en pratique, ces facteurs sont au moins quantitatifs en principe, et peuvent donc être traités comme des variables qui augmentent ou diminuent comme celles des équations du physicien ou de l'ingénieur. Aucun lecteur intelligent qui, ayant parcouru The Mechanism of Economic Systems d'Arnold Tustin (l'ingénieur en électricité qui a le premier appliqué la théorie du servomécanisme aux sciences sociales) ou les chapitres pertinents de Mathematical Economics de R. G. D. Allen, passe à leurs équivalents supposés en science politique, ne peut manquer d'être frappé par la baisse catastrophique du niveau de perspicacité. Au lieu de réseaux de relations entre des variables abstraites ou au moins théoriquement dimensionnelles, nous avons de grossières analogies entre de simples mécanismes et des collectivités complexes et changeantes où les êtres humains sont mis en parallèle avec des morceaux de ferraille.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Prenons un exemple sans nous interroger sur sa validité empirique : dans l'interprétation cybernétique par Tustin de la théorie de Keynes, la propension à consommer et l'efficacité marginale du capital constituent ensemble une entité en relation avec le revenu et l'emploi. Cette relation offre une analogie raisonnable avec celle qui existe dans une machine à vapeur entre l'angle du dispositif connu sous le nom de régulateur et la vitesse des pistons et de la roue. Par ailleurs, dans les modèles cybernétiques politologiques, le dispositif ci-dessus a pour homologue le directeur ou quelque autre type de patron ; et pourtant pas même le plus bête des bureaucrates ne saurait être considéré comme un objet capable de se mouvoir dans une seule direction : de haut en bas ou d'avant en arrière. Nous voyons combien sont tirées par les cheveux de telles comparaisons, si nous nous souvenons qu'une seule cellule vivante exécute une variété d'actions homéostatiques très complexes qu'aucun ordinateur construit ou même imaginé jusqu'à ce jour, ne peut imiter. Pour trouver des composants de la matière vivante qui soient d'une simplicité comparable à celle des fils ou des courants porteurs, il nous faut descendre bien au-dessous du niveau cellulaire — au moins au niveau moléculaire sinon atomique — parce que l'accroissement de la complexité ne va pas de pair avec l'augmentation de la taille : le moindre virus est beaucoup plus complexe qu'un énorme morceau de fer. Le plus petit des mammifères contient environ 10^{16} molécules géantes ; et la différence à cet égard entre une souris et un éléphant n'est que secondaire. Un cerveau humain contient environ 10^{10} cellules extrêmement complexes, et les changements historiques sont les fruits de l'interaction de tous les cerveaux qui fonctionnent à des moments donnés ; à cette interaction s'ajoutent les vestiges laissés par ceux qui sont morts. Nous pouvons dire vulgairement de quelqu'un qu'il est comme un fil électrique, mais prendre de telles métaphores au pied de la lettre tient de la démence... ou plutôt tiendrait de la démence si la jonglerie avec cette sorte de pseudo-science n'était pas une aussi bonne affaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsque nous considérons le message crypto-idéologique des modèles, ou plutôt des paraboles cybernétiques, nous comprenons facilement non seulement pourquoi leurs interprètes jouissent du soutien enthousiaste des maîtres de l'université, mais aussi pourquoi ils deviennent particulièrement populaires dans le domaine des sciences politiques, cette branche du savoir qui s'intéresse très directement aux problèmes d'obéissance et de commandement. Comme ces questions sont toujours parmi les plus explosives, la jonglerie avec des modèles tirés par les cheveux présente un autre avantage, car elle permet aux praticiens d'éviter les déclarations concrètes et donc sujettes à controverse, sur de tels sujets. En d'autres termes, cette tactique permet à ses partisans de s'autovaloriser en jouant au pontife de la politique sans rien en dire. C'est là une méthode ingénieuse pour étudier la politique en éludant le sujet.

Une des astuces les plus subtiles de cette stratégie consiste à détourner l'attention des conflits qui surgissent inévitablement à l'intérieur d'une organisation concernant la question des buts qu'elle devrait poursuivre et ceux qu'elle poursuit en fait. Le modèle cybernétique d'un système de gouvernement en tant que mécanisme ayant des buts fixés d'avance, exclut, par définition, la conception de la politique comme arène dans laquelle les groupes et les individus luttent à propos des valeurs, des opinions et des intérêts qui doivent prévaloir, et à un niveau plus prosaïque à propos de qui obtient quoi, quand, et comment. L'idéalisation cybernétique néglige en outre la possibilité (qui dans la vie réelle est la règle plutôt que l'exception) qu'une organisation instaurée pour servir un certain but cesse de satisfaire à cette fin, acquiert une certaine autonomie et se lance dans une politique d'auto-expansion, aux dépens des personnes ou des groupes qui l'ont créée. Il n'y a pas de place dans un servomécanisme pour une telle perversion du but original, et en insistant sur les analogies cybernétiques, les théoriciens aident à dissimuler la véritable nature de l'organisation humaine, à soutenir les pouvoirs en place et à inculquer au public un esprit de soumission aveugle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Certaines contorsions verbales apparemment fantaisistes se révèlent être des instruments appropriés à ce genre de propagande voilée. Prenez par exemple l'habitude de parler des outputs du système politique. À première vue, elle apparaît comme une simple lubie ou comme une astuce d'autovalorisation pseudo-scientifique, puisque la substitution de terme output à celui d'activité ou d'activités n'apporte aucun élément nouveau de connaissance. En fait, parler des activités de l'État ou des organes du gouvernement est incontestablement plus honnête parce que le terme d'output (ou de rendement) laisse supposer la mesurabilité qui dans le cas de la plupart des institutions publiques reste du domaine de la fiction. Pourvu que nous gardions bien présent à l'esprit le caractère grossier de l'approximation, nous pouvons raisonnablement parler du rendement des services postaux, d'un bureau de poste particulier ou même d'un hôpital, parce que fondamentalement ces organisations constituent des unités de production économique. Mais quel est le rendement du ministère des Affaires étrangères, de la marine soviétique ou de la C.I.A. ? Nous pouvons décrire ce que font ces organisations (c'est-à-dire leurs activités), mais qu'en est-il de leur rendement ? Comment mesurer le rendement d'une cour de justice ? En fonction du nombre d'affaires traitées, de jugements rendus, indépendamment du soin apporté à la résolution de chaque cas ? Ou en fonction du nombre d'heures passées à l'intérieur du bâtiment par son personnel ? Comment peut-on comparer le rendement du Congrès américain et celui du Soviet suprême ? Peut-on effectuer les mesures nécessaires en comptant le nombre de décisions adoptées, de lois approuvées, de mots prononcés, ou de feuilles de papier utilisées ? Comment pouvons-nous calculer le rendement des forces de police ajouté à celui du ministère de l'Information ? Est-ce en additionnant le nombre d'arrestations au nombre des dossiers ?

Il suffit de soulever quelques questions de ce genre pour se rendre compte combien il est absurde de parler du rendement d'un système politique. En règle générale, seul le coût des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

services publics peut être mesuré avec un degré satisfaisant d'exactitude, tandis que les profits restent vagues et souvent douteux. Nous pouvons (au moins en principe) savoir combien coûte une armée, mais la valeur de ses services demeure normalement une affaire d'opinion. En outre, nous pouvons poser la question : à qui rend-elle ces services ? Une armée peut être d'un profit incalculable pour la nation tout entière si elle empêche un ennemi impitoyable de l'exterminer, mais elle peut aussi, en d'autres cas, jouer le rôle de simple instrument d'oppression interne, incapable de défendre le pays contre un danger extérieur ; dans ce cas, ses « services » seront entièrement préjudiciables aux classes exploitées.

Ce dernier point nous amène à expliquer pourquoi est populaire le substitut verbal en question. Une activité peut être bonne, utile, louable, mais également nuisible, désastreuse ou criminelle. Mais le mot « rendement » a une résonance favorable qui évoque la construction plutôt que la destruction, et il aide à exorciser les idées inquiétantes de conflit ou d'oppression, car il est contraire à l'usage courant de ranger l'intimidation, l'exploitation et la torture sous le terme « rendement ». Si nous parcourons l'ouvrage de David Easton, The Political System, ou n'importe quel livre ou article rédigé par l'un des nombreux auteurs de la même école, nous nous rendons compte que toute leur terminologie (si tant est que nous puissions parler de terminologie) entraîne une totale expurgation de l'étude de la politique en la traduisant en un langage restreint qui ne permet pas de mentionner ce qui est désagréable. Selon cette école, l'essence de l'équilibre dans un système politique est l'échange entre gouvernants et gouvernés : ceux-ci accordant à ceux-là leur soutien en échange de la satisfaction de leurs demandes. Easton (selon sa phraséologie du type « relations publiques ») désigne les gouvernants par l'expression « système politique » et les gouvernés par celle d'« environnement interne ». Cette dernière contorsion euphémique semble anodine par comparaison avec le sinistre message que contient tacitement l'hypothèse séduisante selon laquelle les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sujets soutiennent toujours leurs dirigeants en échange de la satisfaction de leurs demandes. Il paraît incroyable, si cette hypothèse n'était pas sujette aux critiques de tous ceux qui se soucient de feuilleter l'un de ces ouvrages, que, quatre cents ans après Machiavel, trois cents ans après Hobbes, deux cents ans après Voltaire et cent ans après Marx, n'importe qui puisse accepter comme la dernière nouveauté de la science une théorie de la politique qui considère les relations entre les gouvernants et leurs sujets comme invariablement fondées sur un échange de services.

Sans doute les fanatiques peuvent-ils riposter à ces critiques en m'accusant de mal interpréter leur pensée et en disant qu'ils utilisent des mots tels que « soutien » dans un sens neutre. Et il est parfaitement exact que nous pouvons employer le terme « soutien » dans un sens neutre quand nous disons par exemple qu'un pilier soutient un toit. Lorsque parlant de l'approvisionnement en biens nécessaires dans la phrase : « Les contribuables soutiennent (font vivre) les étudiants contestataires », nous ne sous-entendons pas non plus qu'il y ait consentement. Cependant, dans n'importe quel débat politique, les termes de « soutien » et de supporters impliquent le consentement plutôt qu'une soumission irritée ou même simplement passive. Personne ne dirait de ceux qui résidaient dans les camps de concentration qu'ils « soutenaient » Hitler ou Staline simplement parce qu'ils étaient obligés de fournir certains biens ou certains services à ces bienfaiteurs de l'humanité. Pourquoi alors utiliser ce mot pour décrire un élément universel de relations entre gouvernants et gouvernés à moins qu'on ne veuille procéder à une expurgation de l'étude de la politique ?

Certes, bien des régimes politiques existent (et ont existé) dans lesquels la majorité de la population soutient le gouvernement ou au moins la forme de gouvernement (c'est-à-dire le système) sinon les titulaires actuels des hautes charges. Tout au long de l'histoire des États-Unis, par exemple, la plupart des citoyens (à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'exception des Noirs que la contrainte maintenait en état de sujétion) ont eu un sentiment authentique de loyauté vis-à-vis de la Constitution et ont reconnu l'obligation d'obéir à leurs dirigeants élus. Ils haïssaient peut-être les individus titulaires des charges officielles, mais ce n'est qu'au cours des dernières années que de nombreux groupes se sont dressés pour dénoncer les principes fondamentaux de la Constitution. Les régimes démocratiques ne sont cependant pas les seuls à bénéficier du loyalisme de leurs sujets : bien des rois et des princes despotiques ont pu compter sur le fidèle dévouement de leurs subordonnés ; et même les usurpateurs et les dictateurs jouissent souvent du soutien massif du peuple. Entre sa victoire sur la France et ses premières défaites en Russie, Hitler était soutenu avec enthousiasme par la majorité écrasante des Allemands. Karl Jaspers estime qu'environ un million seulement de personnes se sont obstinées dans leurs sentiments d'hostilité tout au long de la période nazie ; que ceux qui ont entrepris une action contre le nazisme représentaient moins de 1% de ce nombre. Mais nous avons par ailleurs d'innombrables exemples où la domination se fondait uniquement sur la terreur et la crainte en dépit d'une haine presque unanime pour les gouvernants. Une des tâches les plus importantes de la politologie descriptive est de rendre compte de la nature et de l'importance du soutien accordé aux dirigeants et aux régimes, tandis qu'il revient à sa branche théorique d'étudier, entre autres, la question primordiale des raisons qui déterminent les variations à cet égard. En esquivant subrepticement le problème par des artifices de vocabulaire, les fanatiques de la cybernétique en science politique détournent leurs disciples de leur devoir de clarification au profit d'un travail plus rentable de relations publiques pseudo-scientifiques.

Un aspect plus grossier du crypto-conservatisme insidieux se manifeste dans la deuxième partie de la proposition : à savoir les « demandes » qu'un « système politique » (c'est-à-dire une machine politique) doit satisfaire pour obtenir un « soutien » en échange. Le schéma suppose incontestablement que c'est des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gouvernés (de l'« environnement interne », selon l'euphémisme qui sert à les désigner) que viennent les demandes... et non l'inverse. Cette conception n'est peut-être pas entièrement fausse lorsque les candidats aux postes suprêmes doivent gagner des élections libres et honnêtes avec un vaste électorat, bien que même dans ce cas les partis peuvent neutraliser des désirs presque universellement partagés par une complicité visant à limiter la concurrence électorale. En outre, les politiciens peuvent, au moyen de diverses supercheries de propagande, amener le public à croire que l'on est en train de satisfaire ses vœux alors qu'il n'en est rien, sans parler des manquements à peine déguisés aux promesses électorales, de la corruption des députés, de l'intimidation des électeurs, des dépouillements frauduleux de scrutin, et autres ruses couramment utilisées à travers le monde. Même dans les pays relativement démocratiques, le coût de l'action politique aussi bien que le pouvoir des oligarchies auto-instituées que sont les partis politiques, dont les membres sont choisis par cooptation, réduisent sérieusement la liberté de choix de l'électorat, outre l'impact antidémocratique par essence des mass media contrôlées par une poignée d'hommes. Lorsqu'on en vient aux membres honorables des Nations Unies, tels que le Nicaragua de Somoza ou le Congo de Mobutu, ou lorsque l'on considère le gouvernement de Gomułka en Pologne ou celui de Husák en Tchécoslovaquie, il faut être ou bien un homme de relations publiques rompu au mensonge, ou un étudiant inexpérimenté et totalement ignorant des faits de la vie, pour pouvoir soutenir que ces régimes continuent à exister parce qu'ils satisfont les demandes de leurs sujets. Imaginez encore les paysans russes formulant des demandes à Staline ou les esclaves romains à l'empereur Dioclétien.

Selon le schéma proposé par Gabriel Almond, le rendement du système politique consiste à faire des lois, à les appliquer et à les faire respecter. Que les organismes de l'État aient ces fonctions, nous le savons depuis Platon et Confucius qui cependant n'étaient ni si stupides ni si hypocrites pour prétendre que tel était

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'unique objet de ces organismes. Ils avaient en effet pleinement conscience que violer et tourner la loi a toujours été chose courante.

Comme si toutes ces contorsions de crypto-propagande ne suffisaient pas, un autre citoyen d'adoption de la plus riche université du monde, Karl Deutsch, a ressuscité une vieille ruse des idéologies autoritaires : la conscience collective. Ce concept avait été fermement renvoyé aux limbes de l'imaginaire il y a un siècle par Herbert Spencer qui avait introduit des expressions telles que les « nerfs du gouvernement » (que Deutsch a repris pour titre de son principal ouvrage), mais qui reconnaissait explicitement leur nature métaphorique. Quand ce concept est entré en circulation au XIX^{e} siècle (en dépit de son utilité pour la propagande nationaliste), il a eu le mérite de faire prendre conscience aux gens combien leur pensée était modelée par des processus collectifs, ce que ne reconnaissait pas la psychologie irréaliste et individualiste de l'époque. Mais nous n'avons cependant plus besoin aujourd'hui qu'on nous rappelle qu'un organisme ne peut devenir vraiment humain qu'à travers l'interaction entre individus et l'assimilation d'une culture élaborée par d'innombrables ancêtres.

Puisque aucun groupe ne peut exister sans individus et qu'aucun individu humain ne peut exister sans un groupe, ledit individualisme méthodologique ne peut être accepté que comme programme d'étude des actions collectives par l'analyse de leurs composants individuels, ce qui ne devrait pas nous conduire à la discussion ontologique stérile qui consiste à savoir si ce sont les groupes ou les individus qui existent « réellement ». En dépit de la grande quantité d'encre et de papier qui lui a été consacrée, cette question n'est qu'un faux problème, à moins que nous ne restreignions la définition du terme « exister ». Si nous affirmons qu'une entité existe lorsque le prédicat qui la spécifie s'applique à elle et à aucune autre entité — pas même à ses composants ou à un ensemble plus vaste auquel ladite entité peut appartenir —

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alors, il apparaît clairement que non seulement les groupes et les organismes, mais n'importe quel assemblage d'objets existent aussi « réellement » que leurs constituants. Ainsi, l'attribut d'existence s'applique également à un tas de pierres et à chaque pierre qui le constitue, car nous pouvons énoncer des vérités relatives au tas de pierres (par exemple à sa hauteur) qui ne s'appliquent pas aux pierres prises séparément. Chaque entité empiriquement observable est plus que la somme de ses éléments parce que pour être observable une entité doit être constituée d'éléments qui ont entre eux certaines relations et la « somme » est un concept qui élimine la référence à ces relations. Affirmer que tout ce qui peut être analysé en ses composants n'existe pas conduirait à la conclusion que rien n'existe en dehors des protons, neutrons et électrons tant qu'on ne peut montrer que ceux-ci se composent d'entités plus petites. Comme tout agrégat est constitué par au moins deux éléments et par les relations que ces éléments ont entre eux, un individualisme ontologique (par opposition à un individualisme purement méthodologique) présupposerait que les relations n'existent pas, et puisqu'on ne peut connaître les atomes que par leurs relations avec des faits physiques directement perceptibles, on devrait conclure qu'ils n'existent pas non plus et d'ailleurs que rien n'existe. Et si rien n'existe alors la phrase selon laquelle rien n'existe ne peut pas exister non plus... ce qui est une reductio ad absurdum de l'« individualisme » ontologique ou réductionnisme.

Nous voyons donc que même un tas de pierres est plus que la somme de ses éléments, bien que nous puissions l'appeler agrégat mécanique, car sa disparition n'entraîne pas de modification des attributs des pierres prises séparément en dehors de leurs positions relatives. Au contraire, l'essence de l'agrégat organique est que la rupture des relations d'un élément avec les autres éléments détermine une modification des caractéristiques individuelles de cet élément, et une modification si importante qu'elle peut entraîner une désintégration de l'élément en question. La pierre que l'on enlève du tas conserve tous ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

attributs, tandis que le cheveu que l'on arrache n'est plus la même chose que lorsqu'il avait encore sa racine. Il en va de même pour une personne et son groupe.

Pour apprécier la réalité des processus collectifs, il n'est pas nécessaire de postuler que leurs modes d'existence sont les mêmes que ceux de la conscience humaine individuelle que nous connaissons par introspection. Attribuer, comme le fait Karl Deutsch, la « conscience » aux collectivités (notamment à l'État) c'est ressusciter le vieux cheval de bataille du nationalisme autoritaire selon lequel les éléments inférieurs (comme vous et moi) qui ne sauraient prétendre être le siège de cette conscience collective, sont sacrifiables au profit des centres de contrôle, ce qui, en termes concrets, signifie au profit des gens qui occupent les postes supérieurs.

Dans la vieille querelle pour savoir qui de l'individu ou du groupe est le plus important, les problèmes ont été rendus confus par le recours constant à la notion d'« individu », parce que strictement parlant il n'y a pas « l'individu » mais seulement de nombreux individus. Une hypostase aussi peu adéquate est à l'origine du cliché maintes fois repris concernant « l'homme » que l'on dit capable de contrôler son futur, cliché souvent exprimé comme un problème de rhétorique. Aussitôt que nous posons la question « qui est l'homme ? », nous nous rendons compte qu'il n'existe pas, mais qu'il n'y a que des hommes et des femmes possédant des sentiments, des intentions, des buts variés et pour une large part incompatibles. Sans doute pourraient-ils contrôler bien des choses si seulement ils voulaient se mettre d'accord, mais ils n'en font rien. Dans ce cas, dire que l'homme décide ou contrôle est un non-sens. Une fois débarrassés de ce mirage linguistique, nous nous rendons compte que les philosophes individualistes libéraux étaient de vrais collectivistes au sens où ils défendaient les intérêts, de nombreux individus par opposition aux prérogatives de quelques puissants, tandis que les protagonistes des idéologies collectivistes (qu'elles soient de nation ou de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

classe) s'employaient à justifier le droit de quelques potentats à sacrifier pour leurs propres intérêts (définis comme le bien collectif) une masse de gens sans pouvoir. Il est inutile de démontrer que tel a été le cas des grands maîtres de l'intérêt collectif, tels les Hitler et les Mussolini ; mais il est peut-être bon de faire remarquer que tandis qu'en Grande-Bretagne (foyer de l'individualisme philosophique représenté par l'idéal moral de Bentham du plus grand bien du plus grand nombre) pas une seule ville ne porte le nom d'un individu, les dirigeants collectivistes de l'Europe de l'Est ont donné à d'innombrables villes, rues et monuments, leurs propres noms ou celui de leurs amis, morts ou vivants. En fait, même le terme « marxisme » contient une négation implicite du principe fondamental de Marx selon lequel les individus sont sans importance ; d'où il découle que Marx et Lénine, ayant été des individus, sont sans importance. Donc ceux qui acceptent la conception collectiviste de la causation sociale devraient les oublier au lieu de reproduire en de multiples exemplaires, sans parler du format, leurs portraits et leurs effigies (de sorte que leur nombre a dû maintenant dépasser celui des saints de l'Église catholique), au lieu d'invoquer constamment leurs noms et de faire des pèlerinages à celui que l'on a embaumé.

Pour revenir à la pseudo-cybernétique, son message idéologique voilé par un conservatisme insidieux l'a rendu cher à tous les dirigeants du monde (qu'ils soient capitalistes, communistes, cléricaux, militaristes, racistes, ou je ne sais quoi encore) et a permis à ses partisans d'obtenir des subsides, ce qui évidemment leur a valu les applaudissements des universitaires. Profitant de la crainte qu'inspirent aux praticiens des sciences sociales, qui n'entendent rien aux chiffres, les termes à résonance mathématique, et de la naïveté des scientifiques habitués aux mathématiques, face aux problèmes sociaux et politiques, les promoteurs de la pseudo-cybernétique ont pu se faire une renommée d'experts en politique sans jamais en avoir parlé avec pertinence.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si le lecteur veut s'épargner la tâche fastidieuse de parcourir des monceaux de papier, il peut obtenir une vue d'ensemble de ce genre de théorisation à partir de deux résumés d'importance et de prix modérés : Political Systems de H. V. Wiseman et Politics and Social Science de W. J. M. Mackenzie. Peut-être est-ce parce qu'ils ont bénéficié d'une meilleure formation secondaire que les auteurs britanniques de ces résumés, en dépit de la manière sympathique, sinon enthousiaste, dont ils ont traité le problème, ont rendu un très mauvais service à leurs maîtres américains en réduisant leurs volumes épais et indigestes et en les présentant sous une forme plus littéraire et plus concise, car la stérilité de l'approche en est devenue plus manifeste. Une « brique » rébarbative et un texte incompréhensible découragent les critiques qui sont incapables d'en achever la lecture et n'osent de ce fait exprimer leurs objections. Ils pourraient cependant faire leur l'adage du vieux D^{r} Johnson : « Pas besoin de manger tout le bœuf pour savoir si c'est de la carne. » Si vous suivez Mackenzie explorant inlassablement ce désert, peut-être admirerez-vous son sitzfleisch (pour utiliser l'expression allemande adéquate) mais vous ne trouverez aucun élément qui vous permette de mieux comprendre une seule situation politique concrète.

On peut au moins rendre hommage à la manière dont les spécialistes des sciences politiques (ou les politologues, si vous préférez) qui ont fait l'objet de critiques dans les pages précédentes, ont su imaginer, pour transmettre leur message crypto-totalitaire, des moyens habilement dissimulés. On ne trouve rien d'aussi subtil dans la récente charge émanant du « plus influent des psychologues américains actuels » (selon la revue Time), B. F. Skinner... professeur à Harvard bien entendu. Il n'est pas nécessaire que nous recherchions des implications tacites ou des significations cachées pour nous apercevoir que le livre en question, Beyond Freedom and Dignity, n'est autre qu'un manifeste grossier qui réclame que soient exemptés de contraintes morales tous les manipulateurs et dirigeants en exercice ou tous ceux qui aspirent à le devenir. Ce qui est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

particulièrement inquiétant, c'est que cet ouvrage, loin d'être la voix personnelle d'un isolé, semble être le reflet du niveau intellectuel aussi bien que des idéaux moraux de la grande masse des psychologues qui, dans leurs critiques, l'ont acclamé comme étant « persuasif, cohérent, éloquent... » comme apportant « une sérieuse contribution à la pensée moderne... », comme étant « l'un des événements les plus importants de la psychologie du XX^{e} siècle » (Science News), tandis que le psychologue le plus célèbre de Grande-Bretagne, H. J. Eysenk, professeur à l'Université de Londres, écrivait que l'auteur « est le porte-parole d'un important groupe d'expérimentalistes et mérite d'être écouté avec respect ». En outre, Skinner a reçu un Prix national de Sciences et un Prix de la Société américaine de Psychologie, pour sa contribution au savoir ; lors de ses visites en Grande-Bretagne, ses collègues britanniques se sont inclinés devant lui avec enthousiasme : ils lui étaient reconnaissants de ce que son prestige les avait aidés à persuader leurs collègues crédules des sciences naturelles que l'étude des processus mentaux et du comportement de l'homme avait atteint la précision et la certitude de la physique et de la chimie (ou du moins de la physiologie) et devrait par conséquent s'effectuer dans les Facultés de Sciences (ce qui, en Grande-Bretagne, dois-je ajouter, signifie de sciences naturelles ou de sciences exactes).

Si nous devions évaluer le niveau intellectuel courant dans les divers domaines d'étude en nous fondant sur la qualité des écrits de leurs personnalités les plus célèbres — Talcott Parsons pour la sociologie, Lévi-Strauss pour l'anthropologie, David Easton et Karl Deutsch pour la politologie et Skinner pour la psychologie — il fait peu de doute que la psychologie se situerait au dernier rang. En effet, le talent dont a fait preuve Parsons pour créer un instrument aussi puissant de confusion a quelque chose d'impressionnant ; tandis qu'en suivant les numéros d'équilibrisme verbal de Lévi-Strauss, on a l'impression de regarder un maître illusionniste qui hypnotise son auditoire par des exercices acrobatiques d'éloquence et des feux d'artifice d'érudition alors

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il sort de son chapeau des lapins qui ont l'air scientifique. Au contraire, quand on lit Beyond Freedom and Dignity, c'est comme si l'on écoutait un ivrogne qui marmonne inlassablement ses deux mots favoris : « renforcement » et « contingence », dans le cas de Skinner. Sa remarquable science consiste à répéter avec obstination une idée parfaitement défendable, à savoir que les gens cherchent le plaisir et évitent la douleur (c'est là une idée connue en pratique de tous les paysans, et les anciens philosophes grecs l'avaient formulée avec bien plus d'élégance). Les philosophes de l'hédonisme ne s'en sont cependant pas tenus à cette généralisation ; en tant que protopsychologues, ils ont essayé de montrer que tout le comportement humain était guidé par un calcul visant à équilibrer plaisirs et douleurs, tandis qu'en tant que moralistes, ils ont tenté d'élaborer un système de morale fondé sur l'hypothèse que la valeur d'un acte aussi bien que celle de tout un ensemble de coutumes, ou code légal, dépend uniquement de ses effets sur la somme de bonheur de tous les êtres humains (certains diraient même de tous les êtres sensibles). On ne trouve rien d'aussi profond dans Skinner qui se contente de traduire la simple idée initiale en un jargon ampoulé où le plaisir devient : « un renforceur positif » tandis que la douleur est soit « un renforceur négatif », soit « une contingence aversive ».

Puisqu'un psychologue entreprenant qui travaille en blouse blanche dans un laboratoire doit faire mieux qu'un philosophe contemplatif, Skinner exprime son désaccord avec l'inventeur de son idée passe-partout. Il écrit p. 107 :

« Les hommes ne travaillent pas pour maximiser leur plaisir et pour minimiser leur douleur comme les hédonistes l'ont prétendu ; ils travaillent pour produire des choses agréables et pour éviter les choses pénibles. Épicure n'avait pas tout à fait raison ; le plaisir n'est pas le bien ultime et la douleur le mal ultime ; les choses uniquement bonnes sont des renforceurs positifs et les choses uniquement mauvaises sont des renforceurs négatifs. Ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sont les choses qui sont maximisées ou minimisées, ou qui sont finalement bonnes ou mauvaises, non les sentiments, et les hommes travaillent à les réaliser ou à les éviter non pas en raison de ce qu'ils ressentent mais parce qu'elles constituent des renforceurs positifs ou négatifs. »

Or bien qu'il soit parfaitement exact que l'hédonisme en tant que théorie psychologique moniste et en tant que pierre d'angle de la morale est sujet à critique, la citation ci-dessus ne constitue pas un argument mais une traduction triviale en un jargon grossier pour laquelle un candidat à l'examen d'entrée à l'université ne mériterait qu'une mauvaise note ; en effet, il n'est pas besoin d'avoir de sérieuses connaissances en psychologie ou en philosophie pour se rendre compte que bien que nous puissions parler dans la conversation courante de choses plaisantes et pénibles, ces expressions sont familières et métaphoriques, et mieux que quiconque un psychologue devrait savoir que si l'on s'exprime avec précision, les qualités d'agrément et de désagrément ne sont pas le propre des objets matériels mais des sentiments expérimentés par des êtres sensibles, bien que souvent par suite d'un contact avec un objet matériel.

L'ouvrage foisonne de semi-vérités telles que : « On a modifié les environnements sociaux pour réduire la probabilité de subir des châtiments de la part d'autrui » ; ou de révélations comme « Le comportement hétérosexuel suscité par la pornographie est impossible en l'absence de matériel pornographique » (p. 67), ou « ... la réalisation du renforcement sexuel n'est pas une chose que l'on délègue à autrui. Le comportement sexuel occupe donc une place primordiale dans les loisirs » (p. 175).

Voici comment sont présentés les avantages du progrès réalisé en psychologie :

« ... le comportement que nous admirons est le comportement que nous ne pouvons pas encore expliquer. La science cherche naturellement une explication plus complète de ce comportement ;

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle vise à détruire le mystère. Les défenseurs de la dignité protesteront, mais, ce faisant, ils repousseront une réalisation pour laquelle, en termes traditionnels, l'homme recevrait le plus grand hommage et serait très admiré » (p. 61).

« Ce qui est supprimé, c'est l'homme autonome — l'homme intérieur, l'homonculus, le démon possesseur, l'homme que défend la littérature de la liberté et de la dignité.

« Sa suppression aurait dû intervenir depuis longtemps. L'homme autonome est un procédé utilisé pour expliquer ce que nous ne pouvons expliquer autrement. Il a été construit à partir de notre ignorance, et comme notre compréhension s'accroît, la matière même dont il est composé disparaît. »

En dépit de ce qui nous a été dit auparavant, à savoir que : « Selon ce que l'on pourrait appeler la conception préscientifique..., le comportement d'un individu est au moins dans une certaine mesure sa propre réalisation », le psychologue distingué espère que nous allons gober les contradictions internes implicitement contenues dans l'utilisation des termes « hommage » et « admiré » alors qu'il indique que ces notions devraient être abandonnées. De plus, malgré le fait que nous puissions raisonnablement exiger quelques illustrations de la manière dont la science tant vantée peut expliquer et prédire le comportement réel, nous n'obtenons aucun élément allant dans ce sens et c'est par des exemples tels que celui qui suit sur la façon dont la compréhension scientifique diffère de la compréhension vulgaire que l'on espère nous amener à accorder à la science le respect qui convient :

« Prenez le cas d'un jeune homme dont l'univers s'est soudain modifié. Il est diplômé de l'université et il va travailler par exemple, ou bien faire son service militaire. La majeure partie du comportement qu'il a acquis jusqu'ici s'avère inutile dans son nouvel environnement. Il est possible de décrire le comportement qu'il adopte en fait et de traduire la description, de la manière suivante : il manque d'assurance, ne se sent pas en sécurité,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'est pas sûr de lui (son comportement est incertain et inadéquat) ; il est mécontent ou découragé (il est rarement renforcé, et par conséquent son comportement subit un déclin ; il est frustré (le déclin de son comportement s'accompagne de réponses émotionnelles) ; il se sent mal à l'aise ou anxieux (son comportement entraîne fréquemment et inévitablement des conséquences aversives et qui ont elles-mêmes des effets émotionnels) ; il n'est rien qu'il souhaite faire ou qu'il ait plaisir à bien faire, il n'a pas le sentiment de bien exercer son métier, de mener une vie utile, de réaliser quoi que ce soit (il est rarement renforcé pour faire quelque chose) ; il se sent coupable et honteux (il a précédemment été puni pour son oisiveté ou pour son échec, ce qui provoque maintenant des réponses émotionnelles) ; il est déçu ou dégoûté de lui-même (il n'est pas renforcé par l'admiration des autres et le déclin qui s'ensuit a des effets émotionnels) ; il devient hypocondriaque (il en conclut qu'il est malade) ou névrosé (il tente en vain par diverses manières de fuir la situation) ; il traverse une crise d'identité personnelle (il ne reconnait plus la personne qu'il appelait autrefois « je ») » (pp. 144-145).

Dans les deux dernières lignes, soit dit en passant, Skinner intervertit description « vulgaire » et description « scientifique ».

La prédilection du professeur d'Harvard pour le mot « contingence » ne l'a pas incité à ouvrir un dictionnaire où il aurait trouvé la signification de ce terme ; il l'emploie constamment à la place de « condition », « circonstance » ou « environnement » qui seraient les mots adéquats. Parler de « l'agencement des contingences pertinentes » ou « d'une suite programmée de contingences » est du pur charabia, car (selon non seulement les dictionnaires anglais mais aussi le Webster américain) « une contingence » signifie un événement imprévisible.

Certains passages sont tellement extraordinaires qu'ils vous font soupçonner que — comme les prêtres qui s'abstiennent de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

certaines fonctions naturelles en offrant à Dieu ce sacrifice (et qui offraient autrefois sur un autel des organes mutilés) — Skinner immole délibérément sa puissance de compréhension en sacrifice au fantôme de la Science. Prenez par exemple la déclaration suivante :

« Le « tu ne voleras pas » des Dix Commandements suggère des sanctions surnaturelles. La phrase « tu ne devrais pas voler » laisse supposer des contingences sociales pertinentes que l'on pourrait traduire par « si tu tends à éviter le châtiment, évite de voler » ou « voler est mal et le mal est puni ». Une telle affirmation n'est pas plus normative que « si le café vous empêche de dormir, n'en buvez pas » (p. 114).

Manifestement, il faut étudier la psychologie pendant de longues années avant d'atteindre un tel degré de confusion mentale, car n'importe quelle personne sans éducation qui n'est pas stupide, saisit la différence entre la crainte du châtiment et les incitations de la conscience, bien qu'elle sache aussi que les motivations sont souvent mêlées. Je suis même certain que notre éminent auteur ne se hausse pas (ou plutôt ne s'abaisse pas) en pratique au niveau de perversité que contient implicitement la déclaration ci-dessus, et je parierais mon dernier centime que (comme la plupart d'entre nous) le P^{r} Skinner a eu d'innombrables occasions de voler sans le moindre risque d'être pris ni puni... et pourtant il s'en est abstenu. Si ce n'était le cas, peu de gens aimeraient le recevoir.

Il est difficile que le message idéologique soit plus clair, et il est intégralement contenu dans les deux passages suivants :

« Ce dont on a besoin c'est d'un contrôle plus fort et non plus faible, et c'est en soi un problème technique de la première importance (p. 173).

« Une certaine littérature sur la liberté peut inspirer à l'égard des pratiques de contrôle une opposition assez fanatique pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

engendrer une réponse névrosée sinon psychosée. Il existe chez ceux qui ont été profondément marqués par cette littérature des signes d'instabilité émotionnelle. Nous n'avons pas de meilleure indication de l'état du libertaire traditionnel que l'amertume avec laquelle il discute de la possibilité d'une science et d'une technologie du comportement et de leur utilisation dans l'ébauche intentionnelle d'une culture » (p. 162).

Mais pourquoi ? Même en Chine ? Bien sûr, on peut parfaitement soutenir que certaines activités qui ne font pas actuellement l'objet de restrictions en Amérique devraient être soumises à un contrôle, mais lesquelles ? Comment ? Par qui ? Dans quel but ? Quelles en seront les conséquences ? Skinner ne semble même pas avoir conscience de ces questions, sans parler de tenter d'y apporter une réponse. Il ne nous fournit même pas d'indication précise sur les méthodes de contrôle. Son seul avis concret est que nous devrions nous débarrasser de la notion périmée de liberté et de dignité et exercer un plus grand contrôle. « Nous », c'est-à-dire qui ? On invite habilement le lecteur à s'identifier à ceux qui contrôlent plutôt qu'à ceux qui sont contrôlés. L'ouvrage de Skinner, s'il devait jamais avoir un impact sérieux sur la marche des événements, pourrait être tout aussi inquiétant que le Mein Kampf d'Hitler, si ce n'est que ce dernier est un livre beaucoup plus intelligent et beaucoup plus instructif... ce qui n'est pas surprenant car il est l'œuvre d'un virtuose de la technique sociale, qui peut encore enseigner un ou deux tours à un candidat amoral en mal de manipulation. Si l'on fait abstraction des critères moraux et si l'on ne considère que le seul point de vue de la réalisation technique en matière de manipulation, ce n'était pas un mince exploit pour un parvenu (qui reçut la nationalité allemande, en toute hâte, quelques jours avant son investiture comme chef de ce pays) que d'avoir réussi à devenir l'objet de la dévotion insensée de la majorité de la nation la plus instruite du monde. Contrastant avec un tel exploit, la plus grande réalisation de Skinner dans le domaine de la « technologie du comportement » a été de dresser deux pigeons à pousser une balle en avant et en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

arrière, l'un vers l'autre. Ce succès demandait sans aucun doute beaucoup d'imagination et de persévérance, mais il suffit à peine à justifier la prétention d'être pris au sérieux en tant qu'expert de la civilisation et de la politique. L'inventeur de la célèbre boîte de Skinner mérite sans aucun doute de se faire entendre comme dresseur d'animaux, bien qu'il ne soit pas évident du premier abord que son exploit dépasse ceux des dresseurs de cirque : c'était sûrement moins dangereux que d'affronter les lions, et je serais surpris que cette réussite ait exigé autant d'habileté manuelle que celle dont doit faire preuve un dresseur de puces.

Pour en venir à une question de plus large portée, les propos spécieux relatifs à la « technologie comportementale » — et les espoirs excessifs qu'ils ont fait naître — reposent sur le fait d'avoir négligé (et cette négligence serait surprenante si elle n'était pas aussi courante) la caractéristique fondamentale de toute technologie à savoir qu'elle ne prend pas en considération les intérêts et les souhaits de son objet, soit parce que cet objet est inerte et n'a pas de souhaits, soit (comme dans le cas de l'élevage) parce qu'on ne tient pas compte de ces souhaits que des critères comportementaux évidents, tels le fait de laisser les portes ouvertes, permettraient pourtant de constater. On peut regarder l'insémination artificielle, l'utilisation d'éleveuses, l'abattage prématuré comme des progrès si l'on se place du point de vue de la quantité de la consommation humaine, mais non si l'on considère le critère du bonheur des animaux. Le simple fait que les animaux doivent être enfermés et manipulés de force prouve qu'ils préféreraient faire ce qui leur est plus naturel.

C'est uniquement parce que nous envisageons les activités humaines comme une lutte contre la nature dans laquelle ne nous intéressent que les seuls profits et pertes de l'humanité, que le concept de progrès technique a une signification. Cependant, dès que nous commençons à parler de la « technologie » du contrôle du comportement humain, il nous faut affronter la question de savoir qui va être le technicien et qui va être son objet. Le progrès

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de la technologie comportementale ne peut qu'impliquer un accroissement du pouvoir de contrôle de certaines personnes sur les autres. Certes il est possible d'affirmer que, dans un cas donné, l'extension et la concentration du contrôle sur certaines activités seraient souhaitables : par exemple, il serait préférable qu'aux États-Unis la vente des armes à feu soit contrôlée par un département de l'Administration fédérale. Cependant, l'hypothèse selon laquelle une extension de contrôle doit être bonne indépendamment de celui qui l'exerce, de la manière dont il l'exerce et des buts poursuivis, conduit inévitablement à la conclusion que l'esclavage ou le gouvernement d'un Gengis Khan ou d'un Hitler constitue l'état le plus souhaitable pour l'humanité.

Des complications supplémentaires surgissent du fait qu'une amélioration des techniques de contrôle n'implique pas nécessairement une plus grande concentration du pouvoir, parce que les opposants et les récalcitrants peuvent également être capables de les utiliser ou d'imaginer des contre-mesures. Ainsi, par exemple, les progrès indiscutables des méthodes de détection n'ont pas conduit à une diminution du nombre des crimes, parce que les criminels se sont aussi procuré les fruits de la technologie. La branche la plus ancienne et la plus systématiquement développée de la technologie sociale est incontestablement l'art de la guerre : mais il est nullement évident que ses immenses progrès ont accru le bonheur de l'humanité. C'est uniquement si l'on oublie que les conflits de buts et de valeurs constituent un aspect universel de la vie sociale de l'homme que l'on peut imaginer qu'il soit possible de vaincre les défauts de notre civilisation par de simples améliorations de la technique de contrôle. En fait, bien que cela ne soit pas encore venu à l'esprit de nos psychologues scientifiques, les arts de gouverner, d'administrer, d'organiser, de lutter, d'influencer, de tricher, etc., s'ajoutent pour former un modèle très complexe de « technologie du comportement » que même un enfant utilise avec sa mère, et qui, entre les mains des virtuoses, a atteint un niveau étonnant de perfection. En effet, entre le début de l'histoire et le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVII^{e} siècle, les techniques de domination et d'exploitation semblent avoir fait des progrès plus rapides que les arts de la production. Les Incas qui ne connaissaient pas la roue organisèrent le système d'enregimentement le plus stable qui ait jamais existé sur le sol d'Amérique. Les armées romaines qui ne possédaient pas d'autres armes que des lances et des épées étaient des merveilles de discipline et d'organisation. Avec le cheval pour tout moyen de transport, les héritiers de Gengis Khan gouvernèrent un empire plus vaste qu'aucun empire actuellement existant. Ou bien, en sautant plusieurs siècles, pensez à Staline : toute considération morale mise à part, n'était-ce pas un merveilleux exploit de « technologie comportementale » ou de « technique sociale » que de créer une situation telle que chacun de ses 300 millions de sujets le craignaient ? Lorsque Voltaire, dont la prudence et la perspicacité dépassaient de beaucoup celles des experts contemporains de l'esprit humain, fut invité par Frédéric II à l'accompagner dans la visite de ses troupes, il remarquait combien la civilisation était une chose merveilleuse : ils n'étaient que deux frêles vieillards inoffensifs face à une troupe de gaillards armés jusqu'aux dents et pourtant ceux-ci tremblaient devant eux.

Seule une extinction de l'activité mentale semblable à celle recherchée par le yogi, résultat d'une vie tout entière plongée dans la psychologie « scientifique » peut permettre à un homme d'oublier à tel point le monde qui l'entoure qu'il néglige le fait évident qu'il y a toujours eu de nombreux individus capables d'acquérir un pouvoir terrifiant sur leurs semblables, mais qu'ils l'ont rarement utilisé à des fins altruistes, alors que très souvent ils s'en sont servis sans la moindre considération pour la liberté et la dignité ou même pour la vie de leurs subordonnés.

Charles Wilson — alors secrétaire américain de la Défense et précédemment président de la General Motors — prononça un jour une phrase qui attira immédiatement l'attention du monde en ce sens qu'elle représentait en quelques mots l'égoïsrne de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'homme d'affaires âpre au gain et le régime capitaliste de l'Amérique : « Ce qui est bon pour la General Motors est bon pour les États-Unis. » Sans vouloir nier que l'on peut trouver bien des objections à ce jugement, il me semble moins choquant que la conception de notre éminent psychologue (qui n'est pas exprimée de façon explicite mais qui se trouve clairement contenue dans toutes ses diatribes contre les idées de liberté et de dignité) que l'on peut résumer en une formule : « Ce qui est bon pour mes pigeons est bon pour l'humanité. » Je me demande, entre parenthèses, si les pigeons de Skinner ont jamais eu l'occasion de « voter avec leurs ailes ».

Depuis les prophètes de la Bible, d'innombrables philosophes politiques, réformateurs sociaux et sages, ont déploré le fait que les gens soient traités comme des bêtes. Par ailleurs, les puissants et leurs porte-parole n'ont souvent fait aucun effort pour dissimuler qu'ils ne trouvaient rien de mal à ce que les races ou les classes dominées soient ainsi traitées. Il est également des gens qui tentent d'obtenir un meilleur traitement pour les animaux. Skinner est cependant (pour autant que je sache) le premier auteur à prétendre que tous les êtres humains devraient être traités comme des animaux. Néanmoins, je doute qu'il ait assez de force de caractère pour appliquer ce principe dans ses relations avec sa famille, ses amis et ses collègues, car leur réaction pourrait constituer une « thérapie aversive » suffisante à réduire ses desseins. Je doute encore davantage qu'il aimerait que les autres le traitent sans considération pour sa liberté et sa dignité. Aussi, l'ensemble de la théorie se réduit-elle à un exercice, les yeux ouverts, de rêverie solipsiste sur l'omnipotence... la plupart d'entre nous se trouvant à l'intérieur des boîtes de Skinner.

Les acclamations avec lesquelles a été accueilli ce manifeste absurde ne peuvent venir que de l'attrait qu'il exerce en raison de sa bénédiction pseudo-scientifique et de sa complaisance à l'égard des manipulateurs et des assoiffés de pouvoir (qu'ils le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

détiennent en leur nom propre ou par délégation), ce qui leur permet de poursuivre leur œuvre sans se laisser troubler par le remords. La doctrine du nihilisme moral ne s'applique cependant pas uniquement aux agents de publicité, aux hommes des mass media et aux dirigeants (qui possèdent d'amples moyens de récompenser les inspirateurs de cette libération) ; elle s'applique à tout le monde. Par conséquent, les professeurs qui s'en font les porte-parole ne devraient pas se plaindre lorsque leurs étudiants les malmènent ou mettent le feu aux bibliothèques.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La loi d'émergence des poids légers

Selon mes amis physiciens, la prolifération des appareils de recherche qui s'est produite au cours des vingt-cinq dernières années n'a entraîné dans les sciences physiques aucune découverte fondamentale dont l'originalité soit comparable aux apports de Rutherford, Planck, Bohr ou Heisenberg qui disposaient de ressources bien moindres ; sans parler d'Einstein qui élabora sa théorie de la relativité durant ses moments de loisir et sans avoir accès à un laboratoire, alors qu'il travaillait à l'Office fédéral suisse des brevets, n'ayant pas été admis à poursuivre plus avant ses études supérieures. Il n'y a là rien de surprenant, car toute organisation suppose des rapports de subordination et de dépendance, non seulement à l'égard de ses aînés, mais de ses égaux et même de ses cadets, alors que toute l'histoire de la science démontre par maints exemples que les idées vraiment originales se sont presque toujours heurtées à la résistance obstinée de la majorité des spécialistes. Si tel est le cas même dans les sciences exactes où il est possible de soumettre la plupart des affirmations à des tests concluants, alors il n'est pas étonnant que, dans les sciences sujettes à controverse, une organisation à grande échelle de la recherche constitue un frein puissant aux idées nouvelles, ce qui n'empêche pas que l'on accueille avec enthousiasme des marottes verbales qui consistent à réétiqueter d'anciennes notions souvent usées jusqu'à la corde.

Comme beaucoup d'autres choses, l'idéal louable qui vise à allier l'enseignement à la recherche, présente des inconvénients en ce sens qu'il permet aux capitaines d'industrie de la recherche de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

recruter parmi leurs étudiants diplômés une main d'œuvre bon marché, soumise en quelque sorte à un travail forcé. Malgré la baisse du niveau, liée à l'augmentation massive des effectifs, on a entretenu le mythe selon lequel, pour obtenir un doctorat, le candidat doit apporter une contribution au savoir, ce qui signifie qu'au lieu de rédiger une thèse individuelle comme autrefois, le plus souvent il devra se contenter de travailler comme assistant de recherche d'un patron. Aux États-Unis, dans 90 % des cas, c'est en étant assistant de recherche que l'on peut obtenir des crédits pour un doctorat en sciences sociales, alors que seulement 5 % des étudiants se voient attribuer des bourses individuelles pour effectuer un travail qui n'entre pas dans le cadre d'un grand « projet ».

Comme le travail d'un assistant de recherche est en général d'une désolante monotonie, ce mode de financement des études supérieures des diplômés a des répercussions désastreuses sur la qualité des débutants dans la profession : en effet, bien des filles et des garçons brillants qui n'ont pas la possibilité d'utiliser leurs facultés intellectuelles au maximum et qui se voient contraints de fournir un travail routinier, préfèrent le faire en gagnant beaucoup d'argent et s'orientent vers la publicité et les études de marché. De plus, et c'est également grave, les étudiants les plus intelligents découvrent le côté farce de l'entreprise, ils adoptent alors une attitude de révolte ou de cynisme, à moins qu'ils ne décident de ne pas trop penser, auquel cas ils finissent par devenir des conformistes timides et crédules.

Alors qu'elle rebute les gens intelligents et les gens honnêtes, l'industrie de la recherche sociale attire les médiocres car, de toute évidence, elle seule leur offre la possibilité de se classer parmi les « scientifiques ». En effet, aucun aspect de la « recherche scientifique » n'exige aussi peu d'intelligence que l'étude sociologique par le porte à porte ou l'étude des formes inférieures de la psychologie des rats. Au lieu d'embrasser les deux cultures, ce qui serait l'idéal, la plupart des employés de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'industrie de la recherche sociale se trouvent entre deux chaises, car ni leurs connaissances littéraires, ni leur savoir mathématique ne vont au-delà de la mémorisation de quelques formules statistiques à moitié comprises. Afin d'illustrer jusqu'où peut aller l'ignorance, il me faut dire qu'une fois j'ai été le témoin confus d'une conversation entre un médecin et un professeur de sociologie d'une université américaine renommée pour être un centre de méthodologie quantitative ; leur discussion portait sur la nature d'une théorie, d'une hypothèse, d'une loi et d'un fait, et tous les deux s'obstinaient dans l'erreur élémentaire qui consiste à confondre la crédibilité d'une proposition avec la nature de sa forme logique, ce qui pourrait être éventuellement excusable chez un médecin généraliste ordinaire. Lorsque le professeur (qui se présentait comme un expert en méthodologie quantitative) eut non seulement montré qu'il ignorait que pour connaître avec quelle probabilité des événements indépendants se produiraient simultanément il fallait multiplier les probabilités de chacun d'entre eux, et lorsqu'il persista à soutenir obstinément qu'il fallait les additionner, le médecin, à ma grande honte, conclut triomphalement que : « la sociologie, c'était de la blague ».

Une des choses qui me sont restées en mémoire en liaison avec l'image du sociologue est une légende que j'ai lue sur un livre de poche pornographique dans l'un de ces magasins obscènes qui entourent la bibliothèque municipale de New York. L'image montrait un couple prêt à copuler ou à se flageller dans une chambre qui avait une fenêtre en coin à travers laquelle un homme au visage pâle et émacié jetait de l'extérieur des regards furtifs. Voici ce que disait la légende : « Steward était spécialiste des sciences sociales, un curieux par profession, qui croyait qu'il fallait être là où se situait l'action... » Pour passer à un genre différent de littérature, je me souviens d'une phrase notée dans une revue philosophique publiée en Écosse où le critique parlait de la réimpression de l'ouvrage d'Adam Ferguson : The Origin of Civil Society. Cette phrase ne mérite pas qu'on s'y arrête si ce n'est pour la manière dont elle éclaire l'image que l'on se fait du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sociologue parmi les philosophes les plus traditionnels. La voici : « Ferguson n'était pas un penseur mais un sociologue... » C. Wright Mills qui fut pendant de longues années le voisin de l'une des plus grosses usines de recherche sociale, en décrit parfaitement les produits humains dans son livre : L'Imagination sociologique.

Il est certain qu'il est non seulement souhaitable, mais absolument indispensable dans une société moderne, de procéder à de nombreuses opérations routinières de collecte de données. De toute évidence, aucune planification, aucune administration nationale ne sont possibles sans données statistiques de toutes sortes. Les sondages d'opinion publique sont également valables en ce sens qu'ils nous éclairent sur ce qui se passe dans un pays. Les conséquences néfastes de ces activités viennent de ce que l'étendue nécessaire des opérations met entre les mains de quelques individus le contrôle de fonds importants et leur donne de ce fait le pouvoir de régner en maître sur l'ensemble du sujet et d'étouffer les idées et les approches qui diffèrent des leurs.

Il se pourrait qu'un professeur de la vieille école enclin à la tyrannie (surtout s'il est Allemand) intimide ses assistants et ses étudiants, mais le nombre de ses victimes serait limité ; comme par ailleurs ses collègues tout aussi tyranniques endoctrineraient leurs propres assistants et étudiants avec leurs idiosyncrasies personnelles (généralement très différentes) aucun d'eux n'aurait la chance d'acquérir un pouvoir suffisant qui le mettrait en mesure d'imposer ses vues à de nombreuses institutions. Au contraire, un entrepreneur de recherche sociale peut étendre indéfiniment son empire tant qu'il arrive à trouver des fonds, et le processus de concentration qui vise à contrôler et à faire disparaître les artisans indépendants suit la même tendance que dans les autres industries.

La concentration du contrôle de la recherche non seulement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fournit les instruments qui permettent d'imposer une orthodoxie, mais elle modifie les mécanismes de la sélection pour les postes clés. En effet, le pouvoir et l'argent attirent un certain type d'hommes qui mettent rarement leur passion au service de la recherche de la vérité. Même en physique et en mathématiques où il faut, pour être accepté, un savoir et une intelligence réels, la recherche se fait désormais sur une telle échelle qu'une importance croissante a été accordée au technicien aux dépens du penseur. Tel est le point de vue du célèbre créateur de la cybernétique, Norbert Wiener, que l'on peut à peine soupçonner de jalousie :

« J'ai la chance d'être né et d'avoir grandi avant la première guerre mondiale, à une époque où la vitalité et l'élan qui caractérisaient la recherche internationale n'avaient pas encore été anéantis par quarante années de catastrophes. Je suis particulièrement heureux de n'avoir pas dû pendant de longues années n'être qu'un rouage dans une usine scientifique moderne, où il m'aurait fallu obéir aux ordres donnés, résoudre les problèmes posés par mes supérieurs et ne posséder mon propre cerveau qu'in commendam à la manière d'un fief pour le vassal du Moyen Âge. Si j'étais né sous le régime féodal qui gouverne aujourd'hui la vie de l'intellect, je pense que je ne serais pas arrivé à grand-chose. Du fond de mon cœur, je plains la génération actuelle de scientifiques, dont beaucoup, qu'ils le souhaitent ou non, sont condamnés par « l'esprit de l'époque » à n'être que des laquais intellectuels qui pointent matin et soir.

« Il ne fait aucun doute qu'à l'époque actuelle, notamment en Amérique, le nombre des hommes et des femmes qui se consacrent officiellement à une carrière scientifique est plus important qu'il ne l'a jamais été auparavant dans l'histoire. Ceci ne signifie pas que le milieu intellectuel de la science se soit amélioré dans les mêmes proportions. Beaucoup de scientifiques américains d'aujourd'hui travaillent dans les laboratoires du gouvernement où le mystère est à l'ordre du jour, mystère que l'on

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

protège par un fractionnement délibéré des problèmes, de telle sorte que personne ne peut apprécier pleinement la portée de son propre travall. Ces laboratoires, comme les grands laboratoires industriels, ont tellement conscience de l'importance du scientifique qu'on l'oblige à pointer et à rendre compte de la dernière minute de sa recherche. Les vacances sont réduites au strict minimum, mais les colloques, les rapports et les visites d'autres usines sont encouragés sans aucune restriction, de sorte que le scientifique, surtout s'il est jeune, n'a pas le loisir de mûrir ses propres idées.

« La science est mieux payée qu'elle ne l'a jamais été auparavant, de sorte qu'elle a attiré beaucoup de gens qui considèrent d'abord le salaire et qui refusent de sacrifier le profit immédiat pour pouvoir en toute liberté développer leurs propres concepts. En outre, cet enrichissement intérieur, aussi important et indispensable soit-il pour le progrès futur du monde de la science, ne rapporte en général pas un seul centime aux employeurs.

« Peut-être le monde des affaires a-t-il appris à prendre des risques à long terme, mais ces risques doivent être calculables ; or, par sa nature même, il n'est aucun risque plus difficile à calculer que celui du profit qui peut naître des idées nouvelles.

« Nous vivons à une époque qui exalte le motif du profit souvent en fait à l'exclusion de tout autre motif. La valeur des idées par rapport à la communauté est estimée en francs et en centimes, pourtant les francs et les centimes n'ont qu'une valeur éphémère comparée à celle des idées nouvelles. Une découverte peut demander cinquante ans d'effort avant d'aboutir à un résultat pratique et il n'y a que très peu de chance qu'elle profite à ceux qui ont payé le travail qui a permis de l'atteindre ; cependant, si nous ne faisons pas de telles découvertes et si nous continuons à dépendre de celles déjà existantes, nous mettons en péril notre avenir, celui de nos enfants et de nos petits-enfants.

« Tout comme dans la tradition de la recherche scientifique, une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

futaie de séquoias peut exister pendant des milliers d'années, et la récolte actuelle de bois représente l'investissement que le soleil et la pluie ont fait il y a des siècles. Les profits de cet investissement sont là, mais combien d'argent et combien de valeurs restent aux mains des mêmes personnes quand ce ne serait que pendant un siècle ? Ainsi, si nous devons mesurer la longue vie d'une futaie de séquoias en fonction de la valeur éphémère de l'argent, nous ne pouvons nous permettre de la traiter comme une entreprise agricole. Dans un monde dominé par l'idée de profit, il nous faut l'exploiter comme une mine et ne laisser derrière nous qu'une terre déserte pour les générations à venir.

« Naturellement, un grand laboratoire peut dans une certaine mesure se justifier. Il est parfaitement possible que le travail de masse effectué à tous les niveaux de l'échelle dépasse le seuil de la rentabilité optimale, mais il est également possible que bien des résultats authentiquement valables disparaissent dans l'amoncellement illisible des rapports de second ordre. C'est là un défaut très sensible de la science à grande échelle de notre époque. Si une nouvelle théorie d'Einstein voyait le jour dans un rapport gouvernemental de l'un de nos super-laboratoires, elle courrait de grands risques de n'être jamais découverte, car personne n'aurait la patience de parcourir la masse des travaux effectués dans les mêmes circonstances.

« Un grand laboratoire peut, dans le meilleur des cas, parvenir à d'importantes réalisations, mais à l'inverse il peut n'être qu'un marécage où s'embourbent les talents des patrons et ceux de leurs disciples.

« ... Bien des administrateurs de la science et une proportion importante de la population en général croient que le travail de masse permet d'atteindre n'importe quel résultat et même que les idées sont devenues inutiles.

« Derrière cette tendance à un travail de masse, se dissimulent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de fortes motivations psychologiques. Ni le public, ni le grand administrateur ne comprennent très bien la continuité interne de la science, mais ils ont vu comment ses conséquences pouvaient faire trembler le monde et ils en ont peur. Ils souhaitent priver les scientifiques de l'usage de leur cerveau comme l'État byzantin émasculait ses fonctionnaires. De plus, le grand administrateur qui n'est pas sûr de son propre niveau intellectuel ne peut accroître sa puissance qu'en donnant à ses employés scientifiques une taille uniforme »[1].

Dans les disciplines qui étudient le comportement humain, et où il n'existe pratiquement pas de critères bien établis du mérite, rien ne s'oppose à ce que la sélection aux postes importants s'opère sans la moindre considération pour la qualité intellectuelle. Quand les récompenses sont alléchantes mais que les règles du jeu sont si vagues qu'il est presque impossible de faire la distinction entre l'honnêteté et la tricherie, il est peu vraisemblable que les idéalistes et les chercheurs de la vérité dénués de sens pratique arrivent à se hisser au sommet ; plus les sommes en question sont importantes, plus la lutte est impitoyable et plus les manipulateurs anti-intellectuels ont des chances de gagner.

La concentration du contrôle influence la propagation des idées en ce sens qu'elle favorise ou défavorise un auteur dans la course à la renommée ; en effet, le pouvoir confère un statut non seulement à ceux qui le détiennent mais également à leurs travaux. Qui, par exemple, aurait payé deux cent mille dollars pour les peintures d'Hitler, comme cela est récemment arrivé dans une vente aux enchères, en se fondant sur leur seule valeur artistique ? De même, beaucoup d'universitaires contemporains ne doivent qu'à leur situation dans les coulisses du pouvoir et plus particulièrement à leur rôle influent dans la distribution des fonds, des nominations et des invitations, de se voir aussi abondamment mentionnés et cités. Il serait intéressant d'effectuer une étude statistique sur le nombre de critiques louangeuses rédigées par des universitaires européens, qui semblent être précédées ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

suivies d'un séjour, financièrement avantageux, de leurs auteurs aux États-Unis, en tant que professeurs-visiteurs dans l'institution même où se trouve celui qui fait l'objet de leurs éloges. Ceux qui aimeraient faire la sociologie des sciences sociales devraient assister aux conférences pour observer comment les call-boys universitaires sollicitent les faveurs des grands directeurs des fondations, et ils devraient écouter les discussions dans les réfectoires et les couloirs, lesquelles tournent invariablement autour des personnes dont on peut obtenir quelque chose et la façon d'y parvenir.

L'habileté à se procurer des crédits permet d'atteindre rapidement la gloire littéraire sans avoir à se livrer à des études ennuyeuses, et de publier sous son propre nom d'énormes ouvrages rédigés en fait par une armée d'assistants de recherche et revus par des spécialistes. Il est presque inutile de dire que les États-Unis détiennent le record de ce type de production.

En parcourant divers ouvrages volumineux signés par des écrivains américains de renom, je m'étais souvent demandé comment un chercheur professionnel pouvait ainsi et tant de fois, se répéter, se contredire, utiliser des mots dans un sens erroné et même faire des fautes de grammaire (je ne parle pas de la qualité du style). Je soupçonnais beaucoup de ces livres d'avoir été rédigés par plusieurs auteurs, en dépit du fait qu'un seul nom figurait sur la couverture. Mes soupçons se sont trouvés pleinement confirmés quand j'ai eu l'occasion de voir ce qui se passait dans les usines de recherche où peu d'auteurs (soucieux de leur avenir professionnel) osent se plaindre d'être réduits au rôle d'écrivains fantômes.

L'une des manifestations, peu importante en soi, mais très révélatrice de la fausse humilité craintive qui caractérise le bureaucrate souterrainement manœuvrier, est le tabou qui entoure le pronom « je ». « On frissonne encore devant l'arrogance de l'auteur qui utilise constamment la première

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

personne du singulier alors qu'il traite de problèmes complexes », s'exclame un critique à propos de l'un de mes ouvrages, et qui, pour autant que je sache, est la seule créature à qui ce mot horrible donne de véritables frissons, bien qu'en écrivant « on » au lieu de « je », il laisse supposer que la plupart de ses lecteurs souffrent de la même allergie.

Je doute que le critique en question apprécie le pluriel de majesté habituellement utilisé par les écrivains français d'autrefois et encore courant chez leurs successeurs, mais qui, en Angleterre, est réservé à la Reine. Il lui préfère probablement l'anonyme « on » et il aime voir une expression comme « je pense que... » remplacée par « on suppose que... » qui (outre qu'elle élimine l'affreux verbe « penser ») entretient chez le subordonné le goût de la soumission anonyme alliée à l'autorité de l'oracle. Je ne vois pas pourquoi je devrais être taxé d'arrogance parce que je déclare avoir telle ou telle opinion — moi qui suis un homme mortel et faillible mais qui ai le droit d'exprimer mes points de vue — au lieu de prétendre être la Voix de la Science.

Pour bien comprendre la situation, il faut tenir compte du fait que les flatteries adressées à ceux qui contrôlent la répartition des fonds de recherche ne manquent pas totalement de sincérité parce que (comme l'ont si bien décrit les anciens moralistes, de La Bruyère à Adam Smith) les gens admirent toujours la richesse et la puissance et attribuent à leurs détenteurs des vertus supérieures qu'ils ne possèdent pas. Il faut cependant souligner que (outre la destruction de l'enthousiasme et du libre jeu des idées si nécessaires pour effectuer un véritable travail de création) le phénomène d'enregimentement dans la recherche sociale entraîne une dégradation intellectuelle chez les patrons dont la puissance d'autocritique s'atrophie du fait qu'ils sont entourés de gens qui font docilement la besogne pour eux et qui les admirent. Ainsi, après que, par un premier processus de sélection négative, les poids les plus légers ont été portés aux postes supérieurs de l'industrie de la recherche sociale, un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

processus secondaire intervient qui tend à les rendre d'autant plus légers qu'ils conservent plus longtemps leur poste au sommet. Mais ce n'est pas tout.

La maladie bureaucratique qui sévit à l'état endémique dans les sciences sociales et que Northcote Parkinson appelle injelitis fait que les patrons tentent de réduire à l'état de robot tous ceux qui travaillent dans leur domaine de recherche, et leur tentative est d'autant plus acharnée qu'ils sont eux-mêmes plus médiocres. Cette tendance ne tire pas son origine uniquement de la simple jalousie mais aussi de la crainte qu'ont les patrons de voir surgir un de ces artisans intellectuels qui parvienne à démontrer que l'on peut par un travail individuel peu coûteux, arriver à des résultats également ou même plus importants, et que donc l'argument qui veut que l'on dépense d'énormes sommes pour la recherche sociale s'en trouve affaibli.

Lorsque les gens qui décident de ce qu'il faut ou non étudier n'ont aucune originalité de pensée parce que soit le talent soit l'enthousiasme leur fait défaut, ils accordent invariablement leur préférence à la recherche routinière plutôt qu'à ce qui pourrait conduire à une découverte authentique. En dehors de toute inclination personnelle, la prudence générale exige qu'un patron de recherche opte pour la médiocrité et sa sécurité plutôt que pour l'originalité et ses conséquences imprévisibles ; en effet, son établissement a besoin d'argent dont le contrôle est aux mains de bureaucrates et de financiers qui veulent constater le « rendement » dont ils sont d'ailleurs incapables de juger la qualité, et qui manquent d'imagination pour se rendre compte de ce qu'ils laissent peut-être échapper en refusant de soutenir la recherche dans des orientations plus spéculatives.

Même dans les sciences naturelles, la crainte de déplaire aux bailleurs de fonds en ne leur donnant pas les résultats escomptés en échange de leurs subsides a dû empêcher de poursuivre bien des recherches qui auraient pu s'avérer fécondes, mais c'est là

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une différence radicale avec les sciences sociales où le fait de ne rien produire déchaîne moins de fureur qu'une découverte authentique qui va à l'encontre des intérêts ou des préjugés. Peut-on imaginer un comité de recherche médicale ou sociale accordant des subventions aux travaux de Freud en 1900 ? Mais, direz-vous, c'était autrefois, à la mauvaise époque : nous sommes beaucoup plus clairvoyants aujourd'hui. En vérité, malheureusement, il se peut que nous soyons devenus plus tolérants à l'égard des préjugés du passé, mais rien ne prouve que nous ayons l'esprit aussi large face aux idées préconçues du présent.

L'histoire de toutes les sciences démontre assez clairement que plus l'idée était originale plus a été grande la résistance rencontrée. Nous connaissons tous la peur du bûcher qu'éprouvait Copernic, les tribulations de Galilée, les vitupérations contre Darwin, les cris d'horreur qui saluèrent Harvey lorsqu'il s'écarta de la bible médicale de Galien, et les tentatives entreprises pour évincer Pasteur de la profession médicale. On pourrait ajouter beaucoup d'autres exemples : Einstein ne fut pas admis à mener plus avant ses études supérieures, Newton se vit à plusieurs reprises refuser un poste à Cambridge, et Lobatchevski fut pris pour un fou lorsqu'il annonça sa découverte de la géométrie non euclidienne. Il existe des cas encore pires : par exemple celui du grand mathématicien Abel qui passa presque toute sa vie dans le plus grand dénuement et mourut prématurément de la suite de ces privations, celui de Galois qui (à deux reprises, si j'ai bonne mémoire) échoua en mathématiques à un examen d'entrée à Polytechnique, alors qu'il avait déjà posé les bases d'une branche entièrement nouvelle de cette discipline, connue désormais sous le nom de théorie des groupes.

Dans les sciences sociales, la pose des fondations fut rendue possible par la rencontre fortuite du talent, de l'intérêt et de la fortune : fortune héritée pour de Tocqueville, T. H. Buckle ou Herbert Spencer, fortune rapidement amassée pour Ricardo,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fortune d'amis généreux pour Marx et Auguste Comte, sinécure pour Hobbes et John Stuart Mill. La disparition d'une classe sociale oisive a mis fin à cette situation qui permettait de cultiver des idées originales et impopulaires, ce qui ne présage rien de bon pour le progrès futur du savoir.

Quelles leçons pratiques peut-on tirer de tout ceci ? Mon conseil aux hommes d'État qui doivent décider de la manière de dépenser l'argent public, serait le suivant : ne soyez pas trop généreux. Ils l'accueilleraient peut-être favorablement mais pour la grande majorité de mes collègues ce serait extrêmement désagréable. Un certain manque de crédits pourrait susciter chez les chercheurs d'autres préoccupations que celle de l'argent. Il existe beaucoup d'autres causes qui méritent intérêt, par exemple les retraites des personnes âgées ou le salaire insuffisant des instituteurs. En physique ou en technologie, des problèmes urgents se posent qu'on ne peut résoudre sans investir de grosses sommes dans des appareils coûteux ; mais en sciences sociales, il n'existe pas de tels impératifs en dehors de la collecte de statistiques démographiques et économiques qui nécessite une vaste organisation. En d'autres domaines où l'on étudie l'homme en société, se manifestent non seulement la loi de la rentabilité décroissante mais aussi la loi de la rentabilité négative, donc (en raison des circonstances soulignées ci-dessus) une dépense plus importante peut conduire à un savoir moindre que si l'investissement est plus réduit.

Mis à part une censure totale, rien ne peut davantage freiner le progrès qu'une « coordination » centralisée de la recherche dans une discipline sujette à controverse. En conséquence, si le souci essentiel était le désir de promouvoir le progrès de la connaissance plutôt que de favoriser les intérêts acquis des coteries bureaucratiques, les commissions de recherche des sciences sociales seraient supprimées ou du moins leur rôle se limiterait explicitement à servir les besoins de l'administration et les crédits restants seraient distribués au plus grand nombre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

possible d'organisations indépendantes. On devrait créer beaucoup de petits centres qui seraient chargés de répartir des sommes d'argent modestes et qui bénéficieraient d'une administration autonome de façon à éviter qu'ils ne tombent sous le contrôle d'une seule coterie comme cela s'est produit dans la plupart des fondations existantes. Même cela n'empêcherait pas les médiocres dénués d'imagination qui gravitent habituellement autour des sources d'argent, de mettre des bâtons dans les roues. Cependant, une telle organisation favoriserait au moins un peu de variété et rendrait plus difficile le règne d'une orthodoxie unique.

Puisqu'en général on constate que plus les dépenses engagées dans un « projet » sont importantes, plus les résultats sont insignifiants, je pense donc souvent qu'au lieu de créer des fondations gigantesques, il serait peut-être préférable que les milliardaires donnent des réceptions et distribuent eux-mêmes avec parcimonie leur propre argent, comme le faisaient les anciens mécènes des écrivains et des artistes. En effet, pour être accueilli dans l'entourage d'un duc ou d'un banquier, un humaniste devait être intelligent et avoir constamment quelque chose d'intéressant à dire ; de tels dons, Voltaire en surabondait ; ce qui incitait les rois à le garder à leur Cour en dépit de sa langue acérée et de ses idées dangereuses. S'il s'était contenté de toujours répéter la même chose sur le ton monotone habituel aux professeurs, on l'aurait congédié le jour même de son arrivée. Si l'esprit et le brio verbal ne sauraient être les garanties de l'honnêteté scientifique ou d'une véritable originalité de pensée, ils témoignent au moins d'une grande intelligence et d'un vaste savoir ; tandis que l'obstination à remplir de stupides formulaires en vue d'obtenir des bourses de recherche doit généralement aller de pair avec un manque d'intelligence car (comme l'ont découvert il y a longtemps les psychologues de l'industrie) les gens les plus intelligents supportent moins facilement d'accomplir des tâches répétitives et ennuyeuses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un autre facteur intervient qui tend à faire accorder les crédits aux individus les moins capables de les utiliser convenablement : en effet, le statut et l'amour-propre des mécènes aristocrates et ploutocrates d'autrefois se fondaient sur des critères autres que les critères intellectuels, de sorte qu'ils ne s'inquiétaient pas si leurs protégés les dépassaient sur ce terrain ; les bureaucrates des fondations et des commissions de recherche sont souvent des universitaires qui ont manqué soit de talent soit de volonté pour atteindre au rang de scientifiques ou de savants, et qui ont donc tendance à utiliser le pouvoir de l'argent pour apaiser leurs ressentiments, pour se hausser sur le même plan que leurs collègues plus talentueux et pour se laisser aller à leur désir de domination vis-à-vis de ceux qui sollicitent quelque faveur et qui prennent grand soin de ne pas montrer leur intelligence pour tant est qu'ils en aient.

Notes et références

1. Norbert Wiener, I Am a Mathematician, Gollancz, 1956, pp. 359-365.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La combinaison des lois de Gresham et de Parkinson[1]

Toutes les sociétés modernes accordent à leurs scientifiques de nombreux avantages enviables. Beaucoup moins riches que de prospères hommes d'affaires, ils gagnent pourtant beaucoup plus que la grande majorité des travailleurs et jouissent d'une liberté, d'un prestige et d'une sécurité auxquels ne peuvent que prétendre des cadres bien mieux rémunérés. Il est donc bien naturel que beaucoup de gens souhaitent rejoindre leurs rangs, mais malheureusement les sciences naturelles exigent une compétence mathématique que seule une petite minorité possède, en même temps qu'un apprentissage long et difficile.

Parvenu à ce stade du présent ouvrage, le lecteur ne devrait plus avoir besoin d'être convaincu que l'étude des problèmes humains présente des difficultés beaucoup plus redoutables que toutes celles qu'on peut rencontrer dans les sciences de la nature ; en réalité, le fait même que les sciences sociales aient tellement moins progressé que les autres témoigne par lui-même de l'ampleur des obstacles qu'elles rencontrent. En conséquence, un spécialiste des sciences sociales vraiment compétent n'a aucune raison de se sentir inférieur à ses collègues des sciences naturelles sous prétexte que sa compréhension de la société ne peut pas rivaliser avec leurs théories des points de vue précision et fiabilité. Si un homme qui court sur une piste en dur a parcouru, en un temps donné, davantage de chemin qu'un autre concurrent parti plus tard et qui a dû se frayer un passage à travers un fourré marécageux, ceci ne prouve pas que le premier est un meilleur sportif. De même, il serait gratuit d'affirmer que Laplace était plus intelligent que de Tocqueville, que l'œuvre de Max Planck était plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

remarquable que celle de Max Weber, que Rutherford était un homme plus talentueux que Keynes, ou que la contribution d'Einstein au savoir a été plus importante que celle de Freud. Si on les juge avec le recul du temps, il est incontestable que les erreurs commises par les géants des sciences naturelles sont absolument insignifiantes comparées aux erreurs fondamentales dans lesquelles sont tombées les personnalités éminentes des études sociales et économiques ; mais les premiers sont partis sur un terrain beaucoup plus ferme qui ne dissimulait aucun des précipices et des pièges qui guettent l'étude de l'homme par lui-même.

Donc, s'il est honnête, intelligent, et s'il possède une gamme étendue de connaissances, le sociologue ou le spécialiste des sciences politiques ne doit éprouver aucun sentiment d'infériorité par rapport à ses collègues des sciences naturelles ; et s'ils se moquent de l'instabilité de son édifice, il peut toujours répondre : « Eh bien, si vous êtes tellement plus intelligents, pourquoi n'essayez-vous pas de dire quelque chose de neuf sur mon sujet en l'appuyant par de solides arguments ? » Ce type de défi peut fort bien ne pas être purement hypothétique, car un certain nombre de spécialistes éminents des sciences naturelles se sont aventurés dans les domaines de la sociologie, de la politique et de l'économie, sans avoir pu leur apporter une quelconque contribution ; bien que leurs déclarations stériles aient souvent été accueillies avec une attention exagérée en raison de l'aura que conférait à leurs propos leur réputation par ailleurs bien méritée dans leurs propres disciplines, il leur est parfois arrivé d'énoncer de véritables inepties. Sans remonter aussi loin que les discours de Newton sur les sorcières, nous pouvons choisir au hasard parmi les nombreux exemples récents, tel celui d'un cristallographe éminent, auteur d'un ouvrage sérieux sur l'histoire de la science, J. D. Bernal, dont les écrits politiques font apparaître un homme qui refuse d'user de son bon sens et qui a la mentalité d'un troglodyte marxiste. Les déclarations d'Einstein en matière de politique consistaient en de pieuses platitudes alors

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que celles de P. W. Bridgman étaient aussi mal conçues que présomptueuses et que celles de Robert J. Oppenheimer ressemblaient à de banals sermons. L'Université de Manchester a procédé à une expérience intéressante dans ce domaine en transformant (sur sa demande) le poste de chimie qu'occupait Michael Polanyi en une chaire d'études sociales. On espérait peut-être qu'il effectue dans son nouveau domaine des découvertes identiques à celles faites dans l'ancien, ce qui, comme on pouvait s'en douter, ne s'est pas produit. Cependant, à la différence des éminents scientifiques ci-dessus mentionnés, il a rédigé (en plus d'un livre beaucoup plus intéressant sur la philosophie des sciences), quelques ouvrages et articles tout à fait respectables sur sa nouvelle discipline d'étude, encore qu'il n'y ait rien dit de très nouveau.

Beaucoup d'hommes de sciences éminents ont cru sincèrement toutes sortes de dogmes absurdes et étaient prêts à accepter l'infaillibilité du pape, du secrétaire général du P.C., ou du Führer. Mais quand, laissant de côté les savants qui ont fait des découvertes, nous nous intéressons aux scientifiques du commun qui apprennent par cœur et sans discernement des formules qu'ils appliquent ensuite de façon routinière sans se soucier de leur nature ou de leurs limites, nous nous trouvons souvent face à des chercheurs enfermés dans leurs petits préjugés et leurs inimitiés personnelles et irrationnelles ; les opinions politiques, morales ou esthétiques d'un épicier moyen comparées aux leurs semblent être comme un jaillissement de lumière. Bien sûr, je ne soutiens pas que tous les scientifiques et tous les technologues (ni même que la majorité d'entre eux) sont ainsi ; mais j'ai l'impression (après bien des années d'observation) que plus que les hommes de loi ou les hommes d'affaires, ils ont tendance à acquérir un état d'esprit rigide, conservateur ou totalitaire, que ce soit de type communiste ou de type fasciste.

Il n'y a là rien de surprenant, car acquérir une compétence dans une des sciences exactes, et la conserver, demande une telle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

somme d'efforts que leurs spécialistes n'ont ni le temps ni l'énergie suffisants pour se préoccuper d'autres questions, en particulier de celles qui exigent que soient rassemblées et évaluées des multitudes d'informations en général disséminées au hasard et souvent délibérément dissimulées et déformées. De plus, habitués à opérer avec des règles rigoureuses, la plupart des spécialistes des sciences naturelles trouvent difficile de raisonner sur des bases instables qui consistent en un nombre considérable de jugements expérimentaux et très approximatifs, lesquels ne suivent pas un enchaînement logique d'une part et ne sont pas totalement indépendants d'autre part. En outre, le spécialiste des sciences exactes est habitué à un nombre relativement restreint de concepts qui (bien que sujets à révision et au doute épistémologique) sont dans la pratique rigoureusement définis (ne serait-ce qu'implicitement à travers la structure du symbolisme), aussi il arrive souvent qu'il manque de la sensibilité sémantique qui permet de saisir les nuances subtiles de sens et leurs relations et qui, lorsqu'on se penche sur les contours flous des phénomènes culturels, est souvent plus essentielle que l'aptitude à exécuter les opérations de mathématiques ou de logique formelle. Ces déficiences se manifestent parfois sous des formes extrêmes et étonnantes. Nous rencontrons par exemple des experts en physique ou en chimie qui semblent incapables de raisonner avec des mots et d'exprimer une idée simple par écrit ; cette disparité fait penser aux cas authentiquement établis de calculateurs de génie tout à fait nuls hors de leur domaine.

Ces considérations permettent de saisir en grande partie pourquoi (et cela depuis la Grèce antique) personne n'a fourni de contribution importante a l'étude de la nature en même temps qu'à l'étude de la société. Aristote se distingue comme étant la seule exception à cette règle, exception selon toute vraisemblance plus apparente que réelle parce que ses œuvres constituent davantage un abrégé de l'ensemble des connaissances de son époque qu'un exposé de ses propres découvertes. En outre,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme les sources sur lesquelles elles étaient fondées ont péri, nous n'avons aucun moyen de nous rendre compte de ce que fut la contribution personnelle d'Aristote. En tout cas, afin d'éviter les malentendus, je dois souligner que je parle ici du travail de création authentique ; je ne nie pas qu'il soit possible d'acquérir de bonnes connaissances dans un domaine totalement différent (comme le fit Bertrand Russell) ou qu'il soit plus facile de passer des mathématiques supérieures à l'analyse verbale que le contraire. Dans le cas du chimiste devenu spécialiste des sciences sociales, dont on a parlé ci-dessus, on peut dire que, bien que dépourvus d'une véritable originalité, ses écrits relatifs à la sociologie et à la politique ne contiennent du moins aucune des inepties couramment colportées par les professionnels au petit pied. On peut également ajouter que de nombreux spécialistes des sciences exactes qui se sont tournés vers la politique ou l'administration quand leur créativité s'est tarie, ont très bien réussi dans ces domaines ; et il ne semble pas que leur jugement politique ait été pire que celui de la plupart des politiciens.

Il existe une différence fondamentale entre l'expert en sciences naturelles et l'expert en sciences sociales. Une personne qui ne connaît rien aux sciences exactes éprouve un tel sentiment d'étonnement lorsqu'on discute de ce sujet qu'elle en est réduite au silence, ce qui lui enlève par là même toute tentation de débiter des absurdités. Dans les discussions relatives aux sciences sociales, au contraire, chacun se sent le droit d'exprimer des opinions fermes, et il n'y a pas de gros poteaux indicateurs pour signaler les pièges de l'ignorance, du sophisme, voire de la sottise ; de plus, l'absence de savoir engendre habituellement la conviction que les choses sont simples et ne demandent aucune étude approfondie, ce qui explique que tant de spécialistes des sciences exactes se sont si aisément lancés dans des déclarations stupides sur la politique

Le contraste entre d'une part l'exactitude et la certitude (relative, mais en pratique suffisante dans la majorité des cas), et d'autre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

part l'imprécision et le caractère expérimental détermine une autre différence fondamentale entre les sciences naturelles et les sciences sociales. Un médiocre spécialiste des sciences naturelles, bien qu'incapable de concevoir quelque chose de nouveau ou même de suivre pleinement le cours du progrès, n'en demeure pas moins le dépositaire de connaissances utiles (même si elles sont limitées et peut-être superficielles), tandis qu'un médiocre spécialiste des sciences sociales, incapable de distinguer entre les idées valables, les demi-vérités et les inanités qui fleurissent dans ce domaine sujet à controverse, sera la victime facile de mystiques pleins d'illusions et des charlatans, et deviendra un agent de la pollution intellectuelle. Cette différence explique pourquoi la vaste expansion des établissements d'enseignement a eu des conséquences bénéfiques sur le niveau des compétences techniques alors qu'elle a contribué à transformer les études humanistes en une entreprise massive de pollution intellectuelle.

Étant donné la manière dont les différents éléments qui constituent la vie sociale sont imbriqués, aucun spécialiste d'un domaine limité ne peut donner, à propos d'une ligne de conduite, un conseil qui mérite d'être retenu. Ainsi, un homme qui consacre tout son temps à étudier les relations raciales n'est pas nécessairement celui qui fera les meilleures prévisions à leur sujet parce que, selon toute vraisemblance, les situations futures seront également influencées par des facteurs qui se situent hors de son champ d'intérêt, tels que les transformations des modèles familiaux, les réalignements politiques ou la position des syndicats. Il est vrai qu'un certain degré de spécialisation est inévitable, mais en raison de l'impossibilité de trouver des systèmes culturels ou sociaux véritablement isolés, le chercheur risque, par suite des limites trop étroites de sa spécialisation, de ne pas être en mesure de comprendre tous les éléments relevant de sa spécialité. Un anthropologue qui concentre exclusivement son attention sur une période et un lieu, peut être incapable de faire la distinction entre les données particulières à cette période

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et à ce lieu et les données qui sont universelles ou au moins largement répandues. La popularisation massive de la sociologie et de la politologie va de pair avec une ignorance de plus en plus courante de l'histoire et de l'ethnographie chez les praticiens. En outre, étant donné la nature incertaine des concepts qu'il ne peut éviter d'utiliser le spécialiste des sciences sociales devrait posséder un niveau élevé de compétence en logique et en philosophie, de même que quelques éléments de base en sciences naturelles, ce qui est beaucoup demander. Bien que la verbosité fumeuse puisse avoir d'incomparables attraits, tant du point de vue affectif que du point de vue financier, le jargon obscur ne se serait pas aussi facilement répandu si on avait exigé comme préréquisit à l'étude des sciences sociales une formation en analyse logique. Précisément, l'enseignement de la philosophie a été séparé de l'enseignement de la sociologie et de la politologie par des fervents bornés du scientisme, avec les conséquences que l'on a notées dans les précédents chapitres.

On observe dans le monde communiste une évolution curieusement parallèle : c'est ainsi que les dirigeants de la Pologne n'autorisent plus les élèves de licence a étudier la philosophie analytique dont l'enseignement à l'époque « fasciste » d'avant-guerre atteignait un niveau très élevé et attirait des auditoires plus importants que partout ailleurs dans le monde. Sans doute ces dirigeants se sont-ils rendu compte qu'une formation en analyse logique favorise un rejet de l'idéologie officielle.

Alors qu'elles exigent, pour parvenir à une parfaite compréhension, au moins autant de travail et de compétence que les sciences naturelles, les sciences sociales (à l'exception partielle de l'économie) en diffèrent par le fait qu'elles n'ont pas de seuil naturel d'acceptabilité. Un physicien ou un chimiste peut avoir en matière de politique, d'esthétique ou de morale, des opinions plus grossières qu'un vendeur, mais il n'est pas payé pour cela. Son statut et son salaire sont justifiés par sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

connaissance des réactions chimiques, de la structure de l'atome ou de je ne sais quoi encore, selon sa spécialité : et dans de tels domaines, le bluff n'a pas de place. Toutes les belles paroles enjôleuses et toutes les poses affectées ne feront pas tenir un pont debout s'il a été mal conçu, tandis que le maniement inconsidéré de produits chimiques par des incompétents produira rapidement une explosion fatale. Au contraire, l'ineptie d'un politicologue ou d'un économiste n'entraînera ni explosion ni effondrement immédiat de quoi que ce soit, et il se peut que le dommage causé par son ignorance ou sa malhonnêteté ne se matérialise pas avant de longues années ; de toute façon, il sera contestable et difficilement imputable à une personne en particulier. Il se dégage de tout ceci que le caractère incertain des critères de la qualité ne permet pas à un profane qui cherche des conseils, de savoir qui sont les véritables experts. Ni un diplôme, ni une chaire à l'université, ni l'appartenance à une société ou à une institution renommée ne sont la garantie que tel spécialiste des sciences sociales mérite d'être pris au sérieux, parce que, dans la course aux honneurs, le savoir et l'intégrité ont souvent moins d'importance que l'aptitude à l'intrigue et à l'autopublicité. Il n'est donc pas surprenant que, loin de se distinguer par la qualité de leur sociologie ou de leur science politique, les universités américaines les plus riches comptent proportionnellement un nombre exceptionnel de charlatans qui jouissent de la gloire collective acquise à juste titre par leurs collègues des sciences exactes.

Non seulement les sciences exactes mais aussi certaines études humanistes (telle la sinologie) comportent en elles-mêmes des obstacles qui découragent ceux qui cherchent un moyen facile de gagner leur vie ou d'atteindre la gloire. Même les secteurs plus accessibles de l'historiographie — qui sous leur forme traditionnelle de chroniques chauvines justifiaient presque le mot célèbre de Ford : « L'histoire, c'est de la blague » — exigent de leurs praticiens une considérable persévérance pour mémoriser un grand nombre de dates et autres informations qui sont d'autant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus difficiles à retenir qu'elles sont décousues et sans grande importance. C'est pourquoi les vieilles écoles d'historiographie ont produit d'importantes cohortes de petits chercheurs desséchés à l'intelligence médiocre et aux horizons intellectuels limités, mais peu de charlatans.

Encore une fois, les études sociales et politiques ont ouvert les portes des pâturages universitaires à un grand nombre de candidats au statut de scientifiques qui auraient pu être des citoyens parfaitement utiles comme directeur d'un bureau de poste ou aumônier d'un hôpital, mais qui, confrontés à une discipline dépassant totalement leurs aptitudes intellectuelles, se sont laissé tenter par le charlatanisme. Ceci est vrai en économie mais à un moindre degré, car les exigences mathématiques de cette discipline découragent ou excluent bien des gens, de sorte qu'en dépit de leurs horizons limités même ses praticiens les plus médiocres peuvent être de quelque utilité en tant que comptables.

Comme on l'a signalé plus haut, la théorie économique à cause de son dédain borné à l'égard des facteurs non économiques ne fournit qu'une assise très instable à la politique économique, mais à la différence de presque tout ce qui porte le nom de sociologie, elle nous permet au moins d'aller au-delà du simple bon sens.

La science politique traditionnelle ne prétendait pas vraiment au titre de science : elle consistait essentiellement à examiner les conceptions des grands penseurs du passé, relatives à la manière dont les États devraient être gouvernés et aux droits et devoirs respectifs des citoyens et des gouvernants. Cet examen s'accompagnait d'un peu de jurisprudence, d'exégèse des textes constitutionnels et d'un exposé de l'organisation des institutions publiques. Sous cette forme, la science politique demeurait purement académique au sens péjoratif du terme, car elle n'avait que peu de rapport avec la pratique de la politique et ne contenait aucune base qui aurait permis de développer peu à peu la théorie empirique. Néanmoins, cette discipline a engendré des esprits

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cultivés capables de penser et de s'exprimer clairement, et par conséquent aptes à prendre des décisions administratives tant qu'elles ne nécessitaient pas de connaissances spécialisées. Cependant, récemment, les chants des sirènes de la pseudo-science ont conduit beaucoup (sinon la majorité) de ceux qui se consacraient aux études politiques à jeter par-dessus bord leurs traditions respectables même si elles avaient des limites, avec pour conséquence ce que l'on a noté dans les chapitres précédents.

Dans l'ensemble, l'anthropologie a beaucoup moins souffert de la banalité que la sociologie car, jusqu'à ses incursions récentes, aux réussites non confirmées, dans l'étude des sociétés industrielles, elle considérait de son devoir de donner à ses lecteurs des informations exotiques et qui ne pouvaient en aucun cas se réduire à une reformulation de l'évident. Du fait de leur étrangeté, les cultures étudiées par l'anthropologue exigeaient de lui un effort intellectuel pour comprendre une langue et un mode de vie entièrement nouveaux, sans parler de l'inconfort (et souvent du danger) qu'impliquait la visite de lieux éloignés, autant de choses qui décourageaient les sujets les moins imaginatifs et les plus enfermés dans leur routine. Certes, bien des anthropologues n'ont jamais réussi à apprendre la langue des gens qu'ils étudiaient, tandis que d'autres ne possédaient pas les traits de caractère nécessaires pour gagner la confiance et l'amitié d'étrangers totalement différents d'eux. Ces déficiences ont condamné leur travail à demeurer superficiel. Certains, après avoir passé un ou deux ans à accomplir leur besogne dans un endroit éloigné, ne se sont jamais préoccupés d'y retourner, n'ont jamais tenté de découvrir les faits indirectement, n'ont jamais rien lu ; et pendant vingt ou quarante ans ils ont continué à parler de ce qu'ils avaient vu dans leur jeunesse. Cependant, même ces chercheurs sans enthousiasme pouvaient se targuer de connaître ce que personne d'autre ne connaissait — à savoir « leur tribu » — et ils n'avaient donc pas à recourir au bluff pour justifier leur prétention à la respectabilité universitaire. Comme le savoir des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

historiens, celui des anthropologues peut apparaître aux hommes pratiques et réalistes comme tout juste bon pour le musée, mais non comme inexistant.

Un sociologue d'autrefois était un humaniste érudit que nos entrepreneurs universitaires aiment qualifier de « rat de bibliothèque ». Des penseurs comme Karl Marx, Herbert Spencer ou Max Weber seraient des êtres d'exception à n'importe quelle époque ; mais même si nous prenons des écrivains des deux dernières générations qui n'avaient pas la stature des génies, comme Marcel Mauss, L. T. Hobhouse, Pitirim Sorokin, Célestin Bouglé, Rudolf Steinmetz, Stefan Czarnowski, Richard Thurnwald, Franz Oppenheimer, Stanisław Ossowski, Werner Sombart, Alfred Weber, Ferdinand Tönnies, Morris Ginsberg ou Maurice Halbwachs, nous discernons dans leurs œuvres une preuve évidente que même les moins originaux d'entre eux étaient des hommes de grande culture (possédant des connaissances en histoire, en jurisprudence, en philosophie et en économie) qui n'avaient nul besoin de recourir à un jargon obscur pour dissimuler à leurs collègues des autres disciplines l'incapacité où ils se trouvaient de leur apporter quelque chose qu'ils ne savaient déjà.

Quand le nombre des livres était moindre, on ne pouvait prétendre au statut d'intellectuel sans avoir lu les classiques, mais aujourd'hui le flot des publications rend absolument impossible à qui que ce soit d'en lire même une partie substantielle (de toute façon ce serait une perte de temps), tandis que la mécanisation des conférences et des congrès a presque éliminé les véritables débats et donc les occasions de découvrir qui est intelligent et qui ne l'est pas ; c'est ce qui permet à beaucoup d'universitaires sans enthousiasme de s'en tirer en ne lisant presque rien et ce qui attire les débutants à la recherche d'une vie facile. Quand nous considérons les subdivisions de la sociologie et des sciences politiques, il semble que le niveau moyen varie avec l'ampleur des obstacles à franchir. Il paraît atteindre son point culminant chez

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les gens qui entreprennent des études de terrain nécessitant l'apprentissage d'une langue difficile, tandis qu'il paraît être à son minimum chez les spécialistes qui se penchent sur des questions telles que les relations raciales ou la famille au sein de leur propre société. Non qu'il soit facile de dire quelque chose de neuf et de significatif sur ces derniers sujets, mais il n'est pas nécessaire de faire de gros efforts pour réunir les connaissances suffisantes qui permettent de pontifier devant des auditoires ignorants qui se laissent prendre aux belles paroles.

Le degré d'ignorance que l'on rencontre chez les spécialistes patentés de l'étude de l'homme dépasse les limites de l'imagination. Pour prévenir l'impression que seuls les Américains sont affligés de telles faiblesses, je mentionnerai trois exemples britanniques pris au hasard. C'est ainsi que j'ai entendu un chercheur de l'un des départements d'anthropologie les plus célèbres de Grande-Bretagne attribuer très sérieusement au directeur de ce département la découverte de l'importance du conflit dans la société humaine. On a attribué tant verbalement que par écrit à une autre lumière de l'anthropologie britannique la découverte selon laquelle il faut tenir compte du temps dans l'étude de la structure sociale. Un autre exemple assez amusant me vient à l'esprit : il s'agit d'un compte rendu que j'ai lu récemment d'un ouvrage qui décrit avec compétence quelques exemples (pris pour la plupart en Inde) d'exercice du pouvoir au sein du village, et que le critique juge supérieur à l'œuvre de Machiavel. Il aurait pu ajouter que cet auteur devait également être un plus grand voyageur que Vasco de Gama puisqu'il avait effectué le voyage en Inde, aller et retour, beaucoup plus rapidement que celui-ci.

Dans certains pays, la tendance à la médiocrité, due à l'absence d'éléments de dissuasion inhérents à la discipline, se trouve renforcée par des circonstances particulières. Par exemple, en Amérique latine, les universitaires ne gagnent pas assez pour nourrir leur famille ; ils sont donc contraints de prendre d'autres

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

emplois qui ne leur laissent pas le temps d'étudier sérieusement sans parler d'écrire. Aux États-Unis, les universités offrent assez d'argent pour assurer à leurs membres tout le confort matériel, mais leur principe selon lequel il faut ou « publier ou périr » incite beaucoup de gens (qui demeureraient autrement d'honnêtes citoyens et peut-être des professeurs compétents) à prétendre qu'ils ont fait une découverte digne d'être connue du monde entier. Beaucoup d'universités américaines ont imaginé des procédés qui permettent de mesurer les mérites des candidats à des nominations et à des promotions : on attribue tant de points pour un article, tant pour un ouvrage, tant pour la publication d'un recueil d'articles, en tenant compte de leur longueur ainsi que de la renommée de l'éditeur ou de la revue. Un professeur d'un département de sociologie de l'une des plus grandes universités d'État — homme sérieux d'un certain âge dont je n'ai aucune raison de mettre en doute les propos — m'a raconté que pour opérer un choix équitable parmi les candidats à une promotion, leur doyen demande à sa secrétaire de peser leurs publications... au sens littéral du terme, sur une balance.

L'absence de normes minimales permet un accroissement illimité du nombre des spécialistes en sciences sociales alors que dans les sciences exactes cet accroissement est contenu par la rareté du talent. C'est la raison principale pour laquelle les sciences sociales ont pu (comme les lettres) prendre une telle expansion, parce que les bureaucrates de l'enseignement ont un intérêt acquis à laisser croître sans restriction les effectifs de leurs établissements, sans se préoccuper d'ailleurs de ce qu'ils y apprennent, et à entretenir l'une des superstitions les plus grossières de notre époque (liée au culte du veau d'or de la pseudo-quantification) qui établit un parallèle entre le progrès de l'enseignement et l'augmentation du nombre des individus appartenant à des établissements d'enseignement. En réalité, notamment aux États-Unis, on pourrait dire que jamais autant de gens n'ont fréquenté aussi longtemps l'école pour y apprendre si peu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La tendance à un abaissement du niveau a été renforcée entre autres par le transfert aux États-Unis du leadership intellectuel de l'Europe, qui tenait davantage au déclin de l'Europe qu'au progrès des États-Unis. C'est en sociologie que ce courant s'est le plus fortement manifesté car en économie les Britanniques ont été capables, bien qu'ayant perdu leur suprématie, de maintenir un niveau convenable à l'intérieur des limites admises. Quand on considère ce que nous offre la sociologie allemande contemporaine qui n'est qu'une pâle imitation de ce qui se fait en Amérique, on ne peut imaginer qu'il y a une quarantaine d'années seulement l'Allemagne était le tout premier centre du progrès et que pour acquérir une compétence dans cette discipline il fallait connaître l'allemand. L'élimination des Juifs — le groupe le plus créatif depuis les anciens Grecs, qui a fourni à l'Allemagne un tiers de ses Prix Nobel, alors qu'il ne représentait que 1 % de la population — l'expulsion des autres intellectuels les plus intègres et la prostitution mentale obligatoire pour ceux qui sont restés, ont irrémédiablement brisé cette grande tradition culturelle.

La France qui n'a connu le régime nazi que pendant quatre ans et sous une forme relativement modérée, n'a pas souffert d'une semblable rupture de sa continuité culturelle bien qu'elle ait perdu un certain nombre d'intellectuels éminents. Néanmoins, la grande tradition culturelle de pensée claire et logique s'est étiolée et a été remplacée par un goût très marqué pour la mystification. Inauguré par Henri Bergson, ce déclin s'est poursuivi entre les deux guerres dans l'ombre des épigones de la grande tradition comme (en sociologie) Bouglé et Mauss ; mais l'effondrement général de la tradition cartésienne (au sens large) a suivi l'invasion allemande de 1940 qui a fortement ébranlé la confiance sereine des Français en eux-mêmes. Ni la prospérité de l'après-guerre, ni la sensibilité gaulliste n'ont été en mesure de la faire renaître. Il semble que les Français ayant perdu foi en leurs traditions — même si leur chauvinisme vantard les empêche de s'en rendre compte — se soient passionnés pour la culture teutonique dans ce qu'elle a de pire et qui se manifeste tout particulièrement dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la brume philosophique des Heidegger, Jaspers et Husserl, comme des Hegel et des Marx. Cependant, les intellectuels allemands de la vieille école, bien qu'affectionnant une verbosité nébuleuse et pompeuse avaient habituellement le mérite de posséder de vastes connaissances ; mais si, tout comme les Américains, leurs imitateurs français ont adopté leur prétention et leur obscurité, ils n'ont rien pris de leur goût pour le travail acharné ni de leur considérable érudition.

En Grande-Bretagne, les plus grands cerveaux (dans le domaine des sciences sociales) se sont toujours tournés vers l'économie. Une tradition d'intelligence et de raffinement a continué de se transmettre en sciences politiques ; mais elle s'est maintenue dans des cadres étroits et légalistes, et aucun innovateur éminent de l'envergure de Gaetano Mosca ou de Robert Michels n'est apparu en Grande-Bretagne depuis Bentham et John Stuart Mill, ce qui tenait en grande partie à l'horreur que suscitait le terme même de sociologie au sein de l'université à qui il a fallu un siècle pour se remettre du choc de la Révolution française qu'elle attribuait à un excès de raisonnement sur les fondements sacrés de la société. Le seul type de sociologie toléré, connu sous le nom d'anthropologie, était l'étude des sociétés exotiques dominées. En fait, la Grande-Bretagne a engendré deux grands penseurs, Herbert Spencer et John Mackinnon Robertson, qui ont repris l'idée qu'avait eue Comte d'une science générale de la société ; mais ce n'est pas simple hasard s'ils n'avaient reçu aucune formation universitaire, ni même secondaire, encore moins une chaire à l'université ; et bien que Spencer soit devenu célèbre, sa pensée a été développée en France plutôt qu'en Angleterre, tandis que Robertson est demeuré inconnu jusqu'à ce jour.

Ces particularités de l'histoire intellectuelle britannique peuvent s'expliquer sociologiquement. Tout d'abord, il n'est pas surprenant que dans la première nation commerçante du monde la théorie économique ait attiré un grand nombre d'esprits supérieurs. En

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

outre, cette théorie pouvait se développer en faisant abstraction des facteurs non économiques considérés comme constants, ce qui n'apparaissait plausible que dans un pays où ceux-ci se présentaient comme des conditions sous-jacentes stables qui n'entravaient pas le fonctionnement régulier du processus de marché. En d'autres termes, ce n'était possible que dans un pays où les institutions sociales et politiques étaient adaptées aux exigences du système économique capitaliste, ce qui après 1800 était le cas en Grande-Bretagne plus que dans n'importe quel autre pays, hormis les États-Unis. Dans ce dernier pays, cependant, l'économie était moins en contact avec le monde extérieur ; ses problèmes étaient donc moins stimulants d'un point de vue intellectuel, et d'un niveau moindre de complexité. L'harmonie entre l'économie et son cadre institutionnel qui a conduit les universitaires britanniques à étudier les mécanismes économiques, les a dissuadés d'approfondir les aspects non économiques de l'ordre social considéré comme naturel sinon parfait. En Allemagne, les survivances des coutumes et des institutions préindustrielles et même précommerciales étaient si nombreuses et si fortes en dépit d'un développement industriel plus rapide que ne l'a jamais été celui de l'Angleterre, que la pensée allemande s'est concentrée sur les relations entre l'économie et la société, ce qui a stimulé l'essor de la théorie sociologique. Bien que beaucoup plus significatif qu'en Angleterre, en France le manque d'harmonie entre l'économie et son cadre institutionnel n'a été qu'un stimulant secondaire pour la théorisation sociologique en comparaison de l'impact des révolutions qui ont attiré l'attention des penseurs français (de Saint-Simon à Durkheim) sur la question du consensus, et sur la façon d'assurer la cohésion sociale face au déclin de la religion.

De même que la plupart des gens s'intéressent peu à la physiologie de leurs organes tant que ceux-ci ne leur causent aucun ennui, de même l'intérêt porté aux fondements de l'ordre social s'éveille normalement sous l'effet de défauts qu'on ne saurait plus longtemps nier tandis que si vous avez le sentiment

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de vivre dans une société parfaite qu'il n'est ni besoin ni possible d'améliorer, il est peu probable que vous méditiez sur les questions fondamentales de la sociologie. Il en va de même en ce qui concerne le domaine particulier des sciences politiques ; là encore, la Constitution britannique, parce qu'elle a permis d'atteindre un niveau extraordinaire de liberté et de paix interne, a eu un effet soporifique sur la recherche politique, ce qui explique l'absence d'orientations vraiment originales malgré un niveau impressionnant d'érudition et de sophistication comme en témoignent les écrits de ses meilleurs représentants, tel James Bryce. Il est peut-être symptomatique cependant, que les meilleurs ouvrages de James Bryce ne traitent pas de la Grande-Bretagne, mais de pays étrangers alors que l'on doit le travail le plus original sur la politique britannique (ouvrage publié d'abord en français) à un Juif russe, Moïse Ostrogorski.

Outre les facteurs mentionnés ci-dessus, il nous faut tenir compte du puissant élément de ritualisme qui entre dans le comportement collectif des Britanniques et dont le déclin ne s'est amorcé qu'au cours de la dernière décennie. En effet, il est évident que si les coutumes et les institutions politiques sont entourées de tabous, toute tentative d'y porter atteinte se heurtera à une forte résistance. Aussi n'est-il pas surprenant que l'institution universitaire n'ait autorisé que la seule analyse des coutumes et des croyances des sujets colonisés, alors que jusqu'à une époque très récente les universitaires respectables fuyaient tout ce qui sentait la théorie sociologique. Les seules études entreprises en Angleterre même sur des problèmes sociaux ont été des enquêtes sur la pauvreté, qui s'abstenaient d'aborder des problèmes théoriques ou des questions à grande portée. Ces études que poursuivent actuellement Richard Titmuss et ses disciples, en dépit de leur incontestable utilité politique en tant qu'antidote à l'éternelle tendance qu'ont les riches à détourner les yeux de la condition des pauvres, n'étaient pas d'un niveau intellectuel très élevé et se caractérisaient par des préoccupations qui rejoignaient plutôt le style des bonnes œuvres

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

paroissiales et qui ont laissé leur empreinte sur ce qui aujourd'hui en Grande-Bretagne passe pour de la sociologie.

La vogue de la sociologie qui s'est soudainement manifestée en Grande-Bretagne dans les années soixante s'accorde bien avec le diagnostic ci-dessus, car elle est intervenue à un moment où la perte de l'Empire et du pouvoir international a mis fin au sentiment de supériorité nationale et à l'assurance que possédaient les Britanniques d'avoir découvert le secret de la perfection politique et sociale. La disparition d'un sentiment si profondément ancré a fait basculer l'opinion publique d'un extrême à l'autre : elle s'est sentie responsable des fautes du colonialisme et elle s'est complu dans une culpabilité masochiste tout en étant prise du désir irrésistible d'imiter les Américains. Il n'est donc pas étonnant que le sous-produit universitaire qui soit issu de ce déclin ait véritablement manqué de vigueur. La sociologie s'est trouvée envahie par une multitude de jeunes gens sans envergure qui auraient pu devenir d'utiles citoyens si on ne leur avait donné une tâche dépassant leurs compétences, mais qui vont pendant trente ou quarante ans encombrer les départements de sociologie de beaucoup d'universités britanniques, fermant ainsi les débouchés à la génération suivante, spécialement à ceux qui pourraient les éclipser. Leur dévotion sans défaillance à l'avant-dernière mode venue d'Amérique (stimulée par un puissant désir de recueillir les miettes tombées de la table américaine mieux garnie) ne permet guère de penser que l'on puisse par quelque action remédier à ce triste état de chose si l'Amérique n'en prend pas l'initiative.

Bien que les États-Unis n'aient engendré jusqu'ici, dans le vaste domaine de l'étude de la société, qu'un seul penseur de stature incontestablement supérieure et qui dans sa discipline dépassait les meilleurs Européens du moment, à savoir Lewis Henry Morgan, les universités américaines ont accueilli très tôt les sciences sociales et leur ont donné une importance inimaginable en Europe, en créant à l'Université de Chicago la première chaire de sociologie du monde. Il est peut-être intéressant de noter en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

passant que ni Morgan, ni le seul véritable grand philosophe américain, Charles Saunders Pierce, n'ont occupé de poste universitaire. Cependant, ce qu'on appelait sociologie et science politique s'apparentait davantage à l'instruction civique (qui enseigne comment être un bon citoyen) qu'à l'espèce de philosophisme qui avait les faveurs des Européens à l'époque. Comme la population se composait pour une large part d'immigrants qui devaient s'adapter à la société américaine, ce problème d'adaptation occupait le centre des préoccupations tandis que l'ordre social considéré comme naturel et incontestablement bon ne prêtait pas à de grands débats. Sur ce dernier point le climat intellectuel américain ressemblait davantage a celui de la Grande-Bretagne qu'à celui de l'Europe continentale où les auteurs des doctrines révolutionnaires mettaient continuellement en doute le bien-fondé des principes fondamentaux de l'ordre existant, obligeant ainsi les intellectuels conservateurs à réfléchir sur ces questions afin de trouver de bons arguments pour se défendre.

L'attention portée aux problèmes relativement faciles à traiter de l'adaptation des immigrants a déterminé dans la sociologie américaine une tendance au pragmatisme et à l'empirisme comme l'illustre bien l'École de Chicago qui a été le pionnier de la pratique de l'observation détaillée et globale de la réalité sociale. En dépit de son caractère un peu limité, cette contribution n'était pas dénuée de valeur : elle a incité à entreprendre des efforts parallèles dans les études politiques et elle a constitué l'originalité des sciences sociales américaines. Le processus de dégradation s'est amorcé après la seconde guerre mondiale avec l'afflux sans précédent de capitaux et l'avènement des entrepreneurs universitaires.

Le climat culturel américain renferme certaines caractéristiques qui le rendent peu favorable au progrès de la pensée sociale, la plus importante étant le souci de ne pas manquer le coche. Il est certain que la crainte d'être en retard sur la dernière mode est un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sentiment assez largement répandu, mais, avant l'avènement de la télévision, elle se manifestait avec bien moins d'acuité en Europe qu'en Amérique. Presque tous les observateurs européens (de Tocqueville le premier) ont remarqué cette particularité américaine ; certains la considéraient comme sans importance, d'autres comme inquiétante. La tendance à s'enthousiasmer sans réserve peut être un avantage plutôt qu'un inconvénient lorsqu'on se lance dans des entreprises où existent des mécanismes indéréglables qui détectent immédiatement les erreurs et les corrigent, comme c'est le cas avec les inventions techniques. Dans des domaines tels que la technologie ou les méthodes de gestion, si vous êtes très impatient de suivre la dernière nouveauté vous ne risquez pas d'aller loin avant de savoir si vous vous trompez, car l'expérience vous montrera rapidement si les idées nouvelles présentent quelque intérêt, et la concurrence est une garantie que les gadgets ou les méthodes efficaces l'emporteront. Ainsi, dans le domaine pratique, l'amour des Américains pour la nouveauté et leur manque de circonspection ont conduit à de grandes réalisations trop bien connues pour qu'il soit besoin de les énumérer. Au contraire, ces mêmes tendances ont eu des conséquences désastreuses dans des domaines qui ne possédaient pas en eux-mêmes de mécanismes permettant d'éliminer l'erreur, dans des domaines où l'exactitude et l'erreur ne sont normalement qu'une affaire de degré, dans des domaines où il n'est que partiellement possible d'atteindre la vérité en rampant péniblement à travers un terrain dangereux parsemé d'embûches dissimulées par un camouflage attrayant et où chaque pas appelle un examen méfiant et souvent une suspension de jugement, dans des domaines où, pour couronner le tout, un scepticisme excessif peut tout aussi bien induire en erreur que la crédulité. Il n'est donc pas étonnant que dans les sciences sociales les Américains aient eu tendance à se jeter à corps perdu dans toutes les folies du moment les unes après les autres, saluant toutes les trouvailles prétentieuses comme des découvertes historiques et utilisant leur puissance et leur argent pour imposer leurs manies au reste du monde. Même

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la nouvelle vague de désenchantement à l'égard du statu quo ne fait pas exception à cette règle car elle n'est qu'un revirement de l'opinion qui de l'admiration crédule est passée au dénigrement irréfiéchi.

Parmi le grand nombre de ceux qui aux États-Unis travaillent à la recherche intellectuelle, il est évidemment bien des hommes qui possèdent un savoir et une compétence remarquables ; mais en raison de l'importance même des effectifs, le niveau moyen ne peut être que faible, tandis que le credo égalitaire tend de plus en plus à réduire les exigences minimales, de sorte que dans un domaine qui n'a pas de seuil naturel d'acceptabilité (au sens mentionné plus haut) des individus totalement ignorants et sachant à peine lire et écrire peuvent très facilement devenir chercheurs et professeurs. La prolifération des praticiens cause peu de préjudice dans les disciplines aux normes rigoureuses qui possèdent leurs propres critères de réalisation clairement définis et où les médiocres sont contraints à la modestie qui sied aux gens de leur espèce et sont obligés de suivre les esprits les plus brillants. Au contraire, dans un domaine où les règles du jeu sont arbitraires et vagues au point d'être inexistantes, les astuces rapportent à leurs auteurs plus de gloriole qu'un véritable mérite intellectuel. La masse des employés universitaires qui n'ont pas de véritable curiosité et qui ne sont pas habitués à un effort intellectuel sérieux n'acclameront avec empressement que les seules découvertes qui ne dérangent pas leur somnolence et qui cependant apparaissent comme d'une très grande importance scientifique.

Une autre caractéristique, plus courante aux États-Unis qu'ailleurs, a été également nuisible au développement des sciences sociales : à savoir la tendance à l'utilitarisme vulgaire qui veut des résultats pratiques rapides et qui explique probablement que, même dans les sciences exactes, les États-Unis n'ont produit jusqu'ici qu'un seul grand théoricien, Willard Gibbs, créateur de la mécanique statistique, alors qu'ils ont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

engendré une pléthore d'inventeurs pratiques, le plus prolifique de tous étant Thomas Alva Edison. Bien que l'appât du gain n'ait certainement pas été leur principale motivation, leur œuvre a néanmoins sacrifié au principe du respect général pour tout ce qui est rentable, principe qui encore une fois a toujours été courant en dehors des communautés tribales, mais qui en Amérique rencontrait bien moins de résistance qu'ailleurs ; les hippies constituent le premier groupe important de la société américaine qui le refuse. En outre, dans les activités techniques et commerciales où la connaissance de la vérité est profitable, cette tournure d'esprit a incité à des tours de force d'efficacité ; mais nous avons vu dans les pages précédentes ce qui s'est passé dans les domaines où il est plus rentable de tromper ou de dissimuler que de révéler quelque chose. Exaltée par l'impact des mass media (avec leur tendance naturelle à tout ramener au dénominateur commun le plus bas) la prédominance américaine dans les sciences sociales a contribué à les engager dans la voie sans issue de la pseudo-science.

Notes et références

1. Gresham énonça la loi économique selon laquelle « lorsque dans un pays circulent deux monnaies dont l'une est considérée par le public comme bonne et l'autre comme mauvaise, la mauvaise monnaie chasse la bonne ».

Parkinson formula les lois suivantes : 1) « Le travail est extensible de sorte qu'il peut occuper tout le temps assigné à sa réalisation » ; 2) « Si donc les exigences du travail (et particulièrement du travail de bureau) en matière de temps sont élastiques, il est évident que la corrélation entre le travail à effectuer et le nombre de personnes chargées de le faire peut être faible ou inexistante » ; 3) « Un fonctionnaire souhaite multiplier ses subordonnés et non ses rivaux » ; 4) « Les fonctionnaires se donnent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mutuellement du travail. »

Les tours d'ivoire ou la routine bureaucratique

Comme le cadre des établissements de recherche s'est révélé totalement inadapté au développement de la pensée critique et créatrice, et comme à notre époque aucun pays ne possède plus de classe oisive qui s'intéresse aux choses de l'esprit, il ne reste comme seul refuge aux penseurs que les universités. Malheureusement cependant, plusieurs handicaps sérieux, anciens ou nouveaux, mais profondément ancrés, les empêchent de jouer ce rôle convenablement. Parmi les anciens, je mentionnerai d'abord le fait souvent signalé qu'il est mauvais pour l'esprit d'enseigner, parce que le professeur qui s'adresse généralement à un auditoire captif dont le niveau intellectuel est inférieur au sien, prend facilement l'habitude de pérorer au lieu de penser et de procéder à un examen critique de ses opinions. L'autre handicap ancien est l'éternelle tendance au parasitisme dans une profession où la valeur du travail ne peut se mesurer et où les conséquences néfastes d'une approche erronée ou de la négligence n'affecteront que les générations futures.

Il est agréable de travailler dans une profession où les horaires sont réduits, les vacances longues et la sécurité de l'emploi si bien assurée que ni la paresse ni la décrépitude ne vous feront perdre votre poste. Si vous êtes chimiste ou ingénieur, on peut vous exclure du laboratoire si on s'aperçoit que le dérèglement de votre esprit pourrait provoquer un accident sérieux ; mais dans les lettres et les sciences sociales, vous pouvez continuer même lorsque vous être aveugle, sourd, à demi-paralysé, ou lorsque vous avez oublié presque tout ce que vous saviez. Si vous devenez fou sans que ce soit trop évident et si vous êtes encore

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en mesure d'émettre des sons reconnaissables, alors vous avez une bonne chance d'être acclamé comme le révélateur de vérités insondables. En fait, un écrivain américain a, en un éclair, atteint la renommée mondiale grâce aux livres qu'il avait rédigés peu de temps avant de devoir subir une opération pour une tumeur au cerveau. Lorsque ensuite un journaliste lui a demandé s'il croyait encore ce qu'il avait écrit, sa réponse (telle qu'on l'a rapportée) n'était pas nettement affirmative.

Alphonse de Candolle, dans sa remarquable Histoire des sciences et des savants, publiée en 1875, présente des statistiques qui laissent entendre que moins de grands scientifiques qu'on pourrait le penser sont nés dans des villes universitaires ; il ajoute en guise d'explication : « Le spectacle de la mesquinerie des professeurs et de la paresse des étudiants n'est pas fait pour inspirer à un enfant l'idéal élevé de la poursuite de la vérité. » On s'aperçoit que les choses n'ont pas tellement changé.

Un universitaire paresseux peut s'en tirer en travaillant très peu, notamment dans les meilleures universités qui accordent à leurs membres beaucoup de temps pour la recherche individuelle. Néanmoins, bien qu'il soit regrettable, ce genre de gaspillage doit être toléré, car toute tentative visant à y mettre fin par un système de contrôle ne ferait qu'aggraver la situation. Vous pouvez obliger les gens à rester assis dans leur bureau et vous pouvez vérifier leur travail s'il s'agit d'un travail routinier ; mais s'ils se consacrent à la création intellectuelle, il est difficile de se rendre compte si ce qu'ils font a quelque valeur ou même s'ils font bien quelque chose. En outre, qui décidera que les juges en savent davantage que les jugés, d'autant que par suite de la tendance décrite ci-dessus comme loi d'émergence des poids légers, les juges seraient selon toute vraisemblance cooptés parmi les universitaires les moins créatifs. Un autre élément également important est à considérer, à savoir que les opérations de contrôle (telles que les rapports sur la progression des travaux, le pointage, etc.) refroidissent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'enthousiasme de la minorité créatrice dont le travail compense souvent et surabondamment les dépenses engagées par la société pour entretenir un certain nombre de pédants et de fainéants. Seul un sentiment d'obligation morale peut inciter à faire quelque chose pour le bien commun en échange des moyens de subsistance reçus, et aller à l'encontre de la tendance à la paresse sans détruire l'environnement nécessaire à la créativité ou même à un enseignement supérieur de haute qualité. De toute façon, l'oisiveté hédonistique des professeurs d'université n'est qu'un fardeau insignifiant pour la communauté, comparée au parasitisme bureaucratique qui emploie les gens à remplir des paperasseries inutiles. Un parasite désœuvré ne coûte à la communauté que ce qu'il consomme, tandis que pour évaluer le coût d'un bureaucrate inutile, il nous faut ajouter à l'argent dépensé pour lui le salaire des autres brasseurs de papier dont la raison d'être se borne à lui assurer du travail et la perte de production, sans compter l'absence de plaisir qu'éprouvent les gens condamnés à remplir de longues paperasseries d'une désolante monotonie alors qu'ils pourraient faire un meilleur usage de leur énergie. Comme ils provoquent moins de jalousie que les bénéficiaires de loisirs, les bureaucrates inutiles prolifèrent avec moins de difficultés et peuvent par conséquent représenter un fardeau beaucoup plus pesant. Dans les pays communistes, ils constituent une charge beaucoup plus grande pour la population réellement productive qu'autrefois tous les rentiers et les propriétaires fonciers oisifs.

Les lois de Parkinson ont un champ d'application particulièrement libre dans le domaine de l'enseignement en l'absence de tout élément de mesure permettant d'évaluer l'efficacité, d'où une difficulté accrue quand il s'agit de décider rationnellement de la répartition des crédits aux institutions de types et de niveaux divers, ou des mérites de méthodes et de systèmes variés. Ce qui est également grave, c'est que l'absence de tout élément de mesure valable ne permet pas d'opérer, pour l'attribution des postes de responsabilité, une sélection basée sur le mérite réel,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

c'est-à-dire sur la capacité reconnue à bien remplir une charge. En conséquence, le chemin qui conduit au poste d'administrateur dans l'éducation, passe moins par un bon enseignement — ou même par un souci d'organisation pour le rendre satisfaisant — que par une mise en scène réussie de détails insignifiants, ou par un talent à intriguer. Dans les institutions qui ont pour rôle non seulement de transmettre le savoir mais aussi de le faire progresser, les problèmes de gestion présentent des difficultés encore plus grandes, d'une part parce que la recherche de vérités nouvelles et significatives ne peut être réellement planifiée puisque personne ne peut prévoir à l'avance où on les découvrira, d'autre part en raison de l'incompatibilité irrémédiable entre la créativité intellectuelle et l'administration routinière. En dehors de l'évidence selon laquelle si vous investissez plus de temps et d'énergie dans l'une de ces activités, il vous en reste moins pour l'autre, une profonde divergence sépare la conception de l'administrateur préoccupé du maintien de l'ordre et du contrôle en général, et celle de l'explorateur intellectuel attiré par l'inconnu et l'imprévisible.

Toutes les institutions qui se consacrent à la poursuite du savoir se trouvent confrontées à un véritable dilemme : si l'autorité est aux mains d'administrateurs professionnels, on se trouve dans une situation telle que ce sont les aveugles qui disent à ceux qui voient où aller, tandis que si les scientifiques et les chercheurs se chargent des tâches de gestion, ils se transforment souvent en espèce d'asexués stériles, impuissants tant à gérer avec efficacité qu'à parvenir à des découvertes valables. Pendant ce temps, les universités qui détiennent les meilleurs records de créativité ont réussi à maintenir un équilibre fragile entre les charges et les pouvoirs respectifs des deux types d'hommes, par exemple en instituant un système de rotation des responsabilités ou en plaçant aux postes administratifs supérieurs des hommes dont la créativité n'est plus à son apogée mais dont le passé témoigne qu'ils savent par expérience personnelle ce qu'implique et exige la création intellectuelle. De semblables compromis entre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des types très différents de compétence et de mentalité ne demeurent cependant possibles que dans des institutions relativement peu importantes, et l'expansion gigantesque entraîne inévitablement une bureaucratisation complète.

Sur le continent, le contrôle des universités n'appartient même pas à l'administration interne mais au ministère de l'Éducation qui met au point les examens et les manuels. C'est à mon avis l'une des raisons principales pour lesquelles ces pays viennent derrière la Grande-Bretagne et l'Amérique (où les universités sont beaucoup plus libres) en ce qui concerne la production scientifique et intellectuelle. Les inconvénients de la méthode britannique de gestion des universités viennent de ce qu'elle tend à transformer les scientifiques et les chercheurs en administrateurs à plein temps dès qu'ils accèdent au poste de titulaire de chaire tandis qu'en Amérique la solution courante a été de donner le pouvoir à des administrateurs professionnels souvent issus du monde des affaires. Ceci explique en grande partie l'aliénation des professeurs et par contrecoup celle des étudiants.

J'aimerais risquer une hypothèse, à savoir qu'il existe une corrélation négative significative entre la qualité d'une université (mesurée par les contributions apportées au savoir par ses membres et ses anciens étudiants proportionnellement à leur nombre) et l'étendue du pouvoir exercé par les administrateurs professionnels. Cette relation est masquée par les différences de taille qui donnent aux gens l'illusion que les grands centres sont meilleurs parce qu'ils possèdent un plus grand nombre de scientifiques et de savants éminents, alors que si l'on tient compte de leurs effectifs globaux, la comparaison avec des institutions beaucoup moins importantes peut tourner à l'avantage de ces dernières. On commet souvent le même genre d'erreur quand on compare les pays. Il ne faut pas conclure, par exemple, que la Russie ou les États-Unis sont meilleurs que la Finlande sur le plan sportif parce qu'ils ont davantage de champions olympiques, car

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour se faire une idée juste il faudrait tenir compte du nombre d'habitants dans chacun de ces pays. De même, les gens surestiment la qualité des États-Unis dans le domaine scientifique. Quelques calculs grossiers permettent de rectifier cette appréciation : en effet, parmi les lauréats du prix Nobel, on compte (en 1968) 79 Américains et 46 Britanniques, ce qui donne nettement l'avantage à la Grande-Bretagne si l'on se réfère au nombre d'habitants, même si l'on ne prend pas en considération le fait qu'un plus grand nombre de lauréats américains sont nés à l'étranger et y ont fait leurs études. Toujours à propos des prix Nobel, la production de la Grande-Bretagne est douze fois supérieure à celle des États-Unis si l'on considère les sommes investies dans l'enseignement supérieur.

Aussi grave soit-elle, étant donné sa tendance à favoriser la banalité et la médiocrité, la bureaucratisation interne des universités ne constitue qu'un moindre obstacle au progrès des sciences sociales comparée à la toute-puissance de la censure. Dans un précédent chapitre j'ai traité en détail des méthodes les plus spécieuses que l'on utilisait pour limiter la liberté de pensée ; il n'est pas nécessaire de se donner beaucoup de mal pour prouver cette vérité évidente que même en dehors de toutes les autres formes de pression, la censure officielle suffit à étouffer la science. Un autre fait rarement mentionné appelle cependant des commentaires, à savoir que la liberté intellectuelle est actuellement beaucoup moins florissante sur notre planète qu'elle ne l'était en 1900 en dépit de l'important accroissement numérique des universités, des associations d'intellectuels et des bibliothèques.

Au début du siècle, dans tous les pays européens, à l'exception de cette région de l'Europe qui appartenait encore à l'Empire turc, les sciences sociales suscitaient des études fécondes. Certes, peu d'ouvrages (s'il en est) parmi ceux qui ont vu le jour dans des pays tels que la Roumanie, la Pologne, la Suède ou l'Espagne, n'ont constitué des étapes décisives, mais les meilleurs ont atteint

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un très haut niveau, quelles que soient les normes de référence, et même les moins remarquables ont apporté quelques contributions au savoir et ont marqué un net progrès par rapport aux écrits antérieurs. Bénéficiant d'un potentiel de talents numériquement supérieur, la Russie a produit une importante moisson de penseurs éminents dans ce domaine, tels que Pavlov, Kondratiev, Kovalevski, Klioutchevski, Tschuprow, Plekhanov, Barthold, Pavlov-Silvanski et Novikov, pour ne citer que ceux qui se classeraient parmi les meilleurs même dans les pays les plus avancés ; cependant, il demeure exact qu'aucun d'entre eux ne pourrait être mis sur le même pied qu'Herbert Spencer, de Tocqueville ou Max Weber. Bien qu'obligés de prendre quelques précautions, ces savants pouvaient poursuivre leurs travaux car ils n'étaient liés à aucune doctrine précise, et la censure tsariste ne s'exerçait qu'à l'égard des critiques directes du régime ou de l'Église et laissait pratiquement les gens écrire ce qu'ils voulaient sur les autres sujets, permettant même la publication des œuvres de Marx. Lénine put rédiger son ouvrage le plus important, Le Développement du capitalisme en Russie, alors qu'il était en prison pour activité révolutionnaire. Ni lui ni ses successeurs n'ont jamais laissé une telle chance à aucun de leurs prisonniers.

Au tout début du siècle, les intellectuels espagnols essayaient de se mettre au diapason des grands centres européens de la civilisation ; bien qu'aucun d'entre eux n'ait réussi à atteindre le degré d'originalité des meilleurs auteurs russes, beaucoup se sont révélés des chercheurs respectables compte tenu du niveau international, et ont donné des aperçus intéressants sur les problèmes espagnols. Ils étaient bien supérieurs (non seulement par rapport à l'époque mais même en terme absolu) aux créatures du ministère de l'Information qui occupent actuellement en Espagne les chaires de sociologie ou de science politique. Au Portugal et en Grèce, la liberté de pensée était également plus grande il y a soixante ans qu'aujourd'hui ; et on peut dire la même chose de l'Argentine et du Brésil. Les Empires des Hohenzollern et des Habsbourg possédaient les centres les plus avancés de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

créativité intellectuelle du monde, c'est pourquoi personne ne pouvait suivre la progression du savoir sans connaître l'allemand. C'est à cette époque que Freud inventa la psychanalyse, que Mach posa les fondements de la philosophie analytique moderne et que Max Weber amena la sociologie au seuil de la maturité, tandis que le marxisme, qui n'était pas encore devenu l'outil d'une bureaucratie impérialiste, ne constituait qu'un stimulant de la recherche : il atteignait son apogée dans les écrits de Kautsky, Hilferding et Mehring.

Ni la première guerre mondiale, ni les dictatures qui fleurirent après la guerre dans les petits États de l'Europe n'ont entravé sérieusement la liberté des études sur la société et la politique, car même le régime de Mussolini n'a pas fait sentir son oppression avant les années trente, de sorte que seule la Russie avait disparu en tant que source de contribution au développement des sciences sociales. L'avènement d'Hitler qui causa à la culture européenne des dommages dont elle n'a pas encore réussi (contrairement à l'économie) à se remettre, a marqué le tournant. Aucun intellectuel n'a désormais besoin d'apprendre l'allemand pour éviter d'être distancé, et en Allemagne, les sciences sociales ne sont qu'une pâle imitation de ce qui se fait en Amérique. Il est important dans ce contexte de se rappeler qu'avant Hitler, la suprématie de la littérature allemande dans les sciences sociales, mis à part l'économie, n'était pas l'œuvre de la seule ethnie allemande mais de tous les Européens de l'Est pour qui l'allemand était la première langue de la science. C'était notamment le cas de Juifs qui sont devenus les propagateurs les plus efficaces de la culture teutonne dans les pays slaves, le yiddish étant initialement un dialecte d'origine germanique.

L'Italie préfasciste abritait un certain nombre de pionniers intellectuels chez qui, avec le recul, nous pouvons discerner beaucoup d'imperfections, mais qui ont contribué de manière importante au développement des sciences sociales : Mosca et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pareto en sociologie et en science politique, Lombroso et Ferri en criminologie, Niceforo et Colajanni en sociologie descriptive, Barone, Pantaleoni et Pareto dans la théorie économique, Enriques en philosophie. Malgré les progrès économiques remarquables de l'Italie, sa littérature d'après-guerre ne contient rien de bien original et se limite soit à des résumés de manuels américains, soit à une hagiographie marxiste. L'admiration pour tout ce qui est américain (en grande partie motivée par le désir de recevoir des invitations et des subventions) n'a pas non plus conduit les sociologues italiens à imiter ce qu'il y avait en Amérique de plus remarquable : à savoir, la tradition de recherche sur le terrain de l'École de Chicago, de sorte que nous n'avons aucune étude descriptive récente de la société italienne qui soit aussi intéressante que les anciens travaux de Niceforo et Colajanni.

Plus d'un quart de siècle après Mussolini, il ne paraît pas vraisemblable d'attribuer cette stérilité à la seule rupture qu'ont occasionnée vingt-deux ans de fascisme dans la continuité de la tradition intellectuelle, aussi importante qu'elle ait pu être. La crise de créativité que traverse actuellement l'intelligentsia italienne semble avoir pour causes principales, premièrement l'étouffement bureaucratique des universités qui sont en outre le théâtre d'intrigues politiques effrénées, et deuxièmement la disparition du libéralisme anticlérical. Ce dernier phénomène est étroitement lié au fait que deux blocs dominent la scène culturelle italienne aussi bien que l'arène politique : d'une part une démocratie chrétienne qui est dirigée par les capitalistes et qui trouve en l'Église un soutien idéologique, d'autre part, les « autres » qui s'appuient sur le dogme marxiste et sur l'or soviétique. Comme la plupart des nominations tant dans le monde de l'université que dans celui de l'édition dépendent de relations politiques, une double censure s'opère de facto laissant peu de chances à un savant qui ne suit ni la doctrine catholique ni la doctrine communiste.

Un type assez semblable de double censure non officielle se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

retrouve dans les quelques pays d'Amérique latine qui ne sont pas sous régime dictatorial comme le montre avec davantage de détails mon ouvrage Parasitism and Subversion, alors qu'en Afrique (ainsi que je l'expose dans un autre de mes livres, The African Predicament) les nouveaux dirigeants autochtones entravent beaucoup plus profondément la pensée sociale que ne le faisaient les gouvernements coloniaux... du moins pendant les dernières décennies de la colonisation. Ceci est également vrai pour les États d'Asie devenus indépendants. Au Japon, la liberté de recherche est certainement bien supérieure aujourd'hui à ce qu'elle était sous le régime militaire et chauvin des années trente ; peut-être est-elle même plus grande qu'au tout début du siècle, de sorte que le Japon est l'une des rares parties du monde à n'avoir connu durant cette période aucune détérioration à long terme des conditions de la recherche. Les seules régions où s'est produite une nette amélioration dans ce domaine sont probablement les zones culturellement arriérées des États-Unis et du Canada où le règne du fanatisme a cessé. En Europe de l'Est, évidemment, le rideau est tombé.

On a calculé que si le nombre des psychologues et des sociologues continuait à croître au même rythme que pendant la dernière décennie, il dépasserait la population totale du globe d'ici quelques centaines d'années. Toutefois, il n'y a pas lieu d'être surpris si la multiplication des universités dans le monde, la prolifération des départements et instituts de science politique, d'économie, de psychologie et de sociologie, et l'expansion ultra-rapide des associations nationales et internationales correspondantes ont entraîné un accroissement équivalent de la production et une baisse de la qualité des publications, car on rejoint ici un phénomène souvent observé, à savoir que l'on perd en qualité ce que l'on gagne en quantité. Peut-être tout ceci n'est-il que le résultat inévitable d'avoir voulu exiger d'un trop grand nombre de gens qu'ils soient « originaux ». Il serait peut-être préférable de les laisser tout simplement transmettre aux jeunes les idées de quelques grands penseurs du passé au lieu de les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

transformer en pionniers, rôle pour lequel très peu d'entre eux ont du talent pour autant qu'ils souhaitent le jouer. Vue sous cet angle, la renaissance récente du marxisme parmi les universitaires du monde capitaliste peut être considérée comme une réaction naturelle à la perte de débouchés en théologie.

Il semble que (comme l'amour et le bonheur) l'originalité n'échoit jamais en partage à ceux qui la poursuivent consciemment et qu'elle ne peut être qu'un sous-produit d'une activité motivée par un désir plus spécifique. Apparemment, aucun des auteurs des grandes découvertes (et ceci s'applique aussi aux artistes et aux romanciers) n'a jamais délibérément recherché l'originalité dans son travail. Autant que leurs biographies nous permettent d'en juger, ils s'intéressaient simplement à la recherche qui leur permettrait de trouver des réponses aux questions qui les préoccupaient.

Les hommes d'épée d'autrefois n'avaient pas besoin de montrer leur virilité en débitant des discours « violents » du type si populaire aujourd'hui parmi les téléspectateurs (nous devrions dire les voyeurs) passifs à la vie tranquille. De même, les gens discourent de plus en plus sur la créativité au fur et à mesure que celle-ci se fait plus rare.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'assaut barbare contre les citadelles corrompues du savoir

Comme la plupart des mouvements sociaux, la vague actuelle d'agitation étudiante est un phénomène complexe qui se manifeste sous diverses formes (auxquelles correspondent des causes et des conséquences différentes) suivant les endroits. On l'appréhende mieux si on le considère comme un flux de vagues dont chacune est déterminée par un ensemble différent de facteurs. Aux États-Unis, comme chacun sait, l'agitation étudiante est étroitement liée à l'opposition à la guerre illégale (parce que non déclarée) du Vietnam et à la lutte des Noirs américains pour l'égalité ; tandis qu'en Pologne et en Tchécoslovaquie, les étudiants loin de se révolter contre la génération précédente en tant que telle, ont simplement essayé de poursuivre la lutte séculaire de résistance menée contre la domination étrangère et la suppression de traditions chères à un pays. Le poids de la bureaucratie sur les universités orientées vers une production de masse en France, en Italie, au Japon et (comme peu d'étrangers s'en rendent compte) aux États-Unis, engendre un immense sentiment d'aliénation parmi les professeurs et les étudiants, tandis que chez ces derniers les maigres espérances d'obtenir un poste stimulent l'esprit de révolte.

De plus, les marchands de sensation que sont la télévision, la radio et les journaux, déchaînent des vagues d'imitation qui se propagent malgré l'absence de circonstances locales qui pourraient en elles-mêmes provoquer un tel comportement. À la base de tout ceci, on trouve le vide d'une civilisation qui frustre les élans de sociabilité active et les souhaits d'aventure collective ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

individuelle et réduit ses membres à la condition de téléspectateurs ébaubis, passifs et sans enthousiasme, ayant pour tout idéal de se conformer sottement aux normes d'une mentalité orientée vers la consommation, tandis que le pouvoir dont dispose la société pour contenir les forces de mécontentement est détruit par le dénigrement constant de tous les idéaux moraux et de toutes les formes d'autorité qu'opèrent les agents de publicité et les amuseurs publics désireux de gagner de l'argent en flattant la jeunesse crédule.

Aucune fausse fraternisation ne peut modifier le fait que l'éducation consiste à transmettre les connaissances de ceux qui savent à ceux qui ne savent pas, et à inculquer à des animaux hominiens les habitudes et les goûts qui en font des êtres humains civilisés. Au niveau minimal la simple coercition permet d'arriver au but souhaité, mais quand on se situe sur un plan supérieur, l'éducation exige un vrai respect de l'élève pour son professeur. À l'heure actuelle, dans les établissements d'enseignement, ce ne sont pas seulement les agents de publicité et les propagandistes qui ont détruit ce respect, mais aussi la disparition de l'humaniste introverti au tempérament bourru (qui ouvait être bizarre, maussade et vaniteux mais qui se passionnait pour les idées et ne se montrait jamais mercenaire) et son remplacement par un agent universitaire aimable, extraverti, bâtisseur d'empires et soucieux de se procurer des fonds, qui choisit ses opinions, ses positions et sa morale comme il choisit ses amis, c'est-à-dire en fonction de leur utilité pour sa carrière.

Une simple énumération rapide de quelques-uns des facteurs les plus importants suffit à écarter l'idée selon laquelle la prolifération des vandales dans les institutions d'enseignement supérieur pourrait avoir pour seule origine la dévaluation des sciences sociales dont nous avons discuté, en dépit du fait qu'il est reconnu que les étudiants en sciences sociales se retrouvent en force parmi les destructeurs. Deux facteurs peuvent expliquer ce dernier fait : 1) Ceux qui sont mécontents de l'ordre existant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'orientent vers des disciplines qui le mettent en question ; 2) L'étude de ces disciplines détermine une attitude plus critique vis-à-vis des conditions existantes qui ne sont plus acceptées comme normales ou souhaitables. Ainsi, même si leurs professeurs et leurs manuels étaient au-dessus de tout reproche, les étudiants en sciences sociales fourniraient encore aux rangs des révolutionnaires un contingent plus important que les étudiants en physique ou en médecine qui sont détournés de la politique par une formation astreignante et des perspectives d'avenir assurées.

Malgré ce qui vient d'être dit à leur décharge, les spécialistes des sciences sociales n'en sont pas moins en grande partie responsables du nihilisme stupide de leurs étudiants. On pourrait décrire les rebelles comme les produits malades d'une société malsaine, et bien que leur opposition comporte une grande part de vérité, leurs programmes ne sont qu'une invitation à tomber de Charybde en Scylla. Mais même à cet égard, ce qui risque d'être pire que le contact avec une mauvaise sociologie ou une mauvaise psychologie, c'est l'attitude actuellement très répandue de spectateur passif qui entraîne une perte de la volonté et de la discipline intellectuelle.

Tant que la position du professeur a garanti la soumission des élèves indépendamment de ses compétences, et tant que les jeunes ont conservé un état d'esprit orienté par le désir du gain, on a pu faire ingurgiter n'importe quel charabia pédant, notamment s'il dispensait les jeunes gens sots et indolents de penser et s'il leur donnait accès à des emplois dont ils auraient été exclus à des époques de plus grande exigence. Malheureusement, cependant, ce dolce farniente comportait quelques points faibles : ainsi l'abolition de normes du savoir permettait à tout le monde de prétendre à un emploi universitaire à n'importe quel niveau, de sorte que le processus de sélection pour les nominations et les promotions s'est transformé en un jeu dominé par l'intrigue et la chance, justifiant par là même l'animosité naturelle des « exclus »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à l'égard des « admis ». Qui plus est, la facilité avec laquelle on peut apprendre l'art de traduire des platitudes en jargon permet à un étudiant habile de seconde année de se hausser au niveau du professeur d'Harvard ou de Columbia, ce qui supprime l'inégalité naturelle entre le professeur et l'élève et enlève toute justification à la hiérarchie universitaire ou même à l'existence d'établissements d'enseignement.

Tant que s'est maintenu un état d'esprit orienté par le désir du gain, les manipulateurs aux idées embrouillées n'ont eu aucune difficulté à acheter le respect et la docilité. Mais l'indifférence récemment manifestée à l'égard de l'argent et de leur carrière par les étudiants américains que la fortune familiale protège des pires sanctions que peuvent entraîner les activités révolutionnaires, a miné le pouvoir même des plus grands manipulateurs de l'université qui ne savent plus que faire face à des gens que l'argent n'intéresse pas. Ainsi, on voit le spectacle pathétique qu'offrent ces maîtres tout-puissants de l'université américaine, internationalement respectés, qui contrôlent le mouvement de millions de dollars, qui lors de conférences ou de visites à l'étranger sont entourés par des foules de flatteurs avides et intéressés, mais qui tremblent devant leurs étudiants et qui même parfois n'osent pas sortir de leur bureau de peur que leurs élèves ne les arrêtent dans les couloirs et ne leur fassent subir un interrogatoire sur leurs opinions et leurs motivations.

Après que certains professeurs éminents eurent été considérés comme des orateurs verbeux de mauvaise foi, le statut de tous leurs collègues s'en est trouvé automatiquement dévalorisé et ils ont perdu la sécurité attachée à la voix de l'autorité. Il leur faut maintenant discuter et tergiverser à tout propos. Nombre d'entre eux ont les nerfs détraqués car il faut un grand sang-froid et beaucoup de vivacité d'esprit pour garder l'avantage dans toutes les discussions qui vous opposent à une foule de jeunes gens féroces et parfois très intelligents. Un professeur que l'on a réussi à ridiculiser une seule fois peut perdre à jamais sa réputation et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sa confiance en lui. Or, comme peu de professeurs sont en mesure de faire face à de telles situations — et comme en sciences sociales ils ne disposent même pas d'un ensemble de connaissances fermes sur lesquelles ils peuvent s'appuyer — ils vivent souvent dans la crainte de leurs élèves et en bien des cas ils ont renoncé à leur autorité et se soumettent avec résignation aux étudiants politicards, ce qui rend l'enseignement de ces disciplines plus absurde qu'il ne l'a jamais été.

Bien que certains étudiants contestataires aient en puissance des moyens intellectuels qui leur permettent de percer les artifices du jargon conventionnel, ce serait miracle qu'ils puissent asseoir leurs arguments sur des bases correctes sans une préparation convenable, d'autant qu'il est presque impossible que le contact avec une pseudo-science inconsistante n'ait pas diminué leur puissance de raisonnement logique. De plus, lorsque vous avez rejeté les canons de la logique et de la clarté, vous pouvez croire n'importe quel non-sens et vous êtes parfaitement libre de choisir vos croyances en fonction de leur attrait émotionnel. Il n'est pas étonnant que dégoûtés par les circonlocutions ennuyeuses de professeurs obnubilés par leur jargon, les étudiants les plus intelligents se laissent prendre au philosophisme de Marcuse qui bien qu'également déficient par rapport à des normes intellectuelles raisonnables, contient au moins de temps à autre une boutade judicieuse qui dénonce certains maux de notre civilisation et qui séduit le côté idéaliste aussi bien que le côté vandale de la jeunesse. Quant à ceux qui ne trouvent pas la potion de Marcuse assez forte, ils peuvent se tourner vers les slogans romantiques et belliqueux de Che Guevara, à moins que l'acharnement farouche de Frantz Fanon contre les Blancs n'offre une autre issue à leurs pulsions sadomasochistes.

Libérés par leurs professeurs des contraintes de la logique, les jeunes rebelles n'éprouvent aucune difficulté à réconcilier le collectivisme ascétique et disciplinaire de Mao avec un érotisme compulsif inspiré par une interprétation erronée de Freud, et des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hommages du bout des lèvres rendus à la noblesse des « travailleurs » avec une fougue byronnienne et égoïste, peu soucieux qu'ils sont des sentiments ou du bien-être du peuple. Il faut cependant dire à la décharge de leurs auteurs, que ces contradictions ne sont guère pires que celles qu'ils rencontrent dans nombre de leurs manuels, tandis que si nous comparons les saintes écritures du communisme orthodoxe avec les œuvres des « classiques » contemporains des sciences sociales ou avec n'importe lequel de ces énormes recueils d'articles d'inspiration bureaucratique, nous nous rendons compte que Lénine, Trotsky et même Staline étaient non seulement de meilleurs écrivains, mais aussi de meilleurs politicologues, sociologues et psychologues que les pontifes de l'intelligentsia ; quant à Marx, il apparaît comme un véritable surhomme.

Si nous n'étions pas habitués a ce spectacle quotidien, il nous semblerait complètement dément de chercher des solutions aux difficultés de notre civilisation dans les œuvres d'un homme qui, incontestablement génial, écrivait alors que n'existaient ni l'automobile, ni l'avion, ni le téléphone, ni les ordinateurs, ni les statistiques, ni la génétique, alors que l'on ignorait encore que les bactéries sont la cause des maladies ou même que l'homme descend du singe (ce n'est qu'au milieu de sa carrière que Marx eut connaissance de ce fait). Cependant, les jeunes rebelles qui méprisent les opinions de quiconque a plus de quarante ans, ou de trente, ou même de vingt-cinq, se jettent avec avidité sur les maximes du secrétaire septuagénaire du Parti communiste chinois et considèrent comme parole d'Évangile tout ce que dit l'auteur du Capital qui aurait aujourd'hui plus de cent cinquante ans. Cet engouement semble moins surprenant si nous nous souvenons que tout est une affaire de comparaison avec ce à quoi nous sommes habitués. Certes, nous savons que, comme tous les autres penseurs, aussi grands soient-ils, Marx n'a inventé que quelques-uns des éléments de son arsenal et qu'il a emprunté la majeure partie de ses idées et de ses matériaux à ses prédécesseurs et à ses contemporains. Imaginer que tout ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il a écrit est original équivaudrait à traiter chaque formule d'un manuel de physique comme l'invention personnelle de l'auteur de ce manuel. Néanmoins, les œuvres de Marx et de Engels constituaient à l'époque un grand exploit intellectuel et elles peuvent encore aujourd'hui offrir d'intéressantes intuitions. Elles contenaient un certain nombre d'erreurs même si nous les considérons à la lumière des connaissances de l'époque, sans parler de les examiner par rapport à nos connaissances actuelles ; cependant ces auteurs n'ont jamais rempli leurs pages d'un charabia insensé. Il faut juger de la valeur d'une œuvre en fonction des connaissances de l'époque où elle a été rédigée; mais même si abstraction faite des dates, nous ne considérons que leur seule utilité en tant que moyen de compréhension dans la confusion des événements récents ou d'interprétation de l'état actuel de notre civilisation, les œuvres de Marx ou celles d'Engels ont infiniment plus de valeur que toutes celles réunies de Parsons, Merton, Easton, Homans, Deutsch, Lazarsfeld, Skinner, Gurvitch, Lévi-Strauss et de tous leurs associés, disciples, partisans et sympathisants. Il est vrai que ce contraste s'applique à un moindre degré aux épigones d'aujourd'hui qu'à Marx et à Engels eux-mêmes, car tandis que même un très grand penseur peut faire des erreurs fondamentales en recherchant des intuitions nouvelles, seul un fanatique s'obstinera à traiter le maître comme s'il était infaillible alors que ses erreurs sont devenues tout à fait claires.

Au tout début du siècle, il y avait parmi les marxistes des penseurs d'une authentique créativité, tels que Karl Kautsky, Eduard Bernstein, Achille Loria et Ludwik Krzywicki ; mais à l'époque le marxisme n'était qu'un ensemble d'idées nouvelles et attrayantes en évolution. Il n'était pas encore devenu une doctrine sclérosée d'institutions bureaucratiques. Néanmoins, bien qu'ils ne se haussent guère au-dessus des spécialistes ordinaires des sciences sociales d'aujourd'hui, les marxistes plus récents ont cependant davantage contribué à notre compréhension de la réalité sociale que les parsoniens ou que les fanatiques d'une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cybernétique appliquée hors de propos. Si nous comparons l'ouvrage de Boukharine, La Théorie du matérialisme historique, écrit il y a plus d'un demi-siècle, avec par exemple Introduction to Sociology, rédigé par un professeur d'Harvard, Alex Inkeles (qui n'est pas pire que bien d'autres), nous constatons tout de suite que le travail de Boukharine présente bien davantage d'intérêt et dénote une intelligence supérieure. Peut-être n'est-il pas honnête de comparer des exemples d'importance si inégale ; mais si pour équilibrer les chances nous mettons en parallèle les œuvres de deux professeurs britanniques contemporains dont la réputation et l'influence sont plus ou moins identiques, par exemple, Political Systems de Wiseman (mentionné dans un précédent chapitre) et State in Capitalist Society de Ralph Milliband, le contraste en faveur du marxiste se manifeste de manière aussi frappante. Il est donc peu étonnant que beaucoup de jeunes gens intelligents — qu'assomme le jargon monotone de leurs manuels — se soient laissés prendre au charme d'une doctrine désuète.

L'enthousiasme des étudiants pour Marx est encore stimulé par le soin qu'ont mis les habituels spécialistes des sciences sociales à éviter non seulement de mentionner son nom — qui est tout juste cité, quand il l'est, dans certaines volumineuses histoires de la sociologie, de l'économie ou des sciences politiques — mais aussi d'aborder les principales questions qu'il a soulevées. Les anciens sociologues américains, tels que Boss et Cooley — sans parler de Veblen dont l'originalité était bien supérieure — traitaient librement de l'exploitation, du conflit des classes ou du rôle de l'imposture et de la violence en politique. Mais depuis que la manne des fondations s'est mise à pleuvoir, ces sujets sont devenus tabous, de sorte que les étudiants qui les rencontrent pour la première fois en lisant Marx s'imaginent non seulement que personne n'était au courant de ces choses avant qu'il n'en parle, mais que ce qu'il en dit constitue le dernier mot de la science. Ainsi, en dissimulant tous les aspects désagréables de la vie sociale, les pontifes officiels ont donné au marxisme l'attrait de la nouveauté interdite, tandis qu'en supprimant chez leurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

élèves les contraintes de la clarté et de la logique, ils ont préparé le terrain aux élucubrations des vandales par rapport auxquelles le marxisme orthodoxe apparaît comme la simple voix de la raison.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Conclusion : l'éthique et le progrès du savoir

Même si le diagnostic proposé dans les pages qui précèdent n'est qu'en partie correct, nous n'avons aucune raison d'espérer que se produise dans l'étude de la société un bond en avant correspondant aux progrès rapides des sciences naturelles. Certes, il serait très facile de concevoir des solutions qui permettent de remédier à un grand nombre de maux d'origine purement intellectuelle, et qui seraient efficaces dans un monde plus parfait. Nous pourrions, par exemple, insister pour que les économistes définissent clairement les limites et la crédibilité empirique de leurs modèles, pour qu'ils soient prêts à tenir compte des facteurs culturels (ou si vous préférez, psychologiques et sociologiques), et pour qu'ils renoncent à donner des conseils en se fondant sur des statistiques partiales et grossièrement matérialistes. Nous pourrions exiger que les psychologues acquièrent une culture générale et se familiarisent avec les œuvres les plus subtiles de l'esprit humain avant de se poser en experts de la nature humaine. Nous pourrions obliger les sociologues à avoir une formation historique et philosophique et les historiens à avoir une formation sociologique. Nous aurions surtout besoin d'une sorte de puritanisme intellectuel nous inclinant à considérer l'argent comme un mal évident (même s'il est nécessaire) et sa manipulation comme essentiellement polluante. Il n'y aurait certes pas grand avantage à ce que les spécialistes des sciences sociales imitent les moines et fassent vœu de pauvreté ; néanmoins, aucune progression continue ne sera possible sans un code moral qui condamne énergiquement l'opportunisme mercenaire comme étant de la prostitution intellectuelle et qui s'oppose à la tendance naturelle des hommes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

non seulement à flatter et à obéir, mais même à véritablement adorer ceux qui ont le contrôle de l'argent ou qui exercent un pouvoir coercitif. La difficulté vient de ce que l'on voit assez mal qui pourrait faire respecter de telles exigences et comment. Cette difficulté est la même que celle qui consiste à trouver la meilleure forme de gouvernement : nous sommes volontiers d'accord avec Platon lorsqu'il déclare que le meilleur système serait celui que dirigeraient les plus sages et les plus bienveillants, mais personne jusqu'ici n'a été capable de découvrir une méthode pratique qui permette d'instaurer un tel système.

Quelques années avant la Première Guerre mondiale, un périodique parisien demanda à quelques-unes des personnalités françaises les plus éminentes des diverses branches de ce que nous appellerions aujourd'hui les sciences sociales et que l'on désignait alors en France sous le nom de sciences morales, ce qu'elles estimaient être la méthode la plus fondamentale dans leur domaine. Tandis que les autres personnes interrogées se lançaient dans des dissertations méthodologiques savantes, Georges Sorel répondit par un seul mot : l'honnêteté. Cette réponse lapidaire n'a rien perdu de sa pertinence ; mais il est difficile de trouver des raisons qui nous permettent d'espérer que nous vivrons un jour dans une société où la franchise absolue sera la meilleure politique pour obtenir de l'avancement.

En dépit de ces obstacles inébranlables, je qualifierai ma propre vision concernant les chances d'avenir des sciences sociales d'optimisme à tout prix. Je dis à tout prix, car je ne vois pas comment notre civilisation pourrait survivre si nous ne progressons de façon importante dans notre compréhension de l'homme et de la société. L'humanité qui a su produire tant de merveilleuses inventions qui ne peuvent lui être profitables que si elle les utilise de manière extrêmement raisonnable, a dépassé depuis longtemps le point de non-retour à cet égard. Aussi valables que puissent être nombre d'éléments des vieilles traditions morales et religieuses, le problème est de réconcilier

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les besoins physiques et spirituels des hommes avec l'environnement créé par la technologie, et d'assurer la survie même de l'humanité ; ce n'est pas en recourant aux bonnes vieilles habitudes et aux bons vieux dogmes que l'on peut le résoudre. En conséquence, il ne fait à mon avis aucun doute que si les sciences sociales connaissent une décadence totale et irrémédiable, ce ne sera qu'un aspect d'un effondrement général de la civilisation que suivra vraisemblablement l'extinction de notre espèce. Peu importe donc la puissance des forces qui sont contre nous, nous devons continuer à essayer de faire de notre mieux, car nous n'avons comme alternative que la résignation face à une catastrophe éminente.

Tant qu'une certaine liberté d'expression demeure, nous avons raison d'espérer qu'aucune branche du savoir n'arrivera jamais à un état de stagnation totale, même si elle a en grande partie sombré dans la déchéance, parce que, même aux époques de profonde ignorance et de grande superstition, des esprits indomptables, naturellement enclins à la recherche rationnelle, ont continué à surgir et à ajouter une pierre ou deux à l'édifice du savoir. Ce qui a rendu leur réflexion plus efficace à long terme que les efforts de prêtres et de mystagogues bien supérieurs en nombre, c'est le fait que les produits de la pensée rationnelle s'accumulent tandis que les visions mystiques, les lubies, les élucubrations, et les fantasmagories, non seulement ne s'additionnent pas, mais s'annulent même les unes les autres ne provoquant que de simples oscillations des esprits de-ci de-là, par-ci par-là.

Même si ce n'est que dans les coulisses des diverses institutions et contre-institutions qu'on se livre à des études véritablement approfondies — quand ces études ne sont pas le fait d'étrangers à toute institution, voire de proscrits — tandis que dans les temples où miroite la fortune on s'emploie à les flétrir, les sciences sociales poursuivront sans nul doute leur progrès au fur et à mesure de ceux de la civilisation. Mais plutôt qu'un décollage

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

spectaculaire, nous pouvons tout au plus espérer une accumulation lente et intermittente de progrès incertains et souvent contrariés : le processus ressemblera davantage au travail de Sisyphe ou au nettoyage des écuries d'Augias qu'à un blitzkrieg triomphant.

Même si vous vous intéressez principalement à un problème aussi pratique et aussi actuel que celui de savoir s'il est possible (et si oui, comment) de créer un esprit de communauté dans les villes, le passage suivant, extrait d'un ouvrage qui vers la fin du siècle dernier était presque unanimement considéré comme représentant le sommet de la théorisation sociologique, vous donnera matière à réfléchir ; et si vous vous employez à l'approfondir intelligemment, il pourra vous fournir le sujet d'un livre très intéressant :

« Le simple rassemblement d'individus en un groupe ne constitue pas une société. Une société, au sens sociologique, n'existe que lorsqu'en plus de la juxtaposition il y a coopération. Tant que les membres d'un groupe n'unissent pas leurs énergies pour atteindre une fin ou des fins communes, le lien qui les retient ensemble est mince. Il ne les empêche de se séparer que lorsque la satisfaction des besoins de chaque individu, qui découle de l'union de ses efforts avec ceux des autres, est supérieure à celle qu'il obtiendrait en agissant seul »[1].

Maintenant, si vous voulez vous réjouir de la marche générale du progrès dans ce domaine — et si vous hésitez à vous délecter d'une autre citation du plus célèbre théoricien contemporain de la sociologie — comparez le passage de Spencer avec celui qui suit et qui est extrait d'un ouvrage collectif réalisé par d'éminentes personnalités américaines :

« Bien que la sociologie soit à l'heure actuelle incapable de spécifier les conditions nécessaires à l'affirmation de lois universelles, elle peut, pour des raisons liées à la recherche,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

simuler ces lois en les traitant comme des généralisations hypothétiques. Ainsi, dans la généralisation : « Tous les délinquants sont enculturés » (tous les A sont B), le terme « enculturé » peut être utile en tant que reconstruction théorique d'éléments significatifs courants chez les criminologues. Dans la mesure où les délinquants sont engagés dans le « conflit culturel » (Sellin), ou vivent dans des environnements « sous-culturellement structurés » (Cohen), ou deviennent des « rationalisateurs de la déviance » (Sykes et Matza) et les « utilisateurs d'opportunités illégales » (Cloward et Ohlin), leurs actes représentent des interprétations particulières du terme abstrait « enculturé ». En affirmant que si quelqu'un a le caractère de délinquant, il a aussi le caractère d'enculturé, la généralisation réfère à des propriétés abstraites considérées en dehors de leur présence chez des individus particuliers. Ses équivalents en langage ordinaire comportent des affirmations telles que « Les délinquants sont enculturés » (les A sont B), « Chaque délinquant est enculturé » (chaque A est B), « N'importe quel délinquant est enculturé » (n'importe quel A est B), « Il n'est pas de délinquant qui ne soit enculturé » (il n'est pas de A qui ne soit B), « La délinquance implique l'enculturation » (A implique B), etc. »[2].

Comme le fait d'être « enculturé » signifie simplement que vous partagez avec les gens au milieu desquels vous vivez certaines habitudes, coutumes et croyances, tout ce verbiage se réduit à une platitude, à savoir que les délinquants tendent à partager avec d'autres délinquants un certain nombre d'idées et d'habitudes (par exemple de violer la loi) qui diffèrent de celles des non-délinquants. Par ailleurs, dans la première phrase citée, les auteurs généralisent inconsidérément par ignorance ; en réalité, des centaines de propositions générales valables ont été émises concernant des phénomènes sociaux ; par exemple, aucun cas reconnu ne réfute la loi d'airain de l'oligarchie de Michels ou l'affirmation d'Engels selon laquelle dans toutes les sociétés que mentionne l'histoire et dont la taille dépasse celle d'une tribu, il existait une certaine forme de conflit entre les riches

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et les pauvres.

Même au cours des deux ans et demi qui ont séparé la première ébauche de cet ouvrage des dernières corrections opérées avant l'envoi du manuscrit à l'imprimeur, plusieurs nouvelles lubies ont fait leur apparition. Des brèches visibles ont été ouvertes dans l'hégémonie apparemment inattaquable des parsoniens et des maniaques de la quantification (bien qu'elles soient dues aux attaques passionnées de la nouvelle gauche plutôt qu'à une critique rationnelle). Ainsi, l'orthodoxie des pontifes d'Harvard et de Columbia a-t-elle, dans beaucoup de centres d'enseignement supérieur capitaliste, été remplacée par le vieux culte de Marx et de Lénine (Mao complète maintenant la Trinité à la place de Staline) auquel se mêle un ensemble de nouvelles inventions à la mode.

C'est ainsi que l'« interactionnisme » a été récemment acclamé comme la découverte d'une approche qui renouvelle les perspectives sur le comportement humain, alors que la seule nouveauté réside dans l'utilisation de terminaisons en « isme » ou en « iste » ; en effet, une fois dépouillée du verbiage ampoulé qui l'enveloppe, la grande idée de cette approche revient tout simplement à réaffirmer la banalité selon laquelle la sociologie et la psychologie sont censées étudier l'interaction entre les individus. À cet égard, une autre innovation consiste à prétendre que l'on a trouvé la clé des secrets du comportement humain en l'interprétant comme une « interaction symbolique ». Cependant, comme toutes les activités humaines (y compris la méditation solitaire) impliquent l'utilisation de symboles, il n'y a aucune différence entre l'interaction symbolique et l'interaction humaine pure et simple ; cette nouvelle approche pompeuse équivaut à affirmer de manière prétentieuse ce dont aucune personne sensée n'a jamais douté. Si aucune de ces approches ne satisfait votre quête de profondeur, vous pouvez vous tourner vers la conception « situationnaliste » qui vous recommande de tenir compte de la situation de l'objet de votre étude, quel qu'il soit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vous avez ensuite la « phénoménologie ». Il faut tout d'abord remarquer que puisque tout ce que nous percevons est phénomène et puisqu'il n'est guère possible d'étudier ce dont n'avons pas connaissance, cette étiquette convient à toutes les branches possibles du savoir. La recommandation de son fondateur, Husserl, de chercher l'essence des choses, revient tout banalement à nous conseiller de penser à ce que nous voyons. Elle s'accompagne d'une conception totalement absurde selon laquelle nous pouvons parvenir à des conclusions utiles simplement en méditant sur les essences sans nous préoccuper de ce que les sciences empiriques peuvent nous apporter. Cette dernière recommandation, qui diminue considérablement l'effort intellectuel, ne pouvait manquer d'attirer de nombreux adeptes notamment lorsqu'elle s'alliait à la « sociologie critique » dont la principale caractéristique est la répétition sans aucun discernement de doctrines vieilles d'un siècle et d'invocations infatigables au nom de leurs apôtres, qui me rappellent les chroniques arabes du Moyen Âge où chaque paragraphe commence et finit par : Allah est grand et Mahomet est son seul prophète.

L'un des termes récemment ajouté à ce flot d'étiquettes impressionnantes est celui d'« ethnométhodologie », inventé, je crois, par un Américain nommé Harold Garfinkel. Selon la définition de deux de ses disciples, Stanford M. Lyman et Marvin B. Scott, auteurs d'un ouvrage au titre « dans le vent » qu'il suffirait de légèrement modifier pour avoir une description plus exacte de son contenu : A Sociology of the Absurd, ce « terme renvoie à l'étude des procédures (méthodologie) utilisées quotidiennement par l'homme (ethnos) dans son effort pour appréhender efficacement le monde. En d'autres termes, cette étude vise à fournir une description ordonnée des fondements habituels de l'action quotidienne ».

Dans le langage préscientifique, cela s'appelait observer comment les gens vivent, et ce genre d'étude n'était pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

totalement inconnu avant que les pionniers ci-dessus ne se manifestent.

Comme le disent les auteurs :

« Une nouvelle vague de pensée commence à balayer la sociologie. Certains aspects de cette vague ont reçu des noms divers : « théorie de l'étiquetage », « ethnométhodologie », « inter-actionnisme néo-symbolique » ; mais ces termes ne recouvrent pas toute la gamme de ses aspects critiques et de ses perspectives. Il faut donc trouver un nom nouveau pour désigner un concept qui non seulement présente une perspective unique sur la sociologie conventionnelle mais constitue également une réorientation radicale.

« Il nous semble que l'appellation Sociologie de l'absurde est particulièrement adéquate »[3].

Quelques pages plus loin, un autre aspect de cette nouvelle vague de pensée nous est dévoilé. Pour en éclaircir le mystère, les auteurs citent un autre initié :

« Comme l'a remarqué Tiryakian, la phénoménologie existentielle « cherche à élucider » la nature existentielle des structures sociales en découvrant les phénomènes institutionnels superficiels du donné quotidien ; en sondant les profondeurs sociales souterraines et non institutionnelles dissimulées aux yeux du public, en interprétant la dialectique entre l'institutionnel et le non-institutionnel... »

C'est précisément ce à quoi s'employaient les sociologues de la vieille école de Chicago, tels que Park, Burgess et Thomas durant les premières décennies de ce siècle, quand ils étudiaient ce qu'on avait coutume d'appeler les relations sociales informelles. Nous pouvons apprécier l'ampleur des progrès accomplis depuis lors quand nous comprenons qu'ils ne soupçonnaient même pas qu'ils faisaient de la phénoménologie existentielle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ethnométhodologique.

Indépendamment des conséquences qui découlent du fait que presque toute chose s'insère peu à peu dans l'industrie des loisirs et subit les fortes pressions exercées par les méthodes de vente et de publicité, une autre influence inattendue a commencé à se faire sentir dans les domaines que nous étudions. Il semble que depuis que l'étude des sciences sociales est devenue une profession reconnue, celles-ci se soient mises à attirer le type d'esprit qui autrefois se serait tourné vers la théologie dogmatique ou la prédication. C'est là un changement malheureux, car l'ancienne théologie et le mysticisme (de quelque confession qu'ils relèvent) étaient liés à un code moral, tandis que les nouveaux cultes ne prescrivent aucune règle de conduite rigoureuse ; l'adhésion à ce code constituait autrefois le prix qu'il fallait payer pour obtenir un certain type d'admiration que l'on accordait habituellement aux interprètes patentés des Saintes Écritures.

Au lieu de nous bercer d'illusions à propos d'une victoire finale de la raison sur la magie et l'ignorance, il faut nous réconcilier avec le fait qu'à toutes les générations, les normes et les idéaux qui permettent la progression du savoir doivent être défendus contre de nouveaux ennemis qui apparaissent comme les têtes de l'Hydre aussitôt que les autres ont été décapités, et qui se dissimulent sous des étiquettes, des mots d'ordre et des slogans sans cesse renouvelés afin de tirer profit de l'éternelle faiblesse de l'humanité. Quoiqu'il arrive dans les sciences exactes instrumentales, nous pouvons être certains que là où les préoccupations intellectuelles et les préoccupations morales se rencontrent, la lutte entre les forces de lumière et les forces des ténèbres ne finira jamais.

Les pionniers du rationalisme maudissaient les dogmes traditionnels, ridiculisaient les superstitions populaires, menaient campagne contre les prêtres et les sorciers qu'ils accusaient d'entretenir l'ignorance des masses et d'en profiter, espérant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'une victoire finale de la science supprimerait à jamais les ravages de la déraison et de la duperie organisée. Ils ne soupçonnaient guère qu'un Cheval de Troie apparaîtrait dans le camp de la lumière, rempli de sorciers astucieux vêtus des plus récents oripeaux de la science.

Notes et références

1. Herbert Spencer, Principes de sociologie, Paris, Baillière, 1888.

2. Sociological Theory : Inquiries and Paradigms, Harper & Row, 1967.

3. Stanford M. Lyman et Marvin B. Scott, A Sociology of the Absurd, Appleton-Century-Crofts, 1970, p. 1.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1975. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)

ÉDIT. N° 33 737 — IMP. N° 24 449

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert